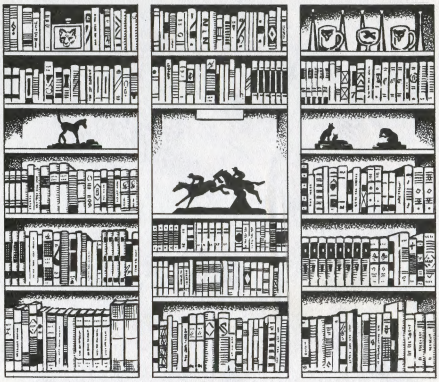
VILLE DE PARIS

COLLÉGE MUNICIPAL CHAPTAL

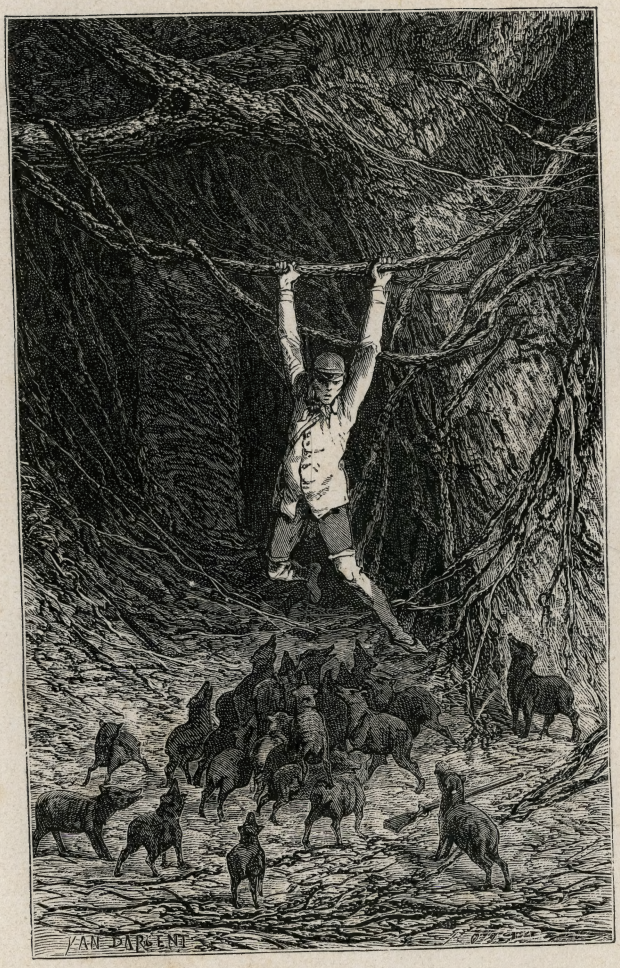


Ex Libris
JOHN AND MARTHA DANIELS

CHASSES

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD



Chasseur surpris par un troupeau de peccaris.

CHASSES

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR

BENEDICT-HENRY RÉVOIL

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR VAN DARGENT

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

M DCCC LXIX

CHASSES

DANS

L'AMÉRIQUE DU NORD

PAR

BÉNÉDICT-HENRY RÉVOIL

—

NOUVELLE ÉDITION

ILLUSTRÉE PAR YAN'DARGENT

TOURS

ALFRED MAME ET FILS, ÉDITEURS

—

M DCCC LXIX

AU

PRINCE DE WAGRAM

HOMMAGE RESPECTUEUX

PRÉFACE

La publication d'un nouveau volume de chasses, après celle des ouvrages écrits par les Nemrods du sport français, Elzéar Blaze, d'Houdetot, Deyeux, de Foudras, Délegorgue, Léon Bertrand, et en dernier lieu Jules Gérard, paraîtra peut-être un acte d'outrecuidance à certains de mes lecteurs. Aussi j'ai cru devoir me disculper de cette faute — si vraiment j'en suis jamais accusé — en plaçant cette courte préface en tête des pages qui vont suivre.

Pendant un séjour de neuf années aux États-Unis — de 1841 à 1849 — ma passion pour les aventures m'a souvent entraîné au milieu de pays déserts, sur des rivages lointains, à la recherche d'oiseaux et de quadrupèdes inconnus à tout chasseur européen. J'ai beaucoup vu, j'ai pris de nombreuses notes, et à l'aide de ma mémoire et de ces

documents, j'ai rassemblé, pour les offrir à mes frères en saint Hubert, une série de chasses fantastiques dont les acteurs sont des Indiens, des trappeurs, des pionniers, des blancs et des nègres.

La description d'une contrée nouvelle et d'une nature luxuriante, la bizarrerie des faits, le merveilleux du récit, tout m'a paru devoir concourir à rendre mon livre intéressant, et la bienveillance avec laquelle le public a déjà accueilli certains chapitres de ce volume publiés dans des revues et dans des journaux, me fait espérer que, réunies ensemble, mes chasses trouveront encore un accueil favorable.

Je me permettrai de citer un dicton latin bien connu, pour atténuer encore — au besoin — les excentricités de mon livre :

Scribitur ad narrandum, non ad probandum, a dit certain auteur, et je traduis cette phrase par le vers suivant, ayant trait à mes *Chasses de l'autre monde :*

Histoires de chasseurs ne sont pas Évangile.

Ce préambule une fois posé, j'entre en matière.

Il n'est pas de pays au monde où la chasse soit plus attrayante qu'en Amérique, surtout pour nous autres Européens, forcés, afin de satisfaire notre passion, à nous munir avant tout d'un port d'armes, d'une action de chasse, d'un permis de commune, d'une muselière pour notre chien, et de mille autres articles indispensables pour défier

les procès-verbaux du gendarme, du garde champêtre ou du garde particulier.

Aux États-Unis la chasse est libre partout. Procurez-vous un fusil et des munitions, un sac et un chien; aventurez-vous au nord, au sud, à l'est et à l'ouest; il vous est permis de vous introduire en tout lieu, et oncques personne ne songera à vous empêcher de passer sur ses terres ou de traverser ses bois.

Il n'y a d'entr'actes à ce sport illimité qu'à l'époque des accouplements, — c'est-à-dire du 15 avril au 4 juillet, — et encore pendant cette période peut-on tuer lièvres, cerfs, oiseaux de passage, gibier d'eau, ours, panthères et animaux nuisibles. Les seuls oiseaux protégés par les lois du pays sont les perdrix (*quails*), les coqs de bruyère (*grouses*), les dindons, et surtout les bécasses. Malheur à vous si vous êtes surpris chassant ces oiseaux en temps prohibé. Le premier messier venu, un simple valet de charrue, vous déclare procès-verbal, et vous serez bel et bien condamné par le *judge* du territoire à une amende de cinq dollars (25 francs) pour chaque long bec découvert au fond de votre gibecière.

Moi qui vous parle, ami lecteur, je me suis vu, certain jour, le 25 juin 1842, arrêté par un bûcheron, à quelques lieues de New-York, ayant onze bécasses dans mes poches; on me traîna à Hastings, devant les autorités, et j'aurais été bel et bien condamné à payer l'énorme amende de deux cent soixante-quinze francs, si je n'eusse prouvé au juge

qu'en ma qualité d'étranger j'ignorais les règlements du pays. Mon excuse fut admise ; j'en fus quitte pour la confiscation de mon gibier, dont le chef de la justice — à ce que j'ai appris plus tard — se hâta de faire un succulent pâté.

La bécasse (*woodcock*) des États-Unis est plus petite que son congénère d'Europe, et n'a d'autre ressemblance avec le *scolapax rusticola* que son plumage, dont l'identité est en tout parfaite. Suivez le courant d'un ruisseau, un matin du 4 juillet ; aventurez-vous au milieu des fondrières boueuses d'un bois marécageux, ou parmi les méandres d'un épais cannier, à chaque pas votre bon pointer tombera en arrêt, une bécasse se lèvera au bout de son nez : dès ce moment tout dépend de votre adresse.

Un matin, dans le bois de Tarry-Town, sur les bords de l'Hudson, un de mes amis et moi nous avons, en deux heures de chasse, épuisé nos poudrières et nos sacs à plomb, et ensaché les unes sur les autres cinquante-cinq bécasses. Il va sans dire que nous en avions manqué le double.

La perdrix américaine (*tetrao coturnix*) est de petite taille, à peine grosse comme une énorme caille d'Europe, et son plumage ressemble, à peu de différence près, à celui de nos perdrix grises. Du reste, ce sont mêmes mœurs, mêmes habitudes, mêmes ruses, — plus l'instinct de se percher comme des grives, lorsque la terre leur paraît trop dangereuse.

Que de fois, sur les hauteurs d'Hoboken, vers la rive droite de l'Hudson, ou bien encore dans les broussailles de Long-Island, à quelques lieues de New-York, je me suis amusé à poursuivre, de remise en remise, une ou deux compagnies de *quails*, qui toutes partaient en bloc avec le bruit du tonnerre, et ne se dispersaient qu'après avoir compris l'impossibilité de résister! Le vol de la perdrix américaine est vraiment extraordinaire, et je me souviens avoir suivi des yeux, à l'aide d'une lunette de poche, un de ces oiseaux qui traversait l'Hudson et allait se remiser à deux kilomètres de l'endroit de son départ, au milieu d'une foule de joncs placés sur un monticule de sable le long de la berge.

Les coqs de bruyère de l'Amérique du Nord se divisent en deux familles distinctes : les *partridges* — qui sont d'énormes oiseaux de la grosseur d'une poule — et les *pinnated grouses* (faisans aux pieds pattus), pareils à nos lagopèdes d'Europe, dont les mœurs sont en tout semblables à celles des oiseaux du vieux continent. Comme nos faisans de France, les coqs de bruyère américains vivent au milieu des bois, picorent le grain des fermiers riverains, et se font chasser au chien d'arrêt. Il n'est pas rare, dans l'État du Connecticut et surtout dans ceux du Missouri et du Kentucky, d'être forcé de rentrer au logis, car on ne peut plus porter sa gibecière. Du reste une douzaine de grouses suffit à la charge d'un chasseur. On est libre de retourner, l'après-midi, à la poursuite de ces admirables oiseaux,

dont la chair est le plus délicieux manger qui soit au monde.

Et puisque j'ai effleuré cette question délicate, il m'est impossible de ne point parler d'une espèce de canards nommés *canvass back* (dos de toile à matelas), dont la saveur n'a pas sa pareille. Cet oiseau de passage hante particulièrement les eaux du fleuve Potomac, aux environs de Baltimore, et s'y nourrit d'une sorte de plante aquatique, le *valisneria*, auquel il emprunte son nom générique. On trouve encore ce canard en volées innombrables au milieu des eaux de la baie de Chesapeake, où croissent en quantité les herbes dont il fait sa nourriture favorite. C'est à la racine de ce céleri sauvage que le *canvass back* doit son fumet exquis, et ce gibier est généralement si estimé aux États-Unis, qu'une paire de ces palmipèdes vaut jusqu'à trois et quatre dollars sur les marchés de New-York, de Philadelphie et de Boston. C'est au moyen du *badinage* que l'on fait généralement la chasse aux *canvass back*; mais le plus souvent on organise des battues à l'aide de flottilles d'embarcations, et l'on procède à coups de tromblon. Les chasseurs de la baie de Chesapeake sont si jaloux de leur privilége, que dans certains traités entre les États limitrophes on a introduit des clauses spéciales pour régler les limites de la chasse réservée à chacune des parties contractantes. Il y a quelques années, une infraction à cet article du traité amena une collision sérieuse entre les chasseurs de Philadelphie et ceux de Baltimore. La querelle s'envenima à tel

point, qu'on nolisa de part et d'autre des chaloupes canonnières, à bord desquelles se trouvait une troupe de gens armés, ayant mission d'empêcher toute infraction aux règlements. Si le gouvernement de Washington n'eût pas concilié les parties, il y aurait eu infailliblement du sang répandu.

On trouvera dans ce volume un chapitre tout entier consacré aux pigeons ramiers; mais je ne saurais oublier de mentionner ici les vols innombrables de grives de l'espèce des « draines, » qui aux États-Unis obscurcissent l'air pendant le mois d'octobre de chaque année. Jamais caquetage plus bruyant ne se fit entendre dans les bois où cette gent emplumée vient de s'abattre. Les *robbins* — tel est le nom américain de ces grives babillardes — s'évertuent à crier comme des sourds, et elles sont sourdes en effet, car la détonation d'un coup de fusil ne réussit même point à leur faire reprendre leur volée. Aussi le chasseur, sans sortir du bosquet où les grives ont fait élection de domicile, peut user sa poudre et son plomb à coup sûr et remplir facilement sa gibecière.

Si du nord des États de l'Union nous descendons vers l'ouest, dans la direction de la Louisiane, nous retrouverons des espèces d'oiseaux et d'animaux inconnues dans les contrées froides du Massachusetts et de la Nouvelle-Angleterre. Il est vrai de dire que ce pays montagneux est boisé et pittoresquement découpé par des cours d'eau, des étangs et des lacs de toutes dimensions. Les forêts sont composées

de pins, de bouleaux, de cèdres, de merisiers, d'aubépines, d'églantiers et de saules. Çà et là de beaux chênes, des noisetiers, des sumacs et des cannes complètent la richesse végétale dont le sol est recouvert. Dans les fourrés où le chasseur s'aventure, dans les hautes herbes des prairies, on trouve à chaque pas des empreintes récentes, et l'homme voit s'envoler devant lui, par milliers, des oiseaux au plumage éclatant, diapré de bleu, de rose, de jaune, de violet ou de blanc.

Voici, entre autres, le *rice bird*, le bec-figue américain, dont les ravages sont terribles dans toutes les rizières du pays : aussi lui fait-on aux États-Unis une guerre acharnée. Vers le coucher du soleil, au moment où les *rice birds* obscurcissent l'horizon et s'abattent sur les plantations en pleine maturité, on a du plaisir à assister aux feux de peloton que tous les chasseurs du canton dirigent sur les maudits pillards. Des millions d'oiseaux succombent chaque saison, grâce à cette guerre incessante, et cependant l'espèce, loin de diminuer, semble augmenter à mesure qu'on cherche à la détruire.

Puisque mon récit m'a conduit sous la zone des pays chauds, je ne saurais oublier l'un des plus gracieux oiseaux de la création sur toute l'étendue de l'Amérique du Nord, celui dont le chant remplace les mélodies harmonieuses du rossignol d'Europe. Je me souviens toujours avec un sentiment de vrai plaisir d'un certain déjeuner sur l'herbe fait aux environs de Bâton-Rouge, pendant lequel j'entendis

pour la première fois le chant du *moqueur*. Ce singulier volatile, qui doit son nom à l'admirable aptitude dont il est doué pour imiter le chant de tous les autres habitants de l'air, est aussi remarquable par son ramage que par son agilité, car, sans cesser un seul instant de faire entendre sa voix, il l'abaisse et l'élève continuellement. Le plumage de l'oiseau moqueur n'est pas précisément beau; mais sa forme est svelte et gracieuse, ses mouvements faciles, élégants, ses yeux pleins de feu et d'intelligence. A toutes ces qualités physiques le moqueur joint celle d'une voix flexible et sonore qui se prête aux diverses modulations et rend les sons avec toutes leurs nuances.

Entend-il grisoller l'alouette, il grisolle à son tour. La colombe gémit-elle près de lui, il redit les plaintes de la colombe. Le perroquet caquette-t-il sur une branche, il caquette aussi bien que le perroquet. Le *black bird* — merle des États-Unis — siffle-t-il sous la feuillée, il siffle en le parodiant. Un voyageur passe-t-il sur la route en fredonnant une chanson, l'oiseau moqueur répète comme un écho la mélodie du chanteur. Quelquefois il imite le cri de l'aigle, souvent il pleure comme un enfant, ou rit comme une jeune fille. En un mot, cet oiseau extraordinaire pousse fort loin le talent d'imitation; mais, à l'entendre, on est étonné de la douceur que son bel organe ajoute aux chants des oiseaux dont il s'est fait le copiste.

Lorsqu'au lever de l'aurore les chantres ailés des forêts s'évertuent à répéter leurs différents ramages, le moqueur,

perché sur un arbre, se livre à un solo qui domine tous les autres chants. On dirait un ténor de force dont les autres oiseaux accompagnent la voix.

Du reste le talent du moqueur ne se borne pas seulement à l'imitation, son chant à lui est mélodieux et plein de verve. Mais soudain, au milieu d'une phrase habilement cadencée, il s'interrompt pour se livrer à un caprice d'imitation, et cette improvisation mêlée de souvenirs dure souvent une heure entière.

Les ailes étendues, sa queue mouchetée de blanc déployée en éventail, il se livre à un frétillement bizarre qui charme la vue, tandis que sa voix étonne l'oreille. Rien n'est, à vrai dire, plus curieux que de voir pirouetter cet oiseau, comme s'il était atteint de folie, ou plongé dans un enivrement passager.

Audubon, le célèbre naturaliste américain, prétend que le moqueur « s'élève quelquefois dans les airs avec la rapi- « dité d'une flèche, comme s'il courait après son âme qu'il « aurait laissée échapper avec son chant. » — Un aveugle qui écouterait les modulations du moqueur serait convaincu qu'il assiste à un concert de tous les oiseaux réunis dans le but de se disputer le prix du chant, comme le faisaient les pasteurs des églogues de Théocrite et de Virgile. Du reste, non-seulement le chasseur et le naturaliste se trouvent trompés par les imitations du moqueur, mais les oiseaux eux-mêmes qui accourent près de lui hésitent à prendre cette voix mensongère pour un appel ou pour une plaisan-

terie. On les voit quelquefois, saisis d'épouvante, se réfugier dans l'épaisseur d'un fourré : quelle en est la cause? Le moqueur vient d'imiter le cri du faucon, et a causé cette panique inattendue.

Et cependant, malgré toutes ces qualités qui devraient faire épargner le rossignol américain, je dois confesser ici que mainte fois il tombe frappé à mort par un chasseur impitoyable. Pourquoi donc avoir tué ce gentil oiseau? Ah! c'est que sa chair est succulente et que le goût en est exquis. Là se réduit le secret de cette cruauté.

La chasse est si belle dans l'Amérique du Nord, que ce n'est point ordinairement le gibier qui manque sur le passage du chasseur, mais la poudre et le plomb dans son sac. Il me suffira, pour prouver ce que j'avance, de citer un passage de journal que j'ai tout lieu de croire fort authentique. C'est le récit d'une chasse faite dans le comté de Shefford (Canada), près d'un village nommé Frost.

Les habitants de cet endroit s'étaient rassemblés à la taverne de l'*Aigle d'or*, afin d'aviser au moyen de détruire le gibier qui menaçait le produit des récoltes du pays. Il fut résolu que les oiseaux et les animaux pillards, devenus trop nombreux, seraient frappés dans une grande Saint-Barthélemy. Les chasseurs nommèrent deux chefs pour organiser le massacre, et les deux élus convinrent entre eux de se faire accompagner chacun par soixante-quinze camarades qui, dans l'intervalle d'un samedi à celui de la semaine suivante, chasseraient sous leurs ordres.

MM. Asa B. Foster et Augustus Wood partirent donc, et le 19 avril 1856 on compta les pièces, qui se divisaient de la manière suivante :

Chasse de M. Foster.

	Pièces.
Renards	50
Éperviers	50
Corbeaux	60
Pics glousseurs	720
Putois	270
Écureuils noirs et gris	660
Écureuils rouges et zébrés	40620
Belettes	80
Geais et piverts	2570
Chouettes et hiboux	160
Merles	3
Total	45243

Chasse de M. Wood.

	Pièces.
Renards	50
Éperviers	25
Corbeaux	100
Pics glousseurs	420
Putois	120
Écureuils gris et noirs	673
Écureuils rouges et zébrés	33150
Belettes	20
Chouettes et hiboux	140
Merles	2
Pigeons	1
Piverts et geais	1860
Total	36561

Certes, voilà une chasse qui vaut la peine qu'on la cite, et jamais, que je sache, roi ou empereur du vieux continent n'en fit de pareille dans les forêts de sa couronne !

Bénédict H. Révoil.

Paris, 26 août 1860.

L'AIGLE

A tout seigneur tout honneur !

Si je commence ce livre de chasses par l'histoire de l'aigle, ce n'est point que je tienne le moins du monde en honneur cet oiseau de proie, type de la force brutale, de la rapacité, du carnage et de l'égoïsme; c'est par cette seule raison que l'aigle est devenu, depuis la déclaration de l'indépendance américaine, l'emblème héraldique de la vaste république des États-Unis.

Le célèbre Franklin déplorait lui-même le choix de ses compatriotes, comme le prouvent les lignes qui suivent :

« Je donnerais tout au monde, écrivait-il en 1783 à l'un de ses amis, pour que l'aigle n'eût pas été choisi pour être le repré-

sentant de notre pays, car c'est un oiseau d'un caractère féroce et honteux, qui ne sait point gagner honnêtement sa vie. On le voit souvent, à la cime d'un arbre mort, examiner attentivement les autres oiseaux de rapine travaillant à leurs déprédations aquatiques, afin de profiter d'un butin qu'il est trop paresseux pour conquérir lui-même. Quand un de ces oiseaux s'est enfin emparé d'un poisson qu'il destine à sa famille, ce misérable s'élance, prompt comme la foudre, et le lui arrache effrontément du bec. Malgré ses habitudes de vol et la puissance de sa domination sur les autres habitants de l'air, l'aigle n'en est pas plus heureux; car, comme la plupart des voleurs et des escrocs de bas étage, il vit pauvre, délaissé et misérable. Selon moi, c'est un coquin de la pire espèce, et le plus petit roitelet, à peine gros comme une noix, l'attaque souvent avec le plus grand courage et le chasse du canton. Je répète donc que le choix de l'aigle n'est pas heureux, et que nos défenseurs de la patrie, les chevaliers de l'ordre de Cincinnatus, à la tête desquels s'est placé mon illustre ami Washington, eux qui ont chassé tous les *roitelets* de notre belle patrie, n'ont pas pris un emblème convenable pour le blason de notre république. L'aigle devrait être le blason de l'ordre de chevaliers que les Français appellent des *chevaliers d'industrie.* »

Cette lettre de Franklin m'avait été montrée par un bibliophile émérite de Philadelphie qui la gardait dans sa collection d'autographes, et j'avoue que j'avais entièrement partagé l'opinion de l'éminent homme d'État, dont la France a gardé le plus noble souvenir. Or mon bibliophile me savait grand amateur de chasse, et, sur ma demande, il me donna quelques détails relatifs à l'histoire du grand aigle américain.

« Je descendais, il y a trois ans, le Mississipi, me disait-il, au mois de novembre, dans un frêle esquif conduit par deux nègres, et me rendais à Memphis. Comme c'était aux approches de l'hiver, sur toute la surface du grand fleuve il y avait çà et là des bataillons d'oiseaux aquatiques ayant abandonné les mers du Nord, les grands lacs glacés, pour venir demander un refuge moins rigoureux aux climats tempérés de nos États du

sud. Tout à coup un de mes conducteurs me montra du doigt, perché sur une des plus hautes branches d'un chêne, un aigle gigantesque qui, l'œil ouvert, sondait l'espace et paraissait écouter tous les bruits lointains. Un moment après, mon second batelier s'étant retourné, m'indiqua sur l'autre rive du Mississipi la femelle de l'aigle, perchée comme son époux, qui semblait engager le mâle impatient à ne pas abandonner la partie, et pour cela elle poussait à trois différentes reprises des

cris aigus et stridents qui retentissaient le long de la berge du fleuve. A ce signal, le mâle ouvrait en partie ses ailes et lui répondait par les mêmes cris, qui ressemblaient fort aux éclats de rire d'un habitant de quelque cabanon de l'asile des fous.

« Tandis que, les mains sur les rames, mes nègres abandonnaient l'embarcation au courant de l'eau, je suivais du regard les manœuvres des aigles, qui laissaient passer devant eux, sans se déranger, les myriades de canards et de sarcelles, mets indigne de leur estomac, sans doute, comme je le compris un moment plus tard.

« Enfin, continua mon bibliophile, mes oreilles furent frappées par un cri perçant, celui de la femelle; j'entendis au même

instant, comme le son rauque d'un clairon, la voix d'une bande de cygnes qui fendaient l'espace éthéré. En jetant les yeux vers le nord, en amont du fleuve, je ne tardai pas à apercevoir les voyageurs aux plumes de neige battant l'air de leurs ailes courtes, le col allongé, les pattes serrées contre le ventre, et sondant l'horizon dans la crainte d'un danger. La bande se composait de cinq cygnes volant en triangle, suivant l'ordinaire; mais celui qui avait pris la tête du convoi paraissait plus fatigué que les autres. C'était l'infortuné que les aigles avaient choisi pour en faire leur proie.

« Au moment où il passa devant le chêne sur lequel l'aigle mâle était embusqué, celui-ci déploya ses ailes en poussant un cri formidable, et, lancé comme un sombre météore, fondit sur sa victime résignée, tandis que ses quatre compagnons se laissaient tomber dans les eaux du Mississipi.

« Le cygne chercha bien encore à fuir; mais son ennemi, le frappant sous le ventre, sous les ailes, avec un acharnement incessant, continu, parvint, dans l'espace de quatre à cinq minutes, à le jeter sur la rive, le dos contre terre.

« Nous eûmes alors, mes bateliers et moi, le spectacle le plus hideux que l'on puisse voir. L'oiseau féroce pressait le cadavre au plumage ensanglanté du bel habitant du Nord à l'aide de ses serres aiguës; il rugissait en savourant les dernières convulsions de sa victime, tandis que son bec tranchant fouillait les entrailles du cygne expirant; et pendant que cet assassinat se commettait sous nos yeux, la femelle demeurait toujours perchée sur son arbre, sans se déranger, se confiant à la force de son seigneur et maître pour la perpétration de cet infâme guet-apens.

« Seulement, dès que le cygne eut cessé de remuer, elle comprit que le festin allait commencer, et, se jetant dans l'espace, elle traversa le fleuve en un clin d'œil, tombant sur la plage comme un aérolithe, et se mit à table sans se faire prier, ni sans en demander la permission.

« J'avais attendu ce moment pour agir, ajouta mon Philadelphien, et je donnai l'ordre à mes nègres de ramer douce-

ment dans la direction de la plage où les deux oiseaux de rapine se croyaient libres et impunis. Ceux-ci, sans faire la moindre attention à notre manœuvre, se gorgeaient de sang et de lambeaux de chair, et nous pûmes nous approcher à portée de fusil. J'avais une carabine chargée de chevrotines; je mis en joue et je fis feu. Morbleu! mon cher monsieur, j'avais frappé juste. La femelle ne bougea pas : elle avait été foudroyée. Quant au mâle, c'était une autre affaire, je lui avais cassé les deux ailes, mais il n'était point atteint au corps, et il nous fallut l'assommer à coups d'aviron. Nous mîmes à ce travail le plus de délicatesse possible, car je tenais à faire empailler mes oiseaux et à les obtenir, par conséquent, sans trop les endommager. Je réussis au delà de toute expression, et tenez, ajouta mon interlocuteur en ouvrant la porte de sa salle à manger et en m'y introduisant, voilà les deux voleurs assassins du Mississipi, empaillés et préparés par le plus habile de nos naturalistes. »

Je pus alors admirer la beauté de ces deux spécimens de la grande espèce d'aigles vulgairement appelés aux États-Unis *aigles à tête chauve,* quoique leur tête soit garnie de plumes, blanches il est vrai, ce qui, à une certaine distance, fait ressembler ces oiseaux à des êtres atteints de la calvitie. Oncques je n'avais vu pareille envergure. Ils mesuraient deux mètres cinquante centimètres de la penne de droite à celle de gauche.

La première fois qu'il me fut donné de voir moi-même de près un de ces *lœmmer-geyers* des États-Unis, je me trouvais sur les bords du Eagle-Lake, dans le comté d'Adirondack, au pied des montagnes Catskill, État de New-York. Que mes lecteurs se figurent une nappe d'eau trois fois large comme le lac d'Enghien, et ronde comme un écu de cinq francs, encaissée dans des rochers taillés à pic et ressemblant fort à un entonnoir rempli d'eau aux deux tiers. Sur l'un des rochers en question avait poussé depuis des siècles, à en juger par la grosseur de son tronc, un chêne dont les racines s'étaient glissées dans toutes les fissures et les cavités, dont l'écorce avait coulé comme de la lave sur la paroi de la pierre et y adhérait

comme si on l'y avait scellée. Ce chêne s'élevait à trente mètres environ au-dessus d'un taillis, sur le bord de l'abîme.

Je me trouvais là, un matin, en compagnie d'un vieux Anglais enragé chasseur, nommé Whitehead, qui, probablement pour faire mentir son nom de M. *Tête-Blanche*, recouvrait sa tête parcheminée et veuve de cheveux d'une perruque plus noire que l'ébène. Un de nos camarades de chasse, le célèbre Herbert, surnommé Frank Forester, absent pour le moment, avait souvent plaisanté Whitehead sur cet appendice inutile à sa toilette et par trop coquet pour un homme respectable à tous égards. Je m'étais permis moi-même quelques quolibets sur ce chef-d'œuvre de Grangeant, le marchand de pommade qui patronna le premier le *Courrier des États-Unis* à New-York, et fit la fortune de son compatriote éditeur de ce journal; mais certes, en me moquant de mon frère en saint Hubert, je ne soupçonnais pas que ce serait à ce *scalp* qu'il devrait la vie.

Voici l'histoire de ce fait de chasse, photographié sur les lieux mêmes.

Nous avions depuis cinq heures du matin parcouru monts et vallées, à la poursuite des gelinottes et des *quails:* déjà notre havre-sac était au trois quarts rempli, et nous songions à aller rejoindre Frank Forester à notre cabanage, lorsque tout à coup, en passant près du chêne dont je viens de parler, Whitehead leva les yeux en l'air et poussa une exclamation de joie. Sur l'une des fourches les plus élevées de l'arbre séculaire il avait aperçu et me montrait au milieu des branches un nid d'aigles. A n'en pas douter l'aire était habitée, car il avait remarqué une oscillation entre les brindilles dont ce berceau fragile était composé. Il y avait donc des aiglons dans le nid.

Se débarrasser de son fusil, de son sac de chasse, monter ou plutôt se hisser sur le tronc de l'arbre, tout cela fut l'affaire d'un instant, et mon camarade exécuta cette gymnastique avant de m'avoir consulté, sans écouter les recommandations de prudence que je lui adressais. Il disparut bientôt au milieu d'une touffe de verdure, puis enfin je l'aperçus sur le bord du nid, haussant la tête de façon à voir ce qu'il y avait dedans.

« *Good god!* s'écria-t-il. Deux aiglons! ils ouvrent le bec comme s'ils voulaient m'avaler.

— Attention! lui répondis-je; j'aperçois le père ou la mère, je ne saurais préciser, qui vole à tire-d'aile de votre côté. Descendez, descendez donc. »

J'avais beau l'appeler, l'enragé ne m'écoutait point. Il grimpait toujours. A la fin cependant, au moment où il avait fourré un des aiglons dans sa chemise de flanelle et s'apprêtait à prendre l'autre, l'aigle mâle, c'était lui, fondit sur l'arbre, et d'un coup d'aile fit chanceler mon audacieux compagnon. Loin de perdre la tête, Whitehead tira son couteau de sa gaîne et s'apprêta à résister et à se défendre. Du bout de la lame il atteignit l'aigle au flanc, mais la blessure n'était point mortelle, et l'oiseau reprit son élan pour se lancer de nouveau sur l'imprudent chasseur.

Je n'osais faire feu de peur de blesser mon camarade, mais, l'arme prête, je me disposais à le secourir en temps et lieu. Ce que je craignais, c'était de voir l'aigle étourdir Whitehead et le faire tomber dans le Eagle-Lake. Mes craintes furent en

partie réalisées; car, au moment où je m'apprêtais à lâcher la détente, l'oiseau de Jupiter, dans le but de briser le crâne de son ennemi d'un coup de bec formidable, frappant avec force et mordant, retirait, non pas un lambeau de chair, mais bien... la perruque protectrice de mon compagnon.

Celui-ci avait perdu pied, et il fût infailliblement tombé dans le lac, d'une hauteur de deux cents mètres, s'il n'avait rencontré sous sa cuisse une branche solide sur laquelle il s'appuya fortement et qui devint sa planche de salut.

En même temps j'avais épaulé ma carabine, visé l'aigle, et je lui fracassais l'aile droite de telle façon que le lœmmergeyer, tourbillonnant sur lui-même, allait tomber au beau milieu du lac. Whitehead, remis de son émotion, s'affalait aussi prestement que possible de son chêne, apportant un aiglon qu'il avait étouffé pendant les efforts de sa lutte avec le père emplumé.

Il nous fallut prendre de très-grandes précautions pour descendre dans le Eagle-Lake, où l'oiseau avait rendu le dernier soupir en se débattant comme un diable dans l'eau bénite. Je me jetai à la nage, et en une vingtaine de brasses j'atteignais l'extrême plume de l'aigle et le ramenais à terre. La penne gauche de cet oiseau orne encore l'écritoire dans laquelle je trempe ma plume pour écrire ce récit.

Quant à mon ami Whitehead, sauvé grâce à la perruque de Grangeant, il est mort d'un coup de sang, à la chasse. Que le grand saint Hubert ait conduit son âme près de Dieu, notre souverain juge! C'est le vœu d'un ami qui ne l'a point oublié.

L'aigle des États-Unis, comme ses congénères d'Europe, vit rarement seul, et, suivant Audubon, le naturaliste célèbre dont la science regrette la mort prématurée, l'attachement mutuel des deux individus accouplés ensemble paraît durer depuis la première union jusqu'à la mort de l'un ou de l'autre individu. Les aigles chassent pour leur nourriture, de conserve, comme deux pirates associés, et mangent leur proie l'un à côté de l'autre. La saison de leurs amours commence dès le mois de décembre, et à ce moment le mâle et la femelle deviennent

très-bruyants. On les voit voler ensemble, tournoyant dans l'espace, criant à pleins poumons, jouant, se battant même, mais pour rire, puis allant se reposer sur les branches sèches d'un arbre où tous les deux ont préparé la première couche de leur nid. Peut-être même ne font-ils que réparer celui de la dernière ponte. L'incubation commence dans les premiers jours de janvier. Le nid se compose de bâtons d'un mètre de longueur environ, de lambeaux de gazon, de plaques de mousse lichen, et il mesure, une fois terminé, un périmètre de cinq à six pieds. Les œufs que l'aigle femelle dépose dans ce buisson informe, au nombre de deux, de trois, et quelquefois, mais rarement, de quatre, sont d'un blanc verdâtre à écaille granuleuse également arrondis aux deux extrémités. L'incubation dure environ de trois à quatre semaines.

Lorsque les aiglons éclosent, ils sont couverts d'un duvet roussâtre, et ont le bec et les pattes d'une longueur démesurée. Leurs parents ne les expulsent de l'aire que lorsque leur plumage est complet et qu'ils peuvent voler. Mais avant ce moment décisif, où ils introduisent leur progéniture dans la société, les aigles les ont abondamment pourvus de gibier de toute sorte, ce qui fait que les lèvres du nid sont recouvertes de lambeaux de charogne puante, d'os et de fiente.

Je revenais un soir d'hiver, au mois de février, d'une pêche aux truites dans les montagnes du Cumberland, et nous longions, deux amis et moi, des escarpements abrupts aboutissant à la vallée au milieu de laquelle était bâtie la maison du fermier qui nous donnait asile, lorsque je fis remarquer à mes camarades certaines longues fientes blanchâtres et crayeuses qui provenaient sans doute d'un oiseau de proie.

Le paysan qui nous accompagnait m'apprit à l'instant même qu'il y avait des aigles au milieu de ces roches, et il prétendit les avoir vus la veille même, mais hors de portée.

« Ces brigands-là, ajouta-t-il, ont déjà mangé plus de moutons et de volailles à mon maître qu'ils ne valent de dollars. »

Je résolus, en entendant parler notre guide, de saisir cette occasion d'observer les habitudes des aigles américains, et,

après avoir décidé mes amis à s'arrêter, nous nous blottîmes sous une anfractuosité de rocher et restâmes là un temps qui nous parut fort long. Sans compter les ennuis de l'attente, j'avais encore à gourmander et à imposer silence au paysan qui me racontait à l'oreille tous les griefs qu'il avait, non-seulement contre les habitants empennés de cette roche, mais encore contre la race tout entière. Le Yankee bavard m'assurait d'une façon énergique que du temps de son grand-père, vieillard qui avait servi dans les armées de Washington, un enfant âgé de deux ans avait été saisi par un aigle, dans l'État du Connecticut, et n'avait dû son salut qu'à la grande difficulté qu'ont ces oiseaux de prendre leur vol sur un terrain plat. Le père de cette innocente victime avait tué le ravisseur à coups de bâton.

« Silence donc, lui disais-je, les aigles voient et entendent de loin.

— N'ayez aucune crainte, répondait-il, j'ai l'œil au guet, et quand l'instant sera venu, je ne soufflerai plus mot. »

Notre loquace narrateur allait continuer, au grand déplaisir de mes deux amis et de moi-même, lorsque tout à coup un sifflement aigu se fit entendre sur une des corniches de la roche près de laquelle nous nous tenions tapis.

Je mis les mains sur la bouche du Yankee, et levant les yeux j'aperçus sur la lèvre du rocher, au milieu de quelques brindilles de bois, deux aiglons dont les battements d'ailes et les cris annonçaient la venue du père ou de la mère, point noir dans l'espace, qui bientôt grossit à vue d'œil, et se dessina nettement dans l'azur du ciel. En quelques secondes l'aigle s'abattait aussi légèrement que possible sur la crête de la pierre la plus rapprochée de ses aiglons. Il portait entre ses serres un lambeau de chair crue qu'il se hâta d'offrir à ses enfants, déjà recouverts de plumes et très-hardis. Au moment où j'avançais la tête pour mieux voir, la femelle parut à son tour dans l'espace : elle nous aperçut, poussa un cri d'alarme, laissa tomber la proie qu'elle apportait, et soudain les petits disparurent dans la fente du rocher. Le mâle prit son vol à tire-d'aile, mais bientôt, avec un instinct que rien ne peut expli-

quer, comme ils furent convaincus l'un et l'autre que nous ne portions pas d'armes à feu, ils se rapprochèrent, en tournoyant au-dessus de nos têtes, et en faisant entendre des rugissements sonores qui semblaient être une menace.

Nous nous promîmes bien de revenir le lendemain, munis de nos fusils et de nos carabines; mais la pluie et la tempête firent rage pendant la nuit et la journée suivante, et nous ne pûmes tenter l'expédition que le huitième jour. J'avais eu soin de suggérer à mes camarades la bonne pensée d'emporter des échelles de corde et tout un attirail d'escalade, et tandis que quelques-uns des gens de la ferme gravissaient le sommet de la montagne, les autres se portaient au pied du rocher. Dix heures s'écoulèrent sans qu'il nous fût possible de rien voir à l'horizon, et quand à l'aide des échelles on descendit jusqu'au nid, on trouva la place vide. Les aigles, avec leur sagacité ordinaire, avaient mis le temps à profit et emporté leur progéniture dans quelque retraite plus sûre, loin des investigations humaines.

Pendant mon séjour à New-York je me plaisais souvent à me faire transporter par un des nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent la baie jusqu'au point extrême de Staten-Island, et là, seul avec mon chien, je me frayais un passage vers les roches basaltiques que baignent les vagues frémissantes de l'Océan, loin, bien loin derrière le télégraphe maritime. J'avais découvert en aval, parmi ces îlots nombreux, étapes semées sur l'Atlantique de New-York à Key-West, une petite île d'un demi-quart de lieue en largeur et en longueur, séparée du continent par un fossé large tout au plus comme la Seine à Paris, et à moitié vide à la marée basse. A vrai dire, quand le ressac se faisait sentir, la mer roulait comme le mascaret de Quillebeuf.

En cet endroit éloigné de toute civilisation, n'ayant aucun contact avec le reste de la société américaine, s'élevait une petite hutte où demeurait, en 1846, une grande fille de vingt-deux ans, virile créature, d'un aspect sévère et doux à la fois, possédant une voix sympathique qui me rappelait le gazouillement de la grive américaine endormant sa couvée.

Jessie, tel était le nom de la pauvre habitante de la hutte du bord de la mer, avait perdu sa mère; et celui qui lui avait donné la vie, son père, vieux et infirme, demeurait tout le jour accroupi devant le foyer, fumant sa pipe et observant un morne silence. Le chagrin l'avait rendu presque fou. Jessie avait bravement pris soin de ses quatre frères; et grâce à la pêche abondante dans ces parages, aux nids d'oiseaux de mer, aux cerfs auxquels elle tendait des lacets, la nourriture ne manquait jamais au logis. L'aîné des jeunes garçons avait environ vingt ans, et le dernier des enfants, celui qui avait été cause de la mort de la mère, environ quatorze. Ce petit être, petit à cause de sa taille, car on lui eût à peine donné huit ans, était le favori de la famille, et si jamais le père souriait à quelqu'un, c'était à lui. Ben ne savait point manier un filet, travailler la terre ou aider aux travaux du ménage; mais sa grande occupation consistait à tresser des guirlandes d'algues marines, à fabriquer des nattes de joncs, à ramasser des coquillages pour arranger des colliers et des bracelets à sa sœur. Souvent on le trouvait couché sur une grande roche plate, derrière laquelle s'abritait la hutte paternelle, et là, les yeux fixés sur l'Océan, il suivait du regard les voiles blanches d'un navire, ou le courant rapide au milieu duquel s'ébattaient des dorades au dos bleu, des « bass » aux écailles de fer, ou des bonites vagabondes.

Souvent encore, à l'aide d'un croc, l'enfant attirait sur la

plage des ulves, des goëmons, des algues que les vagues furieuses de ces contrées arrachent sans cesse aux prairies submergées de l'Océan et poussent sur les rivages. C'était là tout le travail auquel Ben eût jamais pu s'astreindre, et on l'aimait

tant, que ni sa sœur ni ses frères ne songeaient à le gronder et à lui reprocher cette espèce de paresse instinctive.

Dès la première entrevue, Ben s'était pris d'une belle amitié pour moi, quoique dans toute autre circonstance il se fût effarouché de la présence d'un étranger sur la plage solitaire. La seconde fois que je mis les pieds sur l'île, il m'engagea à demeurer quelques jours avec lui. Je me laissai aller à consentir

à cette douce contrainte, d'autant plus que Ben se flatta de me montrer des poissons, des oiseaux et des animaux que je ne connaissais pas.

Et en effet, le petit bonhomme ne me trompait point; il connaissait tous les gîtes, grimpait parmi les aspérités des rochers, mettait la main sur le pingouin accroupi sur ses œufs sans le faire fuir, et où j'aurais déclaré la guerre lui faisait la paix.

Un matin, le troisième jour de mon arrivée à la hutte de Jessie, voulant profiter d'un soleil flamboyant et faire une longue course le long de la côte, je demandai à la sœur de mon jeune ami où il était. Elle le chercha, l'appela, lui et ses trois frères. Ils n'étaient pas dans l'île. Je regardai vers la côte à l'aide de ma lunette d'approche sans rien apercevoir.

Résolu cependant de ne pas demeurer au logis, je pris mon fusil et je sifflai mon chien; mais je n'eus pas fait vingt pas, que je compris combien Ben me manquait dans ma promenade solitaire. Je n'en continuai pas moins ma route et je traversai des bruyères incultes, des déserts marécageux, tirant tantôt sur une oie sauvage, tantôt sur une bécassine, et me dirigeant vers un groupe de rochers de formes fantastiques qui s'élevaient perpendiculairement le long de la grève de l'Océan. Je fis en sorte de me frayer un passage vers les cimes de ces rochers vers lesquelles je me sentais attiré comme par un aimant irrésistible.

Tout à coup un cri lamentable, répercuté par les échos, vint frapper mes oreilles. Ce cri fut suivi d'une sorte de hurlement aigu et plaintif à la fois : tournant rapidement un angle saillant, je demeurai comme frappé de stupeur en présence du spectacle qui s'offrit à ma vue.

A l'extrémité d'un câble enroulé autour du tronc rabougri d'un vieux chêne, pendait au-dessus de l'abîme le petit Ben oscillant dans l'espace, tandis qu'un aigle formidable, les serres ouvertes et prêtes à se fermer comme des étaux, le bec coupant à demi ouvert, les ailes déployées, l'œil farouche, se jetait sur lui.

A cet aspect je me sentis trembler, et bientôt en rouvrant les yeux, que j'avais fermés pour ne pas voir, j'aperçus deux

des frères du téméraire Ben qui s'efforçaient de remonter la corde, tandis que le troisième menaçait l'aigle d'un bâton sans pouvoir l'atteindre.

Je ne savais quel parti prendre : tirer me paraissait impossible, de peur d'atteindre Ben. Je demeurai la bouche béante sans oser bouger ou respirer. Sous son bras, le courageux enfant tenait deux aiglons; mais au moment où l'aigle allait déchirer son visage, il se décida à en lâcher un. J'étais en proie à une angoisse indicible, et j'entrevis à travers mes paupières closes l'oiseau roi des airs se précipiter pour arrêter dans sa chute son petit qui voletait.

Je respirai alors; les deux petits garçons tiraient de toutes leurs forces. Ben approchait du bord supérieur, et le frère aîné attaquait l'aigle à coups de pierre.

Prompt comme la foudre, l'oiseau irrité revenait au combat; mais à l'aspect du bec ouvert de son ennemi, Ben lâcha le second aiglon et se cramponna à l'arbre, tandis que ses frères le tiraient à lui.

Au même instant, visant le formidable oiseau, je l'atteignais d'une double décharge et l'étendais mort à mes pieds, tenant encore son petit vivant entre ses serres.

Quelques minutes plus tard, je pressais dans mes bras le

petit dénicheur d'aiglons, tout en le grondant de s'être ainsi exposé pour moi, car c'était pour m'offrir ce trophée que Ben et ses frères avaient quitté leur père et leur sœur dès l'aube du matin, sans prévenir personne du coup de main qu'ils méditaient.

J'ajouterai, pour terminer cette histoire, que je voulus descendre moi-même dans l'aire de l'aigle et retrouver, si faire se pouvait, le jeune aiglon que Ben avait lâché le premier. Je rechargeai donc mon fusil et le passai en bandoulière; puis, amarrant solidement la corde, à laquelle j'eus soin de faire de gros nœuds, je me laissai dévaler doucement et touchai bientôt du pied l'aigle. Le jeune oiseau se débattait au milieu du nid, et je pus facilement m'en emparer.

C'était sur une corniche plate que les oiseaux de Jupiter avaient préparé la couche de leurs aiglons, amas de branchages, de roseaux, de bruyères ayant cinq ou six pieds de long, charnier puant entouré de lambeaux de charognes de toutes natures et d'ossements blanchis. L'aigle que j'avais tué mesurait douze pieds anglais d'un bout de l'aile à l'autre. C'était la femelle.

Trois jours de suite, je vins m'embusquer près de l'aire vide, attendant le mâle, qui ne parut point. Sans doute il avait trouvé la mort quelque part, ou bien, avec la finesse naturelle à sa race, avait-il vu le spectacle sanglant du meurtre de sa moitié et le rapt de ses enfants, et s'était-il tenu prudemment à distance.

J'emportai les deux aiglons à Staten-Island et les offris à M. Blanchard, maître d'hôtel de cette oasis de New-York. L'un d'eux mourut au bout de quelques semaines, malgré les soins que l'on prenait de lui. Quant à l'autre, il était devenu gras et dodu en 1849, à l'époque où je quittai les États-Unis, et se pavanait nonchalamment sur son perchoir, dans le jardin de l'hôtel, en tenue de galérien, car il avait été prudemment enchaîné par la patte et rivé au tronc d'arbre qui lui servait d'abri.

Selon toute probabilité, l'aigle de Staten-Island est mort à l'heure qu'il est, comme tous ceux de son espèce, d'une maladie de foie, de marasme ou de mâle rage.

LE CHEVAL SAUVAGE

J'ai deux fois visité les Prairies et vécu au milieu des Indiens pendant mon séjour aux États-Unis. Lors de mon second voyage dans la savane américaine, nous nous trouvions, un matin du mois d'octobre 1848, le long d'une chaîne de montagnes abruptes et pelées qui s'abaissaient en forme de vallée et au milieu de laquelle coulait, comme un ruban d'argent, un ruisseau poissonneux bordé par une belle pelouse émaillée de fleurs. De loin en loin, sur le penchant des montagnes qui bordaient le vallon, s'élevaient quelques arbres au feuillage frais et brillant, dont les troncs étaient recouverts de mousse émeraude, et sur lesquels notre vue se reposait avec délices, car ils faisaient contraste avec la monotonie de la vaste solitude que nous avions traversée, après avoir quitté les rives fangeuses du Mississipi.

On aurait dit un jardin anglais tracé par un des plus habiles horticulteurs de la Grande-Bretagne.

A l'horizon, nos yeux découvrirent une *manade* de chevaux sauvages [1] qui paissaient tranquillement non loin d'une

1. La race des chevaux sauvages qui existent actuellement en Amérique y a été introduite par les Européens. Elle descend des chevaux qui formaient la cavalerie de Cortez. C'est donc une race d'un sang pur, car les bêtes espagnoles provenaient elles-mêmes de la race arabe. Dans les premiers siècles après la colonisation, ces animaux se vendaient à des prix fort élevés. Antonio de Herrera dit qu'au Chili un cheval coûtait alors mille piastres; Garcilasso de la Vega raconte que cet animal était considéré, au Pérou, comme une richesse; qu'un père la transmettait à son fils par héritage, ce qui revenait à un don de 3 ou 4000 piastres. Mais, au commencement de ce siècle, la race s'était tellement accrue en Amérique, que, les Espagnols faisaient leurs remontes de cavalerie avec des chevaux dont le prix, en moyenne, était de deux piastres.

Aujourd'hui on trouve le cheval sauvage errant en troupes innombrables dans les pampas de l'Amérique méridionale, sur les plateaux de New-Mexico, et le long des côtes du Texas. Pour preuve de leur nombre considérable, Azara cite ce fait que, pendant une grande sécheresse qui régna dans les pampas, on trouva sur les bords du Parana, à une seule place, plus de mille cadavres de chevaux : ils avaient été poussés là par la soif; à l'aspect de l'eau ils tombèrent dans une espèce de rage, et, se jetant les uns sur les autres, entamèrent une lutte mortelle.

Chez les chevaux sauvages on rencontre les mêmes nuances de poil que chez les chevaux dressés. Ils n'ont pas une taille élevée, mais ils sont très-vigoureux et doués d'une énergie dont en Europe on ne se fait aucune idée. Ils accomplissent sans fatigue les plus longues courses. Seulement, il faut bien se garder de les arrêter de toute la journée. La nuit, on les abandonne dans les forêts; un peu avant l'aube, on les reprend et on leur donne de l'eau et du maïs. Ainsi lestés, on les fait marcher tout le jour, sans manger ni boire, jusqu'à ce qu'ils atteignent le campement où l'on passera la nuit; à ce moment on leur donne derechef de l'eau et du maïs. Les animaux se trouvent très-bien de ce traitement; on regarde même comme une chose nuisible de les nourrir dans la journée, et quand on passe un fleuve, on a soin de leur tenir la tête au-dessus de l'eau pour les empêcher de boire.

La manière de marcher du cheval de l'Amérique est telle qu'il peut parcourir sans fatigue un long trajet. L'Américain croit qu'il est absurde de faire trotter un cheval, et le sobriquet le plus injurieux est, dans ce pays : *irôton* (c'est-à-dire *trotteur*). Leur marche est une espèce d'amble particulier, *sobrepaso*, comme on l'appelle ; elle consiste à lever les jambes de devant, tandis que celles de derrière rasent presque le sol, ce qui empêche l'animal d'être blessé par la selle. Les courriers d'ambassade font ainsi une fois par mois le trajet de Mexico à Vera-Cruz, aller et retour, en trente-six heures; l'espace est de 63 milles géographiques.

La manière dont les gauchos se servent des chevaux sauvages pour

vingtaine de bisons, dont les uns ruminaient couchés à l'abri d'un fourré de cotonniers, et les autres montaient la garde. Il nous eût été facile de croire avoir devant nos yeux les parcs d'un haras appartenant à un riche fermier du Lancashire.

Le chef des Peaux-Rouges rassembla autour de lui les meilleurs chasseurs de sa tribu, et l'on tint conseil. Il fut résolu que l'on exécuterait la grande manœuvre appelée aux États-Unis, parmi les émigrants du *Far-West, the wild horses ring*, autrement dit le cercle des chevaux sauvages.

Cette chasse exige un grand nombre d'habiles cavaliers, qui, s'échelonnant dans toutes les directions à une distance de cent pas l'un de l'autre, forment ainsi un cercle de deux kilomètres.

Le plus grand silence est nécessaire, car les chevaux sauvages sont faciles à effaroucher, et leur instinct est si grand, que le moindre souffle de vent apporte à leurs naseaux les émanations de leurs ennemis, les Peaux-Rouges du désert.

Dès que le cercle est formé, quatre chasseurs, montés sur de magnifiques chevaux, commencent à courir sus dans la direction de la *manade*. Aussitôt tous les animaux sauvages se précipitent dans la direction opposée. Mais toutes les fois qu'ils se disposent à quitter la limite du cercle, le chasseur le plus rapproché se précipite à leur rencontre, et sa présence inattendue effrayant les nobles animaux, les contraint à rebrousser chemin.

Mes lecteurs comprendront facilement quelle pouvait être cette course que notre plume va chercher à décrire. Rien n'est plus magnifique à voir que ces chevaux lancés au grand galop, repoussés de toutes parts, et jetant par leurs naseaux des renâclements si brusques, que les échos d'alentour avaient à peine le temps de les répercuter et de se les renvoyer de l'une à l'autre montagne.

Les Pawnees qui m'avaient donné l'hospitalité commencèrent

passer les rivières est assez curieuse. Quand ils s'aperçoivent que l'animal n'a plus pied, ils se laissent glisser et se cramponnent à la queue. La bête veut remonter à la rive, mais le gaucho lui jette de l'eau dans les yeux : le cheval fait alors volte-face et reprend son trajet vers l'autre bord.

par attacher solidement à des pieux les chevaux de bât, de crainte qu'ils ne prissent la fuite, entraînés par le mauvais exemple. Cinquante Peaux-Rouges, ayant à leur tête le chef de la tribu, se glissèrent le long des bois qui bordaient les collines du côté droit, traînant après eux leurs montures. Un même nombre d'hommes se dirigea à droite, de l'autre côté du ruisseau, tandis qu'un troisième groupe s'en allait, en faisant un immense circuit, s'embusquer en ligne parallèle vers la partie inférieure du vallon, dans le but de se joindre aux deux ailes et de resserrer ainsi le cercle au milieu duquel les chevaux sauvages se trouvaient circonscrits.

Cette habile manœuvre s'exécutait avec une précision extraordinaire, la troisième ligne allait bientôt se réunir aux deux autres, lorsque la *manade* donna quelques symptômes d'alarme. Les hennissements devinrent plus répétés; ils aspiraient l'air avec force et jetaient autour d'eux des regards pleins d'anxiété. Bientôt ils se lancèrent, au petit trot, derrière un bosquet de bois de cotonniers qui les cacha à nos regards.

Le chef des Pawnees qui se trouvait le plus rapproché de l'endroit où se passait la scène que je raconte allait s'avancer lentement du côté des animaux, dans l'intention de leur faire rebrousser chemin, lorsque trois Américains, mes camarades de chasse, sortirent du couvert qui les abritait et se précipitèrent en avant.

Cette sortie inhabile dérangea tous les plans des Peaux-Rouges.

A l'aspect des hommes, les chevaux sauvages s'élancèrent dans la vallée, poursuivis par les trois Américains, qui hurlaient comme des démons.

Ce fut en vain que les Pawnees qui formaient la ligne transversale essayèrent d'arrêter les fugitifs et de leur faire rebrousser chemin. Les animaux, si chaudement poursuivis, forcèrent la ligne et s'échappèrent le long de la plaine.

En ce moment les Peaux-Rouges firent entendre leur *whoops* de guerre et lancèrent leurs montures au galop. La débandade devint générale.

Les bisons, qui jusqu'alors étaient restés paisiblement occupés à tondre le gazon de la prairie, semblèrent se consulter entre eux, puis, regardant d'un œil surpris l'avalanche humaine qui se précipitait dans leur direction, ils se mirent eux-mêmes à fuir d'un pas rapide, galopant vers un marécage situé au fond de la vallée.

Quant aux chevaux, ils suivirent un étroit défilé dans les montagnes, et tout disparut pêle-mêle dans un tourbillon de poussière, avec des cris, des hourras, et un bruit qui aurait rivalisé avec les éclats de la foudre.

Les trois Américains et près de cinquante Pawnees étaient sur les talons des chevaux sauvages ; mais aucun d'eux n'était encore parvenu à lancer le *lasso* avec succès.

Je dois avouer ici mon inhabileté comme écuyer, et je confesse que j'étais au nombre des retardataires, quoique monté sur une excellente jument, sur le dos de laquelle s'élevait une selle indienne, vrai fauteuil dans lequel je me prélassais sans redouter une chute. Mes pieds étaient solidement amarrés à d'énormes étriers mexicains, semblables à ceux des Turcs. J'aurais ainsi défié la plus terrible secousse.

Dans le nombre des chevaux de la *manade*, j'avais rencontré un magnifique cheval, noir comme les ailes d'une corneille, et je le serrais de près en compagnie de deux jeunes Pawnees qui m'avaient été adjoints pour camarades de chasse par le chef de la tribu. En gravissant le défilé, ce cheval glissa et tomba. Aussitôt les deux Peaux-Rouges sautèrent à bas de leurs montures et saisirent l'animal par les naseaux et la crinière.

Le cheval luttait avec rage, frappait le sol de ses pieds de devant, ruait des deux soles de derrière ; mais, malgré ses efforts, mes deux compagnons lui passèrent un lasso autour du cou et lui fixèrent le pied droit de devant à une courroie qui le reliait au pied gauche de derrière.

Tandis que les autres chasseurs indiens et les trois Américains poursuivaient le reste de la *manade*, je revenais au camp avec le cheval noir et ses deux vainqueurs, qui avaient attaché une seconde corde au lasso, et qui, tendant les deux cordes, tenaient

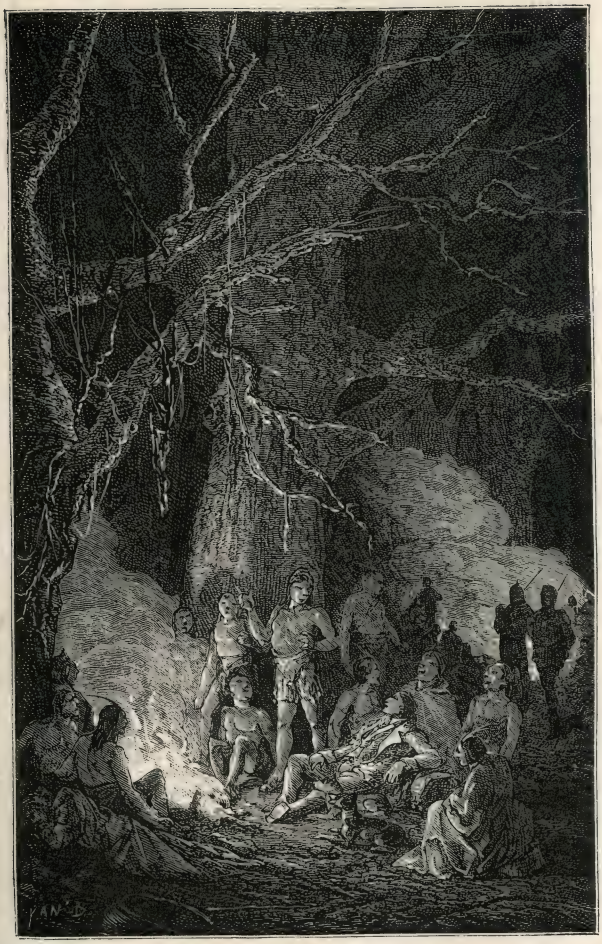
le cheval entre eux deux à une distance suffisante pour qu'il lui fût impossible de les atteindre par ses ruades. Sitôt qu'il avançait d'un côté, on le tirait de l'autre. Aussi, avant qu'il fût arrivé au camp, il était, sinon dompté, du moins complétement subjugué.

De cette chasse interrompue les Peaux-Rouges ramenèrent quatre poulains et une jument. Deux des premiers bais-bruns, les deux autres blancs, et leur mère, ou tout au moins celle qui aurait pu l'être, d'un noir de jais.

Dès le lendemain de leur capture, ces six animaux, arrachés d'une manière si brutale à la liberté illimitée des prairies, paraissaient avoir compris la nécessité de se soumettre, et étaient devenus aussi dociles que les chevaux qui faisaient partie depuis plusieurs années du camp des Pawnees.

La capture d'un cheval sauvage est un des exploits les plus enviés parmi les Peaux-Rouges, à quelque tribu qu'ils appartiennent, dans la savane immense des États-Unis. Les animaux qui vivent à l'état libre sur ces vastes plaines sont de différentes formes et de couleurs diverses, auxquelles on reconnaît leur origine. Ceux-ci ressemblent aux chevaux de race anglaise, et descendent probablement de chevaux échappés des colonies frontières de l'Angleterre avant la déclaration de l'Indépendance de 1776; ceux-là, plus petits, plus nerveux, viennent sans doute de la race andalouse, que les colons espagnols avaient amenée après la prise de possession du Mississipi et de ses terres par Hernandez de Soto.

Le soir qui suivit cette grande chasse, nous étions groupés autour des feux qui avaient servi à faire cuire notre souper. Des couvertures étendues sur le sol nous servaient de siége. Une immense sébile de bois d'érable était placée devant nous, dans laquelle on avait versé le contenu des marmites, *olla podrida* composée de dindons sauvages et de tranches de jambons de peccaris. Plusieurs quartiers de cerf, enfilés sur deux broches de bois, grillaient au-dessus du feu, dont les charbons grésillaient et fumaient humectés par la graisse. Nous n'avions ni assiettes ni fourchettes; mais chacun, à l'aide de son couteau,



tranchait à même dans la venaison, en trempant chaque morceau dans une petite sébile pleine de poivre et de sel mélangés.

Je dois rendre ici justice au cuisinier des Pawnees : ce ragoût et cette venaison, assaisonnés par l'air des prairies, me parurent aussi délicieux et aussi appétissants que le meilleur rôti de Véfour. Notre seul breuvage était du café bouilli dans un chaudron, sucré avec de la cassonade jaune, et versé dans des coupes d'étain.

Bientôt la nuit remplaça le crépuscule, et le camp offrit un aspect tout à fait pittoresque. Des feux épars petillaient ou mouraient au milieu des arbres, et autour des tisons ardents se découpaient, dans l'éclat de la lumière, des Indiens, les uns assis, les autres étendus et enveloppés dans leurs couvertures.

Pour moi, je me plaisais à écouter les récits des Pawnees qui m'entouraient, et qui charmaient par leur bizarrerie la monotonie de la veillée. Les légendes abondent parmi les Indiens, dont la vénération superstitieuse pour les phénomènes de la nature dépasse tout ce que l'imagination d'un Européen pourrait inventer. L'un d'eux assurait que les chasseurs trouvent quelquefois dans les prairies des éclats de la foudre éteints, et que ce métal forgé sert à faire des pointes de flèches et de lances. Un guerrier armé de ces moyens de défense est invincible ; mais il se voit souvent menacé du péril de l'électricité. Si un orage éclate pendant une bataille, il est emporté et réduit en poussière.

Un Indien de la tribu des Black-Feet (Pieds-Noirs), surpris par un orage au milieu d'une savane, fut frappé de la foudre et tomba évanoui sur le sol. Lorsqu'il recouvra ses sens, le « carreau de Jupiter » était à côté de lui par terre, et le sabot d'un magnifique cheval piétinait ce métal dangereux. Saisir la bride, monter sur le dos de l'animal, tout cela fut l'affaire d'un moment. Mais, hélas ! le Pied-Noir avait enfourché l'*Éclair,* qui, nouveau *Pégase*, l'enleva comme un ballon et le jeta bientôt sans connaissance au pied des montagnes Rocheuses. Il lui fallut plusieurs mois pour retrouver le camp de sa tribu, et encore il était tellement changé, ses cheveux étaient devenus d'une blancheur telle, que personne ne voulait le reconnaître.

On m'a aussi conté plusieurs anecdotes sur un certain cheval noir qui avait rôdé dans les prairies de l'Arkansas pendant un certain nombre d'années, déjouant tous les efforts faits par les chasseurs pour s'emparer de lui. Sa renommée s'étendait au loin. C'était une sorte de « cheval fantôme » insaisissable, dont

les pieds étaient plus légers que ceux d'une gazelle, et l'encolure aussi gracieuse que le cou d'une jolie femme sur lequel tomberait une chevelure d'ébène. Un des Pawnees racontait qu'un certain soir, avant le lever de la lune, il était parvenu, en rampant, à quelques pas de cet animal enchanté et lui avait lancé son lasso. La noble bête avait d'abord paru se résigner à sa cap-

tivité tout en galopant côte à côte avec celui qui l'avait capturée ; puis ensuite elle avait guidé sa course sur celle de la jument montée par le Peau-Rouge, qui l'emmenait dans la direction du camp. Mais tout à coup, à l'approche du premier feu, le cheval fit un suprême effort ; il se débarrassa du lasso, se cabra, et se précipitant tête première dans l'obscurité de la nuit, disparut bientôt à tous les regards.

Les chevaux capturés par les Pawnees devinrent dès le lendemain l'objet d'une attention toute particulière. Je crois intéresser tous mes lecteurs en leur racontant ici les moyens employés par les Peaux-Rouges pour dompter ces nobles animaux. D'abord ils attachent un paquet léger composé de deux morceaux de bois sur le dos du cheval, afin de lui donner une première leçon de servitude. L'orgueilleuse indépendance de la bête se réveille aussitôt ; mais, après une lutte inégale, dans laquelle l'Indien supplée à la force et lutte par la ruse, le pauvre cheval, sentant enfin l'inutilité de résister davantage, se couche à terre, comme s'il s'avouait vaincu. Un acteur de nos drames de théâtre représentant le désespoir d'un prince ne pourrait pas rendre son rôle d'une manière plus dramatique.

La seconde leçon consiste à forcer l'animal à se lever par la pression de la bride. La première fois le cheval hésite à obéir ; il se couche tout de son long ; mais à la pression réitérée de la bride et au contact du fouet, il hennit, bondit sur ses quatre pieds et courbe la tête entre les deux jambes de devant. Il est alors tout à fait dompté, et après lui avoir fait subir pendant deux ou trois jours ces humiliations de l'esclavage, on l'abandonne en liberté au milieu des chevaux de trait ou de bât.

Je ne pouvais m'empêcher de prendre en pitié les magnifiques animaux dressés ainsi par les Pawnees, et dont la vie avait été changée en vil esclavage. Au lieu de parcourir selon leurs désirs ces vastes pâturages, allant de prairie en prairie, descendant de la colline à la plaine, broutant toutes les fleurs, toutes les graminées, se désaltérant à tous les ruisseaux, ils se voyaient condamnés à une servitude perpétuelle, à l'humiliation du harnais et du mors.

Cette brusque transition n'était-elle pas comparable à certaines existences humaines? Tel est aujourd'hui monarque, qui demain est prisonnier; tel noble coursier qui le matin était libre, le roi de la prairie, ce soir est devenu cheval de charrette!

LES DINDONS

Avant l'époque de mes excursions aventureuses au milieu des Peaux-Rouges de la prairie américaine, je n'avais encore vu de dindons sauvages que dans les rues de New-York, pendus au croc de quelque marchand de comestibles, ou bien ballottant sur le dos d'un *Yankee farmer* venu à la ville pour vendre ces magnifiques oiseaux qu'il avait tués dans ses champs. Je savais bien que le dindon était le gibier le plus succulent de l'Amérique du Nord ; mais jamais je n'en avais rencontré à la portée de mon fusil. Il aurait fallu pour cela aller chasser dans les États de l'Ohio, du Kentucky, de l'Illinois et de l'Indiana, tous situés au centre des États-Unis, le long des bords du fleuve Missouri et du Mississipi, les deux plus grands cours d'eau du continent américain, ou bien dans la Géorgie et les deux Carolines, au

milieu des montagnes Alleghanys, où il est fort difficile d'approcher ces oiseaux, car ils vivent sur les hauteurs les plus sauvages, au milieu des ravins inabordables et dans l'épaisseur des bois où l'homme n'a pas encore pénétré.

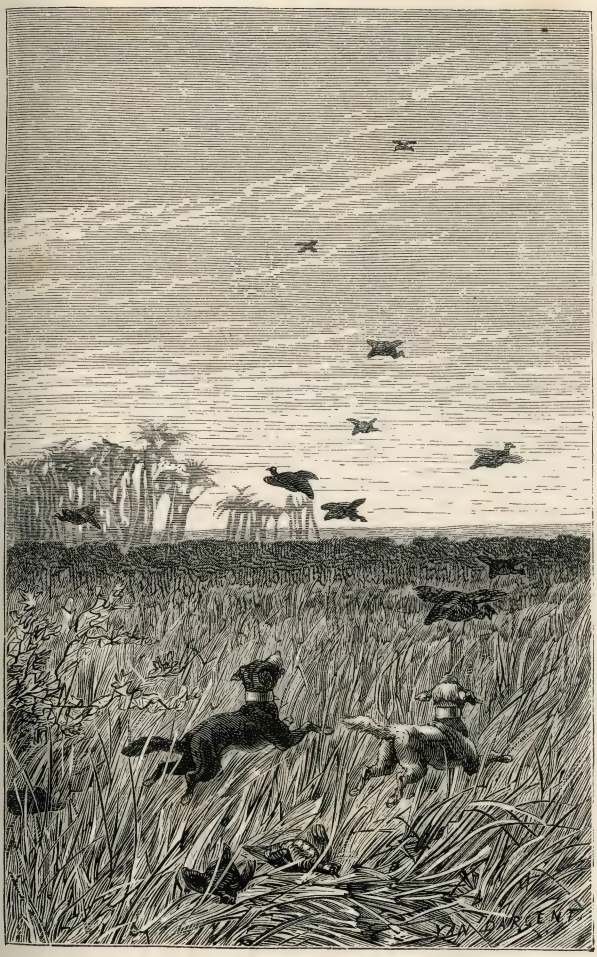
Un matin, pendant mon séjour dans une tribu de Peaux-Rouges, on vint dire à M. Simonton, un de mes camarades de chasse, que de nombreux dindons [1] avaient été aperçus par un Indien sur la lisière d'un petit bois de cotonniers qui bordait la savane au milieu de laquelle nous avions dressé nos tentes.

Nous élancer lui et moi à la suite du guide qui s'était hâté de nous avertir, fut l'affaire d'un instant. Le Peau-Rouge nous recommanda d'observer le plus profond silence. Lui-même nous donnait l'exemple de la précaution, car il marchait avec tant de légèreté, sur le sol couvert de feuilles et de bruyères, qu'on aurait pu croire qu'il avait des ailes aux pieds.

Après avoir fait de nombreux circuits dans les sentiers naturels des touffes de cotonniers, nous parvînmes sur les bords d'une pelouse recouverte d'une herbe appelée *buffalo grass*, qui croissait à un pied de hauteur, et au centre de laquelle gloussaient, se pavanaient et s'évertuaient une vingtaine de magnifiques dindons. La joie que j'éprouvai à contempler, caché derrière un abri de feuillage, ce gibier nouveau pour moi, ne peut être comprise que par un véritable chasseur. Black et Nick, mes deux pointers, retenus par une laisse, piétinaient d'impatience; les yeux paraissaient leur sortir de la tête, et leur nez se dilatait au fumet du gibier qu'ils avaient éventé.

Nous nous consultions du regard, M. Simonton et moi, pour savoir quel parti nous devions prendre. Fallait-il tirer simulta-

1 Cet oiseau, un des plus magnifiques de l'Amérique du Nord, est aussi le plus gras et le plus succulent à manger. Les missionnaires jésuites qui étaient allés répandre la lumière de la foi catholique au milieu des tribus indiennes importèrent en France ce volatile. Une erreur communément répandue attribue l'origine du nom du dindon à sa venue des Indes, ce qui le fit appeler poule d'Inde, et plus tard *dinde* tout court. Jadis l'Amérique fut appelée, par Colomb et les autres navigateurs, l'Inde occidentale, et c'est de cette Inde, et non de celle arrosée par le Gange, que nous est arrivé le roi des oiseaux de nos basses-cours.



nément nos quatre coups de fusil sur le troupeau, ou bien marcher droit à la rencontre des dindons, les éparpiller dans les broussailles, et puis entrer en chasse comme cela se pratique en Europe? Nous nous décidâmes pour ce dernier projet, et, détachant nos chiens, nous les suivîmes. D'abord les dindons, étonnés, nous regardèrent avancer sans qu'aucun d'eux changeât de place. Ils avaient seulement cessé leurs jeux, et restaient sur le qui-vive. Lorsque nous fûmes parvenus à cinquante pas du troupeau, un des coqs les plus énormes de l'association dindonnière poussa un gloussement impétueux et saccadé qui devint le signal d'une débandade générale. Nous fîmes feu simultanément, et trois dindons restèrent sur le sol.

Black et Nick s'élancèrent à la poursuite des oiseaux dispersés dans toutes les directions; mais un coup de sifflet les rappela près de nous, et tandis que nous rechargions nos armes, le Peau-Rouge liait nos trois victimes par les pattes et les jetait sur son épaule.

Le vent soufflait du nord, et cependant l'air était tiède et balsamique. Il fut décidé que nous chasserions contre le vent, afin d'avoir plus de chance pour approcher le gibier. Nous prîmes donc à droite, sans perdre une minute.

M. Simonton et moi nous nous dirigeâmes vers la plus prochaine remise des dindons. Ces oiseaux avaient fait une volée de cent à cent cinquante pas, puis nous les avions vus *prendre leurs pattes à leur cou* et trotter comme des autruches. A l'entrée d'une autre pelouse de la prairie, ils s'étaient rasés dans les herbes.

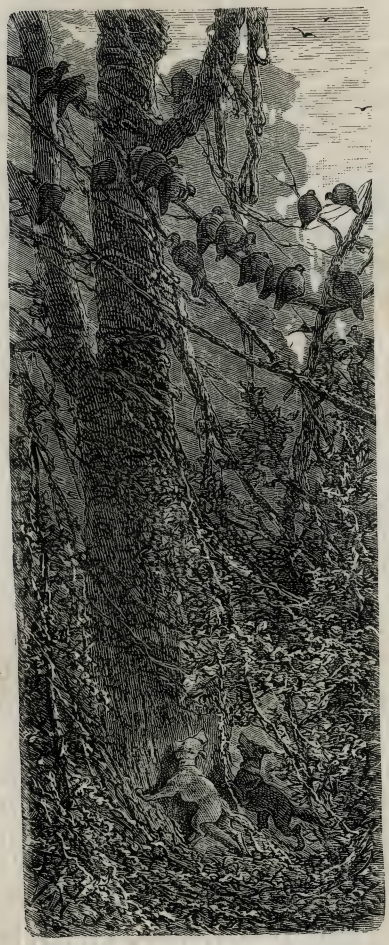
Une fois arrivés sur ce terrain, où nos yeux avaient perdu de vue le troupeau de gallinacés, nos chiens retrouvèrent la piste; mais, malgré leur quête obstinée, ils ne rencontraient pas. Devant un épais massif d'arbustes et de ronces, à peine élevé de quatre mètres, ils s'arrêtaient et rebroussaient chemin.

Ce manége dura près d'un quart d'heure; mais, à la fin, le Peau-Rouge qui nous accompagnait dit à M. Simonton dans son langage pittoresque :

« L'oiseau noir est rusé, et veut tromper le visage pâle. Il est

monté sur des jambes de bois afin de ne pas laisser de traces. Jette tes regards dans les arbres, et ton œil découvrira celui de l'oiseau plein d'astuce. »

Rien n'était plus vrai. Les dindons avaient pris leur vol à quelques pas du buisson et s'étaient abattus au milieu des branches. Perchés sur les lianes, serrés les uns contre les autres comme des poules sur les perches d'une basse-cour, ils avaient ramassé leur cou au niveau de leurs épaules, et attendaient là, patiemment, en retenant jusqu'à leur souffle, que le danger fût passé.



Black et Nick s'élancèrent dans le fourré; ils semblaient avoir oublié leur éducation première, et ils forçaient le gibier au lieu de l'arrêter. Le troupeau entier prit de nouveau sa volée, en laissant cinq des siens aux alentours du buisson. Trois se débattaient dans les convulsions de l'agonie; les deux autres étaient tombés frappés à mort.

Dès ce moment il m'était prouvé que rien n'était plus facile que de tuer un dindon: son énorme taille, la pesanteur de son vol, tout contribue à rendre cet oiseau la proie assurée du chasseur; mais si la blessure n'est point mortelle, s'il n'est atteint

qu'aux ailes, le dindon, au lieu de perdre son temps, comme beaucoup de gallinacés, à se débattre sur le sol, s'échappe sur-le-champ, et son allure est si rapide, qu'à moins d'avoir un excellent chien, il échappe bientôt à toute recherche. Si le dindon est frappé à la tête, au cou ou dans la poitrine, il est mort; tandis que si le plomb l'a atteint au milieu du dos, il court encore si loin, qu'il est presque toujours perdu.

Les chiens suivent la piste des dindons à des distances immenses, à près d'un tiers de lieue. J'ai vu des chiens américains dressés à cette chasse qui, lorsqu'ils avaient rencontré la voie de la compagnie, partaient en silence sur un signal de leur maître; mais, arrivés en vue des oiseaux, ils aboyaient sans cesse dans le but de les effaroucher et de les faire voler dans toutes les directions. Une fois séparés de cette manière, par un temps calme et chaud, le chasseur commençait sa tournée en tirant le premier dindon, et, les tuant successivement les uns après les autres, les donnait à porter au nègre dont il s'était fait accompagner.

Les dindons vivent généralement au milieu des vertes savanes qui s'étendent le long des bois. Le matin et le soir on les rencontre près des marais, abrités par les grandes herbes, grattant le sol pour y trouver des vers et des insectes; mais à midi et pendant la nuit ils reviennent vers la lisière des forêts pour y dormir, perchés sur les arbres. Dans cette position il est fort difficile de les apercevoir, car ils sont si immobiles, qu'ils semblent faire partie inhérente avec la branche sur laquelle ils se reposent. Règle générale: si l'oiseau est accroupi sur ses pattes, il dort. Le chasseur peut s'approcher sans crainte. L'aperçoit-on debout, il est sur ses gardes, et au moindre bruit le voilà parti, bien souvent si loin qu'il est impossible de le retrouver.

On fait souvent la chasse aux dindons en Amérique par un beau clair de lune, lorsque ces oiseaux sont perchés sur les arbres. Le bruit d'un coup de fusil ne les effraie point alors, et l'on peut ainsi tuer toute la compagnie sans changer de place.

Un matin, chassant dans un des comtés de l'État de Missouri, j'entendis autour d'un bois, le long d'une haie plantée de carou-

biers, un gloussement répété qui attira mon attention. Je m'avançai à pas légers, et bientôt j'aperçus, perchée sur une branche morte, une magnifique poule d'Inde qui caquetait avec une extrême volubilité. L'oiseau se trouvait à quinze pas de moi; j'allais le tirer, lorsqu'à ma gauche des gloussements successifs m'apprirent que plusieurs mâles répondaient à l'appel de la femelle. En effet, je distinguai bientôt au milieu des hautes herbes une vingtaine de dindons qui s'acheminaient vers moi. Leurs yeux brillaient d'un feu inconnu, leur démarche était précipitée, et leurs gloussements langoureux ressemblaient à ceux d'un chat sur les gouttières. A quinze pas, je tirai sur le troupeau, et j'eus le plaisir de ramasser six oiseaux énormes, qui étaient les uns morts, les autres blessés à ne pouvoir plus fuir. Me croira-t-on lorsque je dirai que le reste de ces coqs semblait ne point vouloir abandonner ceux qui avaient succombé sous mes deux coups de fusil, et qu'il me fut encore possible d'abattre successivement quatre d'entre eux sans quitter l'endroit où gisaient mes six victimes?

Un de mes amis qui voyageait à cheval dans l'intérieur des terres de l'Arkansas, m'a raconté avoir tué d'un coup de pistolet une poule d'Inde qu'il avait vue accroupie sur la terre, et lorsqu'il alla la ramasser, il s'aperçut qu'elle couvait sur un nid dans lequel se trouvaient quatorze petits à peine éclos depuis vingt-quatre heures. La pauvre mère, malgré l'imminence du danger, n'avait pas voulu abandonner sa progéniture.

Un fermier des États-Unis se plaignait avec raison du dégât que faisait sur ses plantations de maïs un troupeau de dindons, qui ne voulait pas céder à l'intimidation et semblait défier tous les coups de fusil. Il s'y prit de la manière suivante pour en arriver à ses fins. Une large rigole fut creusée par ses ordres; il en tapissa le fond avec des grains de maïs, et ayant chargé un tromblon jusqu'à la gueule, il plaça l'arme meurtrière de telle sorte que cette pièce d'artillerie, fixée sur deux crocs, dominât toute la tranchée. A la gâchette du tromblon se trouvait attachée une ficelle, qu'il se proposait de tirer au moment favorable, en se plaçant derrière un buisson épais qui se trouvait près de là.

Les dindons découvrirent bientôt la rigole pleine de maïs, ils picorèrent chaque grain, sans cesser pour cela de commettre leurs déprédations dans les champs voisins.

Le *gentleman farmer* renouvela l'appât plusieurs fois, et les volatiles s'accoutumèrent si bien à venir chercher leur nourriture dans cet endroit, que les nègres de la plantation n'appelaient plus la rigole que *turkeys' ground* (le champ des dindons).

Un soir, avant le coucher du soleil, le *squire* crut que le moment opportun était arrivé de se servir de sa machine infernale. Le voilà qui se glisse à plat ventre jusqu'à l'endroit où gisait le tromblon ; il tire la ficelle, le coup part, et il entend, dominant l'explosion, un bruit terrible, composé des cris des mourants et des coups d'ailes de ceux qui, ayant échappé à la mort, s'envolaient loin du lieu du sinistre. Quarante-trois victimes se trouvaient gisantes sur le sol, le long de la tranchée, les unes mortes, les autres voletant encore, ou bien se débattant dans les dernières convulsions.

« C'était beau à voir ! » me disait le fermier yankee ; et lorsque je lui demandai ce qu'il avait fait de tout ce gibier, lui dont la famille ne se composait que de dix personnes, y compris deux valets, il me dit qu'il avait salé trente-cinq dindons, et que cette provision lui avait été fort utile pour passer l'hiver avec économie. Sans compter que ce coup de canardière avait tellement effrayé les oiseaux du voisinage, qu'ils avaient fui au loin, et que par conséquent la récolte du maïs avait pu être faite sans constater un trop grand déficit.

La chasse aux dindons se fait aussi dans les États-Unis au moyen d'appeaux. Ces instruments se composent d'un petit os qui, taillé d'une certaine façon, attaché à un petit sac de peau plein de crin, produit un son semblable au cri de la poule d'Inde. Les mâles répondent aisément à cet appel, ils accourent, et dès lors leur mort est certaine.

Les Américains emploient, pour tuer les dindons, un moyen qui mérite d'être mentionné : c'est la chasse à la trappe.

Voici comment ils procèdent. Lorsque les dindons sont nom-

breux dans un bois, quand on remarque qu'ils s'y plaisent, on établit sur un espace de soixante pas une sorte de cage factice, faite de branches d'arbres entrelacées, de manière à former un rempart impénétrable, qui toutefois laisse passer le jour au travers. Cette cage est soigneusement évidée en dessous; bien plus, on bêche tant soit peu la terre pour niveler le sol et le dépouiller de toute espèce d'herbes. L'une des extrémités de cette immense voûte est hermétiquement close, tandis que l'autre offre un passage ou plutôt une coulée de trois pieds de haut, ayant la forme d'une ogive. De distance en distance, les deux parois de cette cage sont reliées l'une à l'autre par des perchoirs. Une fois cette trappe achevée, le chasseur couvre le sol intérieur de grains de maïs, et, sortant par l'ouverture en ogive, il contourne un des côtés de la trappe, semant sur son passage une traînée de grains assez suivie pour qu'il soit impossible de la perdre. Les compagnies de dindons découvrent bientôt les grains, et en les mangeant ils suivent la traînée jusqu'à l'ouverture, au milieu de laquelle ils s'aventurent sans trop hésiter. Une fois entrés, les oiseaux ne peuvent plus sortir, et bien souvent un chasseur heureux, en visitant sa trappe le matin, y rencontre une vingtaine de dindons, dont il s'empare sans coup férir.

Il est bon d'ajouter, comme ombre à ce tableau, que les animaux nuisibles, tels que renards, coyotes et lynx, qui pullulent dans les forêts de l'Amérique du Nord, devancent maintes fois le chasseur dans sa visite matinale, et, que lorsque celui-ci pénètre dans la cage, il ne trouve bien souvent que des plumes et quelques os à demi broyés.

Je terminerai cet article sur le dindon américain en racontant une des plus belles chasses qui aient jamais été faites — du moins je le crois — au milieu des savanes « de l'autre monde ».

Nous étions depuis deux semaines, mon ami et moi, au milieu des Peaux-Rouges, lorsqu'un matin l'un d'eux accourut annoncer au chef de la tribu qu'il avait rencontré, à cinq milles du camp, un troupeau de dindons, qui était composé d'à peu près

deux cents volatiles. Quoiqu'en général les Peaux-Rouges estiment fort peu la chair de ces oiseaux, à qui ils ne font la chasse qu'au moyen de piéges, le désir qu'avait le chef d'être agréable aux visages pâles, qui étaient ses hôtes, lui suggéra l'idée de donner des ordres immédiats pour ne pas laisser échapper l'occasion de leur procurer un plaisir de plus.

Une demi-heure suffit pour que tout le monde, hommes, femmes et enfants, fût sur pied, se dirigeant en silence vers le lieu où l'Indien avait rencontré les dindons. A un demi-mille de

cet endroit, toute la tribu, sur un signal du chef, se divisa en deux troupes, l'une se portant vers le nord, et l'autre vers le sud. C'était un curieux spectacle que la vue d'environ deux cent quatre-vingts Peaux-Rouges marchant à la file, sur un seul rang, le corps à moitié courbé, afin que leur tête ne dépassât pas les herbes au travers desquelles ils se frayaient un passage.

Bientôt un gloussement, répété par plusieurs coqs, nous avertit que les dindons nous avaient ou aperçus ou entendus. Le troupeau se trouvait devant nous, et lorsque le chef des Peaux-Rouges donna le signal de l'attaque en poussant son *whoop* de guerre, toute sa tribu se précipita en avant, faisant retentir les airs de cris perçants et gutturaux.

Soudain, comme d'un seul bond, la compagnie de dindons s'envola devant nous, poursuivie par les Indiens, qui ne s'arrêtèrent que lorsque leur première remise fut accomplie. La même manœuvre fut répétée cinq fois : à la fin les oiseaux, lassés, rendus, ne pouvant plus voler, trottaient devant nous, s'appuyant sur leurs pattes et sur les extrémités de leurs ailes, pourchassés par les Peaux-Rouges, qui les attrapaient par le cou et les assommaient sur le sol.

Lorsqu'on revint au camp, et que l'on compta le produit de la chasse devant la tente du chef, il y avait cent soixante dindons entassés dans un seul monceau. Le reste de la compagnie avait échappé à ce « steeple-chase » meurtrier, soit en se rasant dans les herbes, soit en laissant passer cette meute humaine et en fuyant ensuite sur nos derrières.

LE COYOTE

Parmi les animaux les plus rapaces et les plus dangereux de l'Amérique du Nord, le loup (communément appelé *coyote* dans quelques États du Sud) est celui dont les chasseurs redoutent la rencontre à l'égal de celle d'une panthère ou d'un ours gris. Les loups, bien plus nombreux aux États-Unis qu'en Europe, sont peut-être plus horribles à voir qu'ils ne le sont sur le vieux continent. Partout, le long des sentiers du désert, comme dans les endroits habités, aux environs des fermes et des villages, dans les prairies ou dans les bois, le loup, la goule de la race animale, s'offre aux yeux du voyageur la gueule pleine de bave, les yeux flamboyants, et faisant entendre un grognement, signe ordinaire de lâcheté mêlée d'audace.

Il est très-difficile de prendre les coyotes au piége; mais on les force souvent avec des chevaux et des chiens. Leur pelage

est d'une couleur rougeâtre, terne, mélangée de poils gris et blancs. Telle est leur couleur ordinaire; mais, comme chez les autres animaux, il y a des variétés. Leur queue touffue, noire au bout, est à peu près longue comme le tiers de leur corps. Ils ressemblent aux chiens qu'on voit dans les *wigwams* des Indiens, et qui descendent certainement de cette espèce. On les trouve dans les régions situées entre le Mississipi et l'océan Pacifique, et au sud du Mexique. Ils chassent en troupes comme les chacals, et poursuivent les daims, les bisons ou autres animaux dont ils espèrent se rendre maîtres. Ils n'osent pas attaquer les bisons en troupes, mais ils les suivent en bandes nombreuses, en attendant qu'un traînard se détache, un jeune veau, par exemple, un vieux mâle : ils se jettent alors sur lui et le mettent en pièces. Ils accompagnent des groupes de chasseurs ou de voyageurs, prennent possession des camps abandonnés, et dévorent les débris qu'ils trouvent. Ils s'introduisent quelquefois dans le camp pendant la nuit, et s'emparent des morceaux sur lesquels comptaient les émigrants pour leur déjeuner du lendemain. Ces vols exaspèrent parfois ceux qui en sont victimes, et, devenant moins avares de leur poudre et de leur plomb, ils les poursuivent jusqu'à ce qu'ils en aient couché plusieurs sur le gazon.

Cette espèce de loups est la plus nombreuse de toutes celles des carnassiers de l'Amérique du Nord; c'est pour cela même que les coyotes souffrent souvent de la faim. Alors, mais seulement alors, ils mangent des fruits, des racines et des légumes, enfin tout ce qui peut les empêcher de mourir d'inanition.

Le coyote ignore tout sentiment de sympathie, et par cette même raison il n'en inspire aucun. Voici pourtant une anecdote qui prouve que le voleur quadrupède des bois est susceptible d'une certaine sensibilité, celle des nerfs du moins, si ce n'est celle du cœur. Cette histoire m'a été racontée sous la tente, à la veillée, pendant nos chasses au milieu des Indiens Pawnees.

Pendant la première époque de la colonisation du Kentucky, les coyotes étaient si nombreux dans la prairie sud de cet

État, que les habitants n'osaient pas sortir de leurs demeures s'ils n'étaient armés jusqu'aux dents. Les enfants et les femmes étaient sévèrement consignés à la maison. Les coyotes dont le pays était infesté appartenaient à cette race dont le pelage est gris foncé, espèce très-abondante dans les districts du nord, au centre des forêts épaisses et des montagnes inexplorées de la rivière Verte.

Le village de Henderson, situé sur la rive gauche de l'Ohio, près de son confluent avec la rivière Verte, était le cantonnement le plus fréquenté par ces déprédateurs à quatre pattes.

Les cochons, les veaux, les brebis des planteurs payaient un large tribut à ces voraces animaux. Maintes fois, au cœur de l'hiver, lorsque la neige couvrait le sol, quand les troupeaux restaient à l'étable, les coyotes affamés attaquaient les hommes, et plus d'un fermier attardé, rentrant le soir chez lui, s'était vu entouré par un troupeau dévorant, des morsures duquel il avait eu grand'peine à se défendre.

Parmi les aventures les plus horripilantes que j'aie jamais ouï raconter, il n'en est pas qui m'ait impressionné comme celle dont Richard, le vieux nègre joueur de violon, fut le héros, et que je vais raconter.

Richard était ce qu'on appelle en bon anglais *a good old good for nothing darkie* (un bon vieux bon à rien de nègre). Tout le canton reconnaissait qu'il n'avait pas d'autre mérite que celui de racler du violon, et ce mérite, qui n'en est pas un à nos yeux, était cependant prisé à un haut degré par toute la gent de couleur, et même par la race blanche qui vivait dans un espace de quarante milles à la ronde. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'aucune fête en pouvait avoir lieu sans que Richard le violonneur fût invité.

Les mariages, les baptêmes, les soirées prolongées jusqu'au jour, que l'on nomme *breaks-down* aux États-Unis, ne pouvaient avoir lieu sans l'aide de son violon, et quelque vieux que fût le ménétrier nègre, quelque pelée que fût sa tête, aussi noire que la bouteille à l'encre, Richard n'en était pas moins le bienvenu partout où il se présentait, son instrument enve-

loppé d'un vieux mouchoir en loques sous le bras et un bâton noueux à la main.

Le vieux Richard était « la propriété » de l'un des Henderson, membre de la famille qui donne son nom à ce comté et à ce village du Kentucky. Son maître avait de l'affection pour lui à cause de son naturel obéissant et original, et l'esclave, au lieu de travailler la terre, était libre de faire ce que bon lui semblait. Personne ne trouvait à redire à cette tolérance, car Richard, que son maître disait être « un mal nécessaire, » avait par-dessus tout le talent de maintenir en belle humeur les nègres de la plantation au moyen de son violon.

Richard, qui comprenait toute l'importance de ses hautes fonctions, ne connaissait que son devoir, et était de la plus grande ponctualité chaque fois que ceux qui l'honoraient de leur confiance lui faisaient savoir qu'on avait besoin de ses services. Sur ce chapitre-là, un rien l'irritait, une contrariété, un dérangement quelconque le rendaient féroce. En dépit de la timidité proverbiale reconnue aux enfants du génie, le vieux Richard tenait de l'hyène toutes les fois que, pendant une des fêtes nègres présidées par lui, quelque chose ou quelqu'un manquait à l'étiquette ou aux convenances. Quant à lui, jamais il ne s'était oublié en quoi que ce fût, et depuis qu'il avait été appelé à remplir les hautes fonctions dont il s'acquittait si bien, onques il ne lui était arrivé de se faire attendre. Et cependant un jour... Pauvre Richard! Le récit qui va suivre prouvera que ce n'était pas sa faute s'il arriva trop tard au rendez-vous.

Une noce de gens de couleur devait avoir lieu sur une plantation située à six milles de celle sur laquelle demeurait le violonneur. Pour que la fête fût complète, le vieux Richard avait été convié, et on l'avait nommé unanimement grand maître des cérémonies. C'était pendant l'hiver; le froid était excessif, et la neige, tombée depuis trois jours presque sans cesser, couvrait le sol à plusieurs pieds de hauteur.

Tandis que tous les nègres de M. Henderson, avec la gracieuse permission de leur maître, s'étaient hâtés de se rendre

où le plaisir les appelait, l'Apollon esclave avait présidé aux soins de sa toilette avec une prédilection toute particulière. Du linge blanc, un col de chemise aussi démesurément long par devant qu'il était élevé par derrière, de telle sorte que la tête de Richard ressemblait à un bloc de charbon dans une feuille de papier blanc, un habit bleu à boutons d'or, aux basques longues à toucher les talons de ses bottes — défroque de son maître — une cravate de soie rouge frangée par les bouts, un gilet vert orné d'une pièce orange où était jadis placée la place de la montre, des bottes qui avaient autrefois vu leurs beaux jours, un chapeau de forme calabraise : tel était le costume élégant et fashionable à l'excès de Dick, *the old Darkie Fiddler*, qui, vêtu de ces hardes, se croyait aussi beau qu'Adonis.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil au morceau de miroir retenu par trois clous à la muraille de sa chambre, et s'être lancé à lui-même un sourire qui exprimait une satisfaction toute personnelle, Richard prit son violon sous le bras et se mit en route.

La lune brillait au-dessus de sa tête, les étoiles scintillaient au ciel, pareilles, suivant l'expression pittoresque du violonneur, « à des clous dorés fichés au plafond du firmament par un audacieux tapissier. » Nul bruit ne se faisait entendre, si ce n'est le craquement de la neige à mesure que Richard appuyait ses pieds, appesantis par l'âge, sur sa croûte glacée. Le chemin qu'il avait à parcourir était fort étroit; ses méandres tortueux traversaient une forêt épaisse que la hache n'avait point entamée, et dont les profondeurs étaient encore aussi inconnues qu'à l'époque où les Peaux-Rouges étaient seuls en possession du territoire. Ce sentier ne pouvait être suivi que par un voyageur à pied : aucune route frayée par une voiture n'existait à plusieurs milles à la ronde.

La solitude profonde et silencieuse de ce chemin devait infailliblement produire son effet, celui de la terreur, ou tout au moins de l'appréhension, sur un être appartenant à la race humaine; mais dans ce moment le vieillard était plongé dans des réflexions telles, que rien ne pouvait lui faire oublier l'anxiété

qu'il éprouvait de ne pas arriver à temps au rendez-vous où il était attendu. Il doubla le pas en songeant aux yeux courroucés qu'allaient jeter sur lui les nègres et les négresses dont son absence retardait les joies et la danse, et il regrettait le temps qu'il avait perdu à polir outre mesure les boutons de métal de son habit, à étirer les deux pointes splendides de son col de chemise.

Tout en pensant aux reproches qui le menaçaient, le vieux Dick jeta les yeux à l'horizon, et la lune resplendissant au-dessus de sa tête lui prouva qu'il était encore plus en retard qu'il ne l'avait cru. Ses deux jambes se mirent alors à se mouvoir comme les roues d'une locomotive, de manière à se tenir toujours en tête de certaines ombres noires qui semblaient suivre tous ses pas dans le sentier de la forêt.

C'étaient des coyotes, d'horribles coyotes qui projetaient ces ombres, et qui de temps à autre laissaient échapper un jappement d'impatience et de convoitise; mais le vieux Dick n'y prenait pas garde.

Toutefois il fut bientôt forcé de donner toute son attention à ce qui se passait derrière lui. Il était parvenu à la moitié du chemin, et à travers les ogives des arbres il apercevait déjà la clairière qu'il devait traverser pour arriver à l'endroit où on l'attendait. Les cris de rage des carnassiers redoublaient depuis un quart d'heure, et le bruit de leurs pattes, qui faisaient craquer la neige, inspirait au malheureux vieillard une horreur que rien ne saurait décrire. Le nombre de ces animaux paraissait augmenter à mesure qu'il avançait : on aurait dit une fourmilière vue à travers la lentille d'un microscope gigantesque.

Les loups, dans tous les pays du monde, y regardent à deux fois avant de s'élancer sur un homme; ils étudient le terrain et attendent l'occasion propice. C'est ce qui se passait fort heureusement pour le vieux Dick, qui comprenait de plus en plus l'étendue du danger et doublait la rapidité de sa course à mesure que ceux qui le poursuivaient devenaient plus hardis, frôlaient ses jambes en grinçant des dents et cherchaient joyeusement à se devancer les uns les autres. Dick connaissait fort

bien les habitudes de ses ennemis; aussi se garda-t-il de courir : c'eût été donner le signal d'une attaque générale, car les coyotes ne s'élancent que sur ceux qui ont peur.

La seule chance de salut qui lui restât, c'était de prolonger cette croisière dangereuse jusqu'à la lisière de la forêt. Là, suivant son espoir, les coyotes, qui n'osent pas s'aventurer sur un plateau sans abri, le quitteraient et le laisseraient continuer librement sa route. Il se rappelait aussi qu'au milieu de la clairière s'élevait une cabane abandonnée, et la pensée d'atteindre ce refuge lui rendit une partie de son courage.

L'audace des coyotes augmentait à chaque instant, et le malheureux nègre ne pouvait regarder autour de lui sans voir des yeux brillants qui remuaient dans toutes les directions comme les phosphorescentes lueurs des mouches de feu pendant la saison d'été. Les uns après les autres, les quadrupèdes essayaient leurs dents contre les jambes maigres du vieux Dick, qui, ayant perdu son bâton, eut recours à son violon pour éloigner ses ennemis. Au premier coup qu'il porta, les cordes produisirent un son répercuté au même instant par l'âme du violon, et ce bruit éolien eut le pouvoir immédiat de faire sauter au loin les coyotes, surpris par cette musique insolite.

Dick, observateur par nature et par nécessité, se mit alors à racler son violon avec les doigts : aussitôt les animaux carnivores manifestèrent de nouvelles marques d'étonnement, comme si une charge de plomb avait cinglé leur peau. Cette heureuse diversion, répétée à plusieurs reprises, amena Dick sur la lisière du bois; aussitôt, profitant d'une opportunité favorable, il s'élança en avant, grattant toujours les cordes du violon et se dirigeant vers la cabane de la clairière.

Les coyotes s'arrêtèrent un instant, la queue serrée entre les jambes, regardant leur proie fuir devant eux; mais bientôt leur instinct dévorant reprit le dessus, et, poussant un glapissement unanime, ils s'élancèrent tous à la poursuite du malheureux nègre. Si le hasard avait fait que ces carnivores eussent atteint le vieux Dick dans ce moment de rage, c'eût été en vain qu'il eût eu recours à son violon. En courant il avait

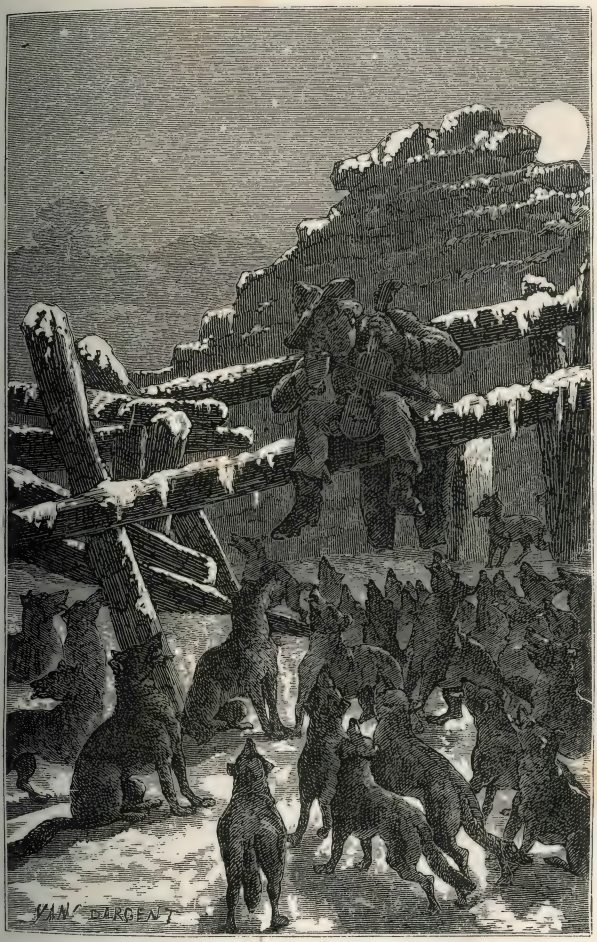
détruit le charme, et les coyotes ne se fussent point arrêtés pour l'écouter, eût-il joué comme jadis Orphée, ou comme de nos jours le célèbre Paganini.

Par bonheur, le vieillard atteignit la cabane au moment où les coyotes étaient sur ses talons. D'une main rendue doublement vigoureuse par l'imminence du danger, il repoussa la porte de la hutte protectrice et en asssura la fermeture au moyen d'un ais qui se trouva à sa portée. Puis il se hissa, non sans de nombreux accrocs faits à ses nippes, sur le sommet du toit à jour, dont les poutres étaient seules restées appuyées sur les blocs de bois qui s'élevaient aux quatre coins des murailles.

Le vieux Dick se trouvait comparativement hors de danger; mais les coyotes manifestaient une fureur qui redoublait à chaque minute et menaçait de devenir terrible. Plusieurs d'entre eux avaient pénétré dans la cabane, et, conjointement avec ceux qui étaient restés au dehors, ils s'élançaient aux jambes du ménétrier, que des mouvements rapides, des coups de pied multipliés garantissaient à peine de nombreuses morsures.

Le vieux Dick, malgré ses angoisses, n'avait point oublié son violon, qui lui avait sauvé la vie au milieu de la forêt. Saisissant son archet d'une main ferme, il tira de l'instrument un accord strident qui domina les glapissements étourdissants des coyotes et les fit taire comme par enchantement. Le silence continua dès lors, n'étant interrompu que par les sons frénétiques que produisait le violon, sous les doigts agités par la peur du vieux ménétrier nègre.

Cette musique peu harmonieuse ne pouvait satisfaire longtemps les carnivores affamés, et aux efforts qu'ils renouvelèrent bientôt pour atteindre leur proie, le vieux Dick comprit que le bruit ne suffisait pas pour enchanter les loups : ils s'élançaient plus furieux que jamais contre la muraille, et cherchaient à l'escalader. Il se crut perdu, surtout lorsqu'à un demi-mètre de ses jambes flageolantes, il aperçut la tête énorme d'un coyote dont les yeux grands ouverts paraissaient jeter feu et flamme.



« Dieu me vienne en aide! s'écria-t-il, je suis un homme mangé! »

Et sans savoir même ce qu'il faisait, il laissa errer sur son violon ses doigts agités par un mouvement nerveux, et se mit à jouer le fameux air national : *Yankee Doodle :* c'était le chant d'un cygne célébrant son *Requiem* à l'heure de sa mort.

Mais soudain, ô miracle de l'harmonie, le calme se fit autour du ménétrier nègre : Orphée n'était point une fable; les animaux obéissaient à cet enchantement nouveau, et lorsque Dick, revenu de sa terreur, put comprendre ce qui se passait autour de lui, il se vit entouré de spectateurs cent fois plus attentifs aux charmes de la musique que ceux qui avaient avant ce jour-là admiré son talent d'exécutant. Cela était tellement vrai, qu'aussitôt que son archet cessait de se mouvoir, les coyotes sautaient en avant pour renouveler la bataille.

Dick savait maintenant quels étaient ses moyens de salut : il s'agissait de jouer du violon jusqu'à ce que quelque secours lui arrivât. Bientôt, cédant à l'entraînement de l'art, le ménétrier parvint à oublier le danger qu'il courait : s'abandonnant à toutes les fantaisies de son imagination, il donna à son auditoire de quadrupèdes un concert dans lequel il se surpassa. Jamais il n'avait joué avec plus de goût, d'âme et d'expression. Aussi oublia-t-il, dans l'enivrement de son triomphe, la noce et sa brillante illumination, le punch au whisky et le souper fumant sur la table qui l'attendaient non loin de là.

Mais, hélas! toute médaille a son revers dans ce monde, tous les jours de plaisirs ont leur lendemain d'angoisses. A mesure que la nuit avançait, le vieux nègre sentait le froid pénétrer ses membres engourdis. C'est en vain qu'il tentait de se reposer : si l'archet abandonnait les cordes du violon, les coyotes s'élançaient contre les parois de la cabane; si, au contraire, il continuait à s'égarer dans les méandres de l'harmonie, ces dilettanti d'une espèce nouvelle s'asseyaient sur leur train de derrière, leur queue touffue allongée sur la neige, les oreilles dressées, la langue pendante hors de leurs mâchoires entr'ouvertes, et ils suivaient, par un mouvement mesuré de la

tête et du corps, tous les rhythmes exprimés par le violon du vieux Dick.

Pendant que cette scène fantastique, illuminée par les rayons de la lune, se passait sur la clairière, les nègres qui attendaient leur camarade pour commencer la fête, s'impatientaient fort, et ne savaient que penser du retard de leur musicien ordinairement très-exact. Enfin, de guerre lasse, six d'entre eux sortirent de l'habitation pour aller à la découverte, et arrivés près de la cabane sur le haut de laquelle Dick était perché, ils aperçurent une trentaine de coyotes dans la position que j'ai décrite. Le vieux ménétrier continuait toujours son concert forcé, les yeux fixés sur ses mortels ennemis.

Au moment où les six nègres poussèrent un cri simultané, la bande entière des carnivores pensa qu'il était temps de fuir. En un clin d'œil ils eurent tous disparu, et le ménétrier, gelé et morfondu, tomba évanoui dans les bras de ses sauveurs. Ses cheveux crépus, qui malgré son grand âge étaient encore noirs au moment où il avait fait sa toilette, avaient blanchi dans l'espace de deux heures.

L'OPOSSUM

Un Gascon très-loustic et fort amusant, que j'ai beaucoup connu aux États-Unis, me racontait que, se promenant un jour dans les bois, il rencontra un opossum sur son chemin. Frappé de la bizarre tournure de ce gibier nouveau, il lança sur lui un simple *stick* qu'il tenait dans les mains.

« Cé crapaud-là, — disait-il en me narrant son aventure, — s'arrêta net, comme s'il avait eu les reins cassés par ma badine; zé lé glissai délicatement dans la poce dé ma veste, satisfait dé né pas rentrer brédouille à la maison. Au moins, pensais-je en moi-même, z'aurai du rôti à mon dîner. Sacrébleu! qu'est-cé qué c'est qué céla? m'écriai-ze en sentant des dents aiguës qui, à travers la toile dé mon vêtément, pénétraient dans lé bas dé mes reins, cé diable d'animal va endommazer mon pantalon! Zé lé tirai hors dé ma poce, et lé saisissant par les pattes, zé lui appliquai sur le museau un coup de poing qui aurait assommé

un bœuf. « Es-tu content, méchante bête? » lui dis-ze en le zétant sur mon épaule.

« Sandis ! mon cher, cet infernal opossum [1] n'était point satisfait, car il mé mordit l'oreille. Pour cette fois, zé lui trépignai les côtes, et z'entendis ses os craquer ; puis lé prénant par la queue, dé crainte dé mé salir les mains, z'allais continuer ma route, quand cé brigand il sé rétourna et mé pinça les doigts. Ah ! pour lors, zé lé lâçai; et, vous mé croirez si vous lé voulez, zé consens bien à être pendu à la plus haute vergue dé l'un des navires du port de Bordeaux, si zamais zé mé baisse pour ramasser un opossum. »

J'étais fort intrigué au sujet de l'opossum ; j'avais souvent entendu parler de cet animal, et l'on m'avait raconté que, surpris par le chasseur, dès qu'il voit que la fuite lui est impossible, il use de stratagème et fait semblant d'être privé de la vie, comme s'il avait été mortellement atteint par le plomb du chasseur.

Si par hasard, le croyant véritablement mort, vous détournez la tête, ou le jetez négligemment dans votre gibecière, l'opossum choisit l'instant propice, et s'élance hors de portée, au moment où vous y songez le moins. Cette ruse du sarigue américain a donné cours à un proverbe très-usité aux États-Unis : « Imiter l'opossum (*playing'possum*), » qui correspond tout à fait à notre dicton français *faire le mort*. Il suffit, m'avait-on dit, qu'on lui donne sur la tête une tape qui pourrait à peine tuer un moustique, pour qu'il allonge sur-le-champ ses membres avec autant de roideur qu'un cadavre sur la table de dissection : en un

[1] Cet animal, particulier à l'Amérique du Nord, appartient à la famille des sarigues. A le voir, on croirait de prime abord qu'il est dépourvu de tout instinct, tandis qu'au contraire il possède toutes les ruses qu'un renard tient renfermées dans son sac. L'opossum femelle est gratifiée d'une poche où, au moindre danger, ses petits cherchent un refuge, et au fond de laquelle sont abritées les mamelles qui les nourrissent. Une autre particularité de la structure anatomique de ces animaux, c'est que le premier doigt de leurs pieds de derrière est sans ongle, et séparé des autres comme le pouce de la main humaine, tandis que les autres doigts, placés l'un contre l'autre, sont armés d'ongles longs et crochus.

mot, *il fera le mort*. Dans cette situation, on peut le torturer, lui couper la peau, l'écorcher presque, pas un de ses muscles ne bougera; ses yeux deviennent ternes comme s'ils étaient recouverts de poussière, car l'opossum n'a point de paupière pour garantir sa vue; vous pouvez même le livrer aux morsures de vos chiens, persuadé qu'il est mort; mais si vous l'oubliez pendant une minute, il entr'ouvre ses yeux demi-clos, et dès que l'occasion lui paraît favorable, il détale sans crier gare.

Dans le cours de mes chasses, je n'avais jamais trouvé un opossum à la portée de mon fusil; peut-être, n'eût été par curiosité, aurais-je hésité à user ma poudre en tirant sur cet animal, lorsqu'un planteur de la Louisiane sur l'habitation duquel j'étais allé passer quelques semaines, m'assura que les bois qui environnaient sa demeure étaient remplis d'opossums.

« Souvent, disait-il, mes nègres, lorsqu'il fait clair de lune, quittent leurs cases, armés de haches et suivis d'un chien pelé qui, malgré sa laideur, possède un nez sans pareil. C'est lui qui indique la piste, et guide les chasseurs au pied de l'arbre sur lequel le gibier a cherché un refuge.

« Une torche de résine est sur-le-champ allumée, et la hache retombe à coups redoublés sur l'arbre recéleur de l'opossum, sans égard pour la vigueur ou pour l'âge vénérable du chêne hospitalier, lequel craque dans son écorce et va bientôt couvrir le sol de ses débris. Il faut alors entendre les chants de mes moricauds, leurs plaisanteries, leurs cris gutturaux, dont rien ne peut donner une idée. L'arbre cède; et ce mouvement inusité, incompréhensible à l'opossum, au lieu de lui faire voir que le danger approche, l'engage à se hisser plus avant dans les branches. Patatras ! l'arbre est à terre, et le sarigue avec lui, retombant quelquefois dans la gueule du chien. Si, par hasard, il a la chance de pouvoir échapper, son salut n'est point assuré; car, après deux minutes de poursuite, ses jambes de derrière sont au niveau des dents de son ennemi, et, *quoiqu'il fasse le mort*, le nègre qui l'arrache à la gueule de son *dear dog* n'oublie jamais de joindre la réalité à la fable.

« Mes Africains se fatiguent plus en quelques heures pour

satisfaire leur plaisir, qu'ils ne le feraient à travailler pour mon compte pendant une semaine. Ces *esclaves malheureux*, comme les appellent nos négrophiles, tuent ordinairement trois ou quatre opossums par chasse; et si, par bonheur, je les ai revêtus d'un gilet jaune, d'une paire de bas bleus et d'une culotte rouge, ils ne manquent pas, pour compléter leur toilette élégante, de se faire un bonnet de peau d'opossum. J'ai fini, ajouta-t-il, par prendre moi-même un très-grand plaisir à cette chasse. »

Je riais d'abord en entendant mon hôte parler ainsi d'une manière emphatique de ses chasses à l'opossum, lorsqu'il me répondit, d'un air très-sérieux, que j'avais tort de plaisanter sur un sujet aussi intéressant, et que si je voulais me convaincre des raisons qui avaient décidé son goût pour cette chasse, je verrais qu'il n'était pas aussi ridicule qu'il le paraissait.

La proposition fut acceptée séance tenante, et le maître donna des ordres pour que tous les préparatifs fussent faits avant la fin du jour. Quand nous partîmes, la nuit était tout à fait noire; et comme naturellement je fis la remarque qu'au milieu d'une obscurité semblable il nous serait très-difficile de voir le gibier, on me répondit que, bien au contraire, cela n'en vaudrait que mieux. Je n'avais rien à répliquer : il me restait seulement à protester intérieurement, et à me laisser guider. C'est ce que je fis.

Le wagon américain, traîné par un robuste cheval, sur les bancs duquel nous nous étions installés, le chasseur d'opossums, deux de ses amis et moi, nous déposa bientôt au milieu d'un bois touffu, et là, précédés par un nègre géant qui éclairait notre marche à l'aide d'une torche brillamment enflammée, nous avançâmes en silence. Les deux chiens qui nous accompagnaient, ayant trouvé la piste d'un opossum, donnèrent de la voix et s'élancèrent en avant, nous guidant jusqu'au pied d'un chêne qui, d'après tous les indices, devait servir de retraite au gibier que nous cherchions. J'avoue que j'étais fort intrigué pour savoir comment notre chasseur de sarigues allait mettre la main sur celui-ci. Nous n'avions pas de hache pour abattre l'arbre, et

l'obscurité était si grande, que la lueur de la torche, au lieu d'éclairer l'espace en dessus de nos têtes, ne servait qu'à en faire ressortir la noirceur. Le nègre qui nous accompagnait, ayant planté sa torche à terre, amoncela à vingt pieds du chêne une quantité énorme de broussailles, de bois mort, et ayant allumé ce bûcher, il vint s'asseoir de manière à mettre le tronc de l'arbre entre lui et le foyer incandescent. Sur un signe qu'il me fit, j'allai me placer à son côté, attendant avec anxiété l'explication de ces mystérieux préparatifs. Le bûcher jetait autour de lui une flamme pétillante, et bientôt nos yeux, accoutumés à l'éclat de cette lumière, distinguèrent les branches du chêne aussi facilement que si elles étaient découpées sur un horizon illuminé.

« Maintenant, s'écria le chasseur d'opossums, l'animal est à nous ! Regardez là-haut, près de ce nœud qui forme un coude, cet objet noir qui paraît remuer : qu'est-ce que cela peut être ? »

Et au même instant un coup de carabine faisait tomber à nos pieds une énorme branche que le nègre ramassa en riant aux éclats.

« C'est bien, gros imbécile ! » fit notre chasseur en rechargeant sa carabine. Et sans faire plus attention aux grimaces du moricaud et au sourire qui s'égarait sur mes lèvres, le chasseur se mit à examiner de nouveau les branches de l'arbre. Deux fois inutilement encore il déchargea sa carabine ; mais au quatrième coup, un grognement prolongé, semblable à celui d'un porc, poussé par l'objet qui tombait devant nous, fut suivi d'un hurrah retentissant. Un opossum énorme se débattait dans les convulsions de l'agonie ; et le nègre, l'ayant délicatement pris par la queue, rallumait sa torche aux tisons du foyer mourant, afin d'éclairer notre retour à l'habitation, où assis autour d'un bon feu, rassasiés par un excellent souper, et excités par les rasades d'un champagne exquis, nous félicitions l'habile inventeur de la chasse aux opossums sur sa découverte importante.

J'ai connu, pendant mon séjour à Philadelphie, en 1845, un certain M. David Crockett, original sans copie, que ses compa-

triotes avaient élu général de la garde nationale de la ville. Cet Américain pur sang avait, entre autres manies, celle de se croire un second Robin Hood. Jamais, assurait-il, il ne tirait un coup de fusil sans atteindre son but. Plume ou poil, rien n'échappait à son coup d'œil d'aigle. Un de ses amis qui me présenta certain soir au Nemrod philadelphien disait en sa présence :

« Vous voyez bien David? La justesse de son coup d'œil est telle, que lorsqu'il va chasser dans les bois, si un opossum l'aperçoit, il lève la patte comme pour lui faire signe d'attendre un moment avant de tirer.

« — Est-ce vous, monsieur Crockett? lui dit le sarigue effrayé.

« — Oui!

« — En ce cas, je vais aller vous rejoindre; attendez-moi. Je sais que je suis un opossum mort, et qu'il n'y a pas moyen de vous échapper. »

« Et la chose se fait comme le dit le didelphe. Il descend de l'arbre, rampe jusqu'aux pieds de M. Crockett, qui délicatement lui donne un coup du revers de la main sur la nuque et le fourre dans sa carnassière. »

M. David Crockett souriait à cette *blague* élogieuse; mais il se gardait bien de la démentir.

Un certain jour, M. Crockett, qui m'avait pris en grande amitié, me rencontrant dans Chesnut-Street, me proposa de l'accompagner à la chasse aux opossums.

« Volontiers, répondis-je; mais où me conduirez-vous? Irons-nous loin?

— Oh! non, reprit-il, nous chasserons seulement sur les bords de la Delaware, à dix milles de Philadelphie, et nous partirons ce soir. »

J'acceptai sur-le-champ, curieux que j'étais de voir par moi-même si l'on ne m'avait pas trop vanté l'habileté de M. Crockett.

Je passe sous silence les détails de notre voyage, qui s'opéra dans un *light waggon*, conduit par un mulâtre qui ne cessa de

siffler depuis notre départ de Philadelphie jusqu'à notre arrivée à *Mac-Comb-Dam*.

Dès le matin, mon Nemrod américain et moi, suivis du mulâtre Dolly, nous entrions en chasse. Deux jolis terriers folâtraient en quêtant devant nous. Tout à coup l'un d'eux donna de la voix, l'autre lui répondit, et après quelques pas faits dans les broussailles, ils levèrent un opossum, qui d'un bond s'élança sur la branche d'un hêtre, et de là sur la cime de l'arbre. M. Crockett mit en joue; je le laissai faire, prêt à tirer moi-même s'il manquait l'animal; mais, à mon grand étonnement, je vis le sarigue tomber sans que la moindre détonation eût frappé mes oreilles.

J'allais interroger M. Crockett, lorsqu'avec sa main il me fit signe de ne pas parler. Les chiens venaient de lever un autre opossum qui se livrait au même manége que le premier. A mon tour, je me disposais à faire feu, lorsque mon camarade, qui avait épaulé son fusil avant moi, l'abattit de nouveau sans bruit; au même moment le gibier tombait à mes pieds, en ricochant de branche en branche jusque sur le sol.

Cette fois je n'y tins plus. Rien ne pouvait m'expliquer comment M. Crockett forçait ainsi les opossums à tomber devant lui, sans coup férir, rien qu'en faisant le geste de leur tirer dessus.

« Vous êtes donc sorcier, mon cher monsieur? lui dis-je.

— Moi? allons donc! vous n'y pensez pas; » et, sans ajouter un mot de plus, M. Crockett me tendit l'arme qu'il tenait à la main. C'était un fusil à vent; le mystère était résolu, je connaissais le mot de l'énigme.

Shakespeare a écrit quelque part l'hémistiche suivant, lequel — je le crois vraiment depuis que j'ai eu entre les mains le premier opossum qui fut tué devant moi — se rapportait à ce sarigue :

Thereby hangs a tail! (il y a là une queue) a dit le barde d'Avon. Certes, jamais cet appendice de Fourier n'eut son pareil sous la calotte du ciel. Cette queue, longue de quinze pouces, noire et dépourvue de poils, sert à l'opossum pour grimper sur

les arbres et se tenir suspendu à une branche lorsqu'il guette au passage la proie dont il fait sa nourriture. Rien n'est plus curieux que de voir un opossum se balancer ainsi, soit pour s'amuser, soit pour dormir, comme si, afin de garder ou d'abandonner cette position, il n'avait besoin d'autre chose que de dire : Je veux, ou cela me convient. La force de cette attache naturelle est si grande, qu'on peut tuer l'animal sans qu'il *dérape* de la branche d'arbre où il s'était suspendu. Lui eût-on même coupé la tête avec une poignée de chevrotines, il n'en resterait pas moins lié jusqu'à ce que les oiseaux de proie eussent dévoré sa carcasse abandonnée. Bien plus, lui eût-on coupé la queue à l'extrémité de l'épine dorsale, cette queue sans pareille demeurerait en place comme le bâton oublié d'un berger d'Arcadie.

Un ministre de la religion méthodiste qui, suivant le précepte des apôtres, allait de ville en village et de bourg en hameau, pour exhorter ses frères en Jésus-Christ à songer à l'éternité, prononçant certain soir un discours diffus, interminable, et voulant donner plus de force à la démonstration qu'il faisait dans le but d'engager ses auditeurs à persévérer dans la pratique du bien, compara le véritable chrétien à un opossum suspendu par la queue au sommet d'un sapin agité par une tempête violente.

« Oui, mes frères, disait-il, telle est votre image : le vent, dont la violence peut vous arracher à l'arbre de l'Évangile, sur la force duquel vous comptez pour être sauvés, est formé par le concours du souffle corrompu du monde, des passions et du diable. Ne lâchez point ! tenez bon, comme fait l'opossum pendant l'orage ! Si les pieds de devant de vos passions abandonnent leur support, tenez ferme avec les pieds de derrière de votre conscience ; enfin, si ce point d'appui vous manque aussi, il vous reste une dernière prise qui sera votre ancre de salut, et au moyen de laquelle vous irez rejoindre au ciel les saints, qui ont persévéré jusqu'à la fin. »

Comme gibier, le sarigue est par quelques personnes considéré comme un mets exquis. On dirait, à le manger, que l'on

mord sur un morceau de porc tendre, au goût quelque peu sauvage. Pour faire cuire l'opossum, les Indiens le suspendent par sa longue queue à un bâton, à l'aide duquel ils le retournent dans tous les sens. Quoiqu'on ne puisse point trouver la chair de ce sarigue une chose immangeable, je dois avouer que lorsque j'y goûtai pour la première fois, il me fut impossible de plus rien manger après, tellement j'avais été *écœuré* par l'odeur de cette viande musquée. Mais la seconde fois que mes dents se trouvèrent en contact avec la viande d'opossum, je fus moins délicat. Il faut dire que le plat avait été préparé par les nègres, excellents cuisiniers en général, surtout quand ils font la cuisine pour leur propre compte. Et voici comment ils procèdent pour préparer à point un opossum gras et dodu. Dans une marmite profonde, sur un lit de patates douces, on étend le gibier, que l'on recouvre des mêmes tubercules; on saupoudre le tout de poivre de Cayenne, en ajoutant, pour augmenter la sauce, une ou deux cuillerées de saindoux bien frais : on laisse le tout *mijoter* pendant cinq heures, et alors on sert chaud.

Je dois dire ici que le mets est délicieux, et que je ne connais rien de plus succulent au monde. C'est pourquoi je conseillerai à tous nos Épicures modernes d'aller y goûter par eux-mêmes. Certes, un tel repas vaut bien le voyage, et je suis certain que tous reviendraient des États-Unis en chantant comme le font les noirs des plantations du Sud :

Pour faire un bon repas
Comme il ne s'en fait guère,
Faut manger, quelle chère !
Un'possum gros et gras !
Djing ! bing ! bou ! boum ! bang ! ba !
Et puis boire à plein verre
Du rhum et du tafia !
Djing ! boun ! djang ! bing ! ba !
Iah ! Iah ! Iah !
Pshou ! Pshou !

LES RACCOONS

Je voyageais dans le Kentucky, à la fin de l'automne.

Un fermier des environs de Rialton, petite bourgade située au pied des montagnes Cumberland, M. Danielson, à qui j'apportais une lettre de recommandation, m'avait gracieusement offert l'hospitalité. J'étais arrivé le soir, gelé, morfondu, pénétré par le froid jusqu'à la moelle des os. La température avait baissé tout d'un coup, grâce aux tourbillons de neige réduite en pluie et poussée par un vent du nord très-violent. La froidure était sensible; mais ce changement imprévu ne prenait pas mon hôte au dépourvu, car les deux piles de bois qui s'élevaient sur un des côtés de sa maison auraient pu servir à alimenter le foyer de dix familles. On eût dit un de ces chantiers placés au centre de Paris pour la consommation de tout un quartier. Le bois, comme on le pense bien, n'est pas rare dans les forêts du Kentucky, et les habitants ne sont pas paresseux à manier la hache.

Le soleil avait déjà disparu depuis deux heures à l'horizon des montagnes Cumberland, et toute la famille de mon hôte était assise auprès d'un grand feu, devisant de tout ce qui peut fournir matière à conversation pour des gens qui vivent dans un pays sauvage, au centre d'une contrée boisée. Il n'était question que de défrichements, de cultures, de plantations, des ravages que de nombreuses bêtes puantes et des oiseaux de proie avaient commis et commettaient encore dans la basse-cour, et des dégâts faits dans les champs de blé et de maïs par les corneilles, les corbeaux, les écureuils gris et les raccoons.

« Les raccoons surtout, disait M. Danielson, sont les plus terribles maraudeurs que j'aie jamais connus. Quels gourmands! Quels pillards! Les premières de nos récoltes sont pour eux seuls, et les premiers épis de maïs en lait les attirent de plusieurs milles à la ronde. Aussi malheur à eux quand ils passent à portée de nos rifles! ils nous laissent alors, en dédommagement de ce qu'ils ont volé, leur peau, qui est très-estimée pour fourrer nos vêtements, et leur chair dont nous faisons d'excellents ragoûts. Dans nos comtés ils abondent, et c'est vraiment un plaisir que d'aller à la chasse de ces animaux par une nuit aussi claire que celle-ci. Il est rare que nous rentrions à la ferme le sac vide, à moins d'une très-mauvaise chance. C'est un passe-temps, mon cher monsieur, que nous vous donnerons à la première occasion, si le cœur vous en dit.

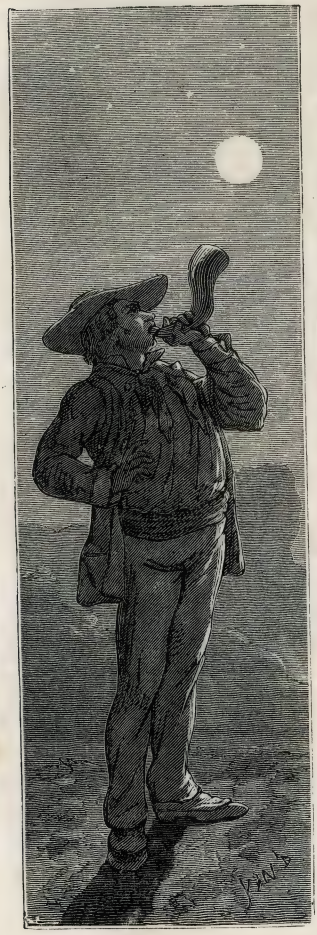
— Mais pourquoi pas ce soir? répondis-je à mon hôte; je ne suis pas tellement harassé à cette heure, après l'excellent souper que vous m'avez offert, que je ne puisse vous accompagner à la chasse.

— Je craindrais, ajouta le fermier, que le froid ne vous saisît, et que...

— N'ayez aucune crainte, je suis à vos ordres.

— Va donc pour ce soir, et préparons-nous. » Et sans plus de façons, M. Danielson décrocha deux rifles appendus à un magnifique bois de cerf qui était accroché au milieu du panneau de la cheminée, et, les essuyant avec un morceau de

drap graissé, précaution presque inutile tant les deux armes étaient bien entretenues, il les chargea avec le soin particulier qu'un chasseur kentuckien met toujours à accomplir cet acte. Puis, s'emparant d'une corne de bœuf encerclée d'une embouchure en argent, qui pendait aux andouillers inférieurs d'un massacre de cerf, il ouvrit une porte donnant accès dans la cour, s'avança à quelques pas, emboucha cet oliphant primitif, et soufflant de toute la force de ses poumons, en tira des sons capables, comme le cor d'Astolphe, de mettre en fuite une armée.



Tout ceci s'était passé sans dire un mot, et mon hôte, à qui je demandai l'explication de ces préliminaires, m'apprit que cet horrible tintamarre avait pour but d'effrayer les raccoons qui fourrageaient les champs de maïs, et que ce bruit insolite les ferait rentrer sous bois en toute hâte.

« C'est dans la forêt, mon ami le Français, me dit M. Danielson, que nous irons leur faire la guerre, et non pas au milieu de mes blés et de mes maïs, où mes chiens et nous nous ferions plus de dégâts en une demi-heure que n'en peuvent faire tous les raccoons de la contrée même pendant une année. »

Pendant que nous devisions ainsi, les deux fils de M. Danielson s'étaient dirigés vers le chenil pour lâcher les chiens;

un nègre, le domestique familier de mon hôte, avait allumé une torche de résine afin d'éclairer notre marche dans les bois; chacun de nous s'était emparé d'une hache bien affilée, et l'on s'était mis en route dans l'ordre suivant : le nègre en tête, sifflant et sautillant, les deux fils de M. Danielson, mon hôte et moi.

Les enfants du fermier eurent bientôt devancé le nègre, dont la marche n'était pas assez rapide.

« Si vous m'en croyez, mon cher ami, nous laisserons courir ces deux écervelés, ils seront bien forcés de nous attendre, une fois parvenus au rendez-vous de chasse. Faites attention aux obstacles de la route, et marchez, si cela vous est possible, dans les mêmes pas que les miens. Le chemin n'est pas des plus praticables, prenez garde de vous embarrasser dans les racines des vieilles souches, faites en sorte de ne pas tomber sur les troncs d'arbres nouvellement abattus, et surtout ne vous enchevêtrez pas dans les lianes qui pendent des branches. N'ayez aucune crainte des serpents à sonnettes, qui abondent dans ce pays; ces dangereux reptiles sont engourdis à se laisser piétiner par le froid qu'il fait. Hallo! faites donc attention! vous portez si mal votre rifle, que vous me logeriez une balle dans la tête, au cas où la moindre brindille accrocherait la détente de votre arme. Tom! fit-il ensuite en hélant son domestique, — viens ici, méchant drôle, — éclaire-nous! ne vois-tu pas que cet étranger (c'était moi) n'est pas accoutumé à ces excursions nocturnes dans nos forêts du Kentucky? »

En effet, pendant que leur père usait de toutes les précautions nécessaires pour m'épargner une chute fâcheuse au milieu des obstacles du chemin, les jeunes gens avaient pris les devants, guidés par les aboiements des chiens, qui avaient surpris un raccoon dans un buisson isolé, et le cernaient avec un instinct tout particulier. Lorsque nous arrivâmes auprès d'eux, l'animal était mort. L'aîné des enfants de M. Danielson l'avait assommé d'un coup de bâton.

Je m'arrêtai naturellement pour examiner à loisir ce qua-

drupède, que je voyais sous mes yeux pour la première fois. Celui-ci était à peu près de la grossenr d'un renard, avec cette distinction que son corps était plus gros, plus ramassé. Comme le museau du *vulpes* de France, celui du *raccoon* était effilé et pointu, la tête s'élargissait du côté des tempes. Ce qui distinguait le raccoon du renard, c'étaient ses oreilles, conformées tout différemment, ce qui donnait à l'animal une physionomie peu semblable à celle de son congénère. Sa queue était plus touffue, et partagée en zones brunes et noires. Les jambes de devant étaient plus courtes que celles de derrière, de sorte que, posé sur quatre pieds, le raccoon avait le train de derrière plus élevé que celui de devant, et par conséquent le dos voûté. Un raccoon qui marche ne pose sur la terre que la pointe des pieds, comme le font les chiens; ce n'est que lorsqu'il est au repos qu'il s'appuie sur les talons. Au moyen de ce point d'appui il a la facilité de mouvoir son corps d'une manière verticale et oblique à la fois, facilité qui lui est particulière à lui comme à l'écureuil. C'est avec les pieds de devant qu'un raccoon porte les aliments à sa gueule, et les soutient à la portée de ses dents. La fourrure du raccoon est d'un brun rouge sur les côtés, nuancée de noir sur les reins, et presque blanchâtre sous le ventre. Les oreilles sont noires ainsi que le bout du museau, tandis que les joues sont d'un rouge clair. Comme on le voit, c'est là un animal d'un aspect singulier, qui mérite bien la digression que je viens de faire dans mon récit de chasse. Mes lecteurs m'excuseront d'avoir ainsi... rompu les chiens. Je reviens à ma narration.

Les chiens de M. Danielson avaient trouvé une nouvelle piste et s'étaient remis en quête; ils suivaient tous, sans la moindre hésitation, un sentier à travers la forêt, et nous nous dirigions de notre mieux en suivant les méandres presque impraticables de ce sentier enchevêtré de lianes, de ronces et d'arbustes aux feuilles piquantes. Comme on le voit, ce chemin était aussi mauvais que mon hôte me l'avait annoncé. Nous arrivions dans un site marécageux, et le sol devenait si glissant que nous trébuchions à chaque pas. Tantôt je me heurtais contre le tronc

VAN DERGENT

d'un arbre abattu, tantôt une ronce venait menacer l'équilibre de mon chapeau et de mes lunettes; enfin, au moment où je m'y attendais le moins, je fus arrêté tout net. Mon pied, ou plutôt ma chaussure s'était enfoncée dans un trou formé par deux racines en forme de tire-bottes, et pour qu'il me fût possible de me retirer de là, mes camarades de chasse furent obligés de se servir de leur hache. Sans cela j'aurais été retenu par le pied comme Milon le Crotoniate le fut jadis par les mains. Eussé-je éprouvé un sort pareil à celui du célèbre athlète? Je ne puis le dire; mais si je ne craignais pas les raccoons, j'aurais eu peur d'être dévoré par les coyotes, et même mordu par les serpents crotales en dépit du froid.

Cet incident burlesque, au lieu de me décourager, avait, au contraire, ranimé mon ardeur. Nous nous remîmes en marche et, non sans broncher à chaque pas, nous arrivâmes près d'un « bayou », dans la fange duquel le raccoon avait pénétré pour mieux se défendre contre la dent meurtrière des chiens. Grâce aux lueurs de la torche de Tom, nous aperçûmes bientôt le quadrupède clapotant au milieu de la vase, qui lui allait jusqu'au ventre, le poil hérissé, ce qui faisait paraître son corps énorme, et sa queue gonflée d'une telle manière qu'on aurait juré qu'elle appartenait à un loup de forte taille. Sa gueule laissait couler une bave écumante, ses yeux jetaient feu et flamme, et, sans perdre de vue un seul des mouvements des chiens qui l'entouraient, il se tenait prêt à saisir par le nez le premier qui se trouverait à sa portée. Les chiens n'osaient plus approcher, et se bornaient à faire contre le raccoon quelques fausses attaques, dont le seul résultat, bien apprécié par l'instinct de nos limiers, était de fatiguer l'animal qu'ils poursuivaient. Bientôt le raccoon manifesta des symptômes de lassitude qui n'étaient point équivoques. Quoiqu'il miaulât plus haut et plus violemment que jamais, nos chiens, sans se laisser intimider par ce tapage effroyable, qui faisait résonner tous les échos de la forêt, commencèrent à le serrer de très-près. Un d'eux, plus hardi que les autres, parvint à s'emparer de sa queue; mais un coup de dent le força à lâcher prise. Un se-

cond l'atteignit dans le flanc sans plus de succès. Bien au contraire, le raccoon réussit à lui prendre le museau dans ses mâchoires aux dents acérées, et retint le pauvre chien, qui hurlait de douleur, sans oser faire le moindre effort pour se dégager. Le raccoon semblait se croire victorieux, il savourait sa vengeance avec une expression de joie, lorsque tout à coup les autres chiens, comprenant qu'ils n'avaient plus à redouter ses morsures, s'élancèrent tous à la fois sur lui et le terrassèrent après une lutte qui dura près de dix minutes. Le raccoon n'avait pourtant pas lâché prise, et tout en cherchant à se défendre, il retenait son prisonnier à l'aide de ses dents, jusqu'à ce qu'enfin un des fils de M. Danielson lui fendit la tête d'un coup de hache.

La chasse avait été heureuse, comme on le voit; nous avions déjà deux raccoons, dont la peau valait à peu près un dollar pièce, et la chair la moitié environ, comme me l'apprit le nègre Tom, qui appréciait tout par schellings et par pences.

Je pensais vraiment, moi Européen, peu habitué aux fatigues d'une chasse prolongée, que nous allions rentrer au logis et nous réchauffer au foyer de mon hôte; mais ce n'était point ainsi que l'entendaient MM. Danielson et leur esclave.

« Nous avons bonne chance, mon ami, me dit le fermier, sachons en profiter; allons de l'avant ! »

La meute avait déjà repris sa course, et bientôt elle eut éventé une autre bête qui, courant en avant, se hâta de grimper sur un grand arbre placé sur son passage. Lorsque nous arrivâmes au pied du tulipier protecteur du raccoon, tous les chiens, assis sur leur train de derrière, avaient la tête levée en l'air et aboyaient comme des enragés.

Tom, aidé par les deux fils de M. Danielson, se mit, sans aucun retard, à attaquer le tronc de l'arbre à coups de hache : les éclats de bois volaient de toutes parts, et l'un d'eux faillit m'aveugler. Heureusement j'en fus quitte pour la peur et pour la perte de l'un des verres de mes lunettes. A la fin l'arbre commençait à craquer, il s'inclina d'abord lentement, puis il tomba violemment sur le sol avec un fracas épouvantable.

Par le grand saint Hubert, ce n'était pas un seul raccoon

qui se trouvait hissé dans ses branches, il y en avait trois ensemble. L'un d'eux, fin matois, n'avait pas attendu la chute du tulipier pour s'élancer à terre; les deux autres cherchèrent un abri dans les cavités du tronc, où les chiens les découvrirent à l'instant. Les deux jeunes gens se chargèrent de leur prise, tandis que leur père et moi nous suivions un des chiens qui galopait sur la piste du fugitif en donnant de la voix à pleins poumons. Nous avions affaire à un vieux raccoon, dont le sac était rempli de malice; aussi notre chasse se prolongea-t-elle. J'eus cependant la bonne chance d'entrevoir dans une clairière l'animal qui fuyait, et, tirant au jugé, je le frappai d'une balle à la tête. Il tournoya quelques secondes sur lui-même et s'affaissa dans les convulsions de l'agonie. Ce raccoon était d'une grosseur démesurée.

Les fils de mon hôte n'avaient pas éprouvé les mêmes difficultés pour s'emparer des deux raccoons. Allumer quelques broussailles, enfumer le terrier si malheureusement choisi par les animaux, guetter leur sortie et les assommer à coups de bâton bien assenés, tout cela avait été l'affaire d'un quart d'heure; les victimes gisaient à terre lorsque nous rejoignîmes le groupe de chasseurs et la meute, qui se reposaient autour du feu mourant.

La lune était levée, et ses rayons se glissaient à travers les ombres de la forêt, c'était le véritable moment de la chasse. Nous nous avancions avec toute la rapidité permise par les obstacles du chemin, jetant les yeux au ciel aussi souvent qu'à terre, et cherchant à découvrir quelque raccoon endormi dans les fourches des branches.

J'en aperçus enfin un qui se détachait en noir sur la partie du ciel éclairée par la lune, et, l'ajustant avec prestesse, j'eus la chance de le jeter à terre d'un seul coup de ma carabine.

Mes camarades eurent à leur tour occasion de prouver leur adresse, et nous eussions ainsi continué cette chasse très-intéressante, si nos estomacs, qui commençaient à nous tirailler, ne nous eussent fait souvenir qu'un bon souper nous attendait à la ferme.

Comme on le pense bien, nous fîmes honneur au repas préparé par les soins de mistress Danielson et de sa charmante fille. C'était vraiment plaisir de voir quatre chasseurs dévorer des tranches de jambon de peccari fumé, des muffins, des galettes de maïs trempées dans une crème aussi épaisse que du beurre, et grignoter des patates douces comme du sucre, rôties sous la cendre. Je ne passerai pas non plus sous silence une gibelotte de raccoon, que le vieux Tom, excellent cuisinier, s'était hâté de préparer avec tous les condiments nécessaires. Mes compagnons la trouvèrent exquise, et par politesse, pour ne pas faire affront au maître-queux de la ferme, je me crus obligé, malgré ma répuguance, à mettre la dent dans un morceau de râble de raccoon. Je fis des efforts pour ne pas rejeter l'unique bouchée que j'avais portée aux lèvres; mais, je l'avoue en toute humilité, ma gourmandise préférait une tranche de bœuf à un filet de raccoon, et j'aimais mieux voir ces animaux debout sur une branche que couchés en capilotade au milieu d'un plat.

Le lendemain, Tom se fit un plaisir et un devoir d'écorcher tous les raccoons, et tandis qu'il procédait à cette opération, j'apprenais de sa bouche les détails suivants sur les mœurs de ces gracieux quadrupèdes. « Oui, Massa, me disait-il, le raccoon est aussi intelligent qu'un singe, et il s'apprivoise très-facilement. J'en avais élevé un, il y a trois ans, qui jouait avec moi comme un petit chien, montait sur mes genoux et fourrait sa tête dans les poches de ma veste pour voir si elles ne contenaient rien de bon pour lui. J'avais toujours grand soin de fermer les portes du poulailler, sans quoi la petite *vermine* m'eût volé tous mes œufs; car, voyez-vous, Massa, c'est son instinct à cet animal de dénicher les œufs de *quails*, de *partridges* et de toute espèce d'oiseaux. Nul quadrupède ne sait mieux que lui découvrir sur quel arbre les nids sont placés. Un jour que mon raccoon avait quitté la maison, je le découvris sur ce grand peuplier que vous voyez là-bas à l'extrémité de la pelouse. Ce *rascal*, à l'aide de ses pattes, retirait d'un trou de l'arbre de jeunes pics-verts qu'il dévorait à belles dents,

tandis que la mère éplorée voltigeait autour de sa tête. Mon raccoon aimait aussi les moules d'eau douce, et nul mieux que lui ne savait les retirer du fond de la vase. Les œufs de tortue lui paraissaient fort exquis; il avait un instinct tout particulier pour suivre les traces humides laissées par la bête à carapace et

pour arriver à son nid. Une fois, — oh! Massa, voyez comme cette *vermine* était intelligente, — je le trouvai couché à plat ventre sur le bord du *pond* (sorte de petit lac) de la clairière, près duquel nous avons passé hier soir; il s'était fourré sur un tas de joncs et semblait dormir comme une marmotte. Une bande de canards sauvages s'ébattait sur les eaux et s'appro-

chait du rivage sans défiance. Tout d'un coup mon raccoon prend son élan et happe, je dirai presque au vol, un des plus gros *ducks* de cette société ailée. Le seul reproche que je n'aie pas eu à lui faire, c'est de ne pas avoir respecté les oiseaux de notre basse-cour. Sous ce rapport-là, Massa, il était exemplaire : il ne volait que les œufs, quand il le pouvait. Du reste, à part les excentricités dont je viens de vous entretenir, mon raccoon se nourrissait de maïs cuit à l'eau, sur lequel je versais un peu de lait quand je tenais à le régaler. Hélas! la pauvre bête est morte victime de sa gloutonnerie pour avoir mangé, un beau matin, un lièvre tout entier, poil, chair et os, comme l'eût fait un boa constrictor. » Et tout en disant cela, maître Tom versait une larme de regret, tandis que sa bouche démesurément ouverte laissait échapper de nombreux ya! ya! ya! suivis des deux pshou! pshou! stéréotypés dans la bouche de tout nègre qui rit.

J'achèverai cet article, trop long déjà peut-être au gré de mes lecteurs, en leur racontant trois incidents de chasse au raccoon dont j'ai été témoin aux États-Unis.

Aux environs de Charleston, je parcourais un matin les plantations de mon ami M. Elliot, suivi de deux chiens, Rover et Black. Ils firent lever un raccoon, qui se réfugia dans un buisson adossé contre un rocher taillé à pic, une muraille naturelle, d'une hauteur de quinze mètres. Acculé dans une impasse d'où il lui était impossible de s'échapper, le raccoon se détermina à livrer bataille. Voilà mon animal qui tout à coup s'élance dans un étroit espace laissé vide par la végétation épineuse dont le rocher était entouré. Se campant hardiment sur son train de derrière, il se plaça dans la position d'un boxeur prêt à parer les coups de son adversaire. Black, le poil hérissé, la gueule ouverte, écumant de colère, s'avança seul contre le quadrupède, le dominant de sa hauteur et le tenant, pour ainsi dire, en arrêt. Il y eut une pause de quelques secondes, pendant laquelle quatre yeux se dévoraient et jetaient une lueur phosphorescente, indice d'une rage concentrée chez les animaux. Enfin Black s'élança sur le raccoon, le saisit

au poitrail, tandis que son antagoniste enfonçait ses dents aignës dans l'épaule droite de mon pauvre chien. Black, profondément blessé, ne poussa pas un cri; mais, renversant le raccoon sur le sol, il le pressa si fort contre une pierre qu'il parvint à l'étouffer. Rover, qui s'était enfin, quoiqu'un peu tard, élancé au secours de son camarade de chasse, ne lui fut d'aucun secours. J'avais moi-même pris le raccoon par la queue, prêt à le faire tournoyer et à lui briser la tête contre la paroi du rocher; mais l'animal, quoique mort, avait enfoncé ses dents avec une telle force dans la chair de mon chien, qu'il me fallut employer un bâton pour desserrer ses deux mâchoires. Le pauvre Black ne pouvait plus remuer; je fus obligé de le charger sur mes épaules et de le porter jusqu'au logis de mon hôte, où il mourut de ses blessures.

Six mois après cette aventure, je trouvai chez un de mes amis, à la ferme de Beaufort, près de la Colombie, dans la Caroline du Sud, un jeune raccoon que le régisseur de la plantation avait pris dans un terrier quelques jours après sa naissance. Le petit animal avait à peine deux mois, et, laissé libre dans la maison, il avait vécu comme le fait un jeune chat, jouant avec les négrillons, qui l'appelaient Tomy, léchant les assiettes à la cuisine et volant de temps à autre un lambeau de viande, un poisson, un morceau de lard. A différentes reprises on avait remarqué que maître Tomy se glissait près de jeunes poulets, canards et autres volatiles de la basse-cour, et essayait sur leurs plumes la force de ses griffes. Loin de combattre ces dispositions naturelles, le régisseur de mon ami passa une corde dans l'anneau de son collier, à l'extrémité de laquelle il attacha une bûche assez pesante. Ceci avait pour but de rendre impossible au raccoon le moindre saut au moyen duquel il serait parvenu à s'élancer sur la volaille. Pendant mon séjour à la ferme de Beaufort, nous voulûmes, mon ami et moi, faire un essai des dispositions sauvages du jeune raccoon. On le lâcha dans la cour, et lorsqu'il se crut bien assuré que personne ne l'examinait, il se mit à ramper du côté où les poules et autres oiseaux picoraient le grain qui leur avait été servi. La gent em-

plumée ne faisait point attention à cet ennemi, considéré depuis longtemps par elle comme un être inoffensif, un commensal presque, lorsque tout à coup le raccoon s'élança sur le dos d'un vieux coq, qui, surpris de cette attaque inopinée, emporta dans une course vagabonde, autour de la basse-cour, son ennemi cramponné sur son dos, entraînant lui, la corde et le bloc de bois y attaché. Inutile d'ajouter que toute la basse-cour était en émoi, et voletait de toutes parts. Enfin, le rusé raccoon, toujours à cheval sur son coq, réussit à saisir la tête du *rooster* entre ses dents, et la comprima avec une religieuse componction, les yeux fermés comme un béat qui digère; puis il l'écrasa sans pitié, et sans se laisser le moins du monde désarçonner par les convulsions de l'agonie de sa victime.

Chassez le naturel, il revient au galop,

a dit un de nos grands poëtes; et certes le raccoon de la ferme de Beaufort me montra la force de vérité de ce vers devenu proverbe.

Cependant une pareille perversité naturelle ne pouvait et ne devait pas rester impunie. Il fut décidé, séance tenante, que maître Tomy allait expier son crime, dont aucune circonstance atténuante n'excusait la perpétration. Saisi par un nègre de la plantation, il fut pendu haut et court à un hickory dont le feuillage abritait la cour du poulailler, à l'aide de la même corde et du même bloc de bois dont on s'était servi pour chercher à vaincre ses mauvais penchants. Le coq fut mis au pot et mangé le soir à souper, assaisonné de piment rouge et couché sur un plat de riz cuit à point. Que mes lecteurs déduisent de ce dernier incident la conclusion qui leur servira le mieux.

Je termine en quelques mots par la narration suivante :

Dans un bois de cèdres qui croissaient le long de la petite rivière de Crow-Nest, non loin de l'École militaire de West-Point (comté de New-York), je chassais un matin avec mon ami, M. d'O..., professeur distingué, bien connu et fort aimé

de tous les cadets de l'*United States military Academy*. Une meute de cinq chiens courants avait fait lever un raccoon : le rusé animal, fuyant devant les limiers, était parvenu à éluder leur poursuite. Il avait disparu comme par enchantement, au détour d'un pont de bois jeté sur le torrent écumeux. La meute en défaut allait deça et delà, grognant, ramonant, ne sachant à quel diable se vouer. Nous les excitions de la voix et du geste. Nous allions enfin abandonner la place, quand un paysan yankee s'avançant vers nous, nous proposa d'un air goguenard de nous livrer le fugitif, si nous voulions le rétribuer de sa peine (*remunerate him of his trouble*) en lui donnant deux dollars.

Nous nous consultâmes des yeux, mon ami d'O... et moi, et, sans mot dire, je tirai de mon portefeuille un *bill* de deux piastres que je tendis au Normand américain.

Thur! Look up in that tree and see his « tayle » hanging out o'that crow's nest. »

« Là! fit-il, regardez dans les branches de cet arbre (il nous montrait un immense peuplier), et voyez cette queue pendante en dehors de ce nid de corbeaux.

Rien n'était plus vrai; le raccoon avait sauté sur le parapet du pont; de là il s'était élancé contre le tronc de l'arbre; puis, s'aidant de ses griffes, il était parvenu jusqu'à un nid de corbeaux abandonné depuis le printemps, et s'y était blotti, oubliant, — l'imprudent qu'il était, — que sa longue queue zébrée pourrait trahir l'asile qu'il avait choisi pour refuge. Cette retraite lui était sans doute bien connue, et tout portait à croire que la primogéniture du corbeau avait été croquée par lui en temps et lieu. J'ajouterai en forme d'épisode que le rusé raccoon, bien loin d'être épargné par nous en faveur du fou rire que sa ruse avait fait naître, périt de cette mort subie avant lui par ses nombreux congénères.

Un coup de carabine déchargé dans le nid de corbeau fit tomber la bête au milieu de nos chiens, qui houspillèrent le raccoon jusqu'à ce que son agonie fût terminée. Le supplice, du reste, n'avait pas été de longue durée.

LES CYGNES,

LES HÉRONS ET LES FAUCONS

En 1844, à l'époque des fêtes de l'Épiphanie, je me trouvais à Louisville, chez des amis qui m'avaient offert la plus cordiale hospitalité, lorsqu'un des fils de la maison, grand chasseur et amateur intrépide de sport dans toute la force du mot, me proposa de l'accompagner dans une excursion qu'il avait projetée le long des bords de l'Ohio, jusqu'au point où la rivière se jette dans le Mississipi. Une fois nos préparatifs terminés, nous partîmes tous deux dans un *keel-boat*, sorte de chaloupe ayant une cabine à l'arrière, et dont le gouvernail est formé d'un tronc élancé, servant, comme la queue à un poisson, à diriger la marche de ce genre d'esquif. Deux rameurs, placés à l'avant du bateau, lui donnaient une impulsion de cinq à six milles par heure.

Les rives de l'Ohio offraient un triste coup d'œil : l'hiver avait

desséché toutes les plantes, et la seule verdure qui s'offrait à nos regards était celle de quelques canniers entremêlés de lianes aux feuilles rougeâtres. La neige tombait par flocons lors de notre départ, et le froid était âpre comme en Sibérie ou dans le Kamtschatka; mais, au point du jour, la tourmente fit place à un calme plat. Nous étions arrivés à l'embouchure de la rivière Wabash, aux environs de la petite ville de Henderson, et déjà nous pouvions voir, aussi loin que s'étendait notre vue, que la rigueur du froid avait congelé toutes les rives du fleuve, les lagunes et les *ponds* poissonneux du pays; car l'air était comme obscurci par des milliers d'oiseaux aquatiques qui passaient et repassaient d'une rive à l'autre, et s'ébattaient à tire-d'aile sur les eaux glacées. Notre bateau s'en allait à la dérive, au milieu de la gent emplumée, et, après chaque décharge de nos fusils, de nombreuses victimes étaient suspendues aux parois extérieures de notre cabine.

C'est en chassant ainsi que nous parvînmes, le quatrième jour de notre voyage, à six milles de l'embouchure de l'Ohio. Cet affluent du Mississipi se réunit au *Père des eaux* un peu au-dessous de la Creek-River, dont les bords ombragés de caroubiers, d'érables et de cannes, entremêlés de lianes et d'orties, offraient à la vue une muraille inextricable, réceptacle de volées de canards, de sarcelles, de foulques, de grèbes et de poules d'eau. Le froid avait chassé ces oiseaux des régions polaires, et ils accouraient là pour trouver une température plus douce.

Sur une langue de terre qui s'avançait en aval du confluent de la Creek et de l'Ohio, à l'abri d'un énorme rocher dont la base était dénudée par les eaux, une quarantaine d'Indiens appartenant à la tribu des Cherokees avaient élevé leurs tentes, dans le but d'y ramasser leurs provisions d'hiver de *hickory-nuts* [1] et de chasser les ours, les cerfs et les lièvres qui, comme les Peaux-Rouges, étaient attirés en ces lieux par l'abondance de la récolte.

Mon camarade de voyage, qui parlait assez bien la langue de

[1] Noix américaines qui sont très-communes dans cette partie des États-Unis.

ces chasseurs des bois, manifesta le désir d'aborder près du *wigwam* des Cherokees, et je me rendis à son avis avec d'autant plus de plaisir, que j'éprouvais une très-grande envie de m'initier à leurs usages, aussi bien que de prendre part à leurs excursions cynégétiques. Une sympathie instinctive unit rapidement ceux qui ont les mêmes goûts, quelle que soit la nation à laquelle ils appartiennent. Tous ces Indiens, qui aimaient comme mon ami et moi la chasse, la pêche et les aventures, nous entourèrent bientôt, et, le soir de notre installation au milieu d'eux, nous étions les meilleurs amis du monde.

Le lendemain, à la pointe du jour, j'entendis un grand mouvement autour de notre bateau, et ayant entr'ouvert la porte de notre cabine, j'aperçus une douzaine d'Indiens, hommes et femmes, qui lançaient à l'eau leur grand canot d'écorce d'érable, et se disposaient à traverser le fleuve pour se rendre dans l'État de l'Illinois. Je m'habillai sur-le-champ, et mon camarade se vêtit avec la même hâte.

J'appris bientôt par son intermédiaire quel était le dessein des Peaux-Rouges : ils voulaient gagner un grand lac sur lequel s'ébattaient des cygnes en si grand nombre qu'ils empêchaient cette nappe d'eau de geler, grâce au mouvement qu'ils entretenaient en la sillonnant dans toutes les directions.

Nous obtînmes, mon ami et moi, la faveur de nous joindre aux chasseurs, et nous nous assîmes à l'arrière du canot, dont les rames étaient mues par les femmes, tandis que les hommes, étendus au fond, achevaient tranquillement leur sommeil interrompu.

A peine débarqués sur l'autre rivage, les femmes, après avoir amarré le canot, s'occupèrent à chercher des noix, tandis que les chasseurs se dirigeaient vers le lac, se frayant un passage à travers les cotonniers qui s'élevaient sur toute la route et ralentissaient notre marche. Il faut avoir vu soi-même ces broussailles étroitement serrées, croissant sur les terrains fangeux des terres d'alluvion des États-Unis, pour avoir une idée exacte des difficultés que le chasseur doit surmonter pour se livrer à son plaisir favori.

Chercher à les abattre pour y tracer une voie serait chose impossible ; on se glisse comme on peut entre les branches les moins touffues, se parant d'une main et éloignant de l'autre les maringouins qui vous environnent, vous assaillent en bataillons serrés et vous menacent d'un aiguillon aussi vénéneux que celui des abeilles. Ce fut au milieu de ces obstacles, entremêlés de sauts périlleux par-dessus des flaques d'eau bourbeuse sans fond et recouvertes de plantes vertes, que nous parvînmes au bord du lac appelé « Muscle-Shoal ».

Quelle émotion pour un chasseur européen ! Devant moi j'apercevais par centaines des cygnes d'une blancheur pareille à celle de la neige, les uns arquant leur cou gracieux au-dessus de leurs ailes, les autres s'inclinant avec grâce, la jambe droite étendue, les ailes arrondies, laissant la brise les pousser doucement, et se réchauffant aux rayons d'un magnifique soleil. Aussitôt qu'ils nous eurent vus, les cygnes s'enfuirent à l'extrémité opposée du lac, manifestant une crainte bien naturelle. Mais, hélas ! leur fuite était vaine : le plan d'attaque des Peaux-Rouges était si bien combiné, que, de l'autre côté de Muscle-Shoal, ils tombaient sous les coups de nos chasseurs. En cherchant à éviter le feu des uns, ils se jetaient sous celui des autres, et tous nos coups portaient en faisant une nouvelle victime.

Mes lecteurs comprendront quelle joie j'éprouvais à tirer sur ces cygnes superbes qui tombaient sous nos atteintes meurtrières, et dont le sang teignait en rose les plumes albes de leurs ailes. Quand le carnage cessa, l'on put compter au nombre de cinquante-neuf ces magnifiques oiseaux qui flottaient sur le lac, inertes, les jambes en l'air et la tête sous l'eau.

Se jeter dans les embarcations et ramasser les uns après les autres les cygnes qui étaient restés morts, tout cela fut l'affaire d'une heure au plus, et chacun de nous, chargé de son gibier, reprit le même chemin qu'il avait suivi pour se rendre au Muscle-Shoal. Nous traversâmes de nouveau le fleuve, et avant la nuit close les Indiens étaient assis sous les peaux de leurs wigwams, tandis que mon ami et moi nous rentrions dans notre cabine.

Cependant, dès notre arrivée au camp, les feux avaient été

allumés; le repas du soir, formé de graisse d'ours, de viande de cerf boucanée et de noix, avait été savouré avec toutes les délices d'un appétit aiguisé par la fatigue, et chacun s'était étendu les pieds devant le feu ardent qui pétillait au centre du bivouac de chasse. Tandis que leurs époux, leurs pères ou leurs frères se livraient au sommeil réparateur, les Indiennes, accroupies sur leurs talons, dépouillaient les cygnes de leurs plumes, et pressaient ces légères dépouilles dans des sacs faits de peau de daim. Je les observai pendant quelque temps par la porte vitrée de ma cabine; mais enfin le besoin de repos m'attira sur ma couche, où je ne tardai pas à m'endormir profondément.

C'est au milieu de ces ébats que nous passâmes huit jours parmi les Cherokees. Durant ce temps-là, toutes les *hickory-nuts* avaient été recueillies; le gibier, effarouché par nos coups de fusil, avait déserté ces parages, et les Indiens se préparaient à changer de quartier général. Le neuvième jour au matin, ils firent leurs paquets, démontèrent leurs wigwams et s'embarquèrent pour descendre l'Ohio jusqu'au Mississipi : ils comptaient traverser le *Père des eaux* dans ces parages, afin de retourner dans leurs prairies.

Nous n'avions plus rien à faire à Creek-River; aussi nous résolûmes, mon ami et moi, de continuer notre excursion. Dès le point du jour, nous démarrâmes notre bateau, et le soir nous parvînmes au confluent du Mississipi et de l'Ohio, en dessous du cap Girardeau, à dix milles du fort Jefferson. Le froid était devenu d'une intensité sans égale; aussi résolûmes-nous d'établir un *log-cabin*, et de nous y abriter en attendant que le temps se radoucît un peu. Dès le surlendemain, je me mettais en chasse, et au bout d'une semaine je connaissais tout le territoire voisin de notre camp. J'avais rencontré des indigènes, qui vinrent grouper leurs tentes de peaux autour de notre cabane et s'associer à nos chasses. La plupart de ces Peaux-Rouges appartenaient à la tribu des Osages, et d'autres aux Ioways; ils ne vivaient que du produit de leur adresse à poursuivre les élans et les bisons, lesquels étaient en assez grand nombre dans ces parages. Parfois aussi les Ioways dirigeaient leurs flèches sur les

opossums et les dindons sauvages, et leur habileté à percer un oiseau d'outre en outre, à la volée, ou un petit animal à la course, tenait vraiment du prodige.

Nos journées s'écoulaient ainsi de la manière la mieux remplie. Du soir au matin, nous poursuivions les grosses bêtes et les oiseaux qui couvraient les petits lacs d'eau vive, si nombreux le long du Mississipi, et le soir nous faisions la chasse aux bandes de coyotes qui rôdaient autour de notre camp pour saisir les os et les débris que nous leur jetions pour pâture. A la lueur de notre feu, nous apercevions l'éclat de leurs yeux, qui nous semblaient pareils à deux tisons enflammés dans le manteau noir de la nuit, et ce point de mire nous servait pour leur loger une balle dans le crâne. Si, lorsque l'animal était à terre, nous négligions d'aller le ramasser, le lendemain nous trouvions place nette : les camarades du mort l'avaient dévoré.

Nous demeurâmes quinze jours dans cet endroit, et nos provisions commençaient à diminuer, grâce à la compagnie des Indiens, qui nous empruntaient volontiers notre whisky et notre pain; il fut donc décidé entre mon ami et moi que nous traverserions le Mississipi pour aller sur l'autre rive acheter dans un village de la farine et de l'eau-de-vie.

Le lendemain matin, nous partîmes seuls, laissant notre camp sous la protection des Osages; mais, à peine arrivés à trente pas du fleuve, nous rencontrâmes une harde de cerfs que nous poursuivîmes dans la direction des prairies. Un de ces animaux fut tué par mon camarade, et nous le hissâmes sur une branche d'arbre. Après avoir marqué la place, nous reprîmes notre marche; mais nous nous étions égarés, et nous marchâmes en vain jusqu'à la nuit sans retrouver le lit du fleuve. Quelle ne fut pas notre terreur, terreur bien naturelle, quand nous aperçûmes sur la neige l'empreinte d'un grand nombre de pas! Dix minutes après, nous nous trouvions à l'entrée de notre *log-cabin*, entourés par les Indiens, qui riaient de notre mésaventure et nous raillaient de notre peu de perspicacité. Comme on le comprendra aisément, nous avions décrit un cercle vicieux, et nous avions fait fausse route.

Après une nuit qui nous remit de nos fatigues, nous repartîmes le lendemain matin, et cette fois nous marchâmes droit devant nous. Rien ne nous arrêta, ni les volées de dindons sauvages, ni les hardes de cerfs : à une heure après midi, nous arrivions en face du village. Mais là ne cessèrent point les difficultés de notre entreprise. Le Mississipi charriait d'énormes glaçons, et, malgré nos signaux, personne n'osait s'aventurer à traverser le fleuve. Il fallait donc passer la nuit sur place. Heureusement nous aperçûmes une cabane abandonnée, et nous y cherchâmes un abri. A l'aide de mon fusil et d'un peu de poudre, nous eûmes bientôt du feu, et un dindon que nous fîmes griller fut dévoré jusqu'aux pattes. Une litière de paille et de bruyère nous servit de matelas, et la nuit, grâce au feu que nous eûmes soin d'entretenir, s'écoula sans trop de souffrance.

Dès que le jour parut, nous sortîmes, mon ami et moi, de la cabane protectrice. L'atmosphère était froide et pure; le givre, suspendu aux branches des arbres comme des stalactites aux parois d'une grotte, les rendait si brillantes lorsque le soleil parut à l'horizon, que l'on aurait dit que nous avions devant nos yeux éblouis une forêt de cristal. A nos pieds, le Mississipi roulait ses ondes bleuâtres, au milieu desquelles clapotaient des glaçons d'une blancheur de neige.

Après avoir fait des signaux nombreux, nous vîmes enfin un bateau se détacher et s'avancer de notre côté dans les méandres formés par les glaces flottantes. Grâce à de nombreux efforts, les deux hommes qui le montaient parvinrent jusqu'à nous, et nous leur expliquâmes quel était le but de l'appel que nous leur avions fait. Dès que notre marché fut conclu, ils reprirent le chemin dangereux, nous promettant de revenir le soir même.

Afin d'utiliser de notre mieux les heures qui devaient s'écouler jusque-là, mon ami et moi nous convînmes d'explorer les environs et de remplir nos carnassières; nous pourrions ainsi au retour offrir à nos Indiens du pain et quelque chose de plus.

Nous nous mîmes donc en chasse, et avant midi nous avions abattu une vingtaine de bécasses et deux magnifiques gelinottes, le mâle et la femelle, qui, partis à gauche et à droite

sous le nez de notre pointer, avaient reçu de chacun de nous une volée de grains de plomb, grâce à laquelle nous les avions abattus.

Comme cela avait été convenu, les deux bateliers revinrent au coucher du soleil, avec un baril de farine de froment, plusieurs

gros pains et un sac de maïs. Tout cela fut placé sur un traîneau fabriqué à la hâte, et grâce à nos efforts, en nous attelant tour à tour à cette charrette improvisée, nous arrivâmes au milieu de la nuit, sains et saufs et sans trop de fatigue, au camp des Osages et devant notre *log-cabin*.

Cependant le Mississipi commençait à décroître, et la glace,

en se retirant avec le niveau de l'eau, menaçait notre *keel-boat*. Par mesure de prudence, à l'aide des femmes indiennes, nous allégeâmes notre bateau de tout ce qui pouvait l'alourdir, et, au moyen de troncs d'arbres que nous abattîmes, nous formâmes autour de l'embarcation une jetée qui la garantissait en entier.

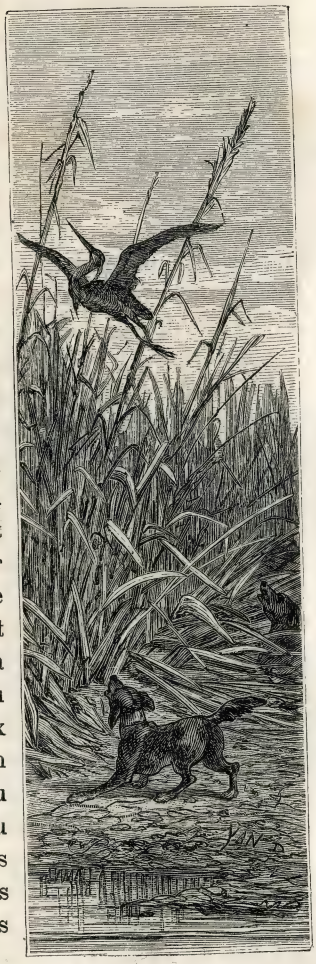
Une fois ces dispositions prises, nos journées s'écoulèrent joyeusement, et les nombreuses chasses que nous fîmes nous procurèrent tant de gibier, que les cadavres des ours, des cerfs, des gelinottes et des bécassesq ue nous tuâmes, joints à tous les lièvres que nous prenions au collet, suspendus aux arbres voisins de notre camp, lui donnaient l'apparence de l'étal d'un marchand de comestibles. Les lacs qui nous environnaient contenaient aussi d'excellents poissons, et au moyen de filets ou de harpons, les Peaux-Rouges approvisionnaient notre ordinaire des plus belles truites et des plus énormes brochets.

Les Indiennes passaient leurs journées à tanner des peaux de cerfs et de loutres, et à tresser des paniers de joncs. Le soir, mon ami, qui avait apporté un mauvais violon, faisait danser ces « dames », et les hommes de notre *keel-boat* disputaient à leurs rivaux les Osages et les Ioways la palme de la galanterie. N'eût été le calumet rempli de tabac qui donnait à ce tableau un aspect moderne, on aurait pu croire assister à une églogue antique.

Trois semaines s'étaient ainsi écoulées, lorsqu'un matin notre camp se trouva envahi par une tribu d'Indiens Pieds-Noirs, qui étaient venus renouveler amitié avec les Osages. D'abord les deux tribus se regardèrent d'un mauvais œil et en fronçant les sourcils; mais bientôt le discours d'un sachem produisit une impression favorable : la paix était faite.

Grâce à nos nouveaux compagnons, nous pûmes jouir, mon ami et moi, d'un plaisir qui n'est plus connu en Europe que dans la Hollande et en Écosse : je veux parler d'une chasse aux hérons faite à l'aide de faucons dressés à servir les passions de l'homme sauvage, auquel, soit dit en passant, l'homme civilisé ressemble toujours. Les faucons américains, tout à fait sembla-

bles à ceux d'Europe, sont de la même grosseur et de la même force : la seule chose qui les fasse différer des oiseaux de notre continent, c'est la couleur de leurs plumes, lesquelles sont plus foncées. Quant à l'éducation qui les rend propres à la chasse et obéissants au rappel de l'homme, mon ignorance de la langue indienne m'a toujours empêché de connaître quels étaient les moyens employés par les Peaux-Rouges pour obtenir ces résultats.



Le lendemain de l'arrivée des Pieds-Noirs à notre camp, nous nous dirigeâmes, en observant le plus profond silence, vers un marais formé par des sources d'eaux vives. Deux chiens s'élançant au milieu des joncs qui croissaient sur les bords, firent aussitôt lever un énorme héron gris, d'une immense envergure, qui, prenant son vol et se livrant au vent, monta devant nous comme s'il eût voulu se perdre dans l'espace. En dix secondes il n'était déjà plus qu'un point noir dans le clair azur du ciel. Mais à peine avait-il parcouru la moitié de son vol, que l'un des cinq faucons que portaient les Peaux-Rouges dans de petites cages de jonc, fut lâché contre lui.

D'abord, l'oiseau resta immobile sur le bord de la boîte sombre qui lui cachait la lumière ; mais tout à coup, son regard ayant embrassé l'horizon, il aperçut le volatile au *long bec emmanché d'un long cou*, poussa deux ou trois cris de colère,

et d'un vol strident comme le sifflement d'une balle, s'élança à son tour perpendiculairement. Cependant le héron montait toujours et semblait disparaître à nos regards; nous n'apercevions plus que deux points noirs qui paraissaient se heurter l'un contre l'autre, se fuir, se rapprocher et tourbillonner. Tout à coup ces deux points noirs devinrent plus visibles: les oiseaux reprenaient leurs formes à nos yeux; le héron regagnait son marais, poursuivi par son ennemi, et les jambes allongées, le cou droit, la tête roide, les ailes mi-ployées, on l'aurait pris pour un aérolithe détaché de l'un des mondes inconnus. En limier habile, le faucon avait rabattu le gibier de notre côté; mais celui-ci, puisant de nouvelles forces dans le danger qui le menaçait, fit un rapide mouvement qui trompa le coup d'œil du faucon, et l'entraîna à vingt pieds plus loin. Cet espace fut bientôt franchi de nouveau, et par un brusque soubresaut, il saisit le héron à la gorge, et la bataille corps à corps commença. Le héron, à bout de ruses, se renversa alors en arrière, et rendit à son ennemi coup de bec pour coup de bec, attaque pour attaque. Tout à coup, une large penne empourprée de sang appartenant à l'un des deux oiseaux tomba au milieu de nous; le faucon, — car cette plume était à lui, — roula sur lui-même, comme s'il avait été atteint par un plomb meurtrier. Nous pensions que tout était fini; mais ce n'était qu'un étourdissement, non une défaite. Plus furieux qu'auparavant, le faucon se précipita sur son ennemi, et la bataille qui se livra sous nos yeux est impossible à décrire : c'était une lutte folle, une fuite éperdue. Les deux oiseaux décrivaient des orbes immenses, tantôt ronds, tantôt ovales et sillonnés.

Enfin, après maintes feintes inutiles et mille détours sans espoir, le héron, enlacé dans les serres puissantes de l'oiseau de proie, l'estomac déchiré par le bec crochu comme une faux, — celle de la mort, — tomba violemment sur les rives du marais. Mais il ne fit que toucher le sol : le faucon se releva de nouveau et à pic, emportant le héron râlant sa dernière agonie, masse inerte, qui, lâchée tout à coup, vint choir lourdement à terre, sans vie et sans mouvement.

Trois fois, durant la journée, nous jouîmes de ce saisissant spectacle, l'un des plus émouvants qui aient jamais frappé mes yeux.

Le froid continuait toujours, et la glace accumulée sur les deux rives du Mississipi ne laissant plus au milieu qu'un étroit passage pour l'eau qui s'écoulait dans ce canal, nous résolûmes de partir pour le cap Girardeau.

Il fallut alors quitter nos amis les Peaux-Rouges, et je laisse à penser à mes lecteurs avec quels témoignages d'amitié nous nous dîmes adieu les uns aux autres.

Nous parvînmes au cap le soir même de notre départ, et le le lendemain matin, après avoir dépassé la *Grande-Tour,* roc immense qui forme une île ronde et élevée de quarante pieds au milieu du Mississipi, nous naviguions vers Sainte-Geneviève, où nous devions nous reposer de nos fatigues.

Pendant la nuit nous entendîmes sur le rivage des Illinois les hurlements des coyotes qui faisaient la chasse aux cerfs. A la clarté de la lune, qui éclairait la terre comme la lumière électrique dans une décoration d'opéra, nous pouvions voir une centaine de coyotes groupés en meute comme des chiens courants, poursuivant un cerf et le poussant vers un point de la côte où une autre troupe de coyotes était en embuscade. Tout à coup, l'animal harcelé se trouva en présence de ses nombreux ennemis, et à quelques pas de là il tombait sous les étreintes de leurs dents acérées. A ce moment un nuage obscurcissait le tableau, et tout rentrait dans l'ombre, comme une vision dont la réalité se trahissait pourtant par les éclats sonores des aboiements rauques et saccadés des coyotes s'abandonnant aux délices de la curée.

Après deux jours de repos pris à Sainte-Geneviève, nous songeâmes, mon ami et moi, à retourner au logis. Ayant traversé le Mississipi, nous nous trouvâmes bientôt à pied sur le chemin qui conduit, à travers les montagnes, jusqu'aux bords de la Wabash. Mais, avant de parvenir au versant des collines, nous trouvâmes des prairies remplies d'eau qu'il nous fallut traverser : nos mocassins, dont la peau glissait, ce qui rendait notre mar-

che très-pénible, ralentissaient nos efforts et nous empêchaient d'avancer comme nous l'aurions fait sur la terre ferme. Le premier jour nous fîmes cependant dix lieues, précédés par des troupeaux de cerfs, dont les gracieux mouvements et la queue blanche agitée par la brise s'apercevaient à plusieurs milles.

Ces prairies, qui étaient, à l'époque où nous les traversions, désertes et arides, sont au printemps des jardins de fleurs, dont les émanations flattent l'odorat, comme leurs couleurs délectent la vue. Des nuages de papillons, aux teintes diaprées et brillantes, disputent aux oiseaux-mouches le butin de ce tapis soyeux; mais, hélas! toute médaille a son revers, et des maringouins sans nombre, véritable plaie d'Égypte, rendent cet Éden inhabitable. Réunis en corps opaque, comme des abeilles sorties de leurs ruches, ils forment des essaims si serrés, qu'il y a plus de cent de ces essaims par pouce carré. Les maringouins des prairies, lorsqu'ils attaquent un cerf ou un bison, le font périr dans les plus cruelles tortures. Chose remarquable, les hommes ne sont jamais poursuivis par ces dangereux insectes, et c'est seulement au plus fort de la chaleur qu'ils s'élèvent au-dessus des marais. Les cerfs, pour leur échapper, se plongent sous l'eau et laissent seulement leurs naseaux en dehors.

Trois jours après notre départ de Sainte-Geneviève nous parvînmes sur les bords de l'Ohio, et à cent pas devant nous une fumée légère sortant du toit d'une maisonnette nous promettait un dîner et un lit. Une bonne femme, la maîtresse du logis, nous accueillit avec cordialité : tandis que les deux fils regardaient avec admiration nos fusils à piston, et que nous séchions nos vêtements devant un grand feu, une belle jeune fille, grande et découplée comme une Arlésienne, servait sur la table de la venaison cuite à la poêle, des œufs, du lait et du café. Un verre de whisky ajouta encore aux délices de ce repas.

Nous dormîmes dans cette maison hospitalière, et le lendemain, au moment de nous remettre en route, après avoir pris notre part d'un excellent déjeuner, comme la bonne femme notre hôtesse ne voulait point accepter de salaire, mon ami offrit à ses deux fils une corne pleine de poudre, don précieux

pour les pionniers des prairies de l'ouest. A mon tour je priai la jeune fille d'accepter un foulard de soie rouge tout neuf, que j'avais gardé au fond de mon bissac, présent qui parut lui faire le plus grand plaisir.

L'après-midi, nous hélions un bateau à vapeur qui remontait l'Ohio, et le soir même, mon ami me reconduisait au logis de son père, où nous fûmes reçus comme des enfants prodigues, sans que pour cela on eût « tué le veau gras ».

LA PANTHÈRE

J'étais engagé, un certain jour d'hiver, au milieu des forêts qui s'étendent le long du chemin de fer de l'Érié ; deux amis, excellents chasseurs, m'avaient accompagné. Nous étions tous trois montés sur des chevaux du pays, armés de nos fusils et suivis d'une meute de six chiens. La partie du bois que nous parcourions était touffue, composée de cèdres, de cyprès, de roseaux, et parsemée çà et là de flaques pleines d'eau, que l'on appelle un *bayou* dans la Louisiane, et un *pond* dans le nord des États-Unis. L'ombre la plus épaisse régnait dans la forêt, qui paraissait être fréquentée par de nombreux animaux de toutes sortes. L'atmosphère était chargée, l'horizon brumeux et noir, et, malgré l'obscurité, nous avions mis dans nos projets de ne rentrer au logis qu'après avoir tué un cerf. Tout à coup, un de nos limiers donne de la voix, et après maint et maint circuit il nous amène devant un cannier touffu et rendu impénétrable par une multitude de lianes tressées les unes dans les

autres. Là, les chiens s'arrêtèrent, et, après avoir hésité un instant, ils suivirent le limier autour de ce buisson inextricable, les oreilles dressées, les yeux jetant feux et flammes, les narines ouvertes et les jarrets tendus. Leurs aboiements étaient frénétiques, terribles, répétés à intervalles si rapprochés, qu'on aurait juré qu'ils ne discontinuaient pas. Les échos répercutaient ces clameurs, qui glissaient sur la surface liquide d'un lac voisin, et allaient se perdre dans le lointain, comme la fanfare de chasse d'un piqueur sonnant de la trompe.

Nous n'avions pas quitté nos chiens d'une semelle, et tout en écartant les branches des arbres qui nous fouettaient le visage, nous soutenions nos chevaux de crainte d'un faux pas.

De l'autre côté du cannier, les chiens s'étaient frayé une route à travers les broussailles, et nous les entendions s'égosiller au milieu du buisson. Je priai mes compagnons de me laisser agir à ma guise, et, me débarrassant de mon paletot, j'attachai mon mouchoir autour de ma tête, afin de préserver mes yeux, ma figure et mes lunettes. Prenant ensuite mon fusil, dont je renouvelai les capsules, je pénétrai à grand'peine dans la trouée que nos chiens avaient faite. J'évitais de faire le moindre bruit, et je rendais ma marche aussi légère que possible à travers ce passage, où nul être humain n'avait peut-être pénétré avant moi. Bientôt, à travers ce rideau de verdure qui obscurcissait ma vue, je parvins à deux pas de la meute. L'un de nos chiens s'élançait contre le tronc d'un arbre, dont il mordait l'écorce, et autour de lui s'agitaient les autres limiers aboyant comme de vrais démons.

Je levai les yeux, cherchant à apercevoir ce qui causait la rage de nos chiens. Après quelques instants donnés à cet examen, lorsque mes yeux furent habitués à l'ombre, je découvris, à trente pas au-dessus de ma tête, une panthère mâle de la plus grosse espèce qui, fouettait ses flancs avec sa queue, et roulait dans leurs orbites des yeux ressemblant à des globes de phosphore flamboyant.

Ajuster et lâcher simultanément la double détente de mon fusil, ce fut l'affaire d'une seconde; mais, malgré la justesse de

mes deux coups, l'animal ne fut point tué roide. De ses deux pattes il restait accroché à une branche d'arbre, comme s'il eût défié la mort. Quelques minutes après, ses muscles se détendirent, ses griffes abandonnèrent leur étreinte, et la panthère tomba à mes pieds au milieu de nos chiens. J'eus toutes les peines du monde à les empêcher de déchirer à belles dents la fourrure de ce superbe animal.

Pendant cet intervalle, mes amis s'étaient rapprochés, et, grâce à leurs soins, je parvins à sauver mon gibier et à l'accrocher à une branche d'arbre, hors de toute atteinte.

C'était la première panthère que je tuais, et, je dois en convenir, ma joie était extrême et se traduisait par de nombreuses exclamations. L'animal que j'avais abattu était énorme, et cependant il était loin de ressembler aux panthères qu'on montre dans les cabinets d'histoire naturelle, et qui sont aussi grosses qu'un tigre ou qu'un léopard. La panthère des États-Unis est généralement de la taille d'un gros renard, ou tout au plus de celle d'un petit loup. Celle qui pendait devant mes yeux avait le pelage d'un roux blanchâtre, moucheté du cou à l'extrémité de la queue par des taches oblongues, de couleur bistre, bordées de noir. Le dessous du ventre était blanc et uni; ses yeux jaune vert, gros et brillants; ses oreilles pointues, et ses pieds armés de griffes longues d'un demi-pouce.

Pendant que mes camarades et moi nous admirions ma panthère, la meute avait retrouvé une autre piste et reprenait sa poursuite échevelée. Nous nous hâtâmes de remonter à cheval, et un quart d'heure après, malgré le circuit énorme que nous avions fait dans la forêt, nous nous retrouvions tous trois devant le cannier. Cette fois, nous hâtant d'attacher nos chevaux aux arbres voisins, nous entrâmes ensemble dans ce labyrinthe épineux. A la même place où j'avais tué ma panthère, se tenait debout la femelle, rugissant avec fureur et la gueule dégouttante d'une bave verdâtre.

Trois coups de feu, tirés à la fois, firent choir la bête sur le sol. Nos balles avaient pénétré à travers la peau, l'une dans la poitrine, l'autre dans la tête, la troisième dans le ventre.

Sans hésiter, je tirai de sa gaîne un *bowie-knife* qui pendait à ma ceinture, et, aidé par mes deux camarades, j'entrepris bravement l'office de boucher, ouvrant la peau sous le ventre des deux panthères, l'arrachant avec mon poing fermé, coupant les quatre pattes, et la tête à la hauteur du crâne. Quand ce double écorchement fut terminé, nous nous donnâmes le spectacle de la curée, abandonnant aux chiens la chair de l'animal et nous contentant de notre part du butin.

Nous reprenions très-joyeux le chemin qui conduisait à *Grammercy-Land-House*, habitation d'un riche agriculteur, notre ami commun, lorsque, aux confins de la forêt, tout près d'une lagune formée par un des replis du petit lac, nos chiens trouvèrent une piste nouvelle. Était-ce encore une panthère? était-ce un raccoon, ou bien un cerf? nul ne pouvait le dire; mais à coup sûr nous ne songions pas alors à compléter notre étendard de pacha. Nous étions satisfaits des deux queues de panthères que nous possédions déjà, lorsque soudain, devant nous, à vingt pas, s'élança du milieu d'une cépée une féline gracieuse, qui d'un seul bond parvint au haut d'un bouleau, d'où elle paraissait défier notre atteinte et celle de nos chiens. Nous lâchâmes, tous trois encore, la détente de nos fusils, et l'animal, poussant un miaulement effroyable, se laissa tomber sur le sol.

C'était une jeune panthère mâle d'une belle venue, allongée et fine comme un de ces dandys américains qui arpentent le pavé de Broadway et lorgnent insolemment sous le nez les jolies miss de New-York. Elle mesurait cinq pieds et demi de long. L'étendard à trois queues était à nous, il ne s'agissait plus que de savoir lequel de nous trois serait le pacha.

Pendant cette dernière expédition, la nuit était venue sans transition du jour au crépuscule. Nous cherchions notre chemin, et ne pouvions le trouver. Des canniers denses et fourrés se hérissaient devant nous, comme si un malicieux enchanteur les eût fait surgir pour égarer nos pas, et nous n'avions pas le plus petit fil d'Ariane pour nous guider dans ce labyrinthe.

Enfin la lune se leva. Nous nous orientâmes de notre mieux,

dans la direction du nord-est, afin de retourner à Grammercy-Land-House. Il était dix heures du soir quand nos chevaux hennissant nous déposèrent devant la verandah de la ferme. Un bon feu, un excellent souper, de charmantes ladies nous attendaient, et nous oubliâmes bientôt nos émotions au milieu d'une hospitalité toute patriarcale.

La triple dépouille des panthères fut déployée aux yeux de nos gracieuses Yankees, trois charmantes sœurs à l'œil mutin, au sourire fin, aux dents blanches, aux épaules arrondies, qui nous accablèrent d'éloges bien doux à entendre, prononcés par d'aussi jolies bouches.

Au bal costumé de l'*Ocean-House*, à Newport, qui eut lieu le 17 du mois d'août de 1847, ces trois grâces américaines excitaient l'admiration générale et étaient déclarées les dames de beauté de cette assemblée fashionable. Mlles Fanny, Rebecca et Lizzy Q..., revêtues d'une robe blanche et les épaules abritées chacune par une des peaux de nos panthères, avaient subjugué tous les cœurs.

La peau de la panthère est très-estimée par les fourreurs des États-Unis, qui en façonnent des tapis splendides, bordés d'ours noir. J'ai vu à Philadelphie, chez Mme R..., mariée à un médecin millionnaire, un salon dont le parquet était entièrement tapissé de peaux de panthères; c'était magnifique à la vue et d'un prix fabuleux. Les divans, les coussins, les chaises, les fauteuils, les consoles, tout était recouvert de ce pelage, aussi bizarre qu'une page écrite de langue arabe.

Des trois dépouilles de ces panthères il m'en reste une encore, celle qui couvrait la taille cambrée de miss Rebecca, à qui je l'avais prêtée pour la circonstance, et qui me l'a restituée fidèlement après le bal.

La panthère a des mœurs carnassières très-prononcées; c'est surtout la nuit qu'elle se met en quête, — *quærens quem devoret*, — et, quoique sa marche soit lente, elle allonge le pas avec tant d'agilité, qu'elle parcourt des distances immenses dans l'intervalle du coucher du soleil à son lever. Si le pays est giboyeux, la panthère aura vite trouvé son souper. Un ou deux

bonds lui mettront entre les griffes une proie digne de son appétit. Mais si la neige qui couvre le sol, si le vent qui souffle avec rage rendent les chemins impraticables, la panthère se blottira sous un rocher, dans un endroit fréquenté par les cerfs ou par quelque gibier plus petit, à l'abri d'un bois de cèdres; et là, attendant patiemment la harde de cerfs dont les habitudes lui sont connues par instinct, les dindons qui picorent sous le tronc des arbres, les lièvres dont les gîtes s'ouvrent béants devant ses yeux, elle profitera du moment favorable, et, prenant son élan, elle manquera rarement sa proie.

Quelquefois même la panthère s'attaque à l'homme, mais c'est surtout lorsque la faim « la fait sortir du bois, » et qu'elle a des petits à nourrir. Le récit suivant arrive à l'appui de ce fait.

Ma seconde chasse à la panthère eut lieu à Shenandoah, dans l'État de la Virginie, le long d'une petite rivière appelée Cedar-Creek, qui coule au pied des hautes montagnes dont le sommet est recouvert de pins, de cèdres et de buissons touffus.

J'avais reçu la plus gracieuse hospitalité dans l'habitation de M. Pendleton, et un soir, après souper, nous étions quatre à deviser autour d'une table chargée de verres, au milieu desquels flambait un bol de punch au whisky, lorsque tout à coup le calme de notre conversation fut interrompu par des cris terribles qui provenaient d'une chambre voisine de la salle à manger. Mistress Pendleton se trouvait là avec son enfant malade et sa nourrice, qui venait d'ouvrir la fenêtre, lorsqu'une féline d'énorme taille sauta du plancher de la piazza qui régnait autour de la maison sur le bord de la fenêtre, se tenant prête à s'élancer sur le berceau de l'enfant.

Les cris de la mère et ceux de la nourrice nous amenèrent sur-le-champ dans la chambre; mais l'animal avait eu peur, et nous n'apprîmes ce qui s'était passé que lorsqu'il n'était plus temps de le poursuivre. Les chiens de la maison s'étaient élancés sur les traces de la panthère; ils revinrent bientôt, la queue entre les jambes, lâchement, comme s'ils eussent fui un danger trop imminent.

Le lendemain matin, bien avant que le jour eût paru, les trois MM. Pendleton et moi, accompagnés de deux nègres et d'une meute composée de huit limiers de magnifique race, nous suivions la piste d'une panthère à travers les sentiers les plus hérissés d'épines et de roseaux coupants que j'aie jamais rencontrés de ma vie. Enfin nous arrivâmes à une sorte de clairière, au milieu de laquelle gisait une carcasse de daim à moitié dévorée. Le gibier avait été tué pendant la nuit, car il était frais et sans odeur.

Tout nous prouvait que nous étions enfin parvenus près de l'endroit où la panthère s'était retirée pour passer la journée.

La neige qui était tombée depuis deux jours couvrait le sol d'un vaste linceul, et les pattes de l'animal s'y voyaient empreintes comme l'est un sceau sur la cire d'un parchemin. Ces traces nous conduisirent sur le sommet des montagnes Paddy, jusque auprès d'un rocher fendu en deux, formant une grotte naturelle, dans le fond de laquelle régnait la plus profonde obscurité.

Un de nos chiens, qui passa sa tête dans cette fente de rocher, donna de la voix, ce qui nous prouva que la panthère était à quelques pas de lui.

Je ne sais si la nature a octroyé au chien plus de courage pendant le jour que pendant la nuit, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les limiers qui, la veille au soir, étaient revenus la tête basse et la queue entre les jambes de la poursuite de la panthère, n'hésitèrent pas un instant à se précipiter dans la passe étroite de la grotte pour attaquer ensemble l'ennemi. Deux d'entre eux parvinrent seuls à se glisser dans cette ouverture avant que MM. Pendleton eussent pu les en empêcher.

Un miaulement terrible se fit entendre, qui fut immédiatement suivi des hurlements des deux limiers. Nous ne savions quel parti prendre. Il fallait faire sortir les chiens, ou ils allaient être tués. M. Rudolph, l'aîné des Pendleton, ordonna à ses deux nègres d'entrer dans le trou et de tirer dehors les limiers en les prenant ou par les pattes ou par la queue. En

effet, Adonis et Jupiter (c'est ainsi que s'appelaient les deux Africains) obéirent à leur maître, et, grâce à leurs efforts, ils arrachèrent successivement les deux chiens de la passe des rochers. Le dernier entré n'avait eu aucun mal, mais le premier avait été dangereusement blessé par la panthère.

Dans ce moment, le nègre Jupiter, qui était rentré dans la fissure de la grotte, s'écria dans son langage naïf :

« Oh! massa Pendleton, les yeux de li panthère être brillants, là, comme deux dollars tout neufs. Yah! yah! yah! »

Sur de nouveaux ordres de M. Pendleton, les esclaves dégagèrent l'entrée de la grotte de tout le bois et de toutes les feuilles qui l'obstruaient, et M. Rudolph pénétra à son tour dans l'étroit orifice.

Un silence solennel régnait en ce moment . les limiers eux-mêmes avaient compris qu'il était nécessaire de ne point donner de la voix. Deux minutes après que M. Pendleton eut entrepris son exploration dangereuse, nous le vîmes revenir à nous : il avait vu deux bêtes au lieu d'une. La première était accroupie dans le fond de la grotte, la seconde se tenait sur une corniche du rocher, taillée sur la paroi gauche de cette fosse aux panthères.

Il fut décidé par mes trois hôtes que M. Rudolph entrerait le premier, sa carabine à la main, tandis que son frère Harry le suivrait pour lui faire passer une autre arme, au cas où la première décharge n'aurait pas suffi pour tuer la première panthère. Nous deux, M. Charles Pendleton et moi, nous nous tenions sur le qui-vive, nos fusils à la main, tandis que les nègres, qui avaient accouplé les limiers, les garderaient en laisse.

Mon cœur battait avec force, dans l'anxiété du drame qui allait se passer au fond des entrailles de la terre. Tout à coup une explosion des plus bruyantes se fit entendre : on aurait dit que la terre tremblait sous nos pas, ou bien qu'une mine venait d'éclater à nos oreilles.

Les deux Pendleton reparurent bientôt, l'un portant la carabine de son frère, et celui-ci traînant par la queue un énorme

animal qui de l'extrémité du fouet au bout de son museau mesurait cinq pieds de long.

Pendant que nous examinions cette superbe panthère, les chiens avaient rompu leur laisse, et deux d'entre eux, se précipitant de nouveau dans la caverne, livraient un combat à outrance à l'autre animal, qui était resté accroupi sur la corniche. Heureusement pour nos chiens, la bête tremblait de peur et n'osait pas se défendre : aussi les limiers l'étranglèrent-ils facilement. Quand cette bataille souterraine eut cessé, et lorsque Adonis, qui pénétra à son tour dans la grotte, reparut au soleil, il nous rapporta cette panthère en miniature et la jeta sur le sol à côté de sa mère. Toutes deux avaient vécu.

Je terminerai ce chapitre en racontant à mes lecteurs un des épisodes de l'exploration que j'avais entreprise dans les forêts de la Floride.

Par une matinée glaciale, nous chassions, un Américain et moi, à quatorze milles de Saint-Augustin, le long de la rivière Saint-John. Nos trois chiens avaient poursuivi une panthère, qui pour les éviter s'était jetée à la nage afin d'atteindre un îlot s'élevant à une portée de fusil au milieu des eaux. Tout à coup l'animal se retourna, saisit par la tête le chien qui était le plus rapproché de lui, et, l'entraînant sous l'eau, parvint à l'asphyxier. Heureusement, nos deux autres chiens, qui comprenaient le danger, retournèrent près de nous.

La panthère avait atteint l'autre bord, et nous la suivions des yeux dans l'impossibilité où nous nous trouvions de traverser le fleuve Saint-John. Elle s'élança, au sortir de l'eau, sur un rocher qui bordait le courant, et de là, grimpant le long d'un arbre, nous la vîmes se blottir sur une branche exposée au soleil, afin de faire sécher sa magnifique fourrure.

Bientôt apparut à nos yeux étonnés un Caraïbe rampant sur le sol. L'Indien grimpa à son tour le long d'un arbre rapproché de celui où se trouvait la panthère et dont les branches s'enchevêtraient dans celles de son voisin : il parvint à peu de distance de l'animal. Entre le Caraïbe et la panthère il n'y eut bientôt qu'un espace de quelques mètres.

La panthère paraissait déjà calculer la force et la portée de son élan; seulement, elle hésitait, dans la crainte que les branches ne fussent trop faibles pour supporter son poids et celui de l'ennemi qui venait ainsi l'attaquer. Quant à l'Indien, armé d'un épieu et d'un *bowie-knife*, il attendait le carnassier, qui levait avec précaution ses pattes, enfonçait ses griffes aiguës dans l'écorce glissante de l'arbre, s'avançait pouce à pouce, tandis que son œil d'émeraude brillait d'une ardeur sanguinaire.

Ce spectacle émouvant nous avait cloués sur le sol; cependant un instinct secret paraissait nous avertir que, quoique le péril fût grand, l'homme vaincrait l'animal. Aussi ne pouvions-nous pas nous empêcher d'admirer l'élégance, la vigueur et la souplesse de la panthère. Une haleine chaude, sortant de sa gueule béante, semblait atteindre le visage du Peau-Rouge, qui, levant son épieu, lui en assena sur la tête un coup violent, auquel répondit un rugissement sourd et profond. L'animal, ainsi averti, se détourna de manière à placer son museau sous une branche qui le couvrait et le protégeait. Tout à coup le Caraïbe avisa sa gueule entr'ouverte, y introduisit la pointe de son épieu, et le même hurlement se reproduisit plus terrible encore que le premier. La panthère ramassait son corps et étendait une de ses pattes en avant, pour atteindre une branche qui l'eût placée de niveau avec son ennemi. La situation devenait critique : ses énormes griffes touchaient déjà le genou du Peau-Rouge; sa poitrine haletante annonçait l'effort vigoureux qu'elle allait tenter, et mon ami et moi nous aurions mis un terme à cette horrible lutte, si nous n'eussions pas craint d'atteindre et l'homme et l'animal, car nos fusils étaient chargés avec des chevrotines.

A cet instant suprême, le Caraïbe, faisant un mouvement violent, plongea la lame de son couteau dans l'œil de la panthère, qui, ne pouvant ni reculer ni avancer, retenue qu'elle était par l'arme implantée dans l'orbite de son œil, exprimait sa fureur impuissante par des cris longs et saccadés. Sa rage finit par l'emporter sur l'instinct de prudence particulier à sa

race : furieuse, elle voulut s'élancer; mais un second coup d'épieu lui fit perdre l'équilibre, et elle tomba sur la rive du fleuve à une portée de carabine. Une terrible explosion, causée par la décharge simultanée de nos quatre coups de fusil, cloua l'animal sur le sol, où il se débattit quelques instants et se roidit dans une dernière convulsion.

A ce bruit insolite, le Caraïbe avait tourné les yeux de notre côté, et poussait en même temps un *hoop* vigoureux, lequel dans sa langue était à la fois un remercîment et un cri de victoire. Il descendit de l'arbre avec l'agilité d'un chat, et manifesta par une danse folle la joie où il était d'avoir été délivré d'une manière si miraculeuse et si inespérée. Grâce à son couteau, l'animal fut bientôt dépecé, et sa robe, qui mesurait cinq pieds trois pouces de long, de la tête à la naissance de la queue, fut roulée et attachée sur son dos. Le Peau-Rouge, à qui nous fîmes comprendre que nous étions bien aises de le garder en notre compagnie, traversa la rivière à la nage, et nous suivit sans trop de répugnance jusqu'à Saint-Augustin, où mon camarade de chasse, ami du gouverneur de l'État, lui fit obtenir une récompense pour son audace et son courage.

Le Caraïbe que le hasard avait amené sur notre route n'était pas un obscur chasseur indien, c'était le célèbre Billy Bowlegs, qui est devenu le chef des Caraïbes de la presqu'île floridienne, et dont la tribu menace souvent encore le repos et quelquefois la vie des planteurs de Talahassée.

LES PIGEONS

En 1847, pendant l'automne, un matin, avant le jour, je me trouvais sur les hauteurs qui dominent la ville de Hartford, dans le Kentucky, chassant devant moi les « robins, » les merles et les *rice birds*, lorsque tout d'un coup, à la sortie d'un bois, je m'aperçus que l'horizon s'obscurcissait ; et, après avoir attentivement examiné quelle cause pouvait amener ce changement dans l'atmosphère, je découvris que ce que je prenais pour des nuages était tout simplement plusieurs bandes énormes de pigeons [1]. Ces oiseaux volaient hors de portée, je n'avais donc

[1] Le pigeon de passage de l'Amérique du Nord appartient à une espèce particulière que l'on rencontre dans tous les États du nord des États-Unis, aussi bien que dans le haut et le bas Canada. Un grand nombre de ces oiseaux passent l'hiver jusqu'au soixantième degré de latitude, et vivent de baies de genévriers, d'épiniers et de vers. La beauté du plumage de ces oiseaux est vraiment remarquable : c'est un mélange miroitant d'azur, d'or, de pourpre et de vert, qui n'a vraiment pas d'égal

aucune chance de faire une trouée dans les rangs; aussi je conçus l'idée de compter combien de bandes passeraient au-dessus de ma tête dans l'espace d'une heure. Je m'assis donc tranquillement, et, tirant de ma poche un crayon et du papier, je commençai à prendre mes notes. Peu à peu les volées se succédaient avec tant de rapidité, que je n'avais plus, pour pouvoir les compter, d'autre moyen que de tracer des jambages multipliés. Dans l'espace de trente-cinq minutes, deux cent vingt bandes de pigeons avaient passé devant mes yeux. Bientôt les vols se touchèrent et se resserrèrent d'une manière si compacte, qu'ils me cachaient la vue du soleil. La fiente de ces oiseaux couvrait le sol et tombait serrée comme de la neige en hiver.

En rentrant, à midi, à l'auberge de Hartford pour l'heure du dîner, j'eus tout le loisir d'examiner la continuation de ce passage miraculeux. Les pigeons ne s'arrêtaient point dans les plaines environnantes, car dans tout le canton la récolte des noix

dans la création. La tête du mâle est d'un bleu cendré; la poitrine d'une couleur noisette teintée de rouge; le cou diapré de vert, d'or et d'écarlate; les ailes bleues, parsemées de taches noires et bistres; le ventre blanc comme la neige. La queue, fort longue et cunéiforme, est traversée par une bande d'un noir brillant, et les pattes sont rouges comme celles de la perdrix bartavelle. La femelle du pigeon américain n'a point de couleurs éclatantes, ses plumes sont d'un gris cendré mêlé de noir et de marron foncé. Les seules grâces qu'elle tienne de la nature sont celles de ses formes, qui sont sveltes et effilées, et la limpidité de ses yeux couleur de feu.

Les migrations de ces pigeons voyageurs ont été attribuées par différents naturalistes au besoin impérieux de fuir la rigueur du froid des climats brumeux du Nord et de chercher une température plus douce. Telle n'en est pourtant point la cause, seulement amenée par l'abondance ou la disette des fruits dont ces palombes se nourrissent exclusivement. Ce n'est qu'après avoir épuisé toutes les ressources du territoire sur lequel ils s'abattent que les pigeons reprennent leur vol et changent de canton. Plusieurs habitants du Kentucky et de l'Illinois m'ont assuré qu'après avoir séjourné pendant trois à quatre ans dans les bois de ces deux États, les pigeons voyageurs avaient disparu un matin, parce qu'ils ne trouvaient plus de glands pour se nourrir. Ce fut seulement en 1845 qu'ils revinrent en grand nombre, les parasites! la récolte avait été magnifique, et ils voulaient en prendre leur portion.

Appartenant tous à la même espèce que celle employée en Europe pour porter des nouvelles de bourse avant l'invention du télégraphe

et des glands avait manqué cette année-là. Il n'y avait donc pas moyen de brûler sa poudre au milieu de ces bandes qui se tenaient hors de portée de la meilleure carabine. De temps en temps, lorsqu'un émerillon ou un aigle gris fondait sur leur arrière-garde, une masse compacte se formait, qui, pareille à un serpent, se tordait en mille replis, pour éviter les atteintes de l'oiseau de proie; puis, une fois le danger échappé, ou bien lorsque l'ennemi avait saisi dans ses serres ses victimes palpitantes, la colonne reprenait sa marche dans la limpidité de l'azur.

Pendant les trois jours de mon séjour à Hartford, la population du pays ne quitta point les armes. Tous, hommes et enfants, avaient un fusil double ou une carabine dans les mains, et, embusqués le long d'un bois, derrière un rocher, aux abords des rivières, partout où il y avait pour eux chance de ne pas être vus, ils attendaient le moment favorable pour les décharger au

électrique, les pigeons américains ont une puissance de vol qui tient du prodige. Ainsi, j'ai tué dans l'État de New-York des individus de cette espèce dont le gésier était encore plein de graines de riz dont ils n'avaient pu se nourrir que dans la Géorgie ou la Caroline; et, comme il est prouvé que les aliments les plus difficiles à digérer ne peuvent point résister plus de douze heures à l'activité du suc gastrique, j'ai dû conclure que mes pigeons avaient parcouru en six heures au plus un espace de trois à quatre cents milles, environ vingt-cinq lieues de poste en une heure. A ce compte-là, il ne leur faudrait pas plus de deux jours pour traverser l'Océan, de New-York à Brest.

Les pigeons américains, grâce à la faculté qu'ils ont de voler avec une puissance qui n'est donnée à aucun autre oiseau, possèdent aussi à un degré très-remarquable le don de la vue. Ils n'ont pas besoin de s'arrêter pour explorer le pays par où ils passent, et savoir s'ils y trouveront les graines et les fruits dont ils se nourrissent. Tantôt on les voit s'élever très-haut et étendre leurs bataillons dans toutes les directions : c'est qu'alors ils cherchent à reconnaître le terrain; tantôt ils se resserrent, s'abattent vers la terre et semblent se consulter entre eux. C'est parce qu'ils ont fait une heureuse découverte et que la pâture doit être abondante.

Tout, dans la structure des pigeons, leurs ailes nerveuses, leur queue bifurquée, l'ovale de leur corps, décèle chez ces oiseaux une organisation propre à soutenir un vol rapide et de longue haleine; et, malgré cette nature peu propre à rendre leur chair tendre, ce gibier est fort recherché en Amérique, et on le considère comme un manger fort exquis.

milieu d'un vol, et tuer ainsi une prodigieuse quantité de pigeons. Le soir, à la veillée, la conversation ne roulait que sur la chasse aux pigeons, sur les péripéties de chaque coup tiré ou manqué, et sur les espérances du lendemain.

On ne mangea, pendant ces trois jours, que de la chair de pigeon, et l'air était tellement imprégné de l'odeur de ces oiseaux, que, tout autour de nous, l'atmosphère exhalait les senteurs de la basse-cour.

Un arithméticien du pays avait fait un calcul approximatif assez curieux sur le nombre d'individus dont ces bandes extraordinaires étaient composées, et sur la quantité énorme d'aliments nécessaires à leur subsistance. Prenant, par exemple, une colonne large d'un demi-kilomètre, ce qui est loin encore de la mesure ordinaire, et supposant qu'il fallût trois heures aux oiseaux qui la composaient pour effectuer leur passage, comme sa vitesse était d'un demi-kilomètre par minute, sa longueur devait être de cent quatre-vingt-dix kilomètres, composés chacun de mille huit cent trois mètres. En supposant maintenant que chaque mètre carré fût occupé par deux pigeons, il déduisait que le nombre de ces oiseaux devait être de « un billion cent vingt millions cent quarante mille; » et comme chaque individu consomme par jour, dans le pigeonnier, un quart de boisseau de graines ou de fruits, la nourriture journalière d'une seule bande n'exigeait pas moins de « cent millions sept cent quatre-vingt mille » boisseaux de denrées de toutes sortes. Quel formidable appétit!

Aussitôt que les pigeons aperçoivent dans le territoire au-dessus duquel ils passent, soit sur les arbres, soit à terre, une quantité de nourriture qui leur paraît valoir la peine de s'arrêter, on les voit tournoyer plusieurs fois, jetant dans les rayons du soleil les prismes azurés de leur brillant plumage, et passant ainsi du bleu clair au pourpre foncé et à l'or le plus scintillant. Les voyez-vous disparaître derrière ce bois de chênes élevés et s'enfoncer au milieu du feuillage? Tout d'un coup ils reparaissent plus hardis; d'un seul élan ils se précipitent à terre et couvrent le sol. Une terreur panique s'empare-t-elle d'eux, ils reprennent

leur vol avec une telle rapidité, que le crépitement de leurs ailes produit une commotion capable d'épouvanter, si on ne savait pas quelle en est la cause. Mais ce n'était rien, et une fois leur appréhension dissipée, les voilà de nouveau éparpillés sur le sol, venant, montant, se croisant dans tous les sens, déployant, en un mot, une série de mouvements impossible à décrire au moyen de la parole. Le terrain sur lequel ils se sont posés est tellement dépouillé, qu'y chercher une seule graine serait peine perdue.

C'est le moment que choisissent les chasseurs du Kentucky pour tirer sur les pigeons et faire dans leurs rangs des trouées indescriptibles. Au milieu du jour, les oiseaux, bien repus et le gosier plein de faînes, de glands et autres végétaux, vont se reposer et digérer leur butin sur les arbres voisins; mais, dès que le soleil tombe à l'horizon, au moment où ses rayons disparaissent derrière les montagnes, tous prennent leur vol et vont rejoindre le *juchoir* commun, qui quelquefois s'élève à plus de quarante lieues de l'endroit où ils avaient passé la journée.

Le long des eaux de la rivière Verte (*Green river*), dans le Kentucky, j'ai vu le plus magnifique perchoir, pendant mon séjour aux États-Unis. Il était situé le long de la lisière d'une forêt, dont les arbres s'élevaient à plus de deux cents mètres; troncs droits, isolés, sortant du sol tout d'une venue. Une compagnie de soixante chasseurs était venue s'installer dans les environs, escortée par des voitures chargées de provisions de bouche et de guerre. On avait dressé des tentes, et deux cuisiniers nègres préparaient la nourriture, le *mess* des disciples de saint Hubert. Parmi eux se trouvaient deux fermiers de Glasgow, qui avaient amené un troupeau de trois cents cochons pour les engraisser avec des pigeons, et les rendre ainsi en peu de temps propres à la vente. Lorsque j'arrivai dans le camp de la rivière Verte, je fus étonné, stupéfait de la quantité de pigeons tués qui jonchaient le sol. Quinze femmes étaient occupées à plumer ces oiseaux, à les vider, à les saler et à les encaquer dans les barils. Ce qui me surprit le plus, ce fut d'apprendre par les chasseurs,

que, quoique le perchoir fût dégarni pendant le jour, chaque soir il se couvrait de myriades de pigeons qui revenaient de l'État de l'Indiana, où ils avaient passé la journée dans les environs du village de Coridon, en faisant ainsi un vol de cent lieues. Inutile de dire que le lendemain matin ils reprenaient la même route dès le crépuscule. Le sol, dans toute l'étendue du juchoir, se trouvait couvert de colombine (fiente de pigeon) à une épaisseur d'un ou deux pouces. A examiner ce terrain recouvert d'une teinte grisâtre, ces arbres dénudés, aux branches pelées et sans séve, on aurait pu croire que nous étions déjà au cœur de l'hiver, ou bien que quelque *tornado* avait tordu les rameaux des arbres et brûlé la nature qui les environnait.

Les chasseurs se disposaient à la chasse du soir, et, sans perdre de temps, ils avaient tous fait leurs préparatifs. Les uns ensachaient du soufre dans des pots à feu ; les autres s'armaient de longues perches pareilles à des pelles de boulanger; ceux-ci portaient des torches faites de résine et de branches de pin ; ceux-là, enfin, — les chefs de cette association de chasseurs, — avaient dans les mains des fusils à un et deux coups, chargés d'une forte quantité de poudre et de plomb.

Le soleil venant de se coucher, chacun avait pris son poste en silence : aucun oiseau ne paraissait encore à l'horizon. Tout à coup j'entendis ces mots répétés par chaque chasseur :

Here they come ! « les voilà ! »

En effet, l'horizon s'obscurcissait, et le bruit fait par les pigeons ressemblait à celui du terrible mistral de Provence s'engouffrant dans les gorges des Apennins.

Lorsque la colonne des pigeons passa au-dessus de ma tête, j'éprouvai un frisson, causé tout à la fois par l'étonnement et le froid, car ce déplacement d'air occasionnait un courant atmosphérique fort insolite. Pendant ce temps-là, les pelles se mouvant, abattaient des milliers de pigeons. Les feux avaient été tous allumés comme par magie : je fus témoin d'un admirable spectacle. Les pigeons arrivaient par millions, se précipitant les uns sur les autres, pressés comme les abeilles d'un essaim qui s'échappe de la ruche au mois de mai. Les hautes cimes du ju-

choir surchargé se brisaient, et, tombant à terre, entraînaient à la fois les pigeons et les branches qui se trouvaient au-dessous. C'était un bruit à ne pas être entendu de son voisin, même en criant à pleins poumons, et si l'on distinguait à grand'peine quelques coups de fusil, pour la plupart du temps ne voyait-on que des chasseurs qui rechargeaient leurs armes. Nous nous tenions tous sur la lisière du bois, loin de la portée des branches qui tombaient, et le massacre continua ainsi toute la nuit, quoique depuis onze heures du soir le passage des pigeons eût tout à fait cessé.

Une particularité digne d'être ici mentionnée, c'est que, malgré l'effroi qu'ils éprouvaient, les pigeons n'avaient point abandonné le perchoir habituel, et que ni les torches brillantes, ni les coups de fusil, ni les cris n'avaient le pouvoir de les faire envoler. Un homme qui arriva le matin au rendez-vous de chasse nous assura avoir entendu le bruit qui se faisait sur notre emplacement, à une lieue un quart avant de nous avoir rejoints.

Dès le point du jour, toutes les bandes de pigeons s'élancèrent dans les airs pour aller à la recherche de leur nourriture. Ce fut alors un autre bruit effroyable, impossible à décrire autrement qu'en le comparant à une décharge simultanée de coups de canon. Et à peine le perchoir eut-il été abandonné, que les loups, les panthères, les renards, les couguars et tous les animaux rapaces des forêts américaines s'avancèrent en nombre pour prendre part à la curée. En même temps les faucons, les buzards, les aigles fauves et gris, sans oublier les corbeaux et les orfraies, volaient au-dessus de nos têtes pour emporter une portion du butin.

Les chasseurs prélevèrent leur dîme, et choisirent dans cette masse de morts et de mourants les pigeons les plus dodus et les plus gras, dont ils chargeaient des charrettes, laissant le fretin du gibier aux cochons et aux chiens de l'association.

Quant à moi, quoique j'eusse pris part au massacre général plutôt en amateur qu'en intéressé, je n'emportai de toute ma chasse qu'une magnifique plume d'aigle arrachée à l'aile de l'un

de ces oiseaux de rapine que j'avais abattu sur un monceau de cadavres.

Deux mois après cette chasse mémorable, dont j'ai gardé bon souvenir, je me trouvais un matin sur le quai de l'*East river*, à New-York, lorsque mes yeux furent attirés par l'écriteau suivant peint en lettres noires sur un lambeau de toile à voile : *Wild pigeons for sale.* Je montai à bord d'un petit navire caboteur où se trouvait la cargaison ailée, et là, le capitaine me montra des corbeilles de pigeons ramiers tués dans l'intérieur des terres, qu'il vendait à raison de *three cents* (trois sous) pièce.

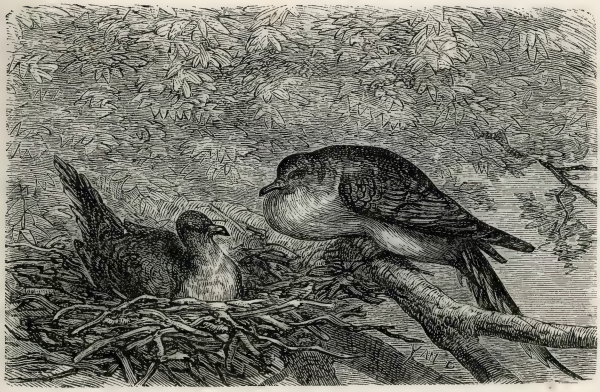
Un planteur de Tennessée m'a assuré qu'il avait un jour pris quatre cents douzaines de pigeons au filet, chasse fort usitée dans son pays. Ses nègres, au nombre de vingt, étaient, le soir, fatigués à force d'avoir abattu des pigeons qui traversaient sa propriété.

En 1848, pendant le mois d'octobre, le passage des pigeons fut si considérable dans l'État de New-York, que ces oiseaux étaient vendus à deux sous pièce sur les quais et aux principaux marchés. Les maîtres de maison en nourrissaient leurs domestiques, et ceux-ci, s'ils avaient pu prévoir ce qui arrivait, eussent volontiers fait écrire dans leur acte d'engagement une clause ayant pour but de n'avoir que deux fois par semaine de ce gibier à dîner.

C'est ainsi qu'en Écosse les serviteurs des grandes maisons ne se placent qu'à la condition expresse de ne pas manger du saumon plus de trois fois dans l'espace de huit jours.

Un matin de ce même mois d'octobre 1848, sur les hauteurs du village de Hastings, le long de la rivière de l'Hudson, j'eus l'occasion de tirer trente coups de fusil sur des vols de pigeons, qui me produisirent cent trente-neuf pigeons. Il y avait dans ce nombre-là environ quatre-vingts oiseaux énormes, gras et dodus comme de petits poulets. Je fus obligé de héler un nègre qui passait sur un chemin voisin du lieu où j'étais assis près de mon butin empenné, et je lui donnai un demi-dollar pour qu'il rapportât mon gibier au steamboat retournant à New-York.

Les pigeons américains nichent un peu partout dans le territoire des États de l'Union, mais en général ces oiseaux choisissent les bois retirés et peu fréquentés s'étendant sur la limite du pays civilisé et des vastes déserts qui aboutissent aux prairies. La saison de la ponte offre un contraste bien opposé à ces scènes de confusion que j'ai décrites. Si mes lecteurs pénètrent avec moi sous la feuillée des forêts de l'Ohio et du Mississipi, ils n'entendront que des roucoulements incessants, ils ne seront témoins que de preuves d'affections douces et de marques de tendresse



du pigeon à sa femelle. Au-dessus de leur tête, dans la cime des arbres, ils apercevront des nids rapprochés les uns des autres, construits avec des brindilles de bois entrelacées, formant un espace légèrement creux, sur lequel, tour à tour, le mâle et la femelle couvent deux ou trois œufs. Le mâle seul monte la garde et protége sa compagne; c'est lui qui va aux provisions et qui revient à son tour se placer sur le nid, tout en abritant les œufs sous ses ailes.

Bien souvent la ponte réussit et couronne les efforts de tendresse de ce couple affectueux. Mais cet heureux résultat n'a lieu qu'à la condition que l'homme n'aura point découvert ces

fragiles demeures aériennes. Malheur à ces oiseaux si des chasseurs ou des *settlers* passent dans leur voisinage ! Des massacres plus terribles encore que ceux que j'ai décrits vont ensanglanter ce sol et porter la terreur au sein de ces ménages inoffensifs. La hache entame le tronc des arbres, qui s'affaissent dans la clairière, entraînant dans leur chute les pigeonneaux et le nid qui les a vus naître. Pris, assommés et cuits sur la braise, ils sont mangés sous les yeux de leurs père et mère, qui voltigent autour des bourreaux de leur progéniture et font retentir les échos de la forêt de cris déchirants qui ne parviennent point à toucher l'impitoyable chasseur.

Comme on le voit par tout ce qui précède, la destruction menace en Amérique le gibier auquel j'ai consacré cet article. A mesure que la civilisation s'étend sur ces vastes déserts de l'Ouest, les hommes deviennent plus nombreux, et la race humaine, qui règne partout en tyran et ne laisse imposer aucun frein à son despotisme, détruit peu à peu les associations d'animaux. Déjà les cerfs, les daims et les grandes bêtes à cornes qui peuplaient les anciennes colonies de l'Angleterre ont presque disparu dans les principaux États de l'Union. Les troupeaux de bisons qui, il y a cent ans, paissaient en repos sur les lointaines savanes qui verdissent par delà le Mississipi, voient leurs rangs s'éclaircir, tandis que les carcasses de leurs semblables tués par les trappeurs, les émigrants et les Indiens, blanchissent sur le sol et marquent le passage de l'homme. Tout porte donc à croire que les pigeons, qui ne supportent point l'isolement, forcés de fuir ou de changer de mœurs à mesure que le territoire de l'Amérique du Nord se peuplera du trop plein de l'Europe, finiront par disparaître de ce continent, et, si le monde ne finit pas avant un siècle, je parie avec le premier chasseur venu que l'amateur d'ornithologie ne trouvera plus de pigeons que dans les muséums d'histoire naturelle.

LES CHIENS DE PRAIRIE

Si jamais république inoffensive exista dans le monde, certes c'est celle des marmottes américaines, *prairie dogs*. Là, chaque individu vit à sa guise, simplement, sans songer à mal, sans penser à frustrer son voisin, à le déposséder, à le tromper, à vivre à ses dépens.

Là, point de gouvernement, partant pas de complots. Il n'y a pas même de président, pas de consuls, de préfets, voire même de commissaires de police ou de sergents de ville. A quoi bon? Si la marmotte de la prairie, petit quadrupède de la famille des rongeurs, est vive, étourdie, quelquefois même pétulante, par contre, c'est un animal social et sociable, qui ne trouble jamais l'ordre public. C'est, en un mot, le modèle des êtres créés.

J'avais souvent souhaité, pendant mon séjour aux États-Unis, visiter un de ces terriers gigantesques, écumoire animée,

grouillante et bourdonnante. L'occasion ne se présenta qu'un soir après une de nos chasses lointaines avec les Peaux-Rouges. L'un des compagnons de Rahm-o-j-or [1], qui s'était quelque peu écarté de notre troupe, rencontra dans une petite vallée, sur le versant d'un coteau exposé au soleil, un « village de chiens de prairie, » et le soir à la veillée il nous fit part de sa découverte.

De bonne heure, le lendemain, tous mes amis et moi nous montâmes à cheval dans le but d'aller visiter ce curieux phalanstère. Tout ce que j'avais entendu raconter sur ces quadrupèdes me faisait approcher de leur vaste terrier avec un intérêt doublé par la curiosité du chasseur.

Avant d'arriver sur le faîte de la colline au versant de laquelle demeuraient les marmottes, nous descendîmes de cheval, et, laissant nos montures attachées à une rangée d'arbres, nous nous avançâmes avec précaution du côté du village.

Je ne sais si l'instinct des chiens de prairie avait été éveillé par le bruit de nos pas, mais, à notre approche, les sentinelles donnèrent l'alarme et décampèrent vers les premiers orifices pour y chercher un abri avec les autres camarades. Ceux-ci, qui se tenaient prudemment assis sur leur train de derrière à l'entrée de leurs terriers, jetèrent aux échos un jappement particulier, et, après s'être livrés à un entrechat fantastique, disparurent chacun dans leur antre respectif.

Le village des chiens de prairie qui s'offrait à nos yeux couvrait un espace d'une vingtaine d'acres de terrain. Partout le sol était percillé, miné et couvert de cônes durcis qui attestaient le travail souterrain du bizarre animal. Nous sondâmes plusieurs de ces trous avec la baguette de nos fusils ; mais leur profondeur nous empêcha d'accrocher avec nos tire-bourre un seul individu de la tribu républicaine.

Nous n'avions donc qu'un parti à prendre pour voir les marmottes à notre aise, celui de nous cacher et d'attendre que la

[1] Chef d'une tribu de Pawnees au milieu de laquelle je me trouvais en 1847.

peur eût fait place à la confiance. La nature favorisait tout à fait nos projets : elle avait fait croître aux limites du village, dans le creux de la vallée, une rangée de cèdres nains, dont les branches touffues devaient nous abriter à tous les yeux et nous permettre de voir sans être aperçus.

Nous nous retirâmes donc à petit bruit, et, chacun ayant choisi sa place, nous demeurâmes ainsi immobiles, observant le plus profond silence, les yeux fixés sur le village, dont les portes et les fenêtres, quoique grandes ouvertes, ne paraissaient point être fréquentées.

Peu à peu nous aperçûmes quelques vieux routiers qui se hasardaient et passaient doucement le bout de leur nez à l'entrée d'un trou, puis disparaissaient à l'instant. D'autres faisaient un bond rapide en dehors, mais ils se précipitaient d'un orifice à l'autre.

Enfin, quelques marmottes, rassurées par la tranquillité atmosphérique, persuadées que le danger était passé, se glissèrent hors de leurs tanières ; elles traversaient à la hâte un espace assez éloigné du trou d'où elles étaient sorties, pour entrer dans une fissure située à une grande distance. On aurait dit qu'elles allaient chez un ami ou un parent lui raconter la frayeur qu'elles avaient éprouvée, parler avec lui des causes de cette panique, échanger, en un mot, des impressions et comparer leurs observations mutuelles sur la vision qui venait de passer devant leurs yeux.

D'autres marmottes, plus audacieuses, se réunissaient en petits groupes au milieu des rues, et, dans ces rassemblements, on s'occupait sans nul doute de l'outrage commis par l'envahissement de la ville-république ; on pérorait, on discutait les moyens de défense. Tantôt un orateur s'élançait sur le sommet d'une motte de terre qui dominait l'assemblée, et du haut de cette tribune il expliquait ses vues, ses projets, ses principes de stratégie. Tantôt, saisi d'une crainte insolite, tout le rassemblement se précipitait dans les orifices béants, et disparaissait pour aller plus loin sortir en nombre et recommencer les mêmes jeux. Rien n'était plus curieux à observer que la for-

fanterie de ces marmottes : elles semblaient vouloir défier le tonnerre, et fuyaient au moindre souffle de la brise, à la plus imperceptible commotion de l'air.

Lorsque nous eûmes considéré à loisir les chiens de prairie, je proposai à mes camarades de mettre un terme à cet affût inutilement prolongé. Il fut convenu entre nous que chacun allait viser une marmotte dans une direction opposée, et que lorsque j'aurais fait claquer ma langue contre mon palais, chacun tirerait à la fois.

Ce qui fut dit fut fait : une décharge simultanée eut lieu, et quand la fumée fut entièrement dissipée, il ne restait plus un seul chien de prairie devant nous, si ce n'est six morts qui gigotaient à l'orifice de leurs terriers.

On assure que les chiens de prairie ne sont pas les seuls habitants de ces couloirs souterrains, et qu'ils ont pour commensaux, pour hôtes, des serpents à sonnettes et des hiboux. Ces « coucous » parasites de la gent quadrupède vivent aux dépens des marmottes, qui leur servent à la fois de nourriture et de maçons. Ce sont les fermiers généraux de la république, qui vivent aux dépens des faibles et s'imposent bon gré mal gré à tous ceux qui les craignent.

Nous voulûmes nous assurer du fait, mais toutes nos recherches furent inutiles ; nous ne vîmes pas la queue d'un hibou, nous n'entendîmes pas la crécelle d'un petit serpent à sonnettes. Cette république de la prairie des Pawnees était plus heureuse que les autres, elle avait réussi à mettre hors de chez elle les traitants incommodes qui ruinent ses pareilles.

On m'a assuré que les hiboux qui d'ordinaire se tiennent dans les terriers des marmottes américaines, appartiennent à une race toute particulière ; ils ont les yeux plus brillants, plus lucides, le vol plus rapide, et les pattes plus élevées que celles des hiboux communs. Le grand jour ne les effraie pas comme leurs congénères. Les naturalistes américains prétendent que, la plupart du temps, les hiboux ne s'insinuent dans les terriers creusés par les chiens de prairie que lorsque ceux-ci les ont abandonnés à cause de la mort d'un des leurs.

Il paraîtrait que la marmotte américaine pousse la sensibilité si loin, qu'aussitôt que l'un de ces quadrupèdes est mort, toute la communauté abandonne la place. D'autres m'ont assuré que le hibou était un protecteur, une sentinelle, un précepteur même pour les jeunes marmottes, auxquelles il apprenait à crier... même avant qu'on les écorchât.

A l'égard du dangereux serpent à sonnettes, son rôle est plus tranché, plus habilement dessiné que celui de l'oiseau de proie. Dans l'économie domestique de ces intéressants phalanstères, c'est un vrai sycophante qui envahit audacieusement l'asile de l'honnête et crédule marmotte. Maintes fois, à ses heures de loisir, il croque un des petits de ses hôtes, et l'on peut facilement inférer qu'il se permet en secret des dédommagements en dehors de ceux accordés aux parasites souffre-douleurs.

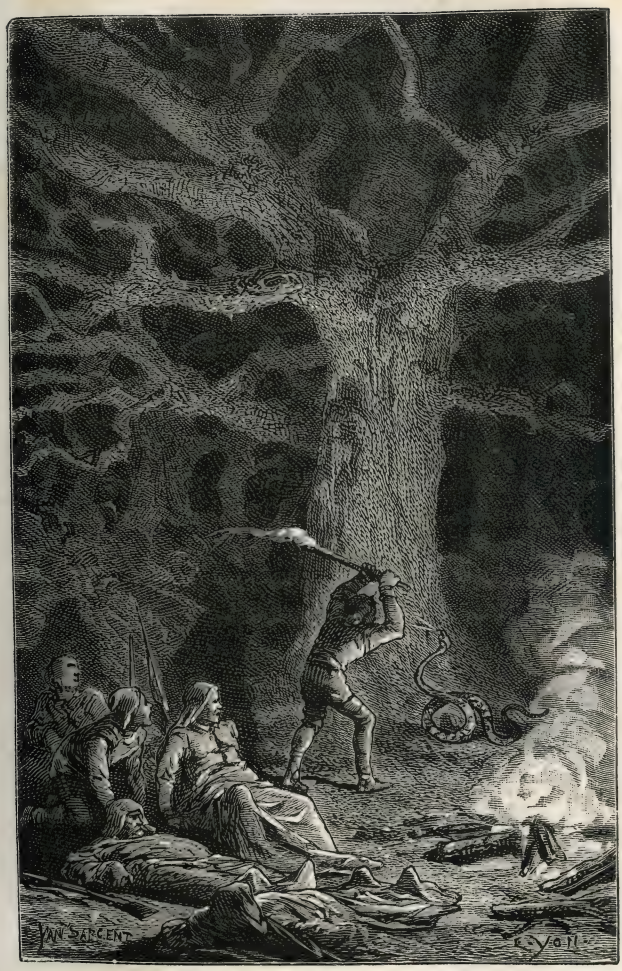
Quelques semaines plus tard, en retournant à Saint-Louis, nous rencontrâmes un soir, près du camp, un immense terrier de chiens de prairie, creusé dans un vallon formé par deux collines de rochers calcaires, non loin d'une source qui coulait au milieu des rochers, et alimentait un ruisseau argenté, par lequel le vallon était baigné dans toute sa longueur. Le bruit de nos chevaux avait effrayé tous les animaux qui hantaient le village souterrain; seuls, deux énormes hiboux, perchés sur une motte de terre, avaient voulu savoir quel était l'ennemi qui faisait invasion sur leur territoire. Fiers et hardis comme des coqs de combat, ils semblaient défier le danger : leurs paupières, larges ouvertes, découvraient des yeux brillants comme du phosphore. Leur crâne était surmonté de deux longues plumes semblables à des cornes, ce qui donnait à ces oiseaux un aspect tout à fait fantastique. On les aurait pris volontiers pour les gardiens d'une nécropole dévastée. Les deux hiboux attendirent notre venue jusqu'à portée de fusil; puis tout à coup, sans qu'il nous fût possible d'expliquer comment cela s'était fait, ils disparurent dans les entrailles de la terre, ainsi que le fait Bertram au cinquième acte de *Robert le Diable*. Un de mes camarades de chasse assurait même qu'il avait

aperçu une flamme jaillir à la place où chaque hibou s'était enfoncé mystérieusement : mais ceci n'est pas de l'histoire.

Le pays où nous avions établi notre campement du soir était pittoresquement découpé par des bouquets de bois formés d'arbres de toute espèce, de pins, de chênes, de bouleaux. de cèdres, de cerisiers sauvages, au milieu desquels dominaient l'églantier d'Amérique et l'aubépine. Des groupes de noisetiers et de sumac complétaient cette riche variété. Nous n'avions donc éprouvé aucune difficulté d'allumer notre feu du soir. L'atmosphère était fraîche, et mes amis s'étaient étendus, suivant l'usage, sur des lits de feuilles mortes, la tête et le corps bien enveloppés dans une couverture de laine, les pieds tournés contre le foyer. J'avais été absent toute la soirée dans le but de tuer un cerf à l'affût : lorsque je rentrai, je songeai à mon tour à trouver la litière qui devait me servir de couche.

Au pied d'un vieux chêne, dans le creux d'un rocher, le vent avait amassé une grande quantité de feuilles : rien ne me fut plus facile que d'étendre ma couverture et d'y entasser tous ces débris. Je revins au feu, autour duquel ma place était réservée, et, sans plus de façon, je préparai mon lit. Tout à coup un bruit insolite se fait entendre au milieu des feuilles entassées; j'examine ma litière, et je recule d'épouvante en voyant que j'avais apporté un horrible serpent à sonnettes, qui, le corps enroulé et la tête droite, dardait devant moi sa langue fourchue. M'emparer d'un long morceau de bois dont la pointe brûlait au foyer, et assommer le crotale, tout cela fut l'affaire d'un instant.

J'allais examiner la litière afin de m'assurer si le reptile était seul. Quels ne furent pas mon horreur et mon dégoût! une demi-douzaine de jeunes serpents, pelotonnés ensemble, se trouvant atteints par mon bâton, sortirent du tas de feuilles en bondissant et prirent la fuite dans toutes les directions. Mes camarades, réveillés par mes cris, s'étaient levés instantanément; ils m'aidèrent à les poursuivre; mais les jeunes crotales avaient mis tant de diligence et d'agilité à disparaître, que nous pûmes seulement en détruire deux.


VAN SARGENT

Cet incident nous tint naturellement éveillés une partie de la nuit : les crécelles des serpents à sonnettes nous tintaient aux oreilles, et notre répulsion à tous pour ces redoutables reptiles était telle, que, quoique, suivant toute apparence, notre présence les eût fait fuir, nous nous sentions aussi mal à l'aise que si nous en étions encore entourés. La fatigue et le sommeil finirent par avoir raison de notre imagination. Nous nous endormîmes, et ne nous éveillâmes qu'au grand jour.

Devant nous s'élevait, sur le versant de la colline, le phalanstère des chiens de prairie, et comme nos chevaux étaient couchés, comme notre feu était éteint, et qu'aucun mouvement humain ne troublait la tranquillité de la nature, nos yeux furent frappés d'un spectacle tout à fait fantastique.

Il y avait là, devant nous, plus de mille marmottes (un de mes amis en compta jusqu'à huit cent cinquante-trois), une centaine de hiboux et autant de serpents à sonnettes, qui prenaient leurs ébats, sautant d'un terrier à l'autre, voltigeant et planant, rampant et sifflant. Notre sang se figeait dans nos veines, et cependant nous étions enchaînés sur place.

Enfin, il fallait s'arracher à ce dangereux voisinage. Nous nous levâmes, et tout disparut, à l'exception des serpents, qui de temps à autre soulevaient leurs têtes au-dessus des orifices et se glissaient au dehors. Une heure après le lever du soleil, nous avions atteint les bords du Mississipi. Nous n'avions plus de danger à redouter, et nous nous sentions sous l'égide de la civilisation américaine.

LE CHAT SAUVAGE

La Louisiane et les Carolines du Nord et du Sud sont les États de l'Union américaine où les chats sauvages se trouvent en plus grand nombre. Les marais recouverts de broussailles qui s'étendent sur les bordures du Mississipi, les forêts épaisses à moitié noyées par les débordements des rivières Pamlico et Santee, servent de refuge à ces animaux si dangereux et si nuisibles au gibier de toute sorte. Ce qu'il y a de pire, c'est que, malgré la chasse fréquente qui leur est faite par tous les fermiers et les sportsmen américains, les chats des bois sont toujours aussi nombreux que par le passé : il paraîtrait que la destruction de la race est tout à fait impossible.

Les Américains considèrent la chasse au chat sauvage comme un des plus grands sports de leur pays. Pour eux c'est un plaisir autant apprécié que l'est en Angleterre le *fox-hunt*. En un mot, le chat est aux États-Unis ce qu'est le renard dans la Grande-Bretagne. Ce ne sont point des chasseurs vêtus

d'habits rouges galonnés sur toutes les coutures qui se livrent à la poursuite du *tom-cat :* le costume des planteurs et de leurs amis est bien plus simple, et, à part les grandes bottes qui couvrent une partie des cuisses, le reste de leurs vêtements est d'une simplicité sans pareille. Le seul emprunt fait par les chasseurs de l'*autre monde* à ceux du vieux continent, c'est la trompe de chasse, dont on se sert *ad libitum,* sans employer les *tons* usités pour les « courres » de l'Europe. Là-bas la trompe n'a qu'un seul but : celui de faire du bruit et de célébrer une victoire.

Le chat sauvage des États-Unis est un énorme animal, qui n'a de rapport avec la race de France que par la forme et quelquefois par la fourrure. Je ne crois pas avoir jamais vu nulle part des matous plus gros que ceux des deux Carolines. Leur pelage rougeâtre et diagonalement rayé de bandes foncées, leur queue aussi touffue que celle d'un renard, leurs oreilles velues, à peu de chose près semblables à celles du lynx, tout est réuni pour donner une idée parfaite d'un petit tigre d'une espèce particulière.

Les nègres des États du sud de l'Union, dans leur langage pittoresque et familier, dépeignent de la manière suivante le caractère du chat : une vermine goulue comme l'est un prêteur sur gages, mesquine comme un avocat sans cause, rageuse comme un peccari, insensible à la douleur comme l'est une tortue ou un mauvais maître. Enfin, disent-ils pour abréger le tableau, cette bête sauvage est comme la femme : on ne peut la comparer à nulle autre qu'à elle-même.

En examinant pour la première fois la tête d'un chat sauvage, une chose m'a singulièrement frappé, c'est qu'elle ressemblait à s'y méprendre à celle d'un crotale : c'était la même expression de vile méchanceté, les mêmes mâchoires, la même forme de dents. Cette comparaison m'était d'autant plus facile, qu'un des nègres qui nous avaient accompagnés à la chasse ce jour-là, avait tué d'un coup de bâton un serpent à sonnettes, qu'il portait triomphalement au bout d'une longue gaule de caroubier. Ceci me rappelle qu'un matin, dans la Caroline

du Nord, sur les bords de cet immense marais nommé *the great dismal swamp*, je m'étais égaré à la chasse, suivi de mon fidèle chien Black; je cherchais à retrouver ma route pour retourner à l'habitation où j'étais venu passer mes vacances, lorsqu'au détour d'un rocher, mon chien recula tout d'un coup,

le poil hérissé, la queue entre les jambes, et grognant sourdement pour appeler mon attention. Je regardai devant moi, et je ne pus retenir un cri d'horreur.

A quarante pas environ, un chat sauvage et un crotale se défiaient au combat; leurs yeux jetaient des flammes; l'un sifflait, l'autre miaulait, et tous deux me représentaient l'image

hideuse des passions mises en jeu et en présence les unes des autres. Le serpent se mouvait en replis à la fois pleins de grâce et de souplesse : le chat faisait le gros dos et paraissait attendre le moment de griffer son ennemi avec avantage. Soudain le serpent s'élança; le chat avait prévu le coup de jarnac du crotale, il s'était jeté de côté; mais au moment où il se retournait, le reptile le mordit à la lèvre, et, quoique serré à l'instant dans les griffes du quadrupède, il n'en parvint pas moins à étreindre son corps et à le presser avec violence. Je mis fin à l'agonie mutuelle de ces dangereuses bêtes : mes deux coups de fusil suffirent pour les étendre par terre, mortes et désormais incapables de nuire,

Au dire des Indiens, le serpent à sonnettes vit de l'air empoisonné des marais et de toute matière corrompue, tandis que le chat sauvage se nourrit du résultat des querelles des gens emportés et de mauvaise foi : aussi, lorsque les Peaux-Rouges veulent parler des dissensions intestines d'une famille de leur tribu, ils disent, dans leur langage presque oriental : « Dans le wigwam de X... on engraisse des chats sauvages. »

Pour faire la chasse aux « toms » des marais américains, les chasseurs se servent généralement de pistolets. Ce n'est pas que la plupart ne soient très-maladroits au tir de cette arme; mais au moyen de leurs *revolvers* il leur est possible de blesser le chat, qui alors se met à sauter d'arbre en arbre, et donne ainsi aux sportsmen un *fun* complet. En un mot, l'animal est une cible vivante, contre laquelle chacun s'exerce à montrer son adresse. Cette chasse n'est pas précisément d'accord avec la loi Grammont; mais comme le législateur français n'est point connu dans les pays d'outre-mer, et qu'en général les chasseurs sont d'un naturel peu sensible, surtout pour la bête fauve, — le chat est dans ce nombre mis par eux au premier rang, — je m'abstiendrai de toute autre réflexion à cet égard.

J'ai été témoin, certain jour, d'une chasse au chat qui se termina d'une manière fort bizarre. L'arbre sur lequel l'animal avait cherché un refuge était un de ces peupliers monstres,

élevé comme un mât, tout d'une venue, et dont la cime branchue se perdait dans les nuages. Le chat, ayant dépisté les chiens, s'était élancé le long du tronc jusqu'au bouquet vert formant le faîte, dont la forme était pareille à celle d'un champignon qui serait placé au haut d'une canne. Nous finîmes par le découvrir accroupi sur une des plus grosses branches, près du tronc, nous regardant comme bien au-dessous de lui, avec une impertinence qui ressemblait à un défi. Ce fut en vain que nous déchargeâmes sur le chat douze coups de pistolet; il était si bien caché, ou plutôt, je préfère le confesser humblement, nous fûmes si maladroits, que nous nous trouvâmes, à un moment donné, sans munitions. Les chiens s'élançaient au pied du tronc, aboyant avec rage, mais ne pouvant pas plus agir que leurs maîtres.

Tout à coup l'un de nous aperçut une liane dont les brindilles passaient entre la branche sur laquelle reposait le chat et le corps de l'animal. Cette liane s'enroulait autour du peuplier et descendait jusqu'au sol. Nous nous hâtâmes de séparer ce parasite en deux morceaux, après l'avoir déroulé avec précaution. Nous prîmes si bien nos mesures, qu'en donnant une violente secousse, le chat fut lancé en l'air, et nous eûmes le plaisir de le voir décrire dans l'espace plusieurs évolutions, puis tomber sur la terre au milieu de nos chiens, qui en quelques coups de dents l'eurent bientôt achevé. Jamais, je l'avoue, je n'ai tant ri de ma vie, et mes camarades ne se firent pas faute de donner un libre cours à leur hilarité.

Je terminerai ce chapitre sur le chat sauvage en racontant un des épisodes de mon séjour sur une plantation de la Caroline du Sud, située non loin de Beaufort, la ville la plus pittoresque de cet État, bâtie au milieu de l'île de Port-Royal.

Huit heures sonnaient un matin à l'horloge de l'habitation de M. Potter, l'hôte chez lequel j'avais été amené par un ami pour entreprendre une chasse de destruction contre quelques chats sauvages dont la dent meurtrière faisait de grands ravages dans la basse-cour du maître. Nos chevaux avaient été sellés et bridés, et nous partîmes au nombre de cinq chasseurs, y compris

le docteur de la plantation et moi, accompagnés par un veneur à cheval et un piqueur tenant en laisse quatre limiers, devant lesquels sautaient et gambadaient trois pointers et un épagneul. Bientôt, à un mille de l'habitation, nous entrâmes dans le bois, où les chiens, tout en continuant à avancer comme nous, faisaient lever tantôt une bécasse, tantôt un faisan, sur lesquels nous tirions de notre mieux, sans toujours réussir à les abattre.

Nos fusils à deux coups étaient chargés d'un côté à balle, et de l'autre à plomb de chasse : de cette manière nous nous trouvions prêts à tout hasard.

Au moment où les limiers étaient découplés et lâchés dans le fourré, le piqueur découvrit une carcasse de lièvre à moitié dévorée, encore fraîche, ce qui nous prouva qu'un chat sauvage avait osé commettre cet acte de braconnage. Au même instant les chiens trouvèrent la piste, et quelques minutes après ils lançaient l'animal, qui passa devant nous rapide comme une flèche, et alla disparaître au centre d'un bouquet de bois impraticable pour des chrétiens.

Nous nous hâtâmes d'entourer le buisson, tenant nos fusils en joue et cherchant à pénétrer l'obscurité du feuillage ; mais cela n'était pas facile. Le chat se tenait dans son fort et n'en voulait pas sortir ; les chiens faisaient de nombreux efforts pour se frayer un passage à travers ces épines.

Soudain un coup de fusil se fit entendre, suivi d'un autre.

« Ah ! s'écria l'un de nous, est-il mort ?

— Il a du plomb, » répondit une voix.

C'est possible ! pensai-je en moi-même, mais on ne le dirait pas, car les chiens hurlent de plus belle.

Pan ! voilà un troisième coup ! « Qui a tiré ?

— Le juge Daniel, répondit le veneur, qui se trouvait à quelques pas de moi.

— Sentence de mort, cela va sans dire, répliquai-je à mon voisin, les gens de loi n'en font pas d'autres. »

Il n'en était rien, les limiers s'égosillaient encore à ne pas s'entendre.

Mais quel est ce piétinement? C'était celui de la monture du juge Daniel. Peu accoutumée aux détonations des armes à feu, et ne se laissant point émouvoir par les « goddams » répétés de son cavalier, le cheval l'emportait au loin du côté de son écurie, où il espérait, avec raison, trouver la plus parfaite tranquillité.

« Bon voyage! juge Daniel; ne vous cassez pas le cou, nous chasserons seuls. »

Patatras! le voilà désarçonné. Le cheval, indocile et victorieux, se sauvait au grand galop; mais le juge, loin de faire attention à nos sarcasmes, remontait sur l'animal du veneur, lequel, sans se faire prier, lui offrait sa place en selle.

Bon! voilà une autre détonation.

« C'est le docteur, cria une voix, qui fait prendre une médecine à maître Tom! Il n'en mourra pourtant pas, le gredin! Je commence à croire que la bête a un talisman... sous la queue. »

Et chacun de nous de rire de cette plaisanterie. Le docteur lui-même ne s'en fit pas faute.

Les chiens renouvelèrent l'attaque; leur voix était plus forte, plus acharnée. Dans ce moment, entre les branches d'un tulipier, j'aperçus un corps velu qui se hissait avec toutes les précautions nécessaires. Je tirai en grande hâte; un miaulement étouffé se fit entendre : Tom était mort. Je lui avais donné le coup de grâce.

Le veneur, à l'aide de son *bowie-knife*, put se faire jour à travers la clairière, et s'emparer du chat, qu'il déposa à mes pieds.

Cet animal gigantesque pesait quatorze livres, et, tandis que nous l'examinions, tout en empêchant les chiens de déchirer sa splendide fourrure, le juge Daniel s'approchait à son tour et s'écriait :

« Mais, de par tous les diables! ce n'est pas là le chat que j'ai tiré : celui-ci est un léopard, tandis que l'autre était plus gros, plus noir; je l'ai bien vu au moment où il roulait à terre, après la détonation de mon coup de fusil.

— Je pense comme vous, juge, ajouta le docteur, j'ai tiré sur un chat noir ; les chiens ont changé nos chats au milieu de ce buisson, que le diable confonde !

— Tant mieux, Messieurs, fis-je à mon tour, nous aurons alors deux chats au lieu d'un. Çà, là, mes chiens ! çà, là, tayaut ! » Et je poussai les limiers vers le bois touffu, à l'endroit où le juge avait fait feu sur le quadrupède noir. Mais les chiens retournaient vers mon chat, et ne voulaient pas écouter le veneur, qui les ramenait en vain vers la seconde piste.

« Maugrebleu ! disait le juge, j'ai donc eu la berlue? »

Nous voulions donner la curée aux chiens : le piqueur se mit donc sur-le-champ à écorcher l'animal. Lorsqu'il eut entamé la peau, après avoir mis l'échine à découvert, il nous fut facile de reconnaître que ce chat était bien le même que celui sur lequel nous avions tiré chacun à notre tour. Sur les six coups de fusil, quatre avaient porté, et les trous des balles prouvaient que le juge, le docteur, notre hôte et moi, nous avions fait feu sur le même animal.

Le flair de nos chiens était donc meilleur que la vue du docteur, qui confessa son erreur lorsque dans le corps de l'animal on retrouva sa balle, d'une forme toute particulière, logée dans le train de derrière, entre deux tendons. Selon toute probabilité, mon chat avait le poil changeant, et il appartenait à la race des caméléons.

J'avoue que je ne me lassais pas d'admirer les griffes coupantes et pointues de cette bête gigantesque dans son espèce ; sa tête plate, ses yeux verts, ses dents aussi aiguës qu'un poinçon, son pelage rougeâtre, moucheté de blanc et diagonalement traversé de bandes noires. Enfin, lorsque l'opération de l'écorchement fut terminée, quand les chiens eurent dévoré les entrailles fumantes de la bête, dont le corps fut pendu à une branche d'arbre, je pliai la peau, que le veneur glissa dans un sac de toile fait pour cet usage, et, chacun remontant à cheval, nous continuâmes la chasse, tirant par-ci par-là une gelinotte ou une bécassine dans les *swamps* que nous traversions.

En chevauchant ainsi, nous parvînmes dans un bas-fond maré-

cageux et couvert d'arbustes touffus, à travers lesquels nous éprouvions de grandes difficultés à pousser nos montures.

Là, nos chiens recommencèrent à donner de la voix : chacun de nous se posta de son mieux, et de temps à autre nous nous levions sur nos étriers pour voir de plus loin et découvrir, si faire se pouvait, quel animal avait été levé par notre meute. Mais le fourré avait l'épaisseur d'une muraille, et l'on ne pouvait rien voir. Nos chiens hurlaient, les yeux hors de la tête, tournant devant nous, près de ce bois impénétrable à nos pieds comme à nos yeux. C'était un composé de sable mouvant et d'eau au milieu duquel des ronces avaient tissé leurs branches épineuses autour de bouleaux aussi droits que des roseaux, dont la cime s'élançait vers le ciel. Ce fort, et c'en était un, était aussi imprenable que ceux... de Kronstadt.

Enfin les chiens s'arrêtèrent : leur voix saccadée et les efforts qu'ils faisaient pour entrer dans le fourré nous prouvèrent qu'ils avaient découvert la retraite de l'animal, quel qu'il fût, et qu'ils le serraient de près.

Le planteur notre hôte, M. Potter, mit en joue, lâcha la détente, et lorsque la commotion produite par la détonation se fut évanouie, nous entendîmes distinctement un bruit de branches cassées, suivi de la chute d'un corps dans une flaque d'eau.

Les limiers s'élancèrent hurlant comme des enragés, et dans la route qu'ils se frayaient à travers les épines se glissa le piqueur, qui parvint à arracher à leurs pattes et à leurs dents un second chat, plus petit que le premier, mais d'une robe très-éclatante en couleurs et bariolée de dessins bizarres.

Ce n'était point encore assez pour nous ; aussi fut-il décidé que nous irions en avant, sans songer aux difficultés de la route.

« Partons, Messieurs, s'écria le docteur, je réponds de la vie, et plus encore de la santé de tout le monde ! Hallo ! voici nos chiens qui donnent de la voix. Bravo ! mes *dogs*, bravo ! »

Et nous lançâmes nos chevaux au petit trot, sur un terrain plus sec, plus ouvert, une sorte de jardin anglais sauvage, moitié bois, moitié gazon, tandis que le piqueur indiquait les

phases de la chasse au moyen des paroles suivantes : « Ça va !... Bien !... Allons, Bello !... Par ici, Anbelle !... Ah ! ils vont à droite... Bon, ils reviennent par ici... Voyez-les !... Garde à vous, gentlemen !... Comme ils aboient !... Ferme !... Trouvez-le !... Bien !... Ça y est ! »

Pendant ce soliloque, la meute avançait toujours, suivie par tous les chasseurs et le piqueur même, qui courait aussi vite que nous, tout en discourant à sa manière. On parvint ainsi près d'un tiré fort épais, où la piste était si fraîche que les chiens n'hésitèrent point un seul instant.

M. Potter nous criait, dans son ardeur sans pareille pour ce sport vraiment plein d'attrait :

« Prenez garde, mes amis, ne gênez pas mes limiers, ne les coupez pas ainsi ; restez avec moi. Écoutez la voix particulière des chiens à ce moment où ils sont près de la bête. C'est la clef de sol ! Je la reconnais, et certes ce n'est pas un cerf qu'ils poursuivent ; j'en suis sûr maintenant. Tout me porte à croire que c'est un chat. Gare à cet arbre renversé.

« Bien sauté, docteur !

— Très-bien aussi, monsieur le Français ! »

Et, dociles à la voix de notre chef de file, nous arrêtions nos chevaux devant un autre fourré, bordé d'un côté par une mare

couverte de roseaux. Le fourré était composé de palmiers nains, de chênes, de cèdres et de caroubiers entremêlés de lianes et de vignes sauvages. Par intervalles, il y avait des éclaircies à travers lesquelles nous espérions découvrir l'animal. Chacun choisit sa place, l'œil au guet, le fusil à l'épaule.

Cependant l'ardeur des chiens se ralentissait : on aurait dit qu'ils avaient perdu la piste. Le piqueur les ramenait bien sur la première voie, puis ensuite il leur mettait le nez sur toutes les clairières; ses efforts étaient inutiles. Nous allions donner notre langue au... chat, quand tout à coup le noble Black décocha un seul coup de gueule qui à lui seul valait... un long poëme. Le voilà qui se mit à courir sans s'arrêter, jusqu'à une barrière faite de blocs de bois et de pieux, marque de limite d'une propriété. *Eureka!* il avait retrouvé la piste.

Tout portait à croire que, tandis que nous courions autour du fourré, suivant des yeux les ébats de nos chiens, le chat, car c'en était un, se dérobant à notre vue et au flair de la meute, s'était glissé de branche en branche, sans toucher le sol, afin de profiter de cette pause pour gagner le bois voisin, derrière la *fence* dont je viens de parler.

Black, le nez en l'air, avait découvert cette frauduleuse escapade, et le bon chien nous avait remis sur les traces de la bête.

Nous continuâmes donc notre poursuite, lorsqu'au détour du bois un coup de feu se fit entendre, tiré par un nouveau chasseur, un voisin de M. Potter, qui venait rejoindre la chasse. Il avait aperçu le chat au moment où il cherchait à s'échapper. Malheureusement, son fusil était chargé de petit plomb : l'animal avait été piqué... au vif, mais non blessé.

Devant nous, à peu de distance, le chat s'était hissé sur un arbre et sautait de branche en branche, n'osant plus descendre à terre.

Voudrait-il nous jouer encore un tour de sa façon? pensai-je. Allons, mon petit tigre, cette fois tu ne nous échapperas pas!

Chacun de nous mit pied à terre, attacha son cheval à un

arbre, et, sans plus tarder, nous restâmes immobiles, la détente à l'index, épiant l'occasion favorable. Trois coups de fusil résonnèrent à la fois, mais l'animal n'avait pas été atteint.

« Bon! je le vois, m'écriai-je; il s'élance sur une haute branche. C'est à mon tour. »

Mon fusil était chargé de six chevrotines, je tirai! Le chat grimpa plus haut. J'avais encore un coup à décharger, et choisissant le moment où maître Tom allait sauter sur un arbre voisin, je lâchai la détente : j'eus la satisfaction de le tuer *à la volée*, et de le voir tomber de cinquante pieds de hauteur, devant nos camarades réunis tout exprès pour applaudir à mon adresse, dans les gueules de nos chiens, qui paraissaient ouvertes juste à point pour le recevoir.

Hélas! mes chers lecteurs, ce chat, c'était... une chatte bien plus petite que mon gros matou nº 1, mais, en revanche, elle était plus belle et d'une fourrure bien plus brillante que son congénère.

Notre admiration pour ce dernier animal fut de courte durée, car le soleil déclinait vers l'horizon, et nous avions à franchir cinq milles pour retrouver notre dîner et les charmantes créoles, filles de notre hôte, à qui nous allions offrir les dépouilles de nos trois chats.

Voilà donc nos chevaux lancés au galop, et lorsque nous entrâmes dans la longue avenue plantée d'acacias qui donnait accès devant la pelouse de Potter's Cottage, une fanfare sonnée par l'un de nous annonçait à la fois notre retour et notre victoire.

La nappe était étendue sur la table, le couvert mis et le dîner prêt. Bientôt chaque chasseur fit, en bien mangeant, l'éloge des plats préparés avec soin par le cordon-*noir* de notre hôte, à qui je dédie aujourd'hui ce chapitre de mon volume, souvenir lointain d'une amitié sincère et toujours présente : l'amitié de l'estomac !

LES BOUQUETINS

En remontant le cours de la rivière Arkansas, qui a donné son nom à l'un des plus vastes territoires de l'Amérique du Nord, incorporé il y a trente années dans la république des États-Unis, le voyageur arrive bientôt au pied des montagnes Masserne, pics escarpés qui sont la continuation de la chaîne des montagnes Rocheuses, les steppes du nouveau monde. Ce pays désert, dont le sol n'est foulé que par quelques tribus indiennes et de nombreux animaux, les seuls êtres qui donnent un aspect de vie à ces solitudes, est couvert pendant huit mois de l'année par un tapis immaculé de neige épaisse. Plusieurs glaciers alimentent des cascades et des courants d'eau qui vont se perdre au milieu des vastes prairies du Sahara américain.

Les ours abondent dans les ravines des montagnes Masserne;

les coqs de bruyère (*grouses*) se rencontrent à chaque pas sous les couverts de cotonniers, de cèdres et de chênes nains qui croissent entre toutes les fissures des rochers. Les raccoons, les couguars, les coyotes se disputent des proies sans nombre; les oies, les dindons, les *quails*, les grues, les autruches [1] même, car il y a des autruches aux États-Unis, pullulent dans tout le territoire, pour le plus grand plaisir des chasseurs attirés par l'abondance du gibier.

Mais le quadrupède le plus élégant, et dont les hardes innombrables paissent en toute liberté sur les cimes gazonnées de la Suisse des États-Unis, est, sans contredit, le bouquetin [2], appelé par les Indiens Shoshones et les Peaux-Rouges Creeks : *apertachoekoos*, et par les naturalistes *sprong-horn* (antilope américaine).

Les pionniers qui faisaient partie de l'expédition des colonels Lewis et Clarke, pendant leur voyage à travers les prairies situées entre la chaîne des Masserne et celles dites des montagnes Rocheuses, ont été les premiers à décrire ce gracieux animal. Comme les chamois et les isards, les bouquetins d'Amérique sont si craintifs et si méfiants, qu'ils ne se reposent jamais qu'aux sommets des précipices et des arêtes d'où ils peuvent dominer tous les chemins aboutissant aux roches qu'ils occupent. Leur vue est si perçante et leur odorat si subtil, qu'il est toujours fort difficile de les approcher à portée de fusil. A

1 J'ai vu entre les mains d'un naturaliste de New-York deux autruches, mâle et femelle, qui avaient été tuées dans l'Iowa, près du fort des Moines. Elles avaient cinq pieds de hauteur et quatre pieds et demi de longueur, de l'estomac à l'extrémité de la queue. Leur bec mesurait cinq pouces et était fort pointu. A peu de différence près, elles ressemblaient aux autruches d'Afrique. Elles avaient été achetées 1000 dollars (5200 fr. environ).

2 Nul animal n'est plus gracieux de forme et de gentillesse que le bouquetin d'Amérique, dont les couleurs brunes, noires, rougeâtres et blanches diaprent un pelage long et soyeux. Le mâle est toujours plus gros que la femelle. Derrière chacune de ses oreilles se trouve une petite place noire d'où suinte une liqueur visqueuse dont l'odeur est souvent insupportable. Un bouquetin pèse ordinairement de soixante-dix à quatre-vingts kilogrammes.

peine ont-ils compris le danger qui les menace, qu'ils s'élancent et passent devant les yeux du chasseur avec plus de vitesse qu'un oiseau au vol.

Tous les soirs, les hardes de bouquetins quittent avec précaution les plateaux escarpés, descendent dans les plaines qui s'étendent au pied des montagnes, et chaque tête marche à la file l'une de l'autre pour aller se désaltérer à la source la plus prochaine. Mais le moindre danger menace-t-il la harde, le mâle, qui marche en tête, pousse un cri aigu, et soudain, retournant sur eux-mêmes, comme le ferait un corps d'armée discipliné, tous les animaux détalent avec la rapidité de l'éclair, le mâle restant toujours à l'arrière-garde, prêt à se livrer aux atteintes du chasseur ou d'un ennemi quelconque, ce qui lui arrive très-souvent.

J'ai entendu raconter au colonel Karney qu'un jour, pendant son voyage à travers les prairies, ayant poursuivi une harde composée de sept bouquetins, il parvint à la rejoindre, à contre-vent, sur une hauteur qui surplombait une chute d'eau dont le fracas devait amortir le bruit de sa marche. Le mâle du troupeau faisait sentinelle et se promenait autour du rocher au milieu de six chèvres. Tout à coup le vent vint à changer et apporta au bouquetin l'odeur humaine, qui trahit la présence du colonel. Aussitôt un sifflement aigu se fit entendre, et les sept animaux disparurent au loin comme une vision. Courir au sommet du rocher qui s'élevait à deux cents pas devant lui, plonger ses regards dans la campagne environnante, fut pour le colonel Karney l'affaire d'un instant; mais les animaux avaient déjà franchi l'espace d'un demi-kilomètre, et quand le chasseur essoufflé, n'en pouvant plus, arriva à l'endroit qui servait de pacage aux bouquetins, il les aperçut au moment où ils disparaissaient à l'entrée d'une ravine au fond de laquelle n'aboutissait aucun sentier visible. Avaient-ils franchi en sautant les cinquante mètres qui s'élevaient du fond de la fissure au sommet du roc? étaient-ils parvenus dans les profondeurs de l'abîme par une route connue d'eux seuls? nul ne pouvait le dire, et les compagnons du colonel ne surent point le découvrir. Cette fuite

tenait du miracle, tant elle était incompréhensible et inexplicable.

Un autre jour, le colonel Karney rencontra sur les bords du Missouri un troupeau de bouquetins que la chaleur et la sécheresse avaient forcé de venir s'y désaltérer. Une tribu de cent cinquante Indiens les avait entourés et poussés jusque dans la rivière. Là ces quatrupèdes, qui redoutent l'eau presque autant que le feu des carabines, devinrent presque tous victimes de leur imprudence. « Et, disait le narrateur, c'était un spectacle curieux que de voir soixante-dix-neuf victimes dont les cornes polies s'alignaient les unes à côté des autres. »

Les bouquetins tombent souvent dans les piéges que les Indiens tendent à leur curiosité, en se cachant derrière un arbre et en agitant un morceau de drap ou un mouchoir blanc. On voit alors l'animal s'avancer jusqu'à ce qu'il arrive à la portée de la carabine du chasseur.

Parmi tous les Indiens de l'Amérique du Nord, les Peaux-Rouges Shoshones sont les plus habiles à la chasse du bouquetin. Lorsqu'ils parviennent à entourer une harde, ils la pourchassent devant eux de manière à la conduire au milieu de la plaine. Là seulement, montés sur d'excellents chevaux, ils se divisent trois par trois, et successivement poursuivent ces animaux effrayés, qui trouvent toujours à chaque détour d'un sentier trois nouveaux ennemis devant lesquels ils sont forcés de faire volte-face. Poursuivis de toutes parts, les animaux ne savent bientôt plus quelle direction suivre, et chacun d'eux devient la proie du chasseur, qui les abat à coups de flèches.

Au nombre des passagers du paquebot *l'Argo*, à bord duquel je me rendais aux États-Unis en 1841, se trouvait un Suisse d'Appenzell, dont le visage ouvert, les bonnes manières et l'affabilité naturelle m'avaient séduit de prime abord. Sa cabine, par un heureux hasard, se trouvait à côté de la mienne, que je partageais avec un missionnaire se rendant au Canada pour y prêcher la religion catholique aux Peaux-Rouges des déserts du nord. Une intimité charmante régna bientôt entre le Suisse et moi, et nous étions si souvent ensemble, sur le pont, à table,

assis l'un à côté de l'autre, que le jésuite, avec une bonne grâce parfaite, m'offrit de prendre la place de mon nouvel ami et de lui céder son cadre. L'échange fut fait séance tenante, et j'aidai moi-même au déménagement.

Nous voilà donc installés, M. Simonds et moi, dans la même cabine, heureux de nous trouver seuls tous deux pour causer, rêver et « poétiser » ensemble. Il est vraiment rare dans la vie de trouver son *alter ego*, un ami qui pense comme vous, dont les goûts soient les mêmes, les principes identiques, les rêves aussi aventureux; eh bien! cet « oiseau rare » je l'avais découvert, et sans être parfaits l'un et l'autre, nous nous convenions en tous points.

La chasse et son entraînement irrésistible servaient souvent de texte à nos longues causeries du soir sur le gaillard d'arrière. M. Simonds, dès sa sortie du collége de Fribourg, était allé rejoindre son père, riche fermier qui exploitait alors une immense étendue de terrains entre Glaris et Schwitz, à quelques milles des Alpes, près du mont Saint-Gothard. La vie de pasteur et de chasseur, quelque rude qu'elle soit, avait été de prime abord sympathique à mon jeune Suisse : il avait accepté avec joie les devoirs de la profession qu'il embrassait sans l'avoir choisie, par cette même raison qu'elle s'adaptait à ses goûts et à son naturel. Le gibier abondait sur tout le territoire cultivé par la famille Simonds, et le fils aîné du fermier était bientôt devenu le plus habile tireur du pays. La chasse aux chamois, fort nombreuse il y a vingt ans dans la partie des Alpes qui avoisine le mont Saint-Gothard, était celle que préférait le jeune Simonds, dont le nom était célèbre parmi tous les habiles tireurs du canton.

Il n'entre pas dans le cadre de cet article de raconter les causes qui amenaient en 1841 M. Simonds aux États-Unis; il me suffira, pour l'intelligence du récit qui va suivre, de dire que mon ami, après avoir perdu tous les membres de sa famille, émigrait en Amérique, emmenant avec lui plusieurs bergers de son pays et allant fonder avec eux une colonie sur les limites des prairies du West.

A New-York, nous nous séparâmes, bien à regret, M. Simonds et moi; lui allait droit au but, vers l'inconnu; moi, je restais au milieu d'inconnus dans un monde à moitié civilisé. Nous nous promîmes de nous écrire; j'engageai même ma parole d'aller un jour ou l'autre rendre une visite au trappeur européen, quel que fût le lieu où il aurait construit son *log cabin*, et chacun de nous tint rigoureusement sa promesse.

C'était en 1845 : M. Simonds, établi sur les penchants ouest des monts Masserne, à l'angle nord de l'État de l'Arkansas, sollicitait depuis trois ans « le plaisir » de ma visite dans sa plantation agreste, qu'il avait baptisée d'un nom cher à ses souvenirs : *Appenzell-Bottom* (la vallée d'Appenzell). Les vacances étaient arrivées, je me décidai un matin à me hasarder dans un chemin de fer, et me voilà en route pour la Suisse américaine. Dix jours après mon départ de New-York, j'étais arrivé à Fayetteville, et le lendemain, au coucher du soleil, mon guide m'amenait sur les bords d'un petit lac entouré de magnifiques peupliers couverts d'oiseaux aquatiques de toute sorte et presque apprivoisés, à l'extrémité duquel s'élevait un chalet suisse très-habilement construit. Çà et là, de petites cabanes, destinées aux usages domestiques de la ferme, ajoutaient au pittoresque de ce paysage. C'était la demeure de mon ami Simonds.

Quelle joie nous eûmes à nous revoir! Comme les heures qui suivirent cette réunion s'écoulèrent rapides et trop courtes! Je laisse à penser à mes confrères en saint Hubert toutes les questions adressées par moi à ce hardi pionnier qui n'avait pas reculé devant un exil au milieu d'un désert, et qui vivait là, seul, en garçon, avec une vingtaine de nègres vaquant aux travaux de la ferme et sept bergers de son pays, tous *bachelors* comme leurs maîtres, dont les seules occupations étaient de veiller à la garde d'un nombreux troupeau, qui prospérait d'une manière surprenante sur les pâturages d'Appenzell-Bottom.

Naturellement notre conversation roula sur la chasse, et entre autres sports dont mon hôte me promit la jouissance, il mentionna une battue aux bouquetins sur les pics Masserne. J'avais

entendu parler en Europe de la chasse aux chamois et aux isards sans l'avoir jamais faite : aussi cette proposition me remplit-elle d'une grande joie.

A quelques jours de là, tous nos préparatifs étant faits, il fut décidé que nous irions rejoindre les bergers de M. Simonds, et nous partîmes tous deux, un dimanche soir, mon hôte et moi, afin d'aller demander un gîte à un voisin dont la métairie était située à cinq milles d'Appenzell-Bottom. Le compatriote et l'ami de M. Simonds était un vieillard septuagénaire, entouré d'une famille nombreuse, dont l'hospitalité fut « suisse » dans toute l'expression du mot.

Dans ces lieux relégués au centre des prairies du nouveau monde, où l'influence délétère des populations européennes n'a point encore pénétré, où les mœurs sont à la fois pures et patriarcales, les usages religieux du vieux continent sont observés avec une scrupuleuse fidélité. Aussi, après le repas du soir, l'aïeul prit-il une bible de Luther, pour lire à haute voix un chapitre dans le livre ouvert au hasard. Les femmes, quittant leurs travaux, s'étaient assises autour de leur père, toutes d'un côté; les hommes en avaient fait autant, et nous les avions imités, Simonds et moi, quoique appartenant à une religion différente.

Le lendemain matin, bien avant l'aube, armés de nos fusils, chargés de nos gibecières, nous avions découplé nos chiens pour nous remettre en route. Le sentier que nous gravissions avec peine était tortueux et peu frayé. Une nuit profonde s'étendait dans ces gorges aux abîmes dangereux : tout autour de nous se hissaient des roches sombres et ardues, éclairées par les pâles rayons d'une lune à moitié voilée par les nuages. On aurait pris volontiers ces blocs de pierre, eu égard à leur forme capricieuse et imposante, pour des géants préposés à la garde des montagnes.

Devant nous, au bruit de nos pas, fuyaient des oiseaux nocturnes, qui, voltigeant sur nos têtes, disparaissaient bientôt dans l'obscurité. A mesure que nous montions, le jour paraissait s'élever avec nous : les étoiles disparaissaient absorbées dans

l'azur éthéré; la lune, blanche et pâle comme un fantôme qui s'évanouit, semblait fuir derrière les pointes élevées de la chaîne des Masserne.

Nos chiens, libres et abandonnés à eux-mêmes, faisaient souvent voler hors de portée des gelinottes, cachées sous quelque roche ou dans les branches des *whortleberries* (les airelles) qui tapissaient les parois abritées contre le vent. Enfin, le soir, après une marche fort pénible, nous arrivâmes aux bergeries de mon ami Simonds, situées sur une des « tables », vastes plaines au sommet des montagnes Masserne.

Chaque année, au mois de juin, les bergers d'Appenzell-Bottom conduisaient leurs troupeaux sur cet immense plateau pour les faire pacager. Au sommet d'une éminence préservée des coups de vent par une roche granitique, ils avaient construit des huttes à moitié creusées dans la pierre et recouvertes de toits en terre, dont l'existence ne pouvait être soupçonnée que par ceux mêmes qui les avaient bâties. Ces cabanes étaient dispersées de manière à entourer le troupeau et à le défendre, en cas d'attaque, contre les coyotes, très-nombreux dans ces parages. Un fagot d'épines de *whortleberries* fermait l'entrée basse et étroite de ces abris primitifs.

Ce qui me fit découvrir ces huttes, ce fut l'épaisse fumée qui s'échappait de l'une d'elles. En nous approchant du seuil, nous fûmes reçus par un des bergers, qui nous attendait depuis la veille, prévenu de notre arrivée par un des nègres que M. Simonds avait envoyés en avant avec des vivres et des munitions.

Le pâtre de Masserne était un homme dans toute la force de l'âge ; il paraissait avoir une quarantaine d'années ; son visage hâlé, ses cheveux longs et frisés retombant sur le cou, lui donnaient un air presque farouche, sans compter que ses vêtements, faits de fourrure et l'enveloppant de la tête aux pieds, l'auraient fait prendre pour un ours de la plus belle venue. Il avait été laissé dans les huttes pour préparer la nourriture de ses compagnons, et nous étions à peine assis sur le devant de la porte de la résidence principale de ces montagnards, que les autres bergers débouchèrent par un des « cols » de la « table », escortant et poussant devant eux un troupeau de dix mille moutons, chèvres, alpagas, vaches et taureaux. C'était vraiment un spectacle remarquable que celui de tous ces animaux domestiques, s'acheminant à pas lents, faisant « sonner leurs sonnettes », maintenus dans un ordre parfait par une douzaine de chiens énormes, aux queues panachées, au pelage noir comme du jais. En peu de temps le troupeau fut parqué pour la nuit, et alors chaque berger songea à son souper. C'était le moment au « rapport, » et il se fit pendant que chacun d'eux mangeait une bonne soupe d'oignons et un morceau de viande bouillie, que le maître arrosa d'une rasade de brandy.

Un troupeau de dix-neuf bouquetins avait été « revu » à cinq milles de la bergerie, paissant tranquillement sur une « table » escarpée, bordée d'un côté par un ravin, au fond duquel coulait un torrent alimenté par les sources et les neiges de la chaîne Masserne. Depuis cinq jours ils n'avaient pas quitté ce pacage, et le matin même, avant midi, un des bergers les avait aperçus, paisiblement couchés dans l'herbe, protégés par une sentinelle qui veillait sur le sommet du roc.

On décida à l'instant même qu'on partirait avant le jour pour se rendre directement au Pic-du-Diable (*Devil's peak*), car c'est ainsi que les bergers avaient appelé le plateau sur lequel nous devions le lendemain tenter la chasse aux bouquetins.

Le soleil se leva radieux, la journée était magnifique, et quand les premiers rayons dardèrent au sommet des pics neigeux des Masserne, nous étions tous postés, M. Simonds, un des ber-

gers, le nègre de mon hôte et moi, aux différents passages de la « table. » Le pâtre qui devait conduire la chasse m'avait placé près d'une crevasse large d'environ huit mètres, de laquelle mes yeux, de peur de vertige, se refusaient à mesurer la profondeur. Après m'avoir recommandé d'observer le plus profond silence, et de garder une immobilité parfaite, tout en me tenant prêt à tirer, il me quitta pour aller rabattre le gibier.

Une demi-heure se passa dans cette attente. Je m'étais muni d'une lunette d'approche, et je regardais en vain, pour tuer le temps, sur les rebords, au sommet des précipices. Enfin, j'aperçus bondir un bouquetin à près d'un quart de lieue, et ce premier animal fut bientôt suivi de cinq ou six autres, qui s'arrêtèrent l'oreille au guet, l'œil grand ouvert, le nez au vent, piétinant de temps à autre et prêts à s'élancer. Le moment était solennel : ma joie ne se contenait plus.

Par un phénomène très-ordinaire dans les chaînes des Masserne, un brouillard assez épais nous enveloppa tout à coup; la chaleur était accablante, tout présageait un orage qui ne tarda pas à éclater. Le tonnerre gronda sourdement sur nos têtes, à nos côtés, sous nos pieds : j'étais abrité sous un cèdre aux branches touffues, persuadé que la foudre n'atteindrait pas un arbre résineux. Hélas! je l'échappai belle! le feu du ciel tomba à trente pas de moi et fendit une roche énorme. L'obscurité profonde qui régnait autour de moi, les volées de corneilles qui tourbillonnaient sans savoir où trouver un abri, tout semblait se liguer pour rendre la scène que je cherche à décrire horrible et sublime à la fois.

Bientôt de larges gouttes commencèrent à tomber, les ravins se changèrent en d'innombrables torrents, en cascades mugissantes, entraînant tout ce qui se trouvait sur leur passage. On eût dit que le cèdre qui me protégeait contre le déchaînement de la tempête, fouetté par la pluie et agité par le vent, poussait des cris plaintifs. L'eau ruisselait de toutes parts à travers ses branches feuillues.

Peu à peu cependant un vent du nord se leva, qui chassa les nuages; le soleil reparut, et la nature rentra dans son calme pri-

mitif. J'aperçus bientôt le berger au sommet d'un des mamelons qui surplombaient la « table, » et quelques secondes après cinq coups de fusil furent répercutés par tous les échos des montagnes. Le pâtre, pareil à une statue, se tenait debout sur une roche : je le vis me faire signe de la main, mon cœur battait à tout rompre, mes yeux s'ouvraient larges et immobiles. Je tenais mon fusil à deux coups prêt à faire feu. Enfin, cinq bouquetins bondissent à vingt pas de moi; j'en choisis un, je le vise : mon fusil ne part pas. Je tire alors la détente du second coup, et l'animal tombe foudroyé à quelques lignes de l'abîme, au-dessus duquel les quatre autres s'élancent et disparaissent le long d'un sentier taillé dans le roc, sur l'autre bord.

J'aurais dû me trouver très-satisfait du coup heureux qui me mettait ainsi à même de me glorifier de la mort d'un bouquetin : eh bien! je le confesse, je regrettais ma mauvaise chance, je maudissais l'humidité qui avait pénétré sous ma capsule et avait annihilé le pouvoir de la poudre fulminante. Au lieu d'un bouquetin, j'aurais voulu en tenir deux.

Je hélai les autres chasseurs, qui arrivèrent bientôt près de moi. M. Simonds avait fait un coup double, son nègre avait aussi tué un bouquetin, mais l'animal, frappé au défaut de l'épaule, bondissant de rochers en rochers, était allé se perdre dans les eaux d'un torrent. Quant au berger, il avait vu trois bêtes de la harde, mais sans pouvoir les ajuster à portée.

Bref, nous revînmes aux huttes de la bergerie avec trois énormes quadrupèdes, dont les cornes brillaient au feu du soleil couchant comme si elles eussent été déjà polies par les mains de Verdier.

LE PECCARI

Tous les animaux, en général, se trouvent saisis d'une terreur panique à la décharge d'un coup de fusil, et s'ils ont échappé au plomb meurtrier, ils fuient comme ils peuvent, avec toute la rapidité que leurs pieds ou leurs ailes donnent à leur frayeur. Le peccari est le seul peut-être dans la nature qui ne peut être accusé de cette pusillanimité. Je dirai même plus, il m'a été prouvé que si le bruit d'un coup de fusil ressemblait à celui des détonations volcaniques de l'Hécla ou du Chimborazo, au lieu d'être tout simplement une explosion très-ordinaire, le peccari sentirait redoubler sa rage, et deviendrait plus irrité à mesure que le danger augmenterait. Cet animal semble être tout à fait insensible à ces influences nerveuses, à ces soubresauts inévitables que le bruit, sous quelque forme qu'il se produise, fait éprouver à l'homme et à la bête. Quoique la taille du peccari ne dépasse pas ordinairement soixante centimètres de hauteur et un mètre de longueur du groin à la naissance de la queue, il n'en

est pas moins un des animaux les plus dangereux de l'Amérique du Nord.

Les peccaris vivent en troupeaux dont le nombre varie de dix à cinquante. Leurs mâchoires sont ornées de boutoirs pareils à ceux du sanglier, mais droits au lieu d'être recourbés comme ceux de leurs congénères, et ils sont, peut-être à cause de cette forme, plus terribles et plus meurtriers. Ces défenses redoutables, aussi tranchantes que la lame d'un rasoir, ont une longueur qui varie de dix à douze centimètres. Les mouvements des peccaris sont rapides comme ceux d'un écureuil; la force de leurs épaules, de leur cou et de leur tête est telle, que rien ne peut résister à leur impétueuse attaque. L'expérience a prouvé aux chasseurs que, les peccaris n'hésitant jamais à s'élancer sur ce qui s'oppose à leur passage, être animé ou objet sans vie, avec ou sans provocation, le plus sûr moyen est de fuir lorsqu'on les rencontre. Comme ils se ruent habituellement en masse sur ce qui gêne leur marche, et qu'ils se battent jusqu'à ce que le dernier d'entre eux soit tué, il est absolument inutile de leur faire tête, car ils couvriraient de blessures l'homme ou l'animal, quelles que fussent sa force et sa taille, et la victoire coûterait plus qu'elle ne vaudrait.

Tout fuit donc à la rencontre de ces animaux, hommes, chiens et chevaux; c'est un sauve-qui-peut général, et le peccari américain est la terreur des Nemrods du nouveau monde.

Cet animal bizarre est sans contredit l'intermédiaire du genre cochon domestique et du sanglier des bois. La forme de son corps se rapproche plus de celle du porc; mais ses soies, clair-semées sur une peau rugueuse, ont la faculté de se hérisser comme les piquants du porc-épic aussitôt que la colère se manifeste chez lui; et en cela il ressemble plus au sanglier qu'à tout autre de la race. Les soies du peccari sont colorées par zones, la partie la plus rapprochée de la peau étant blanche, et la pointe d'une teinte chocolat. Les peccaris n'ont pas de queue. Cet appendice est remplacé par une protubérance de chair que les nègres du Texas ont qualifiée de « nombril du... derrière. » Une autre particularité remarquable, c'est que le nombril pro-

prement dit n'existe pas chez ces animaux à sa place ordinaire. Sur le dos, au-dessus du filet, s'élève une rugosité informe contenant un dépôt de liqueur musquée qui s'évapore dès que l'animal devient irrité, comme cela arrive chez la civette et le raton musqué de l'Amérique du Sud.

Les épaules, le cou et la hure du peccari tiennent du sanglier, mais la partie extrême du groin est généralement plus délicate et plus effilée. Les pieds et les jambes sont pareils à ceux du sanglier. La nourriture qu'il préfère est celle qui se compose de baies, de glands, de racines, de cannes à sucre, de grain et de reptiles de toutes sortes.

Si nous nous sommes longuement étendu sur la conformation et sur les mœurs de cet animal, il nous reste encore à parler des habitudes bizarres qu'il met en pratique pour dormir. La bauge des peccaris est toujours située au milieu de ces canniers touffus et impénétrables qui croissent dans des endroits marécageux, autour d'arbres élevés et séculaires. Le vent et la foudre semblent s'attaquer de préférence à ces chênes et à ces érables isolés, géants des forêts du Texas, que l'on rencontre maintes fois renversés le long des rivières du pays, et recouverts d'un treillage de lianes et de vignes sauvages. Ces troncs d'arbres, qui mesurent habituellement huit à dix mètres de circonférence, sont presque toujours creux, et servent de refuge nocturne aux peccaris. Ces animaux se retirent chaque soir dans un tronc d'arbre qui peut souvent en contenir une trentaine : ils s'y abritent tous en entrant à reculons, le dernier restant le nez en dehors, et montant, pour ainsi dire, la garde.

Les planteurs du Texas, qui redoutent les peccaris, leur ont voué une haine mortelle, non-seulement à cause des ravages commis dans leurs champs ensemencés, du meurtre de leurs chiens, de la mutilation de leurs chevaux, mais encore au sujet de la ridicule position où la rencontre des peccaris les a souvent placés, c'est-à-dire l'alternative de fuir à perdre haleine, ou de se hisser sur un arbre; les planteurs, dis-je, saisissent toutes les occasions qui leur sont offertes de détruire ces

parasites dangereux. Dès qu'un d'entre eux découvre un tronc d'arbre creux qui lui paraît fréquenté par des peccaris, il organise une chasse des plus amusantes, quoique des plus dangereuses. Il faut, pour que cette chasse réussisse, que la pluie tombe, ou que le brouillard obscurcisse l'atmosphère. Habituellement, les peccaris ne quittent pas leur domicile par un temps aussi désagréable. Une demi-heure avant le point du jour, le chasseur, armé d'une carabine et de cartouches nombreuses, va s'embusquer vis-à-vis de l'entrée de la tanière

habitée. Là, caché à tous les yeux, il attend que la lumière lui permette de commencer le feu. Dès qu'il peut apercevoir les yeux perçants du peccari placé en sentinelle, et derrière lequel dorment couchés ses compagnons, il épaule son arme, vise avec soin et lâche la détente. Le coup part, et l'animal atteint par le plomb s'élance hors de l'arbre et tombe sur le sol, se démenant dans une dernière agonie.

A peine le chasseur a-t-il eu le temps de recharger sa carabine qu'un grognement souterrain s'est fait entendre, et deux autres yeux viennent se braquer à l'ouverture qui était, quelques minutes auparavant, occupée par la sentinelle. Un second

coup de feu se fait entendre, et la seconde victime éprouve le sort de la première; et ainsi de suite jusqu'à la vingtième et la trentième même, à moins qu'un des animaux, excité par les explosions fréquentes, n'attende pas le coup qui le menace, et ne fasse directement une trouée vers le chasseur, suivi de tous les autres peccaris qui étaient couchés derrière lui : auquel cas le chasseur n'a qu'un seul parti à prendre, celui de fuir à toutes jambes et de s'élancer sur le premier arbre qui se trouvera à sa portée.

Si pendant la fusillade le peccari en tête reste mort dans le tronc d'arbre et obstrue l'ouverture, l'animal couché derrière lui pousse avec son groin la masse inerte, jusqu'à ce qu'elle lui permette de trouver une issue. Comme ces animaux ignorent le danger et ne savent pas d'où il vient, ils ne connaissent point la crainte et s'élancent audacieusement, depuis le premier jusqu'au dernier, à l'encontre du péril. Jamais ils ne se jettent sur un ennemi caché à leurs yeux; leur instinct ne les guidera que si le chasseur fait remuer les branches derrière lesquelles il s'est abrité, ou s'ils entendent dans certaine direction un bruit qui indique la position occupée par celui qui les guette.

Quelque incroyables que soient les renseignements qui précèdent, je déclare solennellement que telle est la méthode de la chasse usitée par les habitants du Texas, à Canney-Creek et à Brazos-Bottom, où, vers 1848, le pays était impraticable, vu la quantité de peccaris qui l'infestaient. A l'heure qu'il est, grâce aux nombreuses chasses des planteurs et de leurs amis, les sangliers texiens sont devenus presque aussi rares que les nôtres dans les forêts du Nord. Au besoin, on les compterait.

Je n'oublierai jamais de ma vie la première aventure qui m'arriva à la chasse aux peccaris. J'avais reçu l'hospitalité chez un planteur de Canney-Creek, auquel j'avais été recommandé par son frère, qui vit encore à New-York et l'un de mes meilleurs amis. M. John Morgan avait émigré depuis 1837 au Texas, avec son frère, le plus jeune des trois, et la plantation

dont il était possesseur était sans contredit la plus belle de toute la contrée. J'étais pour ces deux hardis pionniers un pauvre chasseur; aussi se plurent-ils à m'initier aux dangers de la vie de trappeur dans ce pays primitif. J'écoutais avec un plaisir impossible à décrire de nombreuses relations de chasse, qui sont à la veillée le thème favori des habitants des frontières.

Les peccaris avaient pratiqué depuis peu de temps de très-grands ravages dans les champs de blé et de maïs de MM. Morgan, qui leur avaient fait une guerre à outrance, et naturellement ils se plaisaient à m'entretenir de leurs exploits et de leurs dangers. J'éprouvais un vrai plaisir à les entendre maugréer et sacrer lorsqu'ils me montraient leurs plus beaux chiens décousus accidentellement par les sangliers texiens; accidentellement, dis-je, car aucun chien ne se livre avec passion à la chasse du peccari, du moment qu'il y a pris part une première fois.

Un matin, M. John Morgan, en rentrant à l'heure du déjeuner, nous raconta qu'il était allé juger par lui-même des dégâts commis dans ses champs de maïs par un ours et par un troupeau de peccaris. Il avait bientôt rencontré les traces de l'ours, et tout en les suivant, il était tombé nez à nez avec un troupeau de peccaris, qui aiguisaient leurs boutoirs contre les tiges de son maïs, et coupaient tout autour d'eux comme le fait la faucille d'un moissonneur. Il était trop tard pour opérer une retraite honorable, car il avait été aperçu par les peccaris, qui, suivant leur habitude, s'élancèrent sur-le-champ à sa poursuite, grognant et faisant claquer à chaque pas leurs mâchoires l'une contre l'autre. S'arrêter pour décharger sa carabine était chose impossible; M. Morgan dut prendre ses jambes à son cou. Il s'élança dans la direction d'une barrière, et fut assez heureux pour y arriver avant que les peccaris l'eussent atteint. Il grimpa au sommet du plus haut échelon de bois dont cette barrière était faite, et sur ses talons s'élancèrent les peccaris, qui se haussèrent sur leurs pieds de derrière, déchirant le bois avec leurs boutoirs. Les échelons de la barrière étaient chironés, et M. Morgan nous assurait qu'il se trou-

vait dans la position d'une poule qui danse sur un gril de fer rouge, tandis qu'il faisait feu avec toute la rapidité possible. Déjà il avait tué plusieurs peccaris, mais la rage de ceux qui restaient semblait s'accroître. Tout à coup il sentit le bois de la barrière fléchir sous ses pieds. Avant qu'il eût pu chercher un point d'appui, il se trouva étendu sur le dos, au milieu du cannier situé par delà. Se relever et se sauver encore, avait été pour M. Morgan l'affaire d'une minute. Il était enfin parvenu à rejoindre l'habitation sans se trouver sur la route des enragés peccaris.

Nous nous hâtâmes d'achever notre déjeuner, et, mettant les morceaux les uns sur les autres pour aller plus vite, nous fîmes sur-le-champ nos préparatifs de manière à retrouver l'ours, qui était pour MM. Morgan un voisin plus dangereux que les peccaris.

Tous trois nous montâmes à cheval, précédés par un nègre qui sonnait d'une trompe creusée dans une corne de vache, dans le but, disait-il, d'effaroucher cette « vermine de porcs ».

La meute de chiens était superbe. Tous étaient dressés à la chasse à l'ours, et appartenaient à une race croisée de bouledogues et de chiens courants. Leur peau portait les traces de blessures faites par les boutoirs des peccaris et les ongles formidables des ours. Tout en avançant dans la direction de la chasse projetée, M. Morgan me donna les instructions nécessaires pour éviter une rencontre fâcheuse avec les peccaris. Il me recommandait surtout de ne pas résister, et de fuir, à moins que je ne voulusse faire écharper mon cheval, et risquer d'avoir les jambes décousues. Naturellement, je promis d'être fort prudent; mais les hurlements et les aboiements joyeux des chiens chassèrent bientôt de ma mémoire le souvenir même du dangereux gibier que nous allions attaquer.

Nous avions atteint les canniers, et nos chevaux avaient toutes les peines du monde à se frayer un chemin au milieu des lianes et des vignes qui s'entrelaçaient, et rendaient le passage impraticable. Un lézard-iguane aurait lui-même éprouvé une grande difficulté à se glisser dans les sentiers où nous

poussions nos montures. Aussi longtemps qu'il nous fut possible de rester dans les passes, tout alla bien. Nous suivions avec ardeur les limiers, qui donnaient des coups de gueule formidables; mais tout à coup un bruit terrible se fit entendre devant nous, accompagné de hurlements à faire dresser les cheveux sur la tête. Chacun de nous alors se laissa aller à son inspiration et prit le chemin qu'il crut favorable pour avoir l'occasion de tirer sur l'ours, car c'était bien là l'animal que chassait la meute.

Le cheval sur lequel j'étais monté s'élança au plus épais du fourré, se livrant à des écarts qui réclamaient toute mon habileté d'écuyer pour ne pas être jeté à bas. Pendant ce temps-là, l'ours faisait tête aux chiens, dans un endroit voisin de celui où je me trouvais. Tout d'un coup, il se précipita en avant et passa à quelques pas de moi sans que je pusse l'apercevoir, à cause de l'épaisseur du rideau de verdure qui le cachait à ma vue. Dans ce moment, mon cheval devint furieux; il me fut impossible de le diriger, je me sentis enlevé de ma selle par les lianes qui m'enlaçaient de toutes parts. Heureusement, j'eus la présence d'esprit de tirer fortement les rênes, et je retrouvai mon équilibre, sans songer même aux contusions que je venais de me faire. Le choc m'avait forcé à comprendre réellement la position perplexe dans laquelle je me trouvais, et je songeai alors à me faire jour dans le fourré au moyen de mon couteau de chasse.

Dans ce même moment, l'ours, qui avait rencontré sur ses pas mes trois camarades de chasse, revint de mon côté poursuivi par les chiens, brisant et arrachant sur son passage les cannes et les lianes. Mon cheval fut alors saisi d'une terreur qui le rendit plus furieux que la première fois. Il piqua en avant; mais, tournant et retournant pour se dégager, il se trouva bientôt pris dans un filet formé d'arbustes grimpants de toute espèce, dont la solidité eût défié le bras nerveux d'un Samson ou d'un Hercule. Dans ce moment suprême, l'ours repassa devant moi, harcelé par les chiens, qui le mordaient avec rage.

En voyant l'animal féroce, le premier qui s'offrait peut-être à sa vue, mon cheval se mit à reculer avec une force nerveuse telle, que je me sentais suffoqué et étouffé par la pression des lianes qui s'opposaient à ma retraite hors du fourré. A grands efforts, et en perdant la manche entière de mon habit, dont les lambeaux restèrent accrochés aux ronces du cannier, je parvins à dégager mon bras, et, mon *bowie-knife* aidant, je coupai tant de branches, que je réussis à sortir tout à fait du labyrinthe au milieu duquel je me trouvais. A ce moment, je pus prêter l'oreille au concert formidable de hennissements, de hurlements, d'aboiements et de glapissements que nous donnaient les chevaux, les chiens et l'ours qui faisait tête à ses ennemis. Je m'avançai de mon mieux dans la direction du combat, qui paraissait avoir lieu au pied d'un arbre gigantesque. J'entendais distinctement les cris de mes hôtes, qui, comme moi, arrivaient vers le centre des opérations.

Tout à coup, M. John Morgan et moi nous perçâmes la haie de cannes qui masquait la vue à chacun de nous. Au milieu d'un espace vide d'environ dix mètres, qui avait été fauché par les combattants, nous aperçûmes l'ours cherchant à se hisser sur le tronc de l'arbre. Les chiens, qui se sentaient appuyés par l'approche des chasseurs, avaient fait un élan suprême contre leur ennemi, ils coiffaient littéralement l'ours devenu furieux. Nous essayâmes inutilement, M. Morgan et moi, de trouver un endroit sur la peau de l'ours pour loger une balle; nous avions peur de tuer les chiens.

Du temps que nous hésitions ainsi à faire usage de nos armes, pendant que l'ours secouait les chiens à droite, à gauche, dans tous les sens, un troupeau de peccaris parut tout à coup, et chargea simultanément l'ours, les chiens et les chasseurs. Les cris, les hurlements, le sauve-qui-peut général, rien ne saurait être compris par ceux de nos lecteurs qui ne se sont pas trouvés dans une situation analogue. Les chiens, la queue entre les jambes, se précipitèrent de notre côté; l'ours, que les morsures rendaient enragé, se démenait comme pourrait faire

le diable dans l'eau bénite, et des pieds et des dents il distribuait aveuglément la mort autour de lui.

Le premier sentiment éprouvé par nous quatre avait été de la stupeur; mais bientôt la conscience du danger que nous courions nous réveilla de notre torpeur momentanée :

« Sauve qui peut! » s'écria M. Morgan d'une voix qui exprimait la colère et le fou rire. Son frère et le nègre qui nous avait suivis se joignirent à lui pour crier : « Les peccaris! les peccaris! fuyons! sauve qui peut! »

A ce cri insolite, se joignit le bruit de la décharge de nos carabines au milieu du cannier, où les peccaris se livraient à une course désordonnée. La rapidité de nos chevaux, activée par la frayeur plus encore que par nos éperons, nous ramena bientôt à la plantation de M. Morgan. Là, je pliai soigneusement dans ma valise l'habit de chasse qui devait me rappeler, au besoin, ma première rencontre avec les peccaris américains.

Peu de temps après cette aventure, je m'embarquai à Galveston pour retourner à la Nouvelle-Orléans, et de là au nord des États-Unis. Le soir, dans la cabine du steamer *the Star of the West,* un pionnier de l'ouest du Texas, qui avec ses amis était assis autour d'une table sur laquelle s'étalaient de nombreux verres remplis de « brandy-punch, » leur racontait une histoire de chasse aux peccaris que je me plais à reproduire ici, sténographiée mot pour mot.

« Je me trouvais, disait le chasseur texien, chez un de mes amis, fermier à Trinity-Swamp. Vous savez que nous autres planteurs nous sommes très-amateurs de chasse; aussi mon ami et moi nous passions toutes nos journées la carabine en main. Un matin, me promenant seul sur la lisière d'un bois, je rencontrai un troupeau de peccaris. J'ignorais alors le caractère vindicatif de ces maudits cochons sauvages; aussi je tirai imprudemment sur l'un d'eux et je le tuai. Voilà aussitôt le reste de la bande qui court sur moi et m'attaque à coups de boutoirs. J'eus beau me défendre à l'aide de la crosse de ma carabine, dès qu'un assaillant roulait à terre un autre

prenait sa place. De guerre lasse, je m'élançai vers un tronc d'arbre légèrement incliné, et me pendant à l'une des branches, je me hissai bientôt jusqu'à une fourche élevée à près de cinq mètres au-dessus du sol.

« J'étais là, je le confesse, dans une position très-pénible. Une heure, deux heures, trois heures se passèrent; aucun secours ne m'arrivait. Mes terribles assiégeants entouraient l'arbre où je me trouvais perché à l'exemple de saint Siméon Stylite sur sa colonne, et ne paraissaient pas avoir la moindre envie de se retirer. Tout à coup une idée me passa par la tête : peut-être mon ami me cherche-t-il, me dis-je; si je tire un coup de carabine, il m'entendra et viendra me délivrer. Tout en lui faisant cet appel, ne pourrais-je pas brûler ma poudre avec profit et tuer un de ces satanés peccaris? Sur-le-champ je mis ma pensée à exécution, et le plus gros de ces animaux roula au pied de l'arbre dans les convulsions de l'agonie. Une première idée en amène une autre. J'ai vingt balles dans ma gibecière, et je ne compte que dix-neuf peccaris encore sur pied autour de moi, me dis-je. Rien n'est plus facile que de les tuer tous les uns après les autres, comme je l'ai fait du premier. L'exercice à feu commença, et sans cesser je me mis à charger et à tirer, poussant à chaque victoire un « hourra! » qui faisait retentir les échos de la forêt. Enfin, cette fusillade incessante attira mon ami, et au moment où il apparut à mes yeux, je venais d'abattre le dernier peccari. Vous jugez quelle fut sa stupéfaction à la vue du massacre dont j'étais l'auteur. »

Toutes les personnes à qui le Texien faisait ce récit y avaient pris un fort grand intérêt, et félicitèrent le chasseur de son habileté au tir.

Deux mois après, je descendais le Mississipi de Saint-Louis à la Nouvelle-Orléans, à bord du steam-boat *Black-Eagle*, et mon chasseur texien se trouvait par hasard au nombre de mes compagnons de voyage. Le soir, les passagers, pressés autour du poêle, devisaient politique, affaires commerciales et aventures de chasse. Mon Texien (c'est alors que je le reconnus) se garda bien d'oublier ses peccaris. Je ne fus pas non plus le seul

à me rappeler que déjà j'avais ouï la narration de ses exploits; mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque j'entendis la variante que voici :

« Une heure, deux heures, trois heures se passent; aucun secours n'arrive : j'étais très-mal à mon aise physiquement et moralement. Je cherchai à faire un mouvement pour changer de position, mais je perdis l'équilibre et je tombai. Par bonheur, je laissai échapper ma carabine, j'étendis le bras et je saisis une branche. Je me trouvai ainsi suspendu d'une manière très-gênante; mes pieds n'étaient plus qu'à environ cinq pieds de terre, et je voyais les peccaris bondir autour de moi pour me saisir et me déchiqueter. Par bonheur leurs efforts furent vains. Je me croyais sauvé; mais voyez jusqu'où peut aller l'instinct de ces animaux. Plusieurs d'entre eux se couchèrent sur le ventre; d'autres montèrent sur leur dos; à eux tous ils formèrent une sorte d'escalier sur lequel un énorme peccari s'élança à l'assaut et me happa par le talon du pied droit. Je résistai avec l'autre jambe, et je ruai comme un cheval. Durant la lutte l'escalier vivant s'écroula, et voilà le peccari suspendu lui-même par ses boutoirs à mon pied, tandis que ses compagnons grouillaient autour de nous et grognaient à ne pas s'entendre. C'était un bruit infernal. Mes bras commençaient à se fatiguer; je voyais avec terreur le moment où il me faudrait lâcher la branche. Tout à coup une détonation retentit à mes oreilles. La commotion me fit tomber; je roule sur l'enragé peccari : il était mort! Mon ami, survenu à point, l'avait tué net. Ramassant aussitôt ma carabine, je me joignis à lui, et à nous deux nous eûmes bientôt raison de nos ennemis; il resta vingt-cinq peccaris sur le champ de bataille. »

Cette narration, faite avec un aplomb imperturbable, une mise en scène parfaite, accompagnée de gestes expressifs et débitée au moyen d'une voix émue, avait réellement fait pâlir plusieurs auditeurs du Texien, ceux surtout qui n'avaient jamais été initiés à la vie des bois.

A quinze jours du là, bizarre rencontre! parmi les passagers du steam-boat *Red-Rover,* qui remontait le Mississipi jusqu'à

Saint-Louis, je retrouvai mon chasseur texien. Un groupe nombreux de Kentuckiens l'entourait et prêtait l'oreille à une histoire de chasse. Je fis comme eux; mais jugez de mon étonnement, de ma stupéfaction, lorsque j'entendis le conteur faire subir à son histoire une nouvelle transformation.

« Une heure, deux heures, trois heures se passent, dit le chasseur, aucun secours n'arrive, et je sens que mes forces s'épuisent. J'aurais bien cherché à tuer tous les peccaris, mais malheureusement, pour grimper sur l'arbre, j'avais jeté ma carabine à terre. Que faire? J'allais m'abandonner au désespoir, sauter au milieu de mes assiégeants, et faire une sortie désespérée, lorsque tout à coup mon ami parut devant moi. Dès qu'il me vit dans cette position terrible, sans même réfléchir au danger qu'il allait courir, il coucha en joue le plus gros peccari, fit feu et le tua. Aussitôt la bande se retourna contre lui et poussa des grognements terribles. L'instinct de la conservation porta mon ami à m'imiter, il grimpa sur le premier arbre venu. Je descendis alors, pendant que les peccaris sautaient au pied de l'arbre où mon ami était perché; je m'emparai de ma carabine, je la chargeai et j'envoyai une balle à l'adresse d'un des animaux. Ils se ruèrent alors sur moi; mais, prompt comme un écureuil, je regagnai ma branche. Mon ami descendit à son tour, prit son *rifle*, s'avança à portée, tua un de nos adversaires et remonta sur son arbre. Je redescendis, je rechargeai, je tuai un autre peccari, et je fus de nouveau poursuivi; mais je parvins encore sain et sauf sur ma branche. Que vous dirai-je, Messieurs? quinze fois je répétai cette manœuvre, mon ami en fit quinze fois autant, et ces animaux stupides ne manquèrent jamais de courir au dernier qui avait tiré sur eux. Quand nous eûmes tout abattu, nous comptâmes : il se trouvait exactement quinze peccaris au pied de mon arbre, et quinze autres devant celui où mon ami avait cherché un refuge. »

L'imagination féconde du chasseur du Texas dépassait véritablement ce que j'aurais pû rêver dans ce genre; je m'informai auprès du capitaine du steam-boat, qui paraissait connaître intimement le conteur, du lieu de sa naissance, et j'appris que

ce héros des bois avait vu le jour sur les rives de la Wabash. J'étais édifié, et mes lecteurs le seront comme moi, lorsque je leur dirai que la Wabash n'est ni plus ni moins que la « Garonne » de l'Amérique du Nord.

LE CERF

Il y a dans la Caroline du Sud, sur les côtes baignées par l'Océan, une île magnifique qui s'appelle Édisto, plantée en partie de cotonniers dans les endroits cultivés, et couverte, au centre et à l'extrémité nord, d'une immense forêt remplie de gibier de toutes sortes. Les colons, qui se sont divisé, ou plutôt à qui leurs pères ont transmis par héritage les différentes habitations ou fermes entourées de nombreux acres de terre, sont les plus hospitaliers, les plus aimables que j'aie jamais connus pendant mon séjour aux États-Unis. Les élégants cottages dans lesquels ils habitent pendant les belles saisons de l'année, l'automne et l'hiver, renferment tout le confortable que l'on peut désirer. En un mot, la vie que l'on mène à Édisto m'a toujours paru semblable, à peu de différence près, à celle qui faisait dormir le grand Annibal lors de son séjour à Capoue.

Quant à moi, je déclare n'avoir jamais passé de plus douces

heures que celles dépensées avec mes hôtes de Schooley's-Mansion, et si ce souvenir arrive jusqu'à eux, qu'il soit un témoignage de gratitude sincère pour toute la famille de M. Dallifold et pour lui-même. Que mes lecteurs se figurent une charmante maison de briques, peinte en blanc teinté de rose, couleur de magnolia. Une verandah ombrée de vert, supportée par une colonnade tressée de lianes tout autour de l'habitation, donne à cette résidence un aspect féerique, rendu plus gracieux encore par les arbres à fleurs plantés de tous les côtés de la maison, qui se trouve à l'ombre, comme un nid d'oiseaux-mouches caché dans un buisson d'acacias aux grappes odorantes. Les balsamiques senteurs des orangers et des citronniers sont d'autant plus suaves, qu'elles arrivent portées par une brise douce et tiède qui émane de la mer, dont les vagues viennent mourir à l'extrémité de la pelouse du manoir. Des faisans dorés, des oiseaux de Chine et du Japon, picorent dans les allées des grains que leur distribuent deux jolies créoles, filles du planteur, et dans les canaux remplis d'eau salée, renouvelée à chaque marée, se jouent des poissons de toutes sortes, parfaitement acclimatés et subissant sans maigrir leur captivité momentanée. Cet Éden fleuri est sans contredit le plus pittoresque du monde; j'ai cru devoir le décrire de mon mieux avant de me mettre en chasse.

J'avais emporté, avec ma malle de voyage, un excellent fusil de Lepage, qui m'avait déjà servi dans mainte excursion cynégétique. Dès le lendemain de mon arrivée à Édisto, prenant avec moi un nègre de la plantation, je me laissais guider par l'Iolof, et j'allais, avant déjeuner, reconnaître le terrain.

En deux heures, j'eus assez de chance pour voir de nombreux vols de canards, plusieurs couples de faisans, une dizaine de dindons, deux cerfs et mieux encore, un lynx de la race appelée *catamount* (chat des montagnes), l'un des plus gloutons carnassiers de l'Amérique du Nord. De tout ce gibier j'avais tué ma part, et une douzaine de pièces pendaient sur les épaules d'Adonis, c'était le nom de mon porte-carnier, quand nous rentrâmes lui et moi au cottage de M. Dallifold.

Pendant le déjeuner, mon hôte me proposa de faire, en compagnie de ses amis, une grande chasse sur l'île de Saint-John, contiguë à Édisto, dont les bois renferment des hardes de cerfs de Virginie [1]. Ce projet me souriait, et j'acceptai avec reconnaissance. Dans le courant de la journée, mon hôte fit prévenir plusieurs planteurs ses voisins, et le lendemain, à cinq heures, c'était le 25 janvier 1843, nous traversions sur une chaloupe le bras de mer qui sépare Édisto de Saint-John, pour aborder devant une petite maisonnette servant d'écurie et d'étable à quelques bergers gardiens d'une *manade* de *mustangs*, appartenant à M. Dallifold.

Les chiens étaient accouplés, les chevaux sellés, le déjeuner servi sur une table rustique recouverte d'une nappe blanche : aussi, lorsque nous eûmes apaisé la faim aiguisée par l'air vif de l'Océan, chacun se dépêcha-t-il de choisir le *tackié* qui devait lui servir de monture.

Dans le nombre de mes camarades de chasse se trouvait M. de L..., ex-député d'un de nos départements sous le règne de S. M. Louis-Philippe et sous la République de 1848, qui avait été amené là par son beau-frère, un des planteurs d'Édisto. M. de L..., mari d'une fort jolie créole américaine, avait la vue si faible, que pendant la chasse il prit un poulain pour un cerf et l'étendit roide mort, les quatre fers en l'air, à une distance de quarante pas.

Nous partîmes au nombre de six, précédés par autant de nègres tenant les chiens en laisse; et après avoir parcouru une

[1] Ceci est un nom générique, un titre de famille que le savant Audubon a donné au noble animal que Gaston Phœbus et tant d'autres auteurs cynégétiques ont illustré dans leurs écrits. Mais il est bon de noter en passant que le cerf des États-Unis est, à peu de chose près, de la même taille et du même pelage que celui de France. La seule partie qui le distingue de nos grandes bêtes, c'est le bois, qui, au lieu d'être placé comme celui des cerfs d'Europe, pousse de manière à décrire une courbe, la pointe tournée du côté du museau : c'est-à-dire, pour mieux expliquer cette bizarrerie de la nature, que, tandis que nos cerfs frappent et se défendent en levant la tête, ceux d'Amérique emploient le moyen contraire, et procèdent comme le marteau sur l'enclume.

distance de six milles au petit galop, nous arrivâmes à un carrefour de la forêt qui était naturellement coupé par trois chemins. Là nous attendaient quatre autres *gentlemen*, dont les habitations à Édisto s'élevaient à un quart d'heure de chemin de ce lieu de rendez-vous.

L'un d'eux, un vieux chasseur, n'avait pas pris de carabine; car, disait-il : « Le cerf n'est véritablement gibier que de juillet en décembre [1]. Je ne tirerai donc point ma poudre contre aucun d'eux; mais je n'ai pu résister au plaisir de voir courir ces nobles bêtes, et l'attrait de votre aimable compagnie m'a seul décidé à manquer au serment que je me suis fait de ne pas chasser en temps prohibé. » Et, soit dit en passant, vers le milieu du jour, un cerf se jeta sur lui si près, que sa botte fut labourée par un des andouillers. Le vieux planteur se contenta d'appliquer une volée de coups de fouet à la pauvre bête, qui disparut dans un fourré où le chasseur sans armes ne crut pas prudent pour ses habits de se lancer à sa poursuite.

Nous étions tous les six armés de fusils à deux coups chargés de chevrotines, et chacun portait son arme à l'arçon de la selle.

Le piqueur en chef de M. Dallifold, un vieux nègre nommé Hector, vint au « rapport » devant nous. C'était une bizarre créature que ce Nemrod africain, dont j'ai toujours sous les yeux la face ridée, les cheveux crépus blanchis par l'âge, et la lèvre inférieure lippue et rouge comme une cerise, pendante de manière à laisser voir des dents blanches encore, malgré l'usage du tabac qu'elles avaient mâché pendant soixante ans [2]. Dès sa plus tendre jeunesse Hector avait été chasseur, et son maître l'avait institué le *fournisseur de sa bouche* et le grand veneur de Schooley's-Mansion. A examiner son œil vif, ses jambes fines et maigres, recouvertes d'une paire de bottes armées

1 Aux États-Unis, dans certaines provinces où les lois de la chasse sont observées, la chasse aux cerfs est défendue pendant six mois de l'année.

2 Dès l'âge de dix ans, les nègres s'adonnent au plaisir de *chiquer*. Hector avait soixante-dix ans.

d'éperons; à le voir monté sur un poney portant sur son dos une selle étroite, les pieds reposant dans de larges étriers, on devinait sans peine que notre veneur connaissait son métier et que nous ne rentrerions pas bredouilles au logis..

« Eh bien! Hector, quelles nouvelles? ferons-nous bonne chasse aujourd'hui? fit mon hôte à son esclave.

— Bien bon! répondit Hector dans son patois; moi, montrer gros cerf à vous, mais chasseurs devoir tirer leurs fusils droit.

— Bravo! mon vieux! fais claquer ton fouet et lâche les chiens.

— Allons, Messieurs, dit-il en se tournant de notre côté, prenez vos fusils, et choisissez vos places. »

En quelques minutes, les limiers avaient été découplés, et nous avions grand'peine à les suivre au galop sur une route droite, le long de laquelle ils s'étaient élancés sentant la piste qu'Hector leur avait montrée. Enfin, à l'angle d'un rocher, la meute pénétra dans le bois, et sur un signe du piqueur, comme cela avait été convenu à l'avance, chacun alla se placer à cinquante mètres de distance l'un de l'autre.

Je me glissai sous un chêne gigantesque, dont les branches m'abritaient et me cachaient à tous les regards. Devant moi j'avais une passe, une large coulée dans les futaies, qui, suivant ma science stratégique de chasse, devait être un bon passage pour les cerfs. J'éprouvais une émotion que tout chasseur comprendra aisément, émotion mêlée de crainte, car je songeais autant aux chances que j'avais de voir un cerf à portée qu'à celle de recevoir à la tête une balle égarée.

J'adressai mentalement une oraison au grand saint Hubert, et ma prière ne fut interrompue que par la voix des chiens aboyant près de moi.

Tout à coup le taillis s'ouvrit à vingt pas en avant, pour donner passage à un magnifique dix-cors qui se plaça au centre de la coulée, comme l'eût fait une fusée un jour de réjouissance publique, au milieu de la foule serrée sur la place de la Concorde. Une agitation fébrile s'empara de tout mon être :

j'étais atteint du mal qu'on appelle aux États-Unis la *fièvre du cerf,* émotion bien naturelle quand on se trouve si près d'une énorme bête. Lorsque machinalement je mis en joue et je lâchai la détente, la vision avait disparu, la réalité n'était plus qu'un rêve. Porté sur les ailes du vent, le cerf s'était jeté entre deux chasseurs : leurs quatre coups de fusil avaient été inutiles, et il courait au milieu de la plaine, détalant de son mieux pour s'éloigner d'un voisinage aussi dangereux que l'était le nôtre.

Les chiens retrouvèrent la piste, et nous nous élançâmes sur leurs traces. C'était le moment de montrer notre science hippique. Nous comprenions que le cerf cherchait à atteindre l'autre partie de la forêt; la tactique était de l'empêcher d'y pénétrer en le devançant, afin de lui barrer le passage.

En avant de nous tous galopait un chasseur monté sur une jument qui l'emportait avec une rapidité sans égale. Je le vis mettre son fusil en joue et tirer; mais le cerf n'avait pas été touché : il bondit à ce bruit insolite et se rejeta de côté, toujours dans la direction du grand bois. Ce coup de feu n'avait

fait que hâter sa course vagabonde. Notre compagnon de chasse avait une autre chance pour lui, c'était de forcer le cerf du côté d'une crevasse profonde qn'il lui serait impossible de franchir d'un saut. Il prit ce dernier parti, car nous le vîmes enfoncer les éperons dans les flancs de sa monture et la diriger vers la lisière du bois, où il parvint au moment où le cerf traversait le chemin, à cent mètres loin de lui. Nous perdîmes de vue pendant quelques instants le chasseur et le cerf; mais soudain le bruit d'une arme à feu fit retentir les échos. Chacun de nous se lança en avant pour arriver le premier, et lorsque nous parvînmes près du chasseur, un triste spectacle s'offrit à nos yeux. Devant nous gisait expirante la jument de notre camarade, et à quinze pas plus loin le cerf, pleurant et bramant, râlait sa dernière agonie.

Qu'était-il donc arrivé?

Dans l'ardeur de sa poursuite, le chasseur avait voulu forcer sa monture à franchir un palmier nain derrière lequel se hérissait un tronc d'arbre coupé en forme d'épieu, et la jument, retombant sur ce *cheval de frise*, s'était empalée d'elle-même par le milieu de la poitrine. Le cavalier avait été jeté à quelques pas, sans éprouver grand mal. Au moment où il se relevait, tenant encore son fusil dans la main, il avait aperçu le cerf à dix mètres devant lui, et d'un seul coup l'avait étendu sur le sol.

Le vieux Hector, qui nous avait rejoints, embrassait la pauvre jument, tout en récitant son oraison funèbre; mais bientôt M. Dallifold l'arracha à cette douleur intempestive et lui enjoignit de trouver une autre piste. Deux des amis du chasseur démonté proposèrent de lui tenir compagnie jusqu'à ce que les nègres de notre hôte vinssent enlever le gibier et prendre les harnais de la jument. Nous nous remîmes en chasse au cœur de la forêt, dont les arbres de haute futaie laissaient à peine tamiser quelques rayons de soleil. Jamais la hache n'avait touché ces géants des bois, et Robin Hood, s'il eût vécu en Amérique, n'eût pas désiré une plus sûre retraite pour lui et pour ses hardis compagnons.

Hector, qui guidait notre marche, nous fit enfin faire halte : il cherchait une piste, et pendant qu'entouré de ses chiens il *faisait le bois*, nous profitâmes de ce répit pour nous *refaire l'estomac*. Un *lunch* improvisé, consistant en viandes froides et en excellent vin de Bordeaux, nous rendait à la fois nos forces et notre bonne humeur.

« En selle! s'écria tout à coup M. Dallifold : Hector et ses chiens ont lancé un autre cerf. »

A peine nos pieds étaient-ils assurés dans les étriers, qu'une harde composée de six biches et d'un cerf passa devant nous à vingt mètres, suivie par la meute entière, qui donnait de la voix à pleins poumons. Nous étions sept chasseurs, le fusil en main, ayant chacun deux coups à tirer. La décharge fut simultanée, et quand la fumée de la poudre se fut dissipée, nous comptâmes cinq biches et un dix-cors se roulant sur le sol dans une ultime agonie. Le septième animal, blessé au poitrail, près du poumon, avait eu la force de poursuivre sa route : on le retrouva mort le soir, sur le bord de la mer, non loin de l'endroit où nous nous embarquions pour retourner à Schooley's-Mansion.

Nous ne quittâmes Saint-John que très-tard; la lune se mirait dans le sillage de notre chaloupe, sur l'avant de laquelle le produit de notre chasse avait été entassé.

Pendant le souper, qui fut servi chez M. Dallifold, chaque convive racontait des histoires de chasse fort intéressantes. Uun d'eux, à propos de la loi défendant l'affût du cerf fait la nuit au moyen du feu, chasse de braconnage très-usitée aux États-Unis, nous fit le récit que je vais fidèlement transcrire à mes lecteurs.

« Certain soir d'automne (il y a trois ans), l'air était frais, presque froid; et quoique les étoiles brillassent à l'horizon, il régnait une humidité pénétrante, qui se condensait en brouillard pour retomber ensuite en gouttelettes sur les arbres plantés autour de la maison de plaisance de mon ami Remson, le plus riche planteur de la Caroline du Sud, qui est connu de nous tous, gentlemen. L'*overseer* (l'intendant) de mon bon ca-

marade causait, devant l'habitation, avec un nègre qui venait de lui remettre une lettre.

« — Ah! tu reviens de Charleston, et tu as parlé au maître, à ce que je vois. Pourquoi, méchant drôle, lui as-tu dit que les cerfs venaient chaque nuit manger ses champs de fèves?

« — Massa Slouch, répondit le moricaud en riant, ce n'est pas moi qui ai appris cela au *squire* Remson.

« — Tu mens, César. Le désir d'obtenir un schelling t'a délié la langue, et pourtant je t'avais recommandé de ne faire part de cette découverte à personne. C'est bien, tu me paieras ce bavardage. Va-t'en, et envoie-moi Pompée. »

« Le noir que l'intendant gourmandait ainsi ne se fit pas intimer une seconde fois l'ordre de s'en aller, et, laissant le majordome de M. Remson à ses réflexions, il courut dans la direction des cases des nègres qui bordaient la pelouse verdoyante semée au nord de la plantation.

« Quelques moments après, Pompée arriva près de l'*overseer*, et celui-ci, sans écouter les nouvelles réclamations du camarade de César, lui enjoignit d'aller ramasser des pommes de pin et de préparer une poêle, afin de pouvoir, le soir même, faire une chasse au feu.

« — Mais, objecta timidement Pompée, lorsque M. Remson arrivera demain, si les cerfs ont cessé de venir le soir dans son champ, il nous accusera de les avoir pourchassés pour notre propre compte.

« — Que t'importe? tu diras que tu ne sais pas ce qui s'est passé : c'est à cette seule condition que je ne raconterai point à notre maître que tu as déjà tué, à toi tout seul, quatre cerfs, vendus ensuite à Charlestown. Je connais ta maraude, comme tu le vois, et je te tiens sous ma main. Silence pour silence. »

« Pompée baissa les yeux devant les preuves de son braconnage particulier, et, sans plus se faire prier, il promit de tout préparer pour la chasse du soir.

« Une heure après le coucher du soleil, l'intendant, précédé du nègre qui portait un sac de pommes de pin et une poêle

à frire, quitta la maison du maître, monté sur un cheval recouvert d'une peau de mouton au-dessus de laquelle était fixée une large selle. Il tenait, roulée dans ses mains, une corde terminée par un crochet, destinée à traîner le gibier quand il aurait été tué.

« La nuit était venue, l'atmosphère était limpide, et les étoiles brillaient au ciel. Aucun souffle de vent n'agitait les feuilles de la forêt, et l'écho répercutait à peine le bruit des pas du cheval et de ceux du nègre qui éclairait la marche.

« — Nous voici arrivés, dit enfin Pompée; la lune va bientôt disparaître derrière la montagne, le vent fraîchit, et dans une demi-heure, si rien n'a dérangé leurs habitudes, les cerfs viendront au pacage.

« Tandis que l'intendant examinait sa carabine et la chargeait avec soin, Pompée préparait la poêle, la suspendait à un arbre, et, après l'avoir remplie de pommes de pin, il mettait le feu à cet engin de chasse d'un nouveau genre.

« — Maintenant, fit-il, massa Slouch, prêtez-moi la carabine, et je vais vous faire voir comment on travaille à la chasse au feu.

« — Non pas! grosse brute, répliqua rudement l'*overseer;* j'aime mieux faire le coup moi-même; d'ailleurs je ne me fie pas à ton adresse : tu tirerais trop loin.

« — Je suis plus habile que vous ne pensez, et je sais deviner, rien qu'à la grosseur des yeux, à quelle distance se trouve le coyote ou le cerf qui s'avance dans l'obscurité. Au reste, faites comme vous voudrez, massa Slouch. Mais surtout taisons-nous, et rampons sur le sol de manière à ne pas effaroucher le gibier. »

« Sans plus tarder, les deux braconniers s'avancèrent dans l'obscurité, évitant les rayons de lumière que produisait le feu de joie dans la poêle. A peine avaient-ils fait cinquante pas, que devant eux, à dix mètres, ils aperçurent un magnifique dix-cors broutant les fèves du champ de M. Remson. Mais Slouch n'eut pas le temps d'ajuster l'animal, qui d'un seul bond disparut à ses yeux.

« — Goddam ! s'écria l'*overseer*, j'ai perdu là une belle chance; mais n'importe, si celui-ci n'est pas seul, gare à son camarade ! »

« Le silence se fit de nouveau, et les deux hommes continuèrent à s'avancer *à quatre pattes* dans les sillons du champ de fèves. Le premier s'arrêta tout d'un coup, et du pied il frappa l'épaule du nègre, qui fit halte à son tour. A cinquante pieds, dans le sillage de la lumière, un cerf aussi gros que le premier restait immobile, comme celui qu'Albert Durer a représenté dans la *Vision de saint Hubert*.

« Avancer davantage eût été imprudent. Aussi Slouch épaula-t-il sa carabine, et, après avoir visé pendant quelques secondes, il lâcha la détente. Le cerf fit un bond, et retomba lourdement sur le sol. Il était mort !

« La détonation avait réveillé tous les échos d'alentour, et les hiboux, qui sautillaient sur les arbres, s'élancèrent dans les airs, effrayés par ce bruit insolite. Ce spectacle était solennel. S'élancer vers l'endroit où gisait le noble animal, s'assurer qu'il avait cessé de vivre, l'éventrer, arracher les intestins, l'attacher par les quatre pattes et le placer sur la croupe du cheval, tout cela fut l'affaire d'un quart d'heure.

« Cette opération s'était passée en silence. Aussi, lorsque tout fut fini, au moment où Pompée, qui tenait la bride du cheval, s'apprêtait à reprendre le chemin de l'habitation de M. Remson, les deux braconniers tressaillirent-ils, car un bruit avait troublé le silence de la nuit.

« Slouch, qui avait rechargé à la hâte sa carabine, se tourna du côté du feu qui brillait encore : ses yeux rencontrèrent ceux d'un animal qui avançait de son côté.

« Un autre coup de feu se fit entendre. Aussitôt Pompée, s'élançant en avant, s'écria avec terreur :

« — Hélas ! hélas ! c'est le poulain de la jument favorite du squire Remson que vous avez tué ! »

« C'était en effet un magnifique poulain de deux ans qui gisait sur le sol, roide mort : la balle l'avait frappé au cou et s'était perdue dans les chairs.

« — Que faire? demanda Slouch : enterrer la bête? on la dé-

couvrira par l'odeur; la jeter à l'eau dans l'étang? il en sera de même. Ah! fit-il, comme frappé d'une pensée subite. Aide-moi, Pompée; j'ai trouvé le moyen de cacher ma maladresse, et personne ne saura rien. »

« Les deux braconniers traînèrent l'animal vers une haie formée d'épieux superposés les uns sur les autres, et ils accrochèrent le poulain à un des morceaux de bois, précisément à l'endroit où la balle avait pénétré dans le corps.

« — Demain, fit Slouch, les aigles et les busards auront attaqué la bête, et avant le soir nul ne pourra dire comment le poulain est mort; il sera seulement prouvé qu'il s'est accroché ainsi en voulant sauter par-dessus la haie. Maintenant, Pompée, pendant que je vais rentrer à l'habitation, toi, tu iras jusqu'à la maison du maître de poste, et tu remettras à Jack le voiturier le cerf que j'ai tué. Tu lui diras de le placer sur le *sloge-coach* (diligence) qui va à Charleston : une fois là, il le fera porter à l'adresse convenue. Va! silence et discrétion surtout. Tu recevras pour ta peine un dollar et deux livres de tabac. Un moment! je fais une réflexion : au lieu d'emmener mon cheval, va prendre la jument de M. Remson; de cette manière elle sera loin de la maison, et ne pourra pas chercher le poulain. En revenant, tu la lâcheras dans les champs, et s'il lui arrive malheur, ma foi, tant pis! »

« Les deux braconniers se séparèrent, et tandis que Slouch, l'infidèle intendant, se couchait tranquillement, Pompée, obéissant à ses ordres, allait chercher la jument, chargeait sur son dos la venaison destinée à être vendue au marché de Charleston, et se rendait à la maison du maître de poste, où l'attendait Jack le voiturier.

« L'affaire était conclue, et Pompée regagnait, monté sur la jument, l'habitation Remson, lorsque soudain la bête fit un écart et le jeta par terre. Un coup de feu venait de retentir, et des gémissements terribles troublèrent la tranquillité de la nuit. Se relever d'un seul bond et s'élancer dans la direction de cette agonie, tout cela fut l'affaire d'un instant pour le nègre braconnier.

« Devant lui, au pied d'un arbre, gisait sur le sol un homme murmurant une prière et sur le point d'expirer. Horreur! Pompée avait reconnu dans le moribond son frère César, frappé à mort par une balle : l'infortuné râlait, baigné dans son sang.

« — Ah! mon Dieu! s'écria-t-il, mon frère! qui a fait ce mauvais coup? serait-ce Slouch, l'*overseer*? Réponds! Ah! si c'est lui, je le tuerai comme un chien. »

« César fit signe à son frère de l'adosser contre l'arbre; et puis, à mots entrecoupés, le malheureux nègre lui raconta que, sa

femme ayant été atteinte depuis deux heures des douleurs de l'enfantement, il était parti sans rien dire à personne pour chercher le médecin du comté. Arrivé près du champ de fèves, il avait aperçu un feu qui brûlait dans une poêle. La curiosité l'avait attiré, et, malgré les ruades du cheval qu'il montait, il s'était avancé jusque auprès de la haie. Soudain la détonation d'une arme à feu s'était fait entendre, et il s'était senti atteint par une balle. Au cri d'agonie qu'il avait poussé, un braconnier s'était précipité à son secours, et, se mettant à genoux, l'avait supplié de lui pardonner sa fatale méprise. Il avait cru, en voyant les yeux de la mule, tirer sur un cerf. Au bruit fait par Pompée

et par la jument, le braconnier, craignant d'être surpris par un témoin, s'était relevé pour prendre la fuite.

« — Béni soit Dieu! ajouta César, car tu es arrivé à temps; je craignais de mourir seul au milieu des bois. Oh! que ne puis-je encore une fois embrasser ma femme, mon enfant qui va naître! Ah! je meurs, je vais expirer sans les voir! Pompée, mon frère, tu serviras de père à mon premier-né, tu lui apprendras mon nom. Adieu! adieu! ah!... »

« Le malheureux était mort!

« Cet événement produisit une terrible impression sur le nègre Pompée. Saisi de remords, il avoua à M. Remson, qui arriva le lendemain à l'habitation, tous les détails de la chasse au feu. L'intendant Slouch, cause première du malheur qui était arrivé, fut renvoyé par son maître, et comme il ne put trouver à se placer sur aucune habitation des Carolines, faute du certificat indispensable à tout surveillant de plantation, il quitta le pays et s'embarqua pour la Californie.

« Pompée vit encore à Remson-Cottage : il a remplacé Slouch dans la gestion des affaires du maître, qui n'a pas perdu au change. »

Voici une autre chasse dont j'ai été le héros moi-même.

Par un beau jour d'automne (c'est ainsi que commencent les romans, mais ceci est véritablement une histoire), je me trouvais, en 1844, à la taverne d'un Irlandais, sise sur les bords du lac Big-Woolf, à trente milles environ des grandes nappes d'eau nommées les Paranac, dans la partie nord de l'État de New-York.

J'avais été convié par un gentleman farmer, dont j'avais fait la connaissance à Newport, pendant la saison des bains, à aller passer une ou deux semaines chez lui pour chasser le cerf à courre, à traque, à tir, à l'affût et de toute manière. A entendre M. Eustis, charmant camarade de table et de chasse, gai compagnon de « sport, » quel qu'il fût et comme il se trouvât, les bois qui environnaient sa ferme de « Crow-Nest » foisonnaient d animaux, et j'aurais grand plaisir à abattre une ou deux

douzaines de *Roe bucks* [1]. Certes, la douzaine de cerfs m'eût suffi, deux par journée, pendant une semaine; mais quatre par jour me paraissait un chiffre exceptionnel, et je voulus savoir si M. Eustis mentait peu ou prou et ne vantait pas trop son territoire de chasse.

J'étais arrivé à Crow-Nest par une belle journée d'octobre, et M. Eustis m'avait reçu avec une cordialité tout américaine. La maîtresse du logis, très-aimable femme, originaire de Baltimore, la ville des États-Unis où le sang est le plus beau, la race la plus distinguée, me mit sur-le-champ fort à mon aise, en me traitant comme un frère, un ami; et cela tenait à peu de chose si l'on veut, mais à un fait très-important pour celui qui arrive dans une maison pour la première fois. Je m'explique. Mistress Eustis avait un fils, joli enfant de sept ans, qui, tout en me voyant, m'avait sauté au cou, me nommant son *Pet friend* et déclarant d'une voix argentine qu'il ne voulait plus me quitter. Par quelle affinité, quel atome crochu, ce gentil petit être s'était-il pris *de visu* d'une si belle amitié pour moi? Je ne saurais le dire; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne me quitta que sur le seuil de la chambre que l'on m'avait destinée, et que le lendemain, à la pointe du jour, lorsque son père vint me réveiller pour prendre part au déjeuner et partir ensuite pour la chasse, James, c'était le nom de l'enfant, l'accompagnait, tout joyeux de venir souhaiter un *hearty welcome* à son ami le Français.

[1] Le *Roe buck*, plus vulgairement appelé *deer*, autrement dit le cerf, diffère de son congénère d'Europe, d'abord par sa robe, qui est unie, d'un beau ton rougeâtre, aux poils gris sous le ventre, à la queue menue et blanche, entourée d'un carré de même couleur, pareil à celui de nos chevreuils. Le cerf des États-Unis est « coiffé » comme celui de France. Je redirai seulement que sa ramure, aux andouillers aplatis et dentelés, est plus courbée et qu'elle dessine presque un demi-cercle, retournant en avant sur le muffle de l'animal. Quant à la conformation des jambes, à la taille, à la légèreté, à la vivacité du cerf américain, je n'ai aucune différence à signaler entre les deux espèces. Comme en Europe, ces animaux vivent en hardes, s'accouplent aux mêmes époques, perdent leurs bois vers décembre, et sont dans toute leur beauté aux mois de juin et de juillet.

Mistress Eustis, en vraie ménagère, en femme qui sait son monde et comprend que la jeunesse et la fraîcheur n'ont pas besoin d'apprêts, était déjà à son poste, assise devant une table abondamment couverte de viandes froides, d'œufs à la coque, de *muffins*, de *cakes* de maïs et de blé noir chaudes et fumantes. Tout ce qui était sur la nappe était cuit à point et servi avec une propreté sans pareille; mais ce qui doublait le plaisir des yeux et celui du goût, c'était la bonne humeur de mon hôtesse, la gentillesse de son enfant, et le joyeux caractère du maître de la maison.

Ces huit jours passés chez les aimables fermiers de Crow-Nest, m'apparaissent dans le brouillard de ma vie passée aux États-Unis comme une fraîche oasis où j'aurais oublié toutes les fatigues d'une route hérissée de dangers et émaillée d'ennui.

La première journée de mon arrivée à Crow-Nest s'était écoulée à la promenade; le soir on avait causé de la chasse du lendemain, et la veillée s'était prolongée jusqu'à dix heures autour de la table sur laquelle le thé était servi, heure indue à la ferme de Crow-Nest, où l'on se couchait de bonne heure pour se lever avant l'aurore. C'était l'usage, et certes cet usage en valait bien un autre... pour l'entretien de la santé.

Le lendemain matin, nous étions donc assis tous les quatre, y compris mon ami James, savourant les bonnes choses que nous présentait le nègre David, valet de chambre et cocher, en un mot le « maître Jacques » de la maison, lorsque la sonnette du logis retentit d'un coup sec et nous fit tressaillir sur nos chaises. David alla voir ce que signifiait cet appel magistral, et revint quelques secondes après annoncer à son maître que le serrurier était là, et qu'il apportait les lanternes.

« Ah! bien, je sais ce que c'est : dis-lui d'entrer. »

David exécuta cet ordre, et introduisit le *locksmith* du village voisin de Crow-Nest, qui dans chaque main tenait une lanterne ayant la forme de celles dont on se sert habituellement dans la campagne, avec la seule différence qu'elles étaient creuses dessous comme la moitié d'une citrouille, et munies à l'intérieur d'un réflecteur destiné à renvoyer au loin la lumière de la lampe.

J'ajouterai à cette description, qu'à ces lanternes était adaptée une visière pareille à celle d'une casquette et deux mentonnières identiques aux lanières à écailles que portent les soldats aux parois de leurs shakos.

« Eh ! bon Dieu ! m'écriai-je en examinant de près ces deux objets, dont je ne comprenais pas encore l'usage, à quoi voulez-vous employer ces engins ?

— Vous ne comprenez pas, me répondit M. Eustis. Voyez, mon cher Monsieur, et tâchez de deviner ce que je veux faire de ces lanternes, sans que je m'explique davantage. »

En disant ces mots, l'aimable fermier plaçait sur son bonnet grec une des deux lanternes et adaptait sous son menton les deux courroies appendues à la machine. Et mon ami James, imitant ce que faisait son père, à l'instar de tous les enfants, se coiffait de l'autre lanterne, au grand plaisir de sa mère, qui riait à cœur joie et regardait son mari et son fils, dont les visages étaient vraiment fort drôles.

Je ne pus moi-même retenir mon sérieux, et je m'abandonnai follement à une hilarité immodérée; je me permis même de lever les bras en signe d'étonnement.

« Là, là ! tout ceci est bel et bon, mon cher Monsieur; mais ce soir, à la brune, vous ne rirez pas, j'en suis certain. Vous ne comprenez pas, tant pis pour vous. Ce sera votre punition, et je ne vous dirai rien d'ici là. Sur ce, si le cœur vous en dit, en route, à moins que vous ne soyez pas encore prêt à me suivre. »

Comme on le pense bien, je fus sensible à ce reproche, et je me levai tout d'une pièce, avalant ma dernière tasse de thé et saisissant ma carabine à double canon, appendue avec celle de M. Eustis à un magnifique bois de caribou, qui ornait le panneau du milieu de la salle à manger de Crow-Nest.

« En route ! fis-je, et, adressant à la maîtresse du logis un salut des plus gracieux, j'embrassai mon ami James et je sortis, tandis que le maître de la ferme rappelait à sa femme qu'elle ne devait pas nous attendre avant minuit, ou plutôt une ou deux heures du matin.

La maison de M. Eustis, située au fond d'une crique du lac Big-Woolf, entourée de cèdres séculaires, de chênes gigantesques et de noyers touffus, était admirablement située pour un amateur de chasse. Des bois à droite, des champs cultivés à gauche, champs entourés de troncs d'arbres disposés comme des chevaux de frise, afin d'empêcher le gibier de faire des dégâts dans les plantations de maïs, de pommes de terre, de patates, d'orge et de froment; un lac admirable devant l'habitation, lac de vingt kilomètres de long sur quatre de large, aux bords couverts de roseaux et hantés par des hérons, des butors, des grèbes, des poules d'eau, des milouins, des oies et des canards de toute espèce, y compris le fameux *canvass-back*, le roi des palmipèdes de l'Union américaine. Tout concourait à faire de Crow-Nest la plus royale des *hunting boxes* (cabane de chasse) des États-Unis.

Une barque nous attendait au fond de la crique, à une portée de fusil de la ferme. David se tenait à l'avant, une gaffe à la main, retenant le canot au rivage, afin de laisser monter son maître et son ami l'étranger.

Une fois installés à l'arrière, M. Eustis prit en main le gouvernail et donna le signal du départ. David, dégageant la barque des nymphéas et des roseaux qui croissaient sur les bords, se trouva bientôt au milieu des eaux claires, et fit force de rames dans la direction du nord.

C'était, comme je l'ai dit en écrivant les premières lignes de cet épisode de chasse, par un beau jour d'automne; le soleil brillait à l'horizon, les oiseaux aquatiques s'ébattaient devant nous, et, avant d'arriver à la cabane de l'Irlandais, nous avions, M. Eustis et moi, tué une vingtaine de pièces, qu'un excellent épagneul, fidèle compagnon de mon ami américain, se hâtait d'aller chercher sans même qu'on l'en priât, plongeant au besoin, lorsque l'oiseau démonté croyait par ce moyen éviter sa poursuite obstinée. Et toujours, à une ou deux exceptions près, le quadrupède l'emportait sur le palmipède.

L'Irlandais, nommé Samuel Patrick Donneghue, plus ordinairement connu par l'abréviation de « Pat, » était tenancier

d'une taverne où il donnait à boire et à manger à une compagnie d'ouvriers exploitant une mine de vif-argent pour le compte d'un citoyen de Boston. La fourniture du *mess* de ces travailleurs et la chasse faisaient vivre maître Pat, qui passait, avec juste raison, pour le plus habile chasseur du pays.

« Bonjour, monsieur Eustis et la compagnie, s'écria-t-il en levant son bonnet de peau de renard, dont la queue, attachée par-dessus la tête, faisait ressembler cette coiffure à un casque de carabinier. Salut! maître. Vous arrivez à point. J'ai fait le bois, ce matin, et nous avons, à une heure d'ici, dans les halliers du « Devils' hole » trois hardes de cerfs, dont le nombre s'élève au moins à vingt têtes. »

Tandis que Pat nous annonçait ces bonnes nouvelles, David, qui avait amarré l'embarcation, apportait d'une main nos sacs de chasse, et de l'autre les deux lanternes, rendues le matin par le serrurier de M. Eustis.

« Bravo! s'écria Pat, au comble de la joie en apercevant les ustensiles de fer-blanc peint en noir. Bravo! oh! cela fera bien l'affaire. Nous allons voir comment *ils* trouveront la chose.

— C'est bien! c'est bien! pas un mot de plus. Je désire faire une surprise à mon ami le gentleman français; ainsi, Pat, gardez-moi le secret jusqu'à ce soir. Fermez vos lèvres, et parlons d'autre chose.

— *All right!* s'écria le bon apôtre, qui, sans ajouter un mot de plus, passa dans l'intérieur de sa cabane, prit en main son fusil, siffla deux chiens *hounds* et nous précéda dans un petit sentier qui conduisait au milieu des montagnes environnant le lac du Big-Woolf et aboutissait au Devils' hole.

Le sentier était abrupt, très-étroit, montueux, sinueux et quelquefois dangereux; mais nous avions tous les trois le pied marin, et nul accident ne nous arriva pendant cette pérégrination, qui dura environ une heure et un quart.

Les cèdres, serrés les uns contre les autres, rendaient le passage très-difficile. Mais, grâce à nos mains vigoureuses, nous nous frayions une issue et nous parvenions enfin devant une espèce de clairière, au milieu de laquelle, à cinquante mètres, se

tenaient, les uns couchés, les autres debout, broutant l'herbe, l'oreille au guet, l'œil en éveil, une quinzaine de cerfs de toute taille, de tout sexe, de toute venue.

« Eh bien ! me glissa doucement à l'oreille M. Eustis, êtes-vous content, Nemrod d'outre-mer? Allons! il s'agit de viser juste et de tirer droit. Attention, nous sommes à bon vent et nous avons trois carabines à décharger. Pat, ajouta-t-il en parlant à voix basse à notre guide, vous tirerez à gauche; moi, au milieu, et vous, Monsieur — il s'adressait à moi — à droite, c'est convenu. Prenez votre temps; comptez jusqu'à vingt, et puis, feu ! »

Nous nous séparâmes là-dessus, et chacun prit sa place; puis, sur un signe de tête de M. Eustis, nous épaulâmes nos armes, et le calcul commença.

Tout à coup une triple détonation se fit entendre, suivie de deux autres coups, tirés à un très-court intervalle, par mon hôte et par moi, qui avions des fusils à double canon.

« Bravo ! bien joué ! » s'écria M. Eustis, qui s'était élancé d'un bond dans l'espace vide, et contemplait les victimes de cette quintuple décharge.

Il y avait quatre cerfs étendus sur l'herbe de la clairière, « gigottant » encore dans les étreintes suprêmes de l'agonie.

Le cinquième coup de feu n'avait pas été aussi habilement tiré que les quatre autres. C'était moi qui m'avouais coupable, car l'émotion avait paralysé mes moyens et j'avais atteint l'animal — un beau dix-cors — dans la cuisse gauche, au lieu de le frapper au cou. Aussi la bête avait-elle détalé de toute la vitesse de ses trois pattes, et les *hounds* de maître Pat s'étaient élancés sur ses talons, gueulant à pleins poumons et tenant pied comme de nobles bêtes qu'ils étaient réellement.

Nous les laissâmes faire tout d'abord, pour contempler nos quatre victimes : deux mâles, une femelle et un faon. Puis, tandis que Pat, qui s'était chargé de vider les cerfs et de les suspendre à des branches pour les mettre hors de portée des carnassiers, s'occupait activement de sa besogne, nous nous élançâmes, M. Eustis et moi, sur la trace des chiens. Le con-

cert de ces vaillants limiers continuait toujours et retentissait dans les gorges du Devils' hole. Ce fut ce bruit qui nous guida pour suivre la trace, et nous reprîmes forcément le sentier que nous avions suivi pour arriver à la « clairière aux cerfs. » Les voix se faisaient toujours entendre dans le creux du vallon, et au bout d'une demi-heure de course, il nous parut évident, à M. Eustis et à moi, que l'animal blessé se dirigeait vers le lac.

Ce fut ce qui arriva. La bête, harcelée par les limiers de Pat, détalait toujours, perdant son sang, mais vaillante et defendant sa vie avec toute l'énergie du désespoir.

Tout à coup nous aperçûmes le miroitement de l'eau dans une lagune du lac Big-Woolf. C'était là que le cerf allait être pris : nous allions jouir de la vue d'un hallali à l'eau!

Au détour d'un sentier que nous avions suivi pour couper court et arriver plus vite, nous distinguâmes le dix-cors enfoncé dans l'eau jusqu'à mi-corps, et faisant tête aux chiens. La bête allait mourir, car elle répondait faiblement aux attaques de ses ennemis, et, quand nous parvînmes sur la rive, elle s'affaissait sur elle-même; le sang l'avait étouffée.

Nous nous hâtâmes de retirer l'animal de l'eau, et je pus bientôt admirer à mon aise le plus magnifique cerf que j'eusse onques vu de ma vie. Sa ramure était d'une régularité sans pareille, d'un grain fin comme une peau de chien de mer, et son pelage d'un brun rouge de toutes nuances.

De l'endroit où s'était passé l'hallali à la cabane de Pat il y avait tout au plus la distance d'un demi-kilomètre. Je m'en allai querir le domestique de M. Eustis, qui s'empressa de venir aider son maître à transporter le gibier, tandis qne moi j'allumais le feu, afin que tout fût prêt pour préparer le repas du soir.

David, une fois revenu avec mon hôte, alla chercher un mulet dans une étable attenant à la taverne de Pat, et partit aussitôt pour la clairière afin de rejoindre l'Irlandais, avec lequel il reparut deux heures après, ramenant les quatre cerfs de Devils' hole.

M. Eustis et moi nous avions préparé le souper, consistant en tranches de venaison grillées et saupoudrées de piment et de sel, et le couvert se trouva mis lorsque nous fûmes tous ensemble.

Dès que la nuit fut venue, nous songeâmes à la chasse du soir; car, on s'en souvient, il avait été question la veille d'un affût fantastique qui devait faire impression sur le « jeune Français, » grand amateur de chasse.

Je m'étais laissé « gouailler » sans demander mon reste; aussi, lorsque le moment de se mettre en route arriva, quand je vis M. Eustis prendre les deux lanternes, que l'on avait préalablement garnies de mèches et d'huile, je ne fis aucune question et je me contentai de suivre mon hôte. Celui-ci, précédé de Pat et de David, entra dans la barque, me fit asseoir à ses côtés et donna l'ordre du départ.

La nuit était sombre, et n'eût été que nos yeux s'accoutumèrent bientôt à l'obscurité du paysage, il nous eût été fort difficile de savoir quelle direction nous devions prendre. Mais dix minutes après nous être aventurés sur le Big-Woolf, nous avions obtenu « la vue des chats », et nos deux rameurs nageaient avec une ardeur sans pareille.

Une demi-heure leur suffit pour nous amener au fond d'une anse profonde, entourée d'une forêt de cèdres et de sapins, où, suivant le dire de Pat, nous devions « faire chasse ».

« Allons! c'est bien, fit tout d'un coup M. Eustis. Il s'agit maintenant de nous armer en guerre. Attention aux lanternes: une allumette, le feu aux mèches, et le tour sera joué. »

Je ne comprenais pas trop ce qui allait se passer, mais je m'étais juré de ne pas faire la moindre question; aussi je me contentai d'attendre et de voir faire M. Eustis, qui alluma les deux lanternes, et, à mon grand étonnement, plaça l'une d'elles sur son chef, et noua les deux mentonnières autour de son cou.

Je ne pus réprimer un éclat de rire; mais lorsque notre hôte m'eut expliqué que toutes les grandes bêtes, sans exception, accouraient du fond du bois pour voir ce que signifiait une lumière au milieu de la nuit, je compris à l'instant que le réflecteur

des lanternes était destiné à projeter la lumière aussi loin que possible, en laissant le chasseur dans une grande obscurité, et lui donnant, par conséquent, la possibilité d'ajuster à son aise.

« Et vous, maintenant, mon cher ami, me dit M. Eustis, coiffez-vous de cette lanterne, et descendons à terre. »

J'obéis machinalement, tandis que Pat et David poussaient l'embarcation vers la rive. Au même moment, par un contretemps fâcheux, les nuages qui avaient obscurci la lune se dissipèrent en partie, et la forêt se trouva illuminée *a giorno*. Cette clarté inattendue dérangeait fort nos plans; mais M. Eustis m'engagea à avancer et à bien regarder devant moi, prétendant que ce clair de lune ne nous empêcherait pas tout à fait de trouver notre gibier.

Il avait bien raison, car, dix minutes après, tandis que nous longions la rive, mes yeux se reposèrent sur un magnifique cerf qui venait, au petit trot, à l'encontre de la lumière. Je m'arrêtai tout d'une pièce, j'ajustai l'animal à la poitrine et j'attendis.

Le cerf avançait toujours : lorsqu'il fut à vingt pas, je lâchai la détente de ma carabine. Bang! la bête bondit comme si le sol eût fait explosion sous mes pieds; puis je la vis retomber lourdement à terre : elle avait vécu.

« Bravo! bravo! bravo! s'écrièrent à la fois M. Eustis, Pat et David, qui vinrent à mon aide pour relever la bête, que l'on transporta dans le bateau.

— A mon tour maintenant, fit mon hôte, et fasse le grand saint Hubert que j'aie autant de chance que vous! »

Ce souhait fut bientôt réalisé. La lune avait cru devoir voiler sa face en présence du meurtre qui venait de se commettre devant elle. L'obscurité la plus grande régnait de nouveau autour de nous, et nous avancions à pas de loup sous les branches touffues des arbres verts de la forêt.

« Voyez là-bas! devant nous, murmura soudain mon camarade de chasse à mon oreille. Laissez-moi tirer s'il n'y a qu'une bête, et ajustons ensemble, vous à droite, moi à gauche, si les cerfs sont au nombre de deux, ou bien en harde. »

Je fis un signe d'assentiment, et nous continuâmes à nous glisser sous bois.

M. Eustis avait prévu juste. Les cerfs étaient au nombre de sept, et tous, mâles et femelles, vieux et jeunes, l'oreille au guet, l'œil brillant, l'attention éveillée, s'avançaient à notre rencontre, curieux de savoir ce que signifiait une pareille lumière, à une heure aussi insolite.

Mon hôte s'était arrêté : j'avais imité sa manœuvre, et nous épaulions nos carabines simultanément.

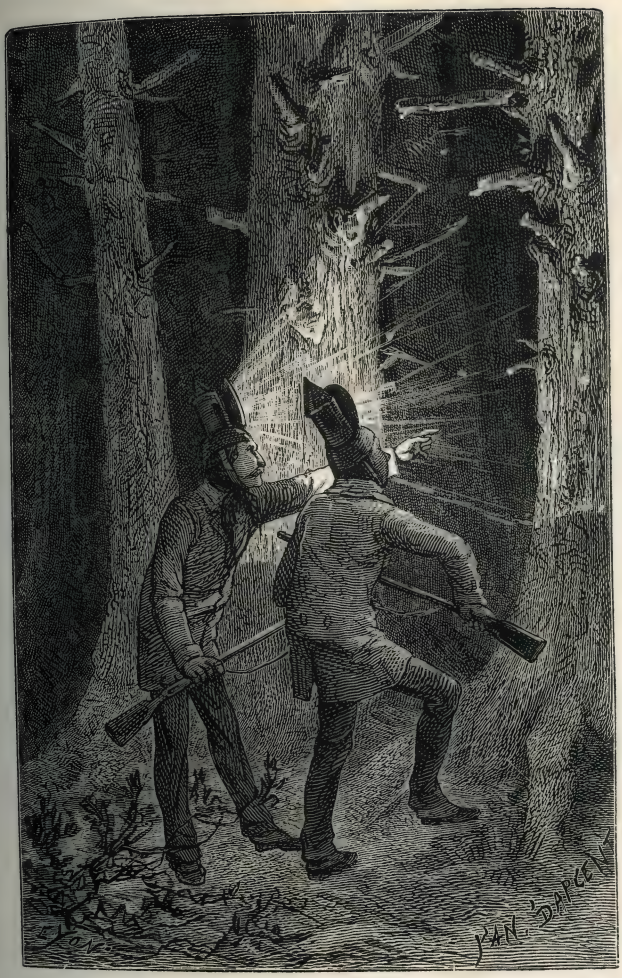
Je voyais à ma droite un énorme *buck*, autrement dit, en bon français, un vieux cerf à la ramure luxuriante, qui marchait côte à côte avec une biche, sa femelle sans doute, et courait à sa perte sans le savoir. M. Eustis devait, selon nos conventions, viser la biche, et quand, sur un signe de tête, je compris qu'il allait faire feu, je pressai la gâchette, et bang! les deux détonations se confondirent l'une dans l'autre.

M. Eustis avait atteint son animal; mais moi, je ne sais comment, j'avais seulement frisé l'épaule de mon cerf, qui prit la fuite avec toute la harde et disparut dans les profondeurs du bois.

J'étais certain d'avoir cruellement blessé mon dix-cors, mais il n'était plus possible de courir après. Pat se chargea de ce soin pour le lendemain matin, et nous songeâmes à retourner au logis. Onze heures et demie du soir venaient de sonner, lorsque, devant la taverne de Patrick Donneghue, nous embarquions notre butin, dont le poids était tel, que notre canot avait à peine la hauteur d'une main au dehors de l'eau. C'était suffisant pour ne pas chavirer.

La lune reparut pour faciliter notre navigation, et lorsque nous fîmes halte devant le débarcadère de Crow-Nest, deux voix amies répondaient à notre appel, et mon jeune *friend* James, qui s'était obstinément refusé à aller au lit pour nous attendre, frappait les mains de joie à mesure que David et les autres domestiques retiraient les cerfs de l'embarcation.

Le lendemain soir, Pat nous surprit à l'heure où nous nous mettions à table pour prendre le thé. Il avait, à force de recher-



ches, retrouvé le cerf que j'avais blessé la veille, mais à moitié dévoré par les coyotes. Il me rapportait seulement le bois et la bête, trophée sans pareil qui orne encore aujourd'hui mon cabinet de travail.

Je termine ce chapitre par une histoire assez singulière.

Le cerf des États-Unis est susceptible d'éducation, et je n'en citerai pour exemple que le fait suivant, qui pourrait être, au besoin, corroboré par de nombreux témoignages.

Pendant la première semaine de mon séjour à New-York, en 1841, je fus fort étonné, certain matin, d'apercevoir, au milieu d'une compagnie de milice écossaise, un magnifique cerf portant au cou un collier d'argent, et dont le bois admirable, la démarche élégante, les yeux remplis de douceur et les jambes fines, étonnaient tous ceux qui assistaient au défilé des highlanders *pour rire* de la garde nationale américaine. Il cheminait derrière la musique, en tête des officiers, et ni les cris des enfants, ni le bruit des voitures, ni celui des instruments de cuivre, ne paraissaient produire aucun effet sur cet animal, chez qui ordinairement la timidité surmonte le courage. Il va sans dire que je voulus savoir comment le cerf en question avait été ravi à ses forêts pour venir se pavaner au milieu d'une grande ville, et fouler le macadam au lieu de piétiner les gazons des montagnes du désert. Je m'enquis pareillement d'un chien de Terre-Neuve qui paraissait être de la meilleure intelligence avec le cerf, comme aussi avec les Écossais, et voici ce que j'appris le soir même, de la bouche d'un officier de la 3e brigade de New-York.

La compagnie des highlanders, suivant un usage de la mère patrie, avait adopté le cerf comme emblème de la légèreté qu'un Écossais doit mettre en pratique pour gravir les montagnes, franchir les précipices et faire de longues étapes. Quant au chien, c'était pour eux le symbole de la fidélité, qui est, on le sait, une des qualités primitives de tous les compatriotes de Walter Scott. Il est bon d'ajouter ici que, pendant la guerre de l'Indépendance, les highlanders de Washington avaient donné

au héros américain des preuves d'un courage et d'un dévouement sans pareil. Aussi le législateur avait-il cru devoir récompenser ce corps d'élite, en lui accordant, par charte privée, certains priviléges dont il jouissait sans encombre depuis 1781.

A la bataille de Yorktown, lorsque le général Cornwallis, cerné d'une part par Washington et ses Américains, et de l'autre par la flotte française commandée par le comte de Grasse, fut obligé de se rendre avec son armée de sept mille hommes, le capitaine des highlanders de la 3e brigade, John Davidson, fut chargé par le vainqueur d'aller recevoir l'épée du vaincu. Cornwallis, enchanté de la courtoisie de son heureux ennemi, le pria d'accepter, comme gage de son estime, une claymore écossaise longtemps conservée dans sa famille, et ayant appartenu aux Mac-Fergus. Cette relique fut offerte par Davidson à sa compagnie, et c'est encore la même claymore que porte le capitaine actuel des highlanders de New-York.

Quant au cerf et au chien qui faisaient mon admiration en 1841, voici quelle était leur histoire. Le premier avait été rapporté de Virginie à New-York par mon ami Williams Porter. C'était en 1836 que le faon, privé de sa mère, tuée dans une chasse, s'était jeté dans les jambes de mon confrère en saint Hubert, comme pour lui demander aide et secours. Porter, avec cette générosité qui le caractérise, avait pris le faon dans ses bras, l'avait emporté au rendez-vous de chasse, de là à la plantation de son hôte, et ensuite à New-York.

Le soir même de son arrivée, il avait envoyé le gentil animal au *mess* des highlanders avec ses compliments. D'abord les gardes nationaux n'avaient point compris la valeur et l'opportunité du présent; puis l'un d'eux avait suggéré l'idée de confier la bête aux musiciens de la compagnie, qui se chargeraient de son éducation. Tout d'abord la musique avait effrayé le timide quadrupède; mais peu à peu il s'était apprivoisé et fait à ce bruit harmonieux, et au bout de six mois il était devenu aussi familier qu'un king's-charles. On le voyait, chaque matin, quitter la cabane élevée à son intention dans la cour de la caserne, monter les escaliers et frapper à chaque porte du corridor des musiciens

afin d'obtenir un morceau de biscuit. Par un caprice assez bizarre, l'animal n'acceptait jamais un morceau qui avait été touché par la dent de l'homme : souvent avait-on essayé de tromper son instinct en lui offrant d'abord un biscuit entier, puis un autre sur lequel on avait posé les lèvres ; le jeune cerf découvrait toujours la ruse et refusait le morceau souillé par le souffle de l'homme.

A l'époque où je vis pour la première fois le cerf des highlanders, il y avait déjà trois ans qu'il avait fait, pour la première fois, ses débuts en public, au grand ébahissement des *cokneys* de New-York. L'animal avait atteint son plus grand développement : il était vraiment beau à voir, avec sa tête superbement dressée et portant quatorze andouillers. C'était un dix-cors des plus majestueux ; seulement il était devenu en vieillissant quelque peu capricieux et irritable, et l'on avait grand'peine à l'empêcher de tomber tête basse sur l'audacieux *pékin* qui s'aventurait à passer entre lui et les musiciens lorsque la compagnie était en marche.

Un jour, en 1844, pendant une excursion que la 3e brigade, à laquelle appartenait le corps des highlanders, faisait au fort Hamilton, le cerf, profitant du repos que les Écossais prenaient à l'abri des murailles du fort et dans l'intérieur de la construction même, monta, par des chemins en pente qui conduisent au sommet, jusque sur le haut de la muraille. Une fois là, il se mit tranquillement à brouter l'herbe qui poussait entre les interstices des pierres. Un chat faisait la sieste au soleil entre les deux parois d'un créneau ; à la vue de l'importun, effrayé comme pourrait l'être un écureuil surpris par un chien, il fit un bond tel, que le cerf, surpris lui-même, crut devoir l'imiter. Le pauvre animal recule en sautant ; mais le précipice était là, béant derrière lui, et il y tombe pour se briser les membres sur le sol, dans l'intérieur de la cour. Lorsqu'on accourut au bruit de sa chute, il était mort ; sa tête avait disparu dans les profondeurs d'une grosse caisse qu'elle avait crevée de sa ramure. Le saut avait été de deux cents pieds : son sort était inévitable. Près de là l'on trouva son ami le terre-neuve, aboyant d'une manière

lamentable, et léchant les yeux humides de son compagnon désormais sans vie. C'était un spectacle à fendre l'âme, et l'on eut toutes les peines du monde à séparer le vivant du mort.

Je passe maintenant à l'histoire du chien, qui ne fut pas moins accidentée que celle de son ami dont je viens de raconter la vie et la fin. Nick (autrement dit *le Diable*) appartenait à un des officiers de marine casernés à bord du navire à trois ponts *the Constitution*, qui se balance paresseusement sur ses ancres à quelques encablures du Castle-Garden. Le maître de Nick dînait à la table des highlanders le jour où le cerf avait fait son apparition. Le chien, au lieu d'aboyer contre le timide quadrupède, était allé à lui, l'avait flairé, caressé, léché même, ce que le nouveau venu avait accepté avec des marques non équivoques de sympathie. A dater de ce moment, Nick s'était refusé à quitter la caserne; en vain son maître l'avait-il appelé, battu même, le chien s'était couché, subissant la correction sans sourciller, mais sans plus bouger que s'il eût été de pierre. En présence d'une pareille détermination, le marin s'était exécuté de bonne grâce et, faisant contre fortune bon cœur, il avait offert son chien — un magnifique terre-neuve au poil noir et brillant comme du jais — à la compagnie des highlanders de New-York. Chaque individu appartenant à ce corps devint bientôt le favori du superbe Nick. Mais autant celui-ci aimait et respectait l'uniforme, autant il méprisait le modeste habit bourgeois. Malheur au garde national écossais qui rentrait dans la vie privée et reprenait son habit noir et son pantalon pour vaquer à ses affaires! le chien ne le reconnaissait plus et lui eût volontiers happé les mollets, crime dont il ne se fût jamais rendu coupable tant que le citoyen avait les jambes nues et portait le kilt, le tartan, le glengarie et la claymore.

Au moyen d'une souscription générale, les highlanders avaient offert à leur chien et à leur cerf un collier d'argent sur lequel leur nom et *celui* de *leurs maîtres* avaient été burinés avec art par le plus habile ciseleur de Broadway.

Nick, comme on le pense bien, hors les heures de la parade, quittait le moins possible les poches des deux cuisiniers de la

bande des musiciens. L'un d'eux, nommé Max-Dowell, avait pris le chien en grande amitié, tandis que l'autre, le sieur Dunnigan, pratiquait à l'encontre du pauvre animal une quantité de tours sans noms que Nick supportait sans *mot* dire, quoique l'on pût deviner, à certains clignements d'yeux, aux mouvements de la queue, qu'il appréciait ces mauvaises manières à leur juste valeur et en gardait sérieusement rancune.

L'été vint, et, avec les chaleurs, le corps des highlanders éprouva le besoin de s'aventurer, suivant l'usage, sur les côtes de la baie de New-York, à bord de ces steam-boats destinés aux *military target excursions* si fréquentes à New-York. Ces parades militaires ont un double but : d'abord celui d'étudier la stratégie militaire, et ensuite celui de se livrer aux plaisirs de la table, de l'eau-de-vie et de... l'eau de mer. Voici, à quelques changements près, quel était le programme de l'excursion hebdomadaire des highlanders. Une fois arrivé à Coney-Island, à Rockaway, à Staten-Island, ou même à Long-Branch, on commençait par tirer à la cible et fêter le vainqueur le verre en main ; puis on se dirigeait vers la plage, afin de se baigner, pour mieux conquérir de l'appétit pour le dîner.

Nick se jetait le premier au milieu des vagues, et ne se décidait à quitter le sein d'Amphitrite que lorsque le dernier garde national avait remis... son jupon. Ce n'était pas de l'égoïsme : loin de là, Nick se croyait obligé de protéger la vie de ses maîtres, et il voulait les voir hors de danger avant de quitter lui-même le perfide élément.

Du reste, il savait bien, le sagace animal, que si sa force était immense lorsqu'il était dans l'eau, celle de son ennemi intime, le cuisinier Dunnigan, l'emportait sur la sienne dès qu'ils avaient remis pied à terre. Quelle ne fut donc pas la joie de maître Nick, lorsqu'un certain jour il aperçut, du sommet de la vague sur laquelle il se balançait, Dunnigan quittant ses habits et venant se jeter à l'eau sans méfiance ! D'abord Nick ne parut pas faire attention à son ennemi ; il se mit à nager circulairement vers la plage, de manière à se placer entre le cuisinier et la terre ; puis, saisissant le moment favorable, il s'élança, le

happa par la main, et fit de nombreux efforts pour l'entraîner sous l'eau. Il serait sans doute parvenu, le malheureux, à commettre ce crime d'homicide, si les camarades de Dunnigan, comprenant le danger, ne fussent venus l'arracher à la mort. Comme on le pense bien, le cuisinier, ainsi sauvé par miracle, se garda bien de jamais retourner au bain; bien plus, il confessa ses torts envers Nick, et chercha toutes les occasions de faire la paix avec lui. Mais tout fut inutile : le chien fut implacable, et il serait mort de faim plutôt que de toucher à la pitance savoureuse qui lui était, en toute occasion, présentée par le maître cook repentant.

La police municipale de New-York fait une guerre impitoyable à la race canine pendant les chaleurs torréfiantes de l'été. Dans cette capitale commerçante de l'Amérique du Nord, un tombereau, nommé *the dogs' cart* (la charrette des chiens), se promène traîné par une rosse efflanquée et conduit par deux nègres à la mine repoussante. Ces hommes sont préposés par la ville à la destruction des chiens errants, et, comme tous les gens de leur profession, ils outrepassent souvent la mission qui leur est confiée.

Un beau soir que Nick était allé conter fleurette à une belle levrette du quartier, il fut saisi par les deux terribles moricauds, et allait être impitoyablement étranglé, lorsque, par un suprême effort, il saisit de ses longues dents la culotte de l'un d'eux, en arracha le fond et un morceau de la noire doublure, et, se trouvant libre, grâce à cette sortie d'anthropophage, s'élança sans prendre le temps de restituer à ses bourreaux la corde passée autour de son cou, et revint au *mess* des highlanders.

En vain chercha-t-on le morceau de toile et le morceau de chair humaine qui manquaient au pantalon du nègre et à sa doublure. Tout porte à croire que... dans un moment d'oubli, Nick n'avait fait qu'une bouchée de ces deux objets. Il fut donc impossible de recoudre l'un et de raccommoder l'autre. Je ne crois pas nécessaire d'ajouter que jamais les conducteurs du *dogs' cart* ne crurent prudent de renouveler l'essai de capturer le chien des highlanders.

Quoique courageux jusqu'à l'audace, Nick ne manquait pas de prudence. On m'a raconté qu'un certain jour, ayant rencontré à Union-Square un mâtin énorme qui voulait s'élancer sur lui, il se mit à fuir comme le vent dans la direction du *mess*, poursuivi par le chien de boucher. Tous ceux qui furent témoins de cette détermination inattendue l'accusèrent de lâcheté; mais quel ne fut pas l'étonnement général lorsque, arrivé devant la porte du quartier des highlanders, on le vit faire volte-face, montrer les dents, s'élancer sur son ennemi et le rosser d'importance !

Nick périt à son tour en 1848, et sa mort fut aussi tragique, dans son genre, que celle de son ami le *cerf de Virginie*. Il avait eu l'imprudence fatale de mordre un général qui passait l'inspection du corps des highlanders, et l'officier supérieur, s'autorisant de la loi martiale, condamna le délinquant à passer par les armes. Il n'y avait pas moyen d'invoquer des circonstances atténuantes : aussi, le lendemain même du jour où le crime avait été commis, Nick fut conduit sur les bords du Harlem-River, attaché à un pieu, et tué par un peloton de quatre hommes, désigné pour exécuter la fatale sentence. Les restes de Nick furent pourtant enterrés sur les lieux mêmes où il avait péri, et ses amis ont fait placer une pierre au-dessus de sa tombe, sur laquelle on lit en grosses lettres gothiques le nom diabolique du chien des highlanders.

L'ÉLAN

Le Canada est le pays des grandes chasses : les steppes incultes qui s'étendent au nord de Québec et de Montréal sont peuplés de Peaux-Rouges à moitié civilisés, vivant du produit de leurs chasses et de leurs pêches ; aussi, pour un Européen amateur de sport, cette contrée est-elle la plus belle entre toutes, malgré sa rudesse et son aspect sauvage. J'avais mis dans mes projets, pendant mon séjour aux États-Unis, de visiter en chasseur cette colonie anglaise, et pendant les fêtes de Noël de l'année 1844, je profitai de quelques semaines de loisir pour me rendre au Canada.

Un de mes amis, capitaine dans un des régiments de Sa Majesté la reine Victoria, m'avait fortement engagé à venir le rejoindre, et je me hâtai de me rendre à son aimable invitation.

Quelques jours après mon arrivée à Québec, Mac-Lean me

proposa de faire avec lui une chasse à l'élan : il va sans dire que j'acceptai sans trop me faire prier, et nous nous empressâmes de songer aux préparatifs indispensables pour une pareille expédition.

Le capitaine avait, à l'avance, pris avec quelques Indiens de l'établissement de Sainte-Anne un arrangement grâce auquel quatre des plus habiles chasseurs de leur tribu devaient nous joindre à soixante milles de Québec, à un rendez-vous désigné par eux, sur l'extrême limite des provinces habitées. Jack, le guide de notre caravane, nous attendait de son côté à Lorette avec ses autres compagnons.

Nous nous mîmes en route un matin, au point du jour, dans une carriole fort basse, à laquelle étaient attelés deux excellents chevaux mustangs conduits en *tandem*. Un traîneau attelé d'un seul cheval suivait notre véhicule, et nous y avions entassé nos armes, nos provisions de bouche et les autres objets indispensables pour camper dans le désert canadien.

Enveloppés dans nos pelisses de bison et dans nos couvertures « mackinaws, » nous pouvions, sans être incommodés, braver la furie du vent qui balayait la route, emportant par tourbillons le grésil et la neige dont le sol était couvert.

Les premières lueurs du jour paraissaient à peine, lorsque nous traversâmes le faubourg de Saint-Vallier, encore enseveli dans un profond sommeil, et dont les rues solitaires sont aussi mornes qu'elles sont mal bâties et tortueuses. Aucun habitant ne se montrait encore, et la neige en tombant avait effacé, pendant les longues heures de la nuit, toutes les traces, toutes les empreintes de la veille.

Le chemin qui conduisait à Lorette était large et bien tenu, et à part certains amas de neige amoncelée par le vent qu'il nous fallut dépasser en usant de toutes les précautions imaginables, aucun accident ne vint attrister notre voyage. Nous arrivâmes au rendez-vous après un trajet qui dura une heure : Jack nous attendait, tout équipé et prêt à se mettre en route. Rien ne lui manquait, si ce n'est un peu d'argent, qu'il nous pria de lui donner, afin de « tuer le diable, » disait-il, qui avait pris pos-

session de son corps et le glaçait... d'épouvante. Mac-Lean eut l'imprudence de croire à cette incantation diabolique, et lui donna quelques schellings, grâce auxquels il trouva moyen de se griser en quelques minutes avec deux ou trois rasades complètes de genièvre alcoolisé au plus haut degré. Lorsque nous nous fûmes remis en route, Jack devint aussitôt fort bavard et très-incommode, car il menaçait de faire chavirer, grâce aux contorsions auxquelles il se livrait, le traîneau sur lequel il avait pris place avec nous. A chaque relais, l'intempérant Indien nous adressait une demande de fonds que nous lui refusions sans sourciller; aussi, quand il vit que c'était un parti pris, il nous pria de lui avancer une partie de son salaire, nous jurant sur l'honneur qu'il ne nous abandonnerait pas, et nous donnant à entendre qu'il nous trouvait l'humeur peu accommodante. Bref, malgré toutes nos précautions, Jack sut si bien se griser avant midi, que nous en vînmes à le menacer de l'abandonner sur le chemin. Ces paroles, prononcées par Mac-Lean d'un air très-sérieux, produisirent une impression favorable, pour notre tranquillité du moins, car, au bout de quelques instants de réflexion, Jack comprit que ce qu'il avait de mieux à faire était de se coucher au fond du traîneau; et une fois là il dormit, ou plutôt cuva son gin jusqu'au soir. Une observation fort curieuse relative aux Indiens du Canada, c'est que du moment où ces malheureux ont goûté à « l'eau de feu », ils oublient tout, et volontiers donneraient-ils, pour s'en procurer, tout ce qu'ils possèdent au monde, leur vie même; il est vrai qu'elle ne vaut pas grand'chose pour la plupart du temps.

Sur les deux côtés de la route que nous parcourions, les terrains que nous traversâmes étaient défrichés à une certaine distance; mais partout au delà on n'apercevait que des steppes incultes et des bois, une solitude complète. Nous eûmes à franchir de nombreux ruisseaux à moitié gelés : les eaux bondissantes se frayaient un passage difficile au milieu des glaçons, dont les aspérités leur opposaient autant d'obstacles, et par-dessus lesquels elles jaillissaient en cascades écumantes. Le linceul glacé, tout éclatant de blancheur, dessinait chaque on-

dulation du sol et faisait ressortir, par un saisissant contraste, les sombres contours et les ténébreuses profondeurs des bois de sapins et de cèdres qui bordaient la route.

La tempête n'avait point cessé de faire rage, et la neige tombait toujours à gros flocons, ensevelissant les communications sous une couche qui épaississait à vue d'œil. De temps à autre nous rencontrions des traîneaux chargés de bois ou de sacs de grains; mais comme le passage était trop étroit pour opérer un chassé-croisé d'une évolution facile, le conducteur rangeait ses chevaux, sur l'extrême bord, laissant le traîneau s'enfoncer dans la neige et le maintenant dans une position horizontale en pesant dessus avec force. Alors notre cocher fouettait ses chevaux et nous passions, non sans beaucoup de difficulté. Dans une de ces rencontres, notre traîneau accrocha celui d'un agriculteur, et comme il était plus léger que celui de l'habitant, il fut précipité, contenant et contenu, dans un fossé rempli de cinq pieds de neige. Nous en fûmes quittes pour quelques contusions et quelques traits brisés, accompagnés de force jurons et blasphèmes prononcés par nos sauvages conducteurs. Roulés dans nos manteaux, entourés de nos fourrures épaisses, nous nous étions laissés aller sans remuer au mouvement rotatoire, ne bougeant pas plus que les sacs de blé dont l'autre traîneau était chargé. Notre rire homérique contrastait seul avec la colère des deux phaétons canadiens.

Nous parvînmes, à la tombée de la nuit, à un misérable hameau qui s'élevait sur les bords d'un petit lac, à une dizaine de milles de l'endroit où nous devions chasser les élans. La cabane de planches qui s'enorgueillissait du titre pompeux « d'hôtel du Roi-Georges », était un misérable abri et bien plus digne de recevoir des rouliers que des gentlemen. Cette habitation fantastique se composait d'un immense hangar divisé en deux compartiments, l'un destiné au « Bar-Room », le comptoir indispensable du débitant de liqueurs américain, et l'autre servant de chambre à coucher à la famille du landlord, qui, à vrai dire, était et devait être dans ce désert la seule conso-

lation du tavernier, un Anglais fort bien élevé, qui, d'après ce que j'avais appris, avait été jadis dans une heureuse position. La seule distraction de cet exilé était de recevoir de temps à autre un numéro dépareillé du *Journal de Québec*, où il trouvait des nouvelles de son pays natal. Une particularité digne de remarque, c'est que cet honnête tavernier éprouvait un orgueil sans pareil à nous montrer, à travers les vitres congelées de l'unique croisée de son parloir, quelques centaines d'arpents de terre défrichés sur lesquels s'élevaient onze ou douze cabanes informes, auxquelles il donnait le nom de village Royal. « Douze ans avant cette époque, nous disait-il, ma colonie n'existait pas! »

Il était nuit noire lorsque nous quittâmes l'hôtel du Roi-Georges, et l'obscurité de la route vint encore ajouter aux difficultés du chemin : heureusement que Mac-Lean et moi nous avions l'esprit bien fait; or, comme notre voyage était une partie de plaisir, nous prîmes sagement le parti de rire de tout, même des embarras qui se hérissaient devant nous à chaque pas.

La route ou plutôt le sentier que foulaient nos chevaux et notre véhicule était placé le long des flancs d'une montagne escarpée, et descendait en zigzags jusqu'aux bords de la rivière Sainte-Anne. A notre droite, se hissait un roc taillé à pic, couronné par une forêt de sapins aux branches desquelles pendaient des chandelles de glace, s'entre-choquant entre elles et produisant un effet tout à fait fantastique. A gauche, s'ouvrait béant, sous nos pas, un gouffre, une crevasse profonde, hérissée d'arbres et pavée de glaçons, dont les yeux ne pouvaient pénétrer la profondeur. Tout à coup, dans l'endroit le plus dangereux de ce périlleux passage, le cheval attelé à la voiture se laissa choir entre les brancards et se coucha sur le ventre, tandis que l'autre bucéphale, alarmé de cette chute imprévue, faisait un écart et disparaissait dans les ténèbres de la crevasse ou plutôt au milieu des branches d'un énorme cèdre placé fort à propos sur l'orifice de l'abîme pour retenir l'animal au passage.

Notre traîneau, notre timonier et nous-mêmes, enveloppés

comme nous l'étions dans des fourrures épaisses, nous ressemblions, à s'y méprendre, à la statue du Laocoon; les serpents étaient représentés par les traits, les guides et autres courroies de l'attelage, dans lesquels nous nous trouvions pris comme dans un filet. D'un autre côté, le cheval tombé et suspendu au-dessus de l'abîme ruait et ébranlait le traîneau. Tout nous faisait craindre qu'aussitôt que le point d'appui sur lequel il reposait encore serait brisé, il ne hâtât la catastrophe. Je dois le confesser, nous n'avions plus, le capitaine et moi, aucune envie de rire, et nous nous hâtâmes de songer aux moyens de nous tirer d'un danger aussi imminent. La première chose à faire, c'était de se dégager de dessous le traîneau : nous y parvînmes sans trop de difficulté. Nous essayâmes ensuite de ramener à nous l'animal vacillant au-dessus du précipice et perdu dans l'obscurité. A l'aide des deux conducteurs et de Jack, quelque peu dégrisé par le péril, après maints coups de fouet accompagnés de jurons très-énergiques, suivant l'usage des Canadiens, nous réussîmes à remettre le cheval à côté de son camarade, sur le chemin périlleux dont j'ai déjà parlé.

Je ne crois pas utile de raconter en détail les péripéties de cet accident; je me bornerai à constater en passant qu'une fois réinstallé sur le sol durci, le quadrupède se calma comme par enchantement et cessa de ruer, heureusement pour nous, qui n'avions pas un trop grand espace pour éviter ses atteintes. Du reste, il était trop fatigué pour faire le fringant, et le pauvre animal, quoique conduit par la bride, s'abattit encore une douzaine de fois avant d'arriver au terme du voyage.

Nous avancions avec précaution, car les ténèbres paraissaient s'épaissir de plus en plus, et nous craignions fort de nous être égarés, d'autant plus que notre guide, à demi dégrisé, paraissait lui-même partager cette opinion. Au moment où nous nous y attendions le moins, Jack se mit à crier d'une voix de stentor; et à notre grande joie, après dix minutes d'un exercice digne d'un ophicléide de Sax, nous aperçûmes devant nous, à quelques mètres de distance, éclairées comme

par magie, les fenêtres d'une habitation que Jack nous annonça être l'étape où l'on nous attendait.

Cette vision inespérée ranima mon courage, et pour être plus vite arrivé, afin de participer aux douceurs d'un foyer pétillant dont les lueurs semblaient embraser l'intérieur de la maison, je m'élançai hors du traîneau. Mais, dès les premiers pas, je m'enfonçai jusqu'au cou dans la neige, et, à ma grande terreur, je vis s'engloutir à mes côtés le cheval qui nous avait déjà donné tant de mal. L'animal, harassé, me croyait sans doute en bon chemin et comptait être plus tôt parvenu à l'écurie. Il nous fallut pourtant, lui et moi, attendre les Indiens de l'habitation, qui, munis de lumières, vinrent enfin nous arracher aux tortures d'un froid qui nous pénétrait jusqu'à la moelle des os.

Le maître de la maison était un nommé M. Joassin, et certes sa demeure ne pouvait point passer pour un palais. Nous nous aperçûmes même bientôt qu'elle ne gagnait point à être mieux connue. Nous entrâmes dans une grande salle de trente pieds carrés, meublée à l'aide de deux lits placés dans le coin le plus éloigné, de six chaises dépareillées et d'un fauteuil à bascule. Au milieu de cet abri s'élevait un poêle de fonte rempli de bois jusqu'à la gorge et rouge incandescent. Aussi l'atmosphère qui régnait autour de nous était-elle suffocante.

Nous trouvâmes prêts à nous recevoir, et se pressant autour du foyer, le maître de la maison, sa femme, trois grandes filles maigres et disgraciées de la nature, quatre garçons aussi peu favorisés que leurs sœurs, les cinq Indiens qui m'avaient arraché à mon lit de neige et une demi-douzaine de chiens.

Tandis que ces hommes, une pipe entre les dents, remplissaient l'intérieur de la salle d'une épaisse fumée, les femmes préparaient sur le sommet du poêle, dans une terrine assez sale, un ragoût écœurant, brouet par trop lacédémonien, quant à la couleur du moins, d'où s'exhalaient des miasmes d'oignons et d'ail qui eussent pris à la gorge le Provençal le moins difficile.

Naturellement, tous ceux qui fumaient crachaient aussi au-

tour d'eux : comme le plancher n'était pas conséquemment des plus propres, la place paraissait peu propice à y dresser nos lits. Avant de songer au repos, nous essayâmes de souper à l'aide d'une légère collation de thé et de gâteaux empruntés à notre provision. Nous cherchâmes ensuite, au milieu de ce cloaque immonde, deux coins isolés, afin d'y pouvoir étendre nos pelisses de bisons et achever tant bien que mal notre nuit.

Les chiens suivirent notre exemple, et comme la chaleur de nos fourrures leur paraissait préférable à l'humidité du sol, ils se glissèrent peu à peu à nos côtés, et malgré les coups de pied dont ils furent gratifiés, malgré les menaces que nous leur adressâmes, ils se maintinrent près de nous sans vouloir écouter nos récriminations; juste récompense d'une persévérance acharnée! J'avais, pour ma part, un énorme camarade de lit, au poil touffu et grisâtre, semblable, pour la forme et pour la mâchoire abondamment garnie, aux loups des pays boisés de la France.

Pour comble de bonheur, j'avais établi mon lit au pied d'une horloge de campagne nouvellement réparée, dont le balancier marquait la mesure d'une façon désespérante. Ce métronome assourdissant, l'odeur nauséabonde qui s'exhalait de toutes parts, et la chaleur suffocante de l'air raréfié, me tinrent fort longtemps éveillé. Je finis pourtant par céder au sommeil, et je fis un rêve atroce, qui représentait à mes sens abusés la chambre peuplée d'horloges, toutes fumant et crachant de leur mieux, tandis qu'un Peau-Rouge, d'une taille herculéenne, marquait la mesure du temps sur un timbre colossal.

Le capitaine Mac-Lean n'avait point fait la petite-maîtresse comme moi : il s'était endormi en vrai soldat, et n'avait pas cessé de subir l'influence somnifère de la fatigue.

Dès que parurent les premiers rayons du jour, tout le monde fut sur pied, et lorsque nous eûmes pris notre repas du matin, pareil à notre souper de la nuit, les Indiens se hâtèrent de placer dans leurs *tobogins* nos bouilloires et nos effets de voyage. Le tobogin des Canadiens est un petit traîneau fait à l'aide de planches presque aussi minces que l'écorce des arbres,

et façonné sur le devant comme la proue d'un navire. Les voyageurs chargent modérément ces alléges terrestres, et, à l'aide d'une courroie passée à l'épaule, ils traînent ainsi sur la neige, sans trop se fatiguer, le véhicule et les paquets qu'il contient.

Dès que ces préparatifs furent achevés, nous nous mîmes en route, accompagnés des cinq Indiens et de leur meute. Les Peaux-Rouges qui nous servaient de piqueurs appartenaient à la race des Hurons, et faisaient partie des restes infortunés de cette tribu qui habite de nos jours le village de Lorette, composé d'une centaine de feux groupés autour d'une église en bois. Pendant l'hiver, les Hurons vivent du produit de leur chasse et du salaire qu'ils retirent en se mettant au service des fermiers et des voyageurs, service qu'ils font payer fort cher, surtout à la race blanche, qui, par malheur, se trouve forcée d'avoir recours à eux. Pendant l'été, on les voit labourer leurs champs et confectionner des instruments de pêche et des vêtements, comme aussi ces mocassins ornés de perles de verre, ces sacs, ces coiffures inutiles que l'on vend partout au nord et au sud des États-Unis.

Ce sont là, à vrai dire, des sauvages dégénérés dont la race actuelle est abrutie, servile, et professe surtout un penchant irrésistible pour la plus effroyable malpropreté qui puisse être imaginée. Du reste, le sang indien coule peu dans leurs veines, car leur contact avec les Canadiens et les Français a contribué à inoculer le sang européen à la place de celui de leurs ancêtres. Il est facile de s'en convaincre, rien qu'à l'inspection de leur visage, dont le hâle n'empêche pas de deviner la couleur métis, qui a désormais pris la place de celle des premiers Hurons. Bien plus, leur physionomie a assumé comme une expression d'astuce et de fausseté qui n'était point caractéristique dans la race dont ils descendent. Leur habillement est composé d'une couverture liée autour du corps par une ceinture de couleur, de guêtres de laine enroulées autour de leurs jambes, de mocassins de peau d'élan et d'un bonnet de laine teint en rouge ou en bleu. Hiver comme été, tel est le costume des Hurons.

Leur plus grande adresse consiste à parcourir des distances immenses à l'aide de ces raquettes ou souliers de neige fort en usage dans le Canada.

Nos couvertures, nos manteaux et les pelisses de bison qui nous servaient à la fois de matelas et de manteaux de voyage, formaient un bagage très-lourd; aussi crûmes-nous devoir confier tout cela à trois de nos Indiens qui devaient marcher à leur convenance et nous rejoindre un peu plus loin. Nous chaussâmes à notre tour des raquettes, et, guidés par les deux autres Indiens, nous prîmes les devants. Quoique peu vêtus, l'exercice violent auquel nous nous livrions ne tarda pas à nous faire transpirer comme si nous avions été au milieu de la canicule.

Du reste la matinée était superbe, et le soleil brillait d'un éclat sans pareil, quelque peu adouci, toutefois, par la réverbération du sol blanchi qui pâlissait ses rayons. L'ouragan de la veille avait fait onduler la neige en vagues légères, et ce sable argenté craquait à mesure que nous le foulions. C'était le seul bruit qu'il nous fût donné d'entendre, car la nature était d'un calme imposant; aucun nuage ne surgissait à l'horizon, le vent était tombé tout à fait, et les branches de pin, couvertes d'une neige épaisse, demeuraient aussi immobiles qu'une décoration d'opéra. Malgré l'intensité du froid, nous n'éprouvions pas de sensation désagréable; l'air dont nous étions enveloppés était pur et léger comme celui que l'on respire au sommet des montagnes.

La neige avait fait disparaître toute trace de sentier; mais les Indiens, nos guides, reconnaissaient leur chemin aux arbres et aux ondulations du terrain. Ils nous conduisirent d'abord au pied d'un cèdre séculaire qui avait poussé sur la lisière d'un bois au-dessus duquel il s'élevait de plus de cinquante mètres.

Devant nous se trouvait le désert qui règne jusqu'aux limites extrêmes du pôle arctique, et ce ne fut pas sans une certaine émotion que nous pénétrâmes dans cette futaie séculaire de grands cèdres aux troncs espacés les uns des autres, sous les

branches desquels nous nous glissions avec toute l'adresse dont nous étions susceptibles.

Nous atteignîmes enfin la base d'une colline où nous fîmes halte pour reprendre haleine. Nos Indiens préparèrent l'emplacement en piétinant la neige afin de la durcir, puis ils amoncelèrent des branches sèches destinées à nous servir de siége, et allèrent nous querir à une source qui se trouvait près de là une eau limpide et fraîche dont la saveur était délicieuse. Grâce au calme de la nature, nous pouvions aisément distinguer le murmure du ruisseau qui s'écoulait lentement sous la neige sans se montrer à nos yeux autrement que par intervalles, lorsque certain obstacle du terrain avait fait écrouler l'échafaudage de la neige, et alors le cours d'eau formait une cascade microscopique.

Vers midi, lorsque nous eûmes amplement déjeuné, nous nous remîmes en route, et après avoir arpenté pendant trois heures et demie un terrain fort difficile, nous trouvâmes devant nous un courant d'eau sur le bord duquel il fut décidé que l'on passerait la nuit. Du reste c'était le meilleur parti à prendre, car Mac-Lean et moi nous étions exténués, n'étant ni l'un ni l'autre accoutumés à une course aux raquettes du genre de celle qu'il nous fallait exécuter pour suivre nos guides et ne pas être trop devancés par eux.

Les Indiens se mirent en devoir de construire une cabane pour passer la nuit. Ils se déchaussèrent d'abord, et, se servant de leurs patins en guise de pelles, ils creusèrent la neige en rond de manière à former une chambre de vingt pieds de diamètre, dont les murs étaient bâtis de neige pétrie à l'aide des mains et des pieds. Ils allèrent ensuite couper quelques jeunes sapins, et les appuyant l'un contre l'autre par la cime, comme on le fait des chevrons de nos charpentes, ils recouvrirent ce toit primitif de branches croisées les unes sur les autres et enfin de larges morceaux d'écorce de bouleau, dont la dimension, dans les forêts canadiennes, est pareille à celle d'un grand cuir de bœuf. On laissa une ouverture, en guise de porte, sur l'un des côtés de la cabane : vers le milieu du toit, un trou pratiqué

exprès servait d'issue à la fumée. Deux énormes troncs de bois vert furent placés à l'endroit destiné au foyer, et ce fut là-dessus que l'on étala les branches sèches auxquelles on mit le feu. Contre les parois de la cabane nos Indiens avaient disposé deux rangées d'oreillers façonnés avec de la neige durcie, de manière que nos pieds pouvaient se réchauffer aux atteintes du feu. Les branches sèches sur lesquelles nous étendîmes nos fourrures nous firent un lit assez moelleux, tandis que nos couvertures nous préservaient du froid.

Aussitôt que tous ces préparatifs furent terminés, Mac-Lean, les Indiens et moi, nous nous dirigeâmes sur les bords de la rivière afin de nous procurer à souper. A l'aide d'une hache, nos Hurons creusèrent deux trous dans la glace. L'admission de l'air frais avait probablement le pouvoir de donner aux truites un appétit irréfléchi, car à peine avions-nous plongé nos lignes dans l'eau, que l'une de celles qui grouillaient à la surface se saisissait de l'appât et se trouvait doucement transportée dans une corbeille tapissée de mousse que l'un de nos Indiens avait placée à côté de nous. La vie de ces pauvres poissons ne se prolongeait pas au delà de cinq minutes. Après cinq ou six coups de queue et autant de frétillements, leur corps se roidissait, et une couche de glace recouvrait leurs fines écailles. Aussi, lorsque nous rentrâmes à la cabane et que l'on tira du panier les truites qui s'y trouvaient entassées, on aurait juré que c'était du poisson salé et encaqué depuis longtemps.

Tandis que le capitaine et moi nous pêchions dans la rivière, les Peaux-Rouges avaient coupé la provision de bois nécessaire aux besoins de notre foyer, et nous les trouvâmes qui empilaient avec ordre les blocs fendus et coupés de même longueur, sur l'un des côtés de l'orifice de la hutte. Au-dessus du feu, suspendue à la toiture à l'aide d'une corde tissée de lianes flexibles, bouillait une grande marmite remplie jusqu'au bord de porc salé, de pois et de biscuit. Au-dessous, sur un lit de braise, l'on entendait chanter une bouilloire pleine de thé, dont les suaves émanations arrivaient jusqu'à nous par bouffées intermittentes.

L'intérieur de la cabane était parfaitement chauffé, et, grâce à nos manteaux étendus le long des parois, nous ne ressentions aucune des atteintes de la glaciale température de l'extérieur. Nos Indiens avaient fabriqué des torches à l'aide de lanières d'écorce de bouleau roulées et assujetties entre les fentes de deux bâtons fichés dans une des murailles de neige, et cette lueur indécise ajoutait au pittoresque de notre situation quasi confortable.

Un grand sac de cuir nous servait de coffre-fort; c'est là que nous nous empressâmes d'enfermer notre argent, nos montres et notre provision d'eau-de-vie, afin de ne point tenter la cupidité de nos guides.

Notre souper consista principalement en poisson : les truites étaient délicieuses; elles nous parurent d'autant plus parfaites que nous avions peu apprécié le brouet primitif des Peaux-Rouges. Nous voulûmes ensuite passer au rôti, ou plutôt à l'un des mets empruntés à la civilisation dont nous avions fait provision pour le voyage.

En conséquence nous ordonnâmes à Jack d'ouvrir une des boîtes de conserves qui se trouvaient dans un sac, sur l'un des traîneaux. Il s'acquitta fort bien de la commission; mais à peine avait-il placé la terrine de fer-blanc sous notre nez, que chacun de nous éprouva des nausées irrésistibles. Le rôti de faisan truffé était corrompu au point de marcher tout seul, s'il l'eût osé. On procéda à l'inventaire d'une seconde boîte, c'était un pâté de perdrix; celles-là volaient et agitaient autour de nous des parfums très-délétères. Il en fut de même des vingt-trois autres boîtes (les deux douzaines) qui furent successivement ouvertes devant nous : petits pois, haricots verts, choux-fleurs, soupe, julienne, consommé, lait et crème, tout était putréfié à ne pas pouvoir en nourrir des chiens. Nos Indiens se hâtèrent d'aller jeter le tout dans un ravin situé à une portée de fusil, afin que la brise du soir ne nous apportât même pas les émanations de ces reliefs de haut goût et ne renouvelât ainsi nos regrets d'en être privés. Du reste, c'était là une juste punition de la gourmandise sur l'autel de laquelle nous avions lâchement sacrifié,

au lieu de nous conformer à la sobriété du chameau du désert.

Avant de se livrer au sommeil, nos Indiens s'agenouillèrent tous, et, prenant leur chapelet en main, ils récitèrent à voix basse une longue prière latine dont à coup sûr ils ne comprenaient pas le sens, bien qu'elle parût leur être très-familière. J'avoue qu'il me fut impossible de deviner si c'était un *pater* ou un *ave*, une litanie ou un psaume.

Tandis qu'ils priaient ainsi, survint un accident qui nous divertit fort, Mac-Lean et moi. La meute de chiens amenée avec nous pour chasser l'élan le lendemain avait été reléguée par nos Indiens hors de l'abri qui nous servait de gîte. Dans le but de les rendre plus hardis et plus acharnés à la chasse, on les avait privés de nourriture, et on les empêchait même de s'approcher du foyer. Ces pauvres bêtes rôdaient autour de notre hutte de neige, et chacun à leur tour on les voyait insinuer leur museau à l'orifice de notre demeure et jeter des regards de convoitise sur leurs maîtres chaudement installés devant un feu pétillant.

Au moment où les Indiens commencèrent leurs patenôtres, les limiers profitèrent de l'inattention générale pour se glisser, l'un après l'autre, autour du foyer. Par malheur, l'un de ces animaux vint à toucher le talon du plus dévot des Peaux-Rouges, qui, fort irrité de cette interruption, se tourna vivement pour découvrir l intrus qui le dérangeait ainsi. Sans quitter la pipe qu'il n'avait pas cessé de tenir entre ses dents, l'Indien se leva, et, prodiguant au quadrupède une bordée de jurements des plus expressifs dans la langue française, il le chassa avec accompagnement de coups de pied et de coups de fouet. Puis, après avoir longuement aspiré une bouffée de tabac, le drôle renouvela sa génuflexion, et reprit tranquillement son oraison comme si rien ne se fût passé.

Vers minuit, je me réveillai en sursaut. Je rêvais qu'une main de fer m'étreignait aux épaules, et, lorsque je compris la réalité de ma situation, je m'aperçus que la sensation que j'éprouvais provenait du froid qui m'avait saisi. Le feu était pourtant encore très-ardent, à tel point que nos chaussures et nos manteaux fumaient et se rôtissaient évidemment. Mais, à un

mètre de distance, l'eau-de-vie se congelait dans nos bouteilles. Nous étions pourtant très-chaudement vêtus et entortillés dans des fourrures épaisses. Jamais, je l'avouerai humblement, jusqu'à cette nuit mémorable, je n'avais éprouvé un froid aussi terrible.

Dans l'impossibilité où j'étais de me rendormir, je me mis à songer, et, machinalement, je jetai les yeux vers la voûte éthérée qui resplendissait de feux sans nombre. Le disque de la lune me parut immense, plus grand qu'à l'ordinaire, plus lumineux que jamais, et l'immobile clarté de ce monde inconnu enveloppait la terre dans un morne silence. C'était pour moi un indice irrécusable de la majesté divine qui envahissait mon âme et me faisait presque trembler. Du reste, sans m'étendre davantage sur ce sujet, je déclare ici que nulle description ne peut donner une idée exacte de la splendeur des nuits du haut Canada pendant la saison de l'hiver.

Le froid était si terrible que, dans un mouvement que je fis pour mieux m'envelopper dans ma robe de bison, je sentis ma main, un instant exposée à l'air, se roidir comme si elle eût été prise dans un étau invisible. Je m'enveloppai la tête dans une épaisse couverture, et, dix minutes après, mon haleine avait formé contre la paroi velue un glaçon qui me faisait froid aux lèvres. L'air raréfié donnait un reflet bleuâtre à la flamme de notre feu, dont l'ardeur ne suffisait même pas à fondre l'épaisse couche de neige qui servait d'appui à l'extrémité des branches d'arbre dont l'autre bout brûlait dans le creux du foyer.

Enfin l'aurore parut, et nous nous hâtâmes de nous remettre en route. Ce jour-là, il nous fallut traverser un pays rude et montagneux, tellement escarpé dans plusieurs endroits, que nous fûmes contraints de gravir des pentes abruptes en nous aidant pour avancer de toutes les arêtes des rochers et des branches de tous les arbrisseaux rabougris qui croissaient dans les interstices du sol.

Pour descendre, nous opérions d'une tout autre manière, c'est-à-dire que nous rejoignions nos souliers de neige l'un contre l'autre, afin de nous laisser ainsi glisser sur la croûte

épaisse de la neige. Nous avancions de cette façon avec une très-grande rapidité, à moins que nous ne rencontrassions sur notre route un obstacle imprévu qui nous faisait alors culbuter et nous précipitait maintes fois dans un trou rempli de neige. Il fallait voir alors quelles étaient les grimaces et les contorsions auxquelles nous nous livrions pour nous tirer de là. C'était vraiment comique.

Nous nous arrêtions ordinairement après une heure de marche, le long d'un ruisseau, sur les bords d'un torrent à peine visible sous la neige. Notre but était de nous désaltérer et de nous reposer à la fois durant quelques instants.

Afin de nous tracer la route, nos Indiens se plaçaient chacun à leur tour à la tête de la petite caravane. C'était, il faut le dire, le travail le plus fatigant; mais, guidés par un instinct tout particulier, ils savaient se diriger avec une adresse infaillible à travers les sinuosités du désert, enseveli sous une épaisse couche de glace.

Nous parcourûmes ainsi environ dix-huit milles avant de parvenir sur le bord d'une petite rivière dont les eaux étaient entièrement prises. Le chef des guides manifesta dès ce moment une joie traduite par quelques cris et deux ou trois gambades, et, après avoir descendu le long du rivage dans un parcours de deux ou trois portées de fusil, il nous annonça que nous allions faire halte en cet endroit, car nous ne nous trouvions plus qu'à deux milles du *ravage* des élans, à la recherche desquels nous nous étions aventurés.

Mes lecteurs ont déjà deviné qu'un *ravage,* en langage canadien, signifie le gîte, l'enceinte, la reposée des élans. Ces animaux habitent souvent les mêmes ravages durant des semaines entières, broutant les pousses des arbres, pelant les branches et leur arrachant leur écorce jusqu'au vif. Ils n'abandonnent l'œuvre de destruction que lorsque leur récolte ou plutôt leur « ravage » est terminé, et ils vont un peu plus loin, sans se presser, à leur aise, continuer cette vie inactive, rarement troublée par la visite des hommes. C'est, du reste, à cause de cela que ces animaux sont si gras dans cette saison de l'année.

Nous nous hâtâmes d'élever une cabane, de souper et de nous coucher autour du feu. Notre soirée, à peu de différence près, se passa comme les précédentes. Heureusement le froid était moins intense, et nous pûmes dormir pour réparer nos forces.

Lorsque nous nous réveillâmes, à l'aube du jour, le ciel était fort obscur, la neige tombait en épais flocons, et malgré la rafale nous partîmes pour le ravage, emmenant avec nous quatre de nos Indiens et la meute tout entière.

La neige fraîchement tombée ralentissait notre marche, car elle s'insinuait entre les mailles de nos patins : nous avancions difficilement. Bien plus, à la moindre secousse, lorsque nous passions sous les branches des arbres, nous nous voyions enveloppés par un tourbillon de neige, dont les épaisses parcelles, s'attachant à nos vêtements, se fondaient bientôt, grâce au dégel, et pénétraient nos vêtements d'une humidité glaciale.

Malgré tous ces inconvénients, nous ne pensions guère ni au froid ni à la fatigue; entraînés par l'ardeur de la chasse, notre seule pensée était d'atteindre les élans. Déjà nous apercevions, profondément incrustées dans la neige, les traces de ces animaux, dont la harde devait être nombreuse; les marques de leurs dents sur les branches des arbres étaient visibles à tous les yeux, et quand nous atteignîmes la base d'une petite colline, il parut évident que les animaux n'étaient pas trop éloignés de nous.

Les chiens furent alors découplés, et peu d'instants après ils nous firent entendre toutes les modulations de leurs aboiements.

La neige ne tombait plus, et l'atmosphère éclaircie nous permettait de suivre la chasse.

A la suite de nos chiens, nous nous élançâmes, le capitaine, les Indiens et moi, jusqu'au faîte de la colline, où nous trouvâmes les traces toutes fraîches de plusieurs élans.

Emporté par mon ardeur et gêné par les maudits *snow shoes* que j'avais aux pieds, je trébuchais à chaque pas et j'éprouvais la plus grande difficulté pour suivre les chasseurs et la meute. Il est besoin d'ajouter en passant que Mac-Lean, Jack et ses trois compagnons savaient fort bien se servir des patins et volaient plutôt qu'ils ne marchaient sur la neige.

Tout à coup les chiens s'arrêtèrent, et, au moment où nous sortions d'un taillis fort touffu, nous les vîmes entourer trois énormes élans dont l'aspect semblait donner de nouvelles forces à leurs poumons retentissants. Du reste, en chiens prudents, ils n'osaient point attaquer et se tenaient sagement sur leurs gardes.

Aussitôt que les élans nous eurent aperçus, ils détalèrent lentement, car leurs pieds s'enfonçaient dans la neige fraîchement tombée; ils y entraient même quelquefois jusqu'au ventre. Les chiens, tant soit peu enhardis, se précipitèrent alors à leur suite, mais ils se tinrent néanmoins toujours à distance.

Soit par hasard, soit par une tactique particulière, les trois élans prirent trois directions différentes. Mac-Lean se mit à la poursuite du premier; moi, je suivis le second, et un des Indiens se précipita sur les pas du troisième. D'abord, nous fûmes tous devancés par les quadrupèdes; le mien, surtout, se maintint à une distance de six à huit portées de fusil; mais peu à peu ses bonds devinrent moins rapides, et de larges taches de sang me prouvèrent que la glace durcie, foulée par ses pieds sous la couche de neige fraîchement tombée, l'avait grièvement blessé.

Les taillis épais dont les pentes abruptes de la colline étaient recouvertes cachaient aux yeux de chaque chasseur l'animal de sa meute; mais on entendait distinctement le bruit de son souffle, qui s'échappait à travers ses naseaux fumants, et le craquement des branches qu'il brisait dans sa course. La terre, profondément labourée en certains endroits, trahissait les chutes de l'animal, dont le désespoir, accru par l'instinct du danger et l'impossibilité de l'éviter, se manifestait par des sauts sans pareils.

Plus nous avancions, plus le craquement des branches devenait terrible, plus le bruit de la respiration de l'animal retentissait rapide et saccadé, plus la neige était teinte de sang. Les chiens affamés redoublaient leurs hurlements plaintifs. Nous hâtâmes encore le pas; notre course était si furibonde que

nous perdions haleine, et nous ne prêtions pas la moindre attention ni aux difficultés du terrain, ni aux troncs énormes des cèdres de la forêt.

Une clairière s'ouvrit devant moi au milieu d'un hallier touffu, et me conduisit à une vallée marécageuse parsemée çà et là d'arbres séculaires au tronc rugueux, élancés à plus de cent pieds au-dessus du sol. Là, mon élan s'était acculé et faisait tête à la meute. La fatigue avait épuisé ses forces, ses pieds se refusaient à seconder son courage; mais, en dépit de son affaiblissement, il tenait encore la tête haute, et à chaque mouvement de son bois rugueux, les chiens bondissaient en arrière en poussant des aboiements dont le son trahissait un sentiment de peur. Ils fixaient sur l'animal des yeux avides et faisaient claquer leurs mâchoires, sans jamais oser approcher à plus de cinq ou six mètres.

L'élan que j'avais devant mes yeux était vraiment admirable. Il avait au moins six pieds de hauteur de la sole au massacre, et au moment où je m'avançai, il me sembla deviner dans l'expression de son grand œil noir qu'il s'adressait à moi d'une façon suppliante. Hélas! tout chasseur est impitoyable : ceci est un fait bien prouvé, et nul d'entre les disciples du grand saint Hubert n'oserait, une fois rentré à la maison, commettre de gaieté de cœur, dans sa basse-cour ou dans son jardin, un de ces assassinats barbares auxquels sa main prend part lorsqu'elle est armée d'un fusil au milieu des bois.

La sentence de mort de l'élan était probablement écrite dans mes yeux. Le pauvre animal comprit qu'il allait mourir, car dès ce moment il ne fit aucun effort ni pour fuir ni pour se défendre. Je l'ajustai donc à mon aise, je lâchai la détente, et ma balle l'atteignit en plein poitrail. La douleur réveilla la noble bête, qui, se soulevant avec rage, s'élança de mon côté. Fuir à l'aide de mes raquettes était chose impossible; il me parut donc beaucoup plus sage d'attendre l'élan, qui s'affaiblissait. Je tirai sur lui mon second coup presque à bout portant, et tout aussitôt il s'arrêta, chancela et se roidit; son cou s'allongea, et le sang jaillit par ses naseaux et par sa bouche,

VAN D'ARGENT

qui s'entr'ouvrit pour livrer passage à sa langue haletante. Un moment après le pauvre animal s'affaissa dans la neige, comme s'il eût voulu trouver quelque soulagement aux douleurs atroces de son agonie.

Toutefois, malgré sa chute, les chiens n'osaient point encore s'approcher de lui. Les deux Indiens qui m'avaient suivi, et avaient été témoins de l'hallali, attendaient patiemment; ils redoutaient les dernières convulsions de cet instant suprême, car l'animal qui se sent mourir est parfois plus dangereux que celui qui a toute sa vigueur. Il nous fallut donc patienter, et lorsque l'œil de l'élan fut devenu vitreux, quand la mort eut roidi ses jambes nerveuses, alors seulement nous crûmes prudent de nous approcher pour examiner à notre aise la masse inanimée qui gisait devant nous.

Jamais je n'avais vu un plus énorme quadrupède : on eût dit un jeune cheval, et le bois qui couvrait sa tête mesurait près d'un mètre et demi de hauteur. Des sabots de la grosseur de ceux d'un âne terminaient quatre jambes fines comme celles d'une girafe. Dans son ensemble cet élan, le premier que j'eusse vu en vie hors d'un cabinet d'histoire naturelle, me paraissait le plus admirable des animaux de la création, et j'éprouvais presque une sorte de remords pour m'être rendu coupable d'un pareil meurtre.

Les Peaux-Rouges se hâtèrent d'abattre un arbre mort qui élevait ses branches rougeâtres au milieu d'un bouquet de cèdres verts; ils firent éclater l'écorce à l'aide de leurs mains et y mirent le feu. Nous eûmes bientôt un brasier pétillant dont la flamme s'élevait en spirales bleuâtres. La neige fut ensuite piétinée tout autour, la hache abattit deux sapins pour servir de bancs, et tandis que je prenais place sur l'un d'eux, mes deux Indiens se mirent à écorcher et à dépecer l'animal. Cette opération dura environ deux heures, et cependant ils y mirent toute la diligence possible. Comme on le pense bien, la nappe, le massacre et les meilleurs morceaux de viande furent placés sur deux tobogins préparés à la hâte. On abandonna le reste aux chiens, qui, eux-mêmes, repus en peu

d'instants, laissèrent le reste de leur proie aux loups, aux milans et aux aigles; puis nous reprîmes le chemin de notre rendez-vous de chasse.

Le capitaine Mac-Lean arrivait en même temps que nous; lui aussi avait tué son élan; mais l'animal s'était bien défendu et lui avait fait parcourir un chemin immense. L'air vif avait aiguisé notre appétit; aussi songea-t-on à prendre un repas solide. Nos Indiens firent cuire la moelle et les rognons, qui furent dévorés et trouvés exquis. Le reste de nos provisions, empaqueté dans une couverture, fut enterré dans la neige; mais avant de procéder à cette opération on abandonna les épluchures à la meute entière, qui s'en donna de nouveau à cœur joie, malgré la curée qui avait eu lieu à l'endroit où les deux élans avaient été tués par Mac-Lean et par moi. J'ajouterai en passant que la troisième bête avait, heureusement pour elle, échappé aux Peaux-Rouges qui la poursuivaient.

A l'approche de la nuit le dégel commença, et la chaleur de l'atmosphère ne tarda pas à fondre notre toit de neige. L'eau ruisselait sur nos vêtements et les transperçait insensiblement. Aussi notre situation devint-elle bientôt assez critique. Afin de nous réchauffer, nous songeâmes à nous donner un passe-temps assez en usage dans le nord du bas Canada.

Tout autour de notre campement croissaient des cèdres, des pins et des bouleaux. Ces derniers arbres changent d'écorce chaque année, comme le font les serpents pour leur peau. C'est là une des bizarreries de la nature bien connue parmi ceux qui s'occupent de botanique; or l'ancienne écorce, qui reste souvent suspendue par fragments aux troncs et aux branches d'arbres, s'enflamme aussi rapidement que la paille; elle produit une flamme brillante et rouge comme du feu, et la résine en se consumant exhale un parfum de camphre des plus agréables à l'odorat. Les Indiens façonnent ces écorces en rouleaux serrés et allongés en forme de torches, dont l'éclat est pareil à celui des torches de poix, si ce n'est plus intense encore.

A l'aide de ces matériaux nous résolûmes d'organiser une

illumination gigantesque afin de célébrer dignement les exploits de la journée. Dès que la nuit fut arrivée, nous nous dispersâmes tous dans les bois armés de nos torches flamboyantes, et nous commençâmes résolûment à embraser partout sur notre passage les fragments d'écorce et les troncs de bouleaux. Onques de ma vie je n'ai vu plus admirable coup d'œil. Qu'on se figure cinquante à soixante arbres d'un périmètre d'un quart de mille, enveloppés de flammes ardentes qui flottaient en spirales autour du tronc et des branches, et allaient s'étendre jusqu'aux cimes obscures des grands pins, pour retomber ensuite en mille gerbes dont le réseau lumineux éclairait à la fois le ciel noir et la neige éclatante. Nous errâmes ainsi pendant quelque temps, mettant partout le feu sur notre passage; mais enfin la voix lointaine des Indiens, qui les premiers étaient revenus au campement, nous avertit qu'il fallait songer au retour.

Ce ne fut pas sans quelque difficulté que nous rejoignîmes notre cabane. Les arbres placés tout autour, et par l'incendie desquels nous avions commencé, étaient calcinés, et notre gîte de chasseurs se trouvait enseveli dans les plus profondes ténèbres.

Ce passe-temps sauvage, auquel nous deux, Mac-Lean et moi, nous avions pris part comme eussent pu le faire de vrais Peaux-Rouges, détruisit une centaine d'arbres magnifiques qui, chacun en particulier, eussent suffi pour faire l'orgueil du plus beau domaine de l'Europe; mais nous avions pour excuse de nous trouver à deux journées de toute habitation, et nous pensions avec raison que de nombreuses années s'écouleraient avant qu'un pied humain vînt fouler ce désert, que bien des siècles passeraient avant que la civilisation se décidât à avancer jusque-là.

Les Indiens s'étaient rapprochés de notre campement pour se gorger de nouveau de venaison; nous les trouvâmes mangeant encore et pouvant à peine ouvrir la bouche, tant ils étaient rassasiés. Bientôt ils tombèrent dans un engourdissement complet; puis, après avoir fumé une pipe, ils s'endor-

mirent tous la bouche ouverte, morts en apparence, mais ronflant comme des machines à vapeur.

Le vieux Jack n'imita ses camarades qu'après avoir fait mainte et mainte tentative pour s'emparer de la bouteille d'eau-de-vie. Mais il avait heureusement affaire à plus fins que lui; nous résistâmes à toutes ses supplications, et il finit par se décider à nous laisser tranquilles.

Le vent s'éleva pendant la nuit, et comme il abattait sur nous la fumée des arbres verts, toujours enflammés, nous

éprouvâmes bientôt aux yeux une cuisson terrible, qui, attisée jusqu'au matin, devint intolérable. Nous souffrions de cette incommodité bien plus encore que nous n'avions souffert du froid deux nuits auparavant. Les Indiens ne se plaignirent point de la fumée. Il est vrai que le festin auquel ils avaient pris part les avait transportés au pays des songes et rendus insensibles aux misères d'ici-bas.

Dès que le jour parut, Jack et ses camarades nous pressèrent fort de continuer notre chasse aux élans; mais Mac-Lean et moi nous trouvions que la peine dépassait le plaisir; aussi, d'un commun accord, nous décidâmes-nous au retour.

On s'occupa à remettre en ordre le bagage, auquel on ajouta

la viande d'élan, les deux massacres et les deux peaux : tout cela fut ensuite placé sur les tobogins, et vers midi nous reprîmes le chemin de Québec.

Deux heures après notre départ, les chiens s'élancèrent tout à coup vers un coteau à la base duquel nous avancions avec peine sur une couche de neige à moitié fondue. Ils aboyaient d'une façon pléthorique, grâce au festin de la veille, dont la digestion n'était point encore achevée.

Nous entendîmes bientôt un grand bruit causé par le bris des arbrisseaux et des rameaux de cèdres, et un instant après cinq énormes « caribous, » les rennes de l'Amérique du Nord, s'élancèrent sur notre droite, et passèrent au grand galop à une centaine de pas de notre caravane.

En vain Mac-Lean et moi nous déchargeâmes sur eux nos quatre coups de fusil, nos balles se perdirent au milieu des branches de la forêt, et la harde entière disparut bientôt dans les profondeurs du bois de cèdres.

Nous ne songeâmes même pas à poursuivre les cinq quadrupèdes : c'eût été folie, car ils allaient rapides comme le vent, et leurs pieds légers s'imprimaient à peine sur la neige, dont la surface commençait à devenir plus ferme, grâce au froid de l'après-midi.

Cet incident de chasse abrégea pour nous les ennuis de la route, et nous parvînmes sans encombre à la première cabane que nous avions élevée. Elle était inoccupée, comme on le pense bien; mais la neige, poussée par le vent, en avait tant soit peu envahi les abords. Tandis que nous en débarrassions l'entrée, deux ou trois de ces oiseaux babillards, de l'espèce des pies, que les Indiens nomment *moose birds* (oiseau des élans), perchés sur les branches des cèdres qui ombrageaient nos cabanes, essayaient de fréquentes attaques sur le tobogin où nous avions placé nos quartiers de viande. Les chiens préposés à la garde de notre venaison firent bonne veille, et chassèrent les voleurs ailés avec persévérance. A différentes reprises, le capitaine et moi nous tirâmes sur ces oiseaux plusieurs coups de fusil, mais comme nous n'avions que des balles et pas un grain de plomb

avec nous, les atteindre était chose difficile. La balle cassait souvent la branche sur laquelle ils étaient posés, et les *moose birds* s'envolaient sur un arbre voisin en redoublant leur affreux vacarme.

Le lendemain, nous partîmes de fort bonne heure; aussi avant midi avions-nous atteint la demeure de M. Joassin, où nous ne séjournâmes que le temps nécessaire ou plutôt indispensable.

Le propriétaire de l'hôtel du Roi-Georges, devant la taverne duquel nous nous arrêtâmes l'après-midi, nous reçut avec enthousiasme. Ce fut lui qui nous apprit en quelle faveur se maintient dans l'art culinaire le muffle de l'élan, dont nous avions deux spécimens sur nos tobogins. En effet, la lèvre supérieure de l'élan, à laquelle le nez est adhérent, acquiert d'énormes proportions, et, accommodée comme la chair de tortue, c'est un mets des plus délicieux. Parmi les gourmets canadiens, ce plat de venaison est même plus estimé que la tortue verte des mers du Sud.

Lorsque nous passâmes devant le précipice près duquel nous avions versé sur la route de Lorette, nous ne pûmes nous empêcher de frémir. La Providence seule nous avait fait échapper à la mort.

Nous avancions toujours dans la direction de Québec; mais, à la nuit tombante, notre guide se trompa de route dans un endroit où le chemin bifurquait. Une haie d'épines dont le sommet seul dépassait le niveau de la neige, vint enfin nous barrer le passage. Heureusement que non loin de là s'élevait une maison, et que sur le seuil de la porte une bonne vieille femme nous héla pour nous montrer quelle méprise nous avions faite.

Chose incroyable! notre conducteur, au lieu de nous tirer d'embarras, se mit à pleurer comme un veau. Puis tout à coup, une fois ce sacrifice fait à son découragement, il reprit haleine et se mit à sacrer et à jurer comme un vrai mécréant. Il saisit enfin les deux chevaux de notre traîneau par la bride, et, se précipitant avec eux au milieu de la neige, il nous fit tourner dans la bonne direction.

Pendant quelques secondes les chevaux culbutèrent et se

mirent à ruer, le conducteur redoubla ses cris et ses jurements : nous frôlâmes la haie, et soudain un soubresaut sans pareil nous rejeta de l'autre côté, le traîneau sens dessus dessous, les chevaux sur le dos, le conducteur sur la tête, et nous deux, Mac-Lean et moi, sur le ventre, à dix pas de notre véhicule et de nos coursiers. Rien n'était cassé, heureusement, ni nos côtes, ni les traits des chevaux, et, dès que l'ordre fut rétabli, nous continuâmes notre marche. Le soir du même jour, à dix heures, nous rentrions à Québec.

Je ne raconterai point à mes lecteurs quelles délices nous éprouvâmes à trouver à notre portée de l'eau chaude, du savon, des rasoirs, des brosses à cheveux et un lit confortable dans une chambre bien chauffée. Il faut avoir été privé de ces articles indispensables de la civilisation pour ressentir le charme que l'on éprouve à les retrouver après six jours de séparation.

Malgré ma passion pour la chasse, ami lecteur, je déclare que je n'ai nulle envie de recommencer mon voyage en traîneau dans la neige. Si jamais j'éprouve la fantaisie de renouveler connaissance avec les élans, je prendrai l'omnibus qui mène au Jardin des Plantes, où je pourrai tout à mon aise, à mon heure, m'asseoir près du *ravage* de ces animaux, et observer leurs mœurs sans crainte de voir l'un d'eux me faire tête.

Du reste, je ne suis point précisément fâché d'avoir une fois dans ma vie visité les solitudes du Canada. Je proteste seulement contre le prétendu plaisir de s'aventurer, par un froid hyperboréen, à la poursuite des élans, et je mettrai au défi Nemrod lui-même de me prouver que c'est un *déduit royal,* à moins qu'il ne parvienne en même temps à me démontrer que les ignobles Peaux-Rouges de Lorette sont les dignes descendants de ces héros décrits par Cooper : les Uncas et les Chingach-Kooks.

LE CARIBOU

Pendant le mois de janvier de l'hiver de 1843, qui fut aux États-Unis un des plus froids que l'on eût jamais éprouvés, j'étais assis, le soir, au coin du foyer de la vaste salle à manger d'un fermier de l'État de New-Brunswick. M. Thomas Howard, mon hôte, était un des plus intrépides chasseurs du comté, et, grâce à la recommandation de mon ami M. William Porter, le spirituel rédacteur en chef du journal des chasses de New-York, *The Spirit of the Times*, j'avais été reçu par ce Nemrod américain avec une hospitalité vraiment écossaise. La neige tombait au dehors en épais flocons, et fouettait les fenêtres de l'appartement où nous nous trouvions, M. Howard et moi, auprès d'une table sur laquelle un domestique avait placé une bouteille de vin de Xérès.

« Remplissez votre verre et le mien, Bénédict, me dit M. Howard, je veux boire à la France, à votre cher pays, et à tous

les chasseurs qui, comme vous, sont animés du feu sacré. Je n'ai pas oublié, mon intrépide ami, que je vous ai promis de vous faire tuer un caribou [1] avant votre retour à New-York. Vous savez que cet animal court avec une rapidité incroyable, et que, pour l'aborder à distance, il faut le suivre à la piste avec des souliers de neige, ces grandes raquettes que vous voyez là pendues à la muraille. »

Et M. Howard me montrait deux immenses patins de forme ovale, façonnés comme les raquettes avec lesquelles on joue au volant en France. C'est la chaussure dont se servent les Indiens pour ne pas enfoncer dans la neige.

« Vous aurez, reprit-il, assez de mal à vous servir de ces raquettes la première fois que vous les mettrez à vos pieds; mais je suis sûr qu'après avoir fait tout au plus quinze pas, vous surmonterez bientôt cette difficulté. Vous savez, continua M. Howard, que mon ami l'Indien Monaï m'a promis de venir ici aussitôt que le temps serait favorable pour chasser le caribou; or, comme rien n'est plus propice pour entreprendre cette chasse que la neige qui couvre aujourd'hui le sol, je suis persuadé que nous le verrons bientôt arriver, peut-être même ce soir. Le camp de la tribu à laquelle il appartient est dressé a cinq milles de ma maison, et un Indien, mon cher ami, ne manque jamais à la parole donnée. »

Il achevait à peine ces mots, que les aboiements prolongés des chiens annoncèrent l'arrivée d'un étranger. Un moment après, un sifflement aigu comme celui d'une locomotive résonna au dehors, et les chiens, changeant de voix, firent entendre des cris de joie qui prouvaient que celui qui entrait dans la cour de la ferme leur était intimement connu.

« Voilà Monaï! s'écria M. Howard : quand on parle du loup,

[1] Le caribou est le plus grand cerf de l'Amérique du Nord. C'est un animal dont la forme ressemble beaucoup à celle du renne de la Laponie, mais dont les mœurs sont tout à fait différentes. Le caribou est, sans contredit, aussi dangereux que le bison, et quoiqu'on dise qu'il n'attaque point l'homme, il ne faut pas trop se fier à la timidité qu'on s'accorde à lui attribuer. Comme gibier, le caribou est un délicieux manger, aussi délicat que le chevreuil, aussi juteux que le lièvre.

mon cher, vous savez... Mes chiens connaissent le Peau-Rouge, et lui font fête. »

En effet, la porte s'ouvrit sans que personne eût frappé, contrairement à l'usage de la civilisation, et l'Indien Monaï entra dans la salle à manger. C'était un homme de moyenne taille, fortement constitué; sa figure était belle et expressive, quoiqu'une profonde mélancolie fût empreinte dans son regard : ses yeux brillaient comme des escarboucles. Après avoir jeté un rapide coup d'œil autour de la salle, Monaï s'avança silencieusement vers la cheminée.

Ses vêtements consistaient en une blouse de peau de buffle, ornée de broderies faites avec des piquants de porc-épic, et d'une frange taillée dans la peau elle-même. Ses jambes étaient recouvertes d'un caleçon de peau formant guêtre sur les mollets et se boutonnant, du genou jusqu'à la cheville, par des olives ornées de franges semblables à celles de la blouse. Deux petits mocassins faits de peau de peccari chaussaient les pieds de Monaï, lesquels étaient aussi menus que ceux d'une señorita espagnole.

A un large ceinturon était suspendue une poche façonnée de la dépouille d'une loutre et ornée de dessins semblables à ceux qui tatouaient le costume entier de cet enfant des forêts. Monaï prit dans un coin de la salle une escabelle de bois qui servait ordinairement de siége à une petite fille, le seul enfant de M. Howard, l'approcha du feu, s'assit, et, sans parler, tirant de sa poche un étui pareil à ceux dont nous nous servons en Europe pour porter nos cigares, il me l'offrit avec une grâce toute charmante. Pendant que j'admirais ce présent du Peau-Rouge, il remplissait tranquillement sa pipe de tabac, l'allumait au foyer incandescent, et, après avoir lancé quelques bouffées, il me la fit passer, m'engageant du regard à m'en servir à mon tour.

J'aime peu la pipe, je l'avoue; le tabac fumé dans ces calumets me donne des nausées; aussi j'allais refuser, lorsque M. Howard me dit :

« N'ayez pas peur, mon hôte, ce tabac ne peut point vous faire

de mal; essayez, et vous verrez que Monaï n'a point envie de vous empoisonner. »

En effet, je trouvai le tabac de Monaï si délicieux, que je fus assez indiscret pour charger de nouveau la pipe lorsque j'eus fini de fumer la première.

Pendant ce temps-là, M. Howard, remplissant un verre avec du vin de Xérès, le présenta à Monaï.

« Mon frère, lui dit-il, restera-t-il avec nous cette nuit? »

Monaï, avant de répondre, avala le Xérès jusqu'à la dernière goutte.

« L'Indien va demain à la chasse, répondit-il. Le temps est favorable pour attaquer le caribou; la neige a neuf pouces et demi d'épaisseur. Mon frère blanc viendra-t-il avec moi? J'ai apporté deux paires de raquettes neuves, l'une pour lui, l'autre pour moi.

— Dans quelle direction chasserons-nous, Monaï?

— Au nord, vers le pays où nous sommes allés l'an dernier : les caribous sont nombreux, car les Indiens n'ont point encore visité la forêt.

— Eh bien! Monaï, si tu veux me laisser emmener mon ami que voici, dit M. Howard, en me désignant au Peau-Rouge, j'irai avec toi. »

Monaï, à ces mots, jeta sur moi un regard rapide, et, après un moment de silence, il m'adressa directement la parole :

« Le visage pâle, mon frère, sait-il se servir de raquettes? »

A vrai dire, je n'osais assurer Monaï de mon habileté à marcher aisément avec une chaussure aussi nouveîle pour moi. J'allais répondre non, lorsque M. Howard, qui comprit mon hésitation, dit à Monaï :

« Je me charge de mon frère le visage pâle; s'il ne peut nous suivre à la chasse, il restera au camp et préparera notre nourriture. »

Quoique l'Indien ne parût pas apprécier beaucoup cet arrangement, il fit un signe d'assentiment, et nous commençâmes à convenir de tout ce qu'il fallait faire pour être prêts à partir le lendemain au point du jour.

Nous avions vingt-deux lieues à parcourir afin d'arriver au rendez-vous de chasse. M. Howard s'occupa sur-le-champ de préparer les carabines, la poudre, les balles, les vêtements et les provisions de bouche. Je l'aidai dans tous ces préparatifs, qui nous avaient forcés de quitter l'appartement où nous étions assis avant l'arrivée de l'Indien ; et lorsque nous revînmes, une demi-heure après, notre ouïe fut désagréablement surprise en entendant un ronflement sonore qui faisait retentir les échos de la salle à manger : c'était Monaï, qui, étendu sur le tapis, devant le feu, avait jugé prudent de se préparer par le sommeil aux fatigues de notre chasse du lendemain.

« Cet original, me dit M. Howard, préfère ce morceau de tapis au meilleur lit de la maison. Nous n'avons qu'à lui laisser le bois nécessaire pour entretenir le feu, et il sera content comme un roi. Venez, mon ami, allons nous coucher. Demain matin, si vous êtes réveillé par un Peau-Rouge, n'ayez pas peur, ce sera Monaï qui peut-être viendra vous tirer par les pieds, suivant son usage. »

A trois heures et demie du matin, la lumière d'une lampe frappant mes paupières mi-closes me réveilla en sursaut : je croyais voir Monaï devant moi, lorsque la voix de M. Howard me tira de l'incertitude où m'avait jeté la vue d'un homme costumé d'une façon aussi bizarre.

« Debout! debout! mon cher, s'écria-t-il; tout est prêt; le café se refroidit, et si vous ne vous hâtez, Monaï, qui est déjà à table, ne nous laissra ni une côtelette ni une tranche de jambon à manger. Voici un costume semblable au mien; habillez-vous et descendez. »

Une fois le déjeuner expédié, lorsque notre estomac eut été réchauffé par un verre de whisky, nous nous élançâmes tous trois dans un *light sleigh,* traîneau américain d'une forme particulière, et notre cheval nous conduisit en sept heures à un village situé à une lieue du rendez-vous de chasse.

Dans une auberge, à l'enseigne de l'immortel Washington, méchante taverne qui n'avait de confortable que le *bar-room,* ou plutôt la tabagie de la maison, nous trouvâmes des lits aussi

durs que des billards, mais sur lesquels nous dormîmes sans trop faire les difficiles. Le lendemain, à la pointe du jour, nous nous disposâmes à partir. Au moment où j'allais terminer ma toilette en chaussant les mocassins, M. Howard arrêta mon bras, en disant :

« Attention, mon ami, voici votre première leçon : passez d'abord ces chaussettes de laine; maintenant entortillez-vous les pieds de ces deux morceaux de feutre, et puis vous mettrez vos mocassins par-dessus; et enfin laissez-moi vous attacher aux pieds les redoutables raquettes. A présent, Bénédict, écartez les jambes pour marcher; car si vous avanciez comme à l'ordinaire, votre nouvelle chaussure ayant trois pieds de longueur, vous seriez sûr de choir. »

Et, sans ajouter un mot, il prit son fusil et suivit Monaï, qui était à cinquante pas devant nous.

J'avais à peine remué trois fois les pieds, que je m'enchevêtrai dans mes raquettes, et je me laissai tomber sur le nez. Sans sourciller, je me relevai; et après deux ou trois chutes semblables, qui heureusement, eu égard à l'épaisseur de la neige, n'avaient point été dangereuses, je savais me servir de mes raquettes.

Après deux heures de marche au milieu d'une épaisse forêt de cèdres et de pins, nous arrivâmes sur les bords d'une source d'eau chaude, où nous prîmes quelques instants de repos; puis nous nous remîmes en route. J'observai que Monaï, qui nous servait de guide, s'avançant avec précaution, examinait les empreintes sur la neige et les brisées aux branches d'arbres. A la fin, il s'arrêta devant un tronc d'arbre renversé, et, se courbant sur un des côtés, il enfonça son bras dans la neige.

« Il y a des cerfs près d'ici, me dit M. Howard; voici devant nous les fumées encore toutes fraîches. Ces animaux ne peuvent point courir sur une neige aussi épaisse; nous allons les rencontrer à peu de distance, dans une *basse-cour* [1].

« Maintenant, mon cher, observez le plus grand silence, et si

[1] C'est ainsi qu'on appelle un terrain déblayé par les cerfs, qui piétinent la neige dans un endroit qui forme un abri, sous un grand cèdre ou devant un rocher.

un cerf venait à partir à votre portée, je vous en supplie, ne tirez pas; car, quoique nous soyons encore à près de trois milles du parc aux caribous, ces animaux ont l'ouïe si fine qu'ils pourraient nous entendre et disparaître avant notre arrivée. — Ici, Jack! derrière! ajouta M. Howard en parlant à un magnifique chien courant. Regardez, me dit-il, le voilà qui a trouvé la piste. »

Plus nous avancions, plus les empreintes étaient marquées; Jack fut mis en laisse; Monaï marchait en avant, et nous le suivions en silence. Jack fourrait son nez dans toutes les fumées

des cerfs; il écumait, et les yeux lui sortaient de la tête, mais il ne donnait pas de la voix. Tout d'un coup, Monaï se jeta par terre; M. Howard l'imita: moi seul je me tenais debout, lorsque je reçus sur les tibias un coup de la crosse du fusil de mon ami qui me força à me placer au même niveau que lui. J'allais lui demander ce que cela voulait dire, quand, en relevant la tête, j'aperçus à deux cents pas devant nous un cerf et six biches couchés sur la neige, et probablement endormis. Malgré la défense de M. Howard, j'avais mis en joue ma carabine; j'allais tirer, lorsqu'un autre coup de crosse me rappela le conseil que j'avais reçu. M. Howard se releva bientôt, et, se glissant d'arbre en arbre, de buisson en buisson, il chercha

à s'approcher le plus près possible de la harde, pendant que Monaï et moi nous restions immobiles spectateurs de cette scène émouvante que tout chasseur appréciera comme elle le mérite.

Tout d'un coup la harde entière se leva, le cou tendu et les yeux animés, cherchant à distinguer l'ennemi que l'instinct lui faisait pressentir. L'odorat des cerfs semblait être en défaut et ne leur apporter que les senteurs de la forêt de cèdres, lorsque le mâle de la harde s'avança du côté de M. Howard, suivi de ses biches, et parvint ainsi jusqu'à dix pas de l'arbre derrière lequel M. Howard était caché. Au même instant, un mouchoir rouge déployé par mon hôte frappa la vue de l'animal. Au lieu de s'arrêter, le noble cerf, relevant sa tête, surmontée du plus admirable bois que j'eusse jamais vu, s'avança encore; et il allait presque toucher le mouchoir de la pointe de son museau, lorsque Jack, s'élançant sur lui, l'attrapa par le cou et lui fit une large blessure. Inutile de dire que le cerf et ses biches détalèrent devant nous avec la rapidité de l'éclair, poursuivis par Jack, M. Howard et Monaï, qui m'eurent bientôt devancé, glissant sur la neige, au moyen de leurs raquettes, aussi rapidement que les patineurs de Hollande sur les canaux du Zuyderzée.

Bientôt je les eus perdus de vue, quoique je fisse de mon mieux pour suivre leurs traces. J'arrivai enfin à un endroit où l'aspect du terrain m'indiquait qu'un combat avait eu lieu, car la neige était couverte de larges taches de sang. Au loin, devant moi, j'entendais les voix de M. Howard et de Monaï retentissant dans la forêt. Je suivis encore le sentier creusé dans la neige par mes camarades de chasse, et je parvins, au bout de quelques minutes, à une pente douce conduisant vers une vallée au milieu de laquelle s'étendait un lac aussi rond que le grand bassin des Tuileries. Jamais mes yeux n'avaient été frappés par un plus admirable spectacle. Le vent avait balayé la neige qui recouvrait le lac glacé, et les rayons du soleil miroitaient sur cette surface polie comme une glace de Venise aux facettes multiples. M. Howard et Monaï, que je retrouvai à la lisière du bois, me montrèrent le cerf blessé, poursuivi à distance par Jack, et fuyant autour du lac avec la rapidité d'une flèche.

« N'est-ce point là un magnifique coup d'œil? me dit M. Howard lorsque le cerf passa à quarante pas de nous, et ne serait-on pas tenté de loger une balle dans les flancs de cet animal? Venez, venez, ajouta-t-il en reprenant sa course, il nous faut arriver à la culée du lac, où se dirige notre gibier. Regardez, mon ami, il s'affaisse, Jack lui saute à la gorge! Le voilà qui se relève! — Brave chien! Tayaut! tayaut! sus! sus!... Ah! voyez! le cerf se relève, emportant avec lui Jack, dont les crocs ont pénétré bien avant dans les chairs... On dirait une souris à cheval sur un chat!... Hourra! hourra! »

Et tout en parlant ainsi, M. Howard tombait comme la foudre sur le cerf harassé, se débattant avec les dernières forces d'un mourant, et tirant de sa gaîne un très-grand couteau de chasse américain qui pendait à sa ceinture, il le plongeait sans sourciller dans la poitrine de l'animal.

Lorsque j'arrivai, tout haletant, à cet hallali d'un genre nouveau pour moi, M. Howard caressait Jack, qui, sans trop se soucier des flatteries, lappait à pleines gorgées le sang qui s'échappait de la blessure béante.

« Bon limier! disait M. Howard, brave Jack! les meilleurs chiens courants d'Angleterre n'auraient pas mieux travaillé que lui; et d'ailleurs, au lieu de glisser sur la neige, comme Jack, ils y enfoncent trop profondément; et puis aucun d'eux n'est capable de saisir un cerf par le cou sans le lâcher! — Monaï, dit-il, s'adressant à l'Indien, qui regardait ce tableau avec l'impassibilité d'une statue, allons, tu vas dépecer cet animal avant qu'il soit gelé; coupe les meilleurs morceaux, et laisse le reste aux coyotes. Nous avons assez de venaison pour nos provisions de chasse. Venez avec moi, Bénédict, je vais creuser un trou dans la glace, et essayer de vous faire pêcher quelques truites, afin que nous ayons à notre dîner de la chair et du poisson. Je ne crois pas que vous puissiez trouver mieux à Paris, chez Véry ou aux Frères-Provençaux. »

Aussitôt dit, aussitôt fait: la hache rencontra bientôt l'eau limpide du lac, qui rejaillit en perles brillantes sur nos habits de cuir. Monaï amorça deux lignes de fond avec un morceau

de poumon de cerf; et pendant que je les tenais des deux mains, M. Howard alla préparer le feu pour faire cuire notre repas.

Une à une, je pêchai quatre truites magnifiques, et je prenais goût à ce *sport* nouveau pour moi, lorsque M. Howard me héla, pour me dire de venir le rejoindre et d'apporter le produit de ma pêche.

Les truites furent livrées à Monaï, qui leur ôta les écailles, les vida, et, les fendant de la tête à la queue, les embrocha à

une branche de bois sur laquelle quatre autres branches placées en croix les tenaient ouvertes en forme d'éventail. Sur un brasier ardent, au-dessus duquel rôtissaient plusieurs tranches de venaison, nous plaçâmes les truites ainsi préparées; ensuite nous étendîmes au-dessous sur deux pierres quelques tranches de pain qui devaient servir de rôties à la graisse de ce poisson succulent. Le repas était prêt: j'appelais déjà l'Indien pour y prendre part avec nous, lorsque M. Howard me dit:

« Ne perdez pas votre temps à inviter Monaï, qui ne prend sa nourriture qu'une fois par jour, et ne boit jamais qu'à ce repas.

Nous qui ne sommes pas accoutumés à cette sobriété, nous allons procéder. »

Et, s'asseyant sur un tronc d'arbre renversé, il attaqua à belles dents le menu qui fumait devant nous.

Je dois l'avouer ici, à part l'appétit qui assaisonne toute nourriture, les *deer steaks* et les truites étaient dignes de la table du plus difficile gourmet; et c'est à peine si Jack put trouver quelques bribes de notre dîner pour assouvir sa faim : heureusement qu'il ne détestait pas la chair crue, et que Monaï lui tailla une ou deux portions qui le récompensèrent au delà de ses désirs. Une pipe de tabac indien termina le festin, et nous nous étendîmes sur le sol, en attendant que Monaï eût achevé de dépecer le cerf.

Nous nous livrions ainsi, M. Howard et moi, aux douceurs du repos depuis trois quarts d'heure, lorsque Monaï s'avança vers nous, tirant par une courroie un traîneau sur lequel il avait placé toute la venaison. Non-seulement l'Indien avait dépouillé l'animal, et enveloppé dans sa « nappe » tous les morceaux qu'il avait choisis pour nous, mais encore, dans l'espace d'une heure, il avait construit le traîneau qui devait les transporter; et ce véhicule grossier était si solide, qu'il y avait amarré cent cinquante livres de viande.

Nous continuâmes notre route, et quand nous parvînmes dans la région où nous devions trouver les caribous, le soleil allait disparaître derrière l'horizon.

Le pays au milieu duquel nous nous trouvions était couvert de bois : devant nous s'élevait une haute montagne, et dans la vallée qui s'ouvrait sous nos pas, coulait, sur un lit de rochers, un torrent dont les eaux bouillonnaient comme celles d'un courant d'eau thermale.

Partout, sur la neige, les fumées étaient visibles, et M. Howard me dit, en me montrant une large empreinte sur le tapis glacé au-dessus duquel nous marchions :

« Comme c'est la première fois que vous voyez une trace de caribou, observez qu'elle ressemble à celle du pied d'un bœuf, aussi large et aussi pesante; et quand vous apercevrez cet ani-

mal gigantesque, je vous promets un plaisir qui vous paiera de toutes vos fatigues. »

Nous parvînmes, après une série de marches et de contre-marches, ou plutôt de glissades sur la neige, devant une cabane qui servait depuis plusieurs années de rendez-vous de chasse à M. Howard et à Monaï. C'était une hutte de forme carrée, faite de troncs d'arbres posés les uns sur les autres, et soutenus dans cette position horizontale par des pieux plantés, en dedans et en dehors, dans la terre. Le toit, formé aussi de troncs d'arbres inclinés, était recouvert, comme les autres parois de la hutte, de boue délayée et d'écorces d'arbres qui remplaçaient la tuile. Cette *log-cabin,* quoique inhabitée, était en fort bon état, et la couverture de neige qui l'enveloppait rendait cet abri fort confortable. Monaï eut bientôt déblayé l'entrée de ce logis agreste, nettoyé l'intérieur, et allumé dans une cheminée informe, dont le foyer était fait avec des pierres brutes que le marteau d'un ouvrier n'avait jamais touchées, un feu pétillant qui ranima nos membres engourdis et fatigués. Pendant que l'Indien s'occupait ainsi, M. Howard et moi nous coupions du bois pour la provision, et des branches de cèdres qui, disposées sur le sol, allaient devenir les matelas sur lesquels nous devions passer la nuit. Sur cette litière improvisée nous étendîmes nos couvertures de laine, et je puis assurer mes lecteurs que notre couche n'était point trop mauvaise.

Le crépuscule avait fait place aux ténèbres; Monaï alluma une torche de résine, et la plaça dans un des angles de la cabane: notre souper fut dévoré en quelques instants, et bientôt après, les pieds devant le feu, et la tête enveloppée dans nos couvertures, nous ronflions tous les trois à qui mieux mieux.

Deux heures avant l'aube du matin, je fus réveillé par Monaï, qui s'occupait des préparatifs de notre chasse. La porte de la *log-cabin* était ouverte, et de mon lit de cèdres j'apercevais un ciel sans nuage et l'étoile du matin qui brillait à l'horizon. L'air était fort vif; mais comme aucun vent ne soufflait, le froid était très-supportable. D'un seul bond je me levai, et grâce à l'eau d'une source que j'avais vue sourdre au pied d'un pin gigan-

tesque, à quelques pas de la hutte, je sortis bientôt de l'engourdissement qu'on éprouve toujours lorsqu'on couche tout habillé. Je me sentais si dispos, que, sans y songer, je me mis à chanter à pleine voix :

Amis, la matinée est belle !

Mais à peine avais-je terminé ce premier vers, que M. Howard, se précipitant hors de la hutte, me cria d'une voix terrible :

« Taisez-vous donc, malheureux ! Silence ! ou vous allez faire fuir le gibier à deux lieues de distance. Les caribous ont l'oreille aussi fine que les lièvres de votre pays, et leur instinct est bien plus grand que celui d'un renard. »

Monaï, de son côté, murmurait dans sa langue une malédiction à mon endroit, que M. Howard put seul comprendre.

Le déjeuner fut bon et copieux ; aussi notre force était doublée, et nous nous hâtâmes de chausser nos raquettes. Les rayons du soleil dardaient à l'horizon, au milieu du brouillard humide du matin, qu'ils dissipaient graduellement. Nous partîmes tous trois, observant le plus profond silence, et je crois, à dire vrai, que l'on n'entendait que le battement de mon cœur, tant j'étais ému à l'idée que j'allais bientôt rencontrer cet animal merveilleux, le roi des forêts de l'Amérique du Nord. L'aspect du paysage au milieu duquel nous avancions était d'un grandiose admirable ; l'immobilité de la nature n'était troublée que par les sauts des écureuils et le vol des pies et des corneilles. A chaque pas nous rencontrions la piste des caribous ; mais, sans nous arrêter, M. Howard et moi nous suivions Monaï, à qui nous avions abandonné la direction de la chasse.

Nous arrivâmes bientôt au pied d'une montagne élevée, et là seulement Monaï, se tournant vers nous, nous apprit à mi-voix que nous approchions du lieu fréquenté par les caribous, qui se plaisaient à paître au soleil. L'Indien nous recommanda de nouveau d'observer un profond silence, et nous avançâmes

à sa suite. A quelques pas de là, nous trouvâmes une fumée qui paraissait toute fraîche. Monaï nous assura qu'un animal avait dû passer par là, il y avait à peine deux heures; et prenant une direction en dessous du vent qui soufflait depuis quelques instants, il nous conduisit à une basse-cour où les caribous avaient dû s'abriter pendant la nuit, car on voyait, tout autour de quelques cèdres rabougris, un espace où la neige était foulée comme dans l'endroit où nous avions rencontré la veille la harde de cerfs. M. Howard, enfonçant sa main dans la neige, prétendit qu'elle était encore *chaude,* et que le caribou qui s'était arrêté là ne devait pas être très-éloigné.

Notre premier soin fut alors de renouveler les capsules de nos fusils, puis M. Howard attacha son chien Jack à une corde, afin de le tenir en laisse. Les fumées du gibier que nous poursuivions se dispersaient dans toutes les directions autour de nous, et, à moins d'avoir une parfaite connaissance des mœurs des caribous, il eût été difficile de choisir la trace véritable.

Ce fut Monaï qui nous tira d'embarras. Après quelques minutes d'un examen minutieux, l'Indien nous fit signe de le suivre, et nous avançâmes avec la plus grande précaution. En jetant les yeux sur les empreintes qui se trouvaient devant moi, je remarquai que partout où la neige avait été foulée par les pieds des animaux, elle avait une teinte bleuâtre, et qu'elle était friable comme de la farine : il était donc certain que nous étions près d'atteindre les caribous.

Monaï s'arrêta tout d'un coup, et, s'agenouillant avec agilité, il délia les cordes qui tenaient les raquettes attachées à ses pieds, dans le but de faire le moindre bruit possible en marchant.

M. Howard, se retournant vers moi, me fit signe de m'approcher de lui, et il me dit alors dans le tuyau de l'oreille :

« Mon cher ami, j'ai une dernière recommandation à vous faire : ne me quittez pas du regard; suivez-moi à deux pas de distance, et surtout ne faites pas de bruit. Les caribous sont tout près d'ici. »

Simultanément, chacun de nous attacha ses raquettes sur son dos. Monaï, appuyant son pied droit sur la neige, l'enfonça doucement, puis il fit de même du pied gauche. M. Howard mettait ses pieds dans les mêmes trous, et j'imitai scrupuleusement mes deux compagnons de chasse.

Celui qui se serait trouvé devant nous, et nous aurait vus de face, nous aurait pris pour un seul homme, tant nos mouvements étaient semblables.

Certainement notre situation n'était rien moins qu'agréable, car nous enfoncions dans la neige jusqu'à la ceinture; mais l'ardeur du sport nous empêchait de faire attention à ces détails. Monaï, qui ouvrait la marche, et dont les yeux d'aigle plongeaient dans l'épaisseur des voûtes sombres de la forêt, se précipita tout d'un coup à plat ventre; il resta si longtemps dans cette position, que nous avions prise à son exemple, que je me crus autorisé à lever quelque peu la tête, afin de voir ce qui se passait.

L'Indien, qui paraissait tout observer, me jeta un regard menaçant, et M. Howard m'octroya un coup de pied qui me prévint désagréablement que j'étais en faute.

La forêt, sur la lisière de laquelle nous étions arrivés, était bordée par une étendue de terrain dénudée de toute végétation, et Monaï, qui avait aperçu un caribou, faisait en sorte d'atteindre, sans être vu, le tronc d'un cèdre rameux qui devait l'abriter, et derrière lequel il lui serait possible d'ajuster l'animal. A le voir se traîner sur le ventre, on l'aurait pris pour un escargot; et nous cherchâmes à imiter chacune de ses contorsions de la manière la plus *sympathique*.

Enfin, à mon tour, j'aperçus les caribous. Il y avait là, devant nous, une harde de vingt animaux, les uns arrachant à belles dents l'écorce des arbres, et les autres faisant leur toilette du matin en lissant leur poil avec leur langue et en se peignant avec leurs andouillers. Tous, à l'exception toutefois de la plus grosse bête de la harde, ne paraissaient point se douter de l'approche de leurs ennemis. Ce caribou mâle avait l'air inquiet; il tenait sa tête élevée, jetait de tous côtés

un regard soupçonneux, agitait ses oreilles, ouvrait ses narines, et humait l'air avec force. Monaï ne le perdait point de vue; il avançait seulement lorsque le caribou détournait la tête, et nous imitions en tout point chacun de ses mouvements. Tout chasseur qui lira ce récit fidèle comprendra combien mon cœur palpitait d'émotion pendant ces quelques minutes qui me paraissaient aussi longues que des années.

Enfin nous parvînmes tous trois derrière l'arbre. M. Howard, remuant à peine les lèvres, me fit comprendre que je devais ajuster un caribou qui était le plus avancé de la harde, de mon côté; lui allait tirer le gros animal, qui était devant nous à une distance de quatre-vingt-dix pas : quant à Monaï, il réservait son coup de carabine pour venir à mon aide.

Nous fîmes feu simultanément, et, sans y songer, je m'étais levé pour voir l'effet de mon adresse; mais Monaï, me saisissant d'une main de fer, me jeta brusquement sur la neige. Lorsque je relevai la tête, j'aperçus devant moi l'animal sur lequel M. Howard avait déchargé son arme, piétinant la neige, et cherchant à découvrir, la rage dans le regard, la place où se tenaient cachés ses ennemis. Tout en regardant son bois immense, et en admirant la grosseur et la force du caribou, je vins à songer au danger que nous courions.

En même temps Monaï, appuyant sa carabine sur une des branches de notre arbre protecteur, ajustait le caribou avec lenteur, et lâchait la détente : hélas! la capsule seule avait éclaté, et le caribou, à qui ce dernier indice avait découvert la place de notre embuscade, s'élançait vers nous, bramant avec une énergie effrayante. Nous défendre contre cet animal dangereux, ou essayer de l'éviter en fuyant, était chose impossible pour nous, qui étions ensevelis jusqu'à mi-ventre dans la neige. Je m'attendais à voir les andouillers du caribou me chatouiller les côtes, lorsque le brave chien de M. Howard s'élança et saisit la bête par les lèvres. Pendant ce temps, Monaï et M. Howard faisaient tous leurs efforts pour rajuster leurs raquettes à leurs pieds; quant à moi, moins habile qu'eux, j'avais les mains comme paralysées par l'émotion du danger

et la nouveauté de cette chasse. Heureusement pour nous, Jack n'avait pas lâché l'animal, qu'il embarrassait plutôt qu'il ne le retenait; aussi, en secouant sa tête monstrueuse, le caribou martelait le chien sur la neige et contre les branches d'arbre. On aurait dit qu'il cherchait à briser les os de Jack; mais celui-ci, malgré la douleur, ne lâchait point prise.

Tandis que cette escarmouche avait lieu entre les deux bêtes qui, par leur taille, me rappelaient la fable du lion et du moucheron, Monaï chercha à couper le jarret du caribou. L'Indien avait été aperçu par l'animal, qui, se tournant avec la rapidité d'un éclair, s'élança sur lui, et l'aurait tué sur place, si son bois n'avait pas frappé dans le vide. Monaï s'était jeté à plat ventre, et les pieds du caribou l'avaient seulement blessé à l'épaule. Pendant ce temps-là, M. Howard avait rechargé sa carabine, mais la poudre était humide et ne voulut point prendre feu.

Grâce à ses efforts multipliés, le caribou avait fait lâcher prise à Jack, et il s'élança contre Monaï. Celui-ci, pendant que le chien enfonçait de nouveau ses crocs dans le cou de l'animal, soutint le choc, et, saisissant le caribou par son bois, parvint à le jeter sur la neige. Au même instant, M. Howard s'élança, le couteau à la main, et le plongea jusqu'à la garde dans la poitrine de la bête colossale.

Dans un effort suprême, le noble animal lança Monaï par-dessus sa tête, puis, retombant sur le sol, il rendit le dernier soupir en bramant à fendre l'âme.

Je l'ai déjà avoué, une terreur invincible avait enchaîné mes mains et mes pieds depuis le commencement de la lutte : je n'avais pas même eu le sang-froid nécessaire pour attacher mes raquettes et charger de nouveau ma carabine; toutefois je ne permets de me tourner en ridicule qu'à ceux de mes frères en saint Hubert qui se seraient trouvés une fois de leur vie à moitié ensevelis sous la neige, et ayant devant eux un caribou en furie, dont les andouillers les auraient menacés d'une mort certaine.

Enfin, il nous fut possible d'approcher le roi de la forêt,

qui gisait à nos pieds. La balle de M. Howard l'avait atteint à l'épaule, et il n'aurait pu en aucun cas échapper à la mort.

« Eh! eh! s'écria M. Howard en interpellant Monaï, qui était encore étendu sur le dos, es-tu blessé, Peau-Rouge?

— Le caribou est fort, répondit l'Indien, mais l'homme est plus fort que lui. Ami, applique sur la plaie un peu de cette résine de pin, et je serai guéri. »

Obéissant à cette injonction, M. Howard étendit sur un mouchoir plié en quatre ce remède d'un nouveau genre, et ayant étanché le sang qui coulait, il fit adhérer l'emplâtre à la peau.

« Qu'est devenu votre caribou? me dit-il, tout en pansant l'Indien; l'avez-vous touché?

— Oui, certes! je gage ma carabine contre la plus mauvaise rouillarde que l'animal est bien malade.

— Voyez, Jack a flairé la voie, et le voilà parti. Hâtez-vous, chaussez vos raquettes, et partez : le sang vous guidera comme pourrait le faire le sillon d'un traîneau. Si vous arrivez à portée de l'animal, ne tirez qu'à coup sûr. Quant à moi, je vous suivrai bientôt, mais j'ai à voir si Monaï n'est pas trop dangereusement blessé. Il me faut aussi sécher ma carabine; mais soyez tranquille, je ne tarderai pas trop longtemps. Partez! partez! »

Je m'élançai avec ardeur, en suivant les indices sanglants sur lesquels le chien avait pris la piste. Plus j'avançais, plus je voyais que le caribou avait ralenti sa course et qu'il était tombé maintes fois sur le sol. Mon amour-propre était intéressé à mettre bas mon caribou avant que M. Howard et Monaï m'eussent rejoint; je volais sur la neige, lorsque tout à coup j'arrivai au bord d'un torrent d'eau vive sur lequel la gelée n'avait point eu de prise. Là, je perdis toute trace du caribou; mais les pattes de Jack m'indiquaient le chemin à suivre, et bientôt j'entendis distinctement les aboiements répétés de ce brave chien.

Plus j'avançais, plus le courant devenait rapide, et ses ondes, serrées entre deux roches élevées, disparaissaient tout à coup

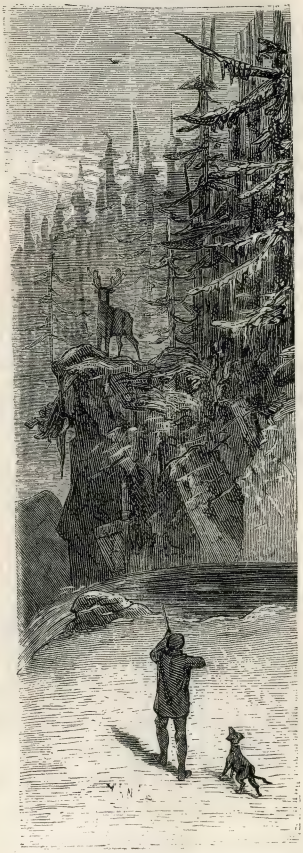
dans un abîme qui formait une cascade de cent pieds de haut. Au delà du bouillonnement de cette cataracte pittoresque, le ruisseau s'était congelé : le long des bords, l'eau en rejaillissant s'était transformée en couches de glace, et à l'extrémité des branches de pin qui croissaient sur les rochers, clapotaient, comme les chandelles de bois de l'enseigne d'un épicier, des stalactites glacées dont l'aspect était vraiment fantastique. Au-dessous de la cascade, l'eau jaillissait en gerbe écumante et formait un brouillard épais qui se métamorphosait aussitôt en gouttelettes lorsqu'il retombait sur la surface liquide. Les rayons du soleil perçant l'obscurité, donnaient à chaque détail de cette merveille de la nature une teinte dorée et scintillante. Bien plus, la glace qui entourait la cascade était si transparente, que l'œil pouvait apercevoir le sable doré du fond de l'eau et distinguer la rapidité du courant.

A dix pieds en amont du demi-cercle formé par la cascade, sur un rocher isolé qui s'élevait au milieu des eaux, le caribou que j'avais blessé avait cherché un refuge. Tout autour de lui, le courant était si rapide, que si le pied lui avait glissé, il eût été entraîné et serait tombé par-dessus la cascade. Jack, mon fidèle chien, n'avait pas cru prudent d'aller attaquer l'animal blessé dans son retranchement dangereux; cependant mon arrivée et l'excitation dans laquelle il se trouvait l'auraient peut-être engagé à braver le danger : je le mis en laisse, et l'attachai au pied d'un arbre.

Le caribou avait véritablement choisi un refuge inabordable où aucun être vivant n'aurait pu l'attaquer : de chaque côté de l'endroit où il se trouvait s'élevaient des palissades perpendiculaires entre lesquelles le ruisseau se frayait un passage, et, devant lui, le précipice béant semblait attendre une victime.

Lorsque j'eus assez admiré ce spectacle romantique, bien fait pour émouvoir un Européen, je m'approchai aussi près que le terrain anfractueux me le permettait. Aussitôt que le caribou m'aperçut, il leva la tête, ornée d'un bois admirable, la secoua avec rage, et parut me défier au combat. Ainsi placé,

il présentait à ma vue sa poitrine, aussi large que celle d'un bœuf. Je le dis sans fausse honte, je me sentais à l'aise en me voyant ainsi séparé de mon redoutable ennemi par des obstacles infranchissables; car je n'hésite pas à croire que, s'il avait été en son pouvoir de franchir la distance qui nous séparait, il se fût précipité sur moi avec une rage désespérée. En outre, comme mes lecteurs l'ont vu dans le cours de mon récit, je n'étais pas assez habile patineur pour éviter sa poursuite à l'aide des raquettes maudites, qui arrêtaient plus qu'elles n'accéléraient ma marche.



Il s'agissait donc de mettre un terme prompt aux velléités d'attaque du caribou et à la crainte qu'il m'inspirait : j'armai donc ma carabine, et, après avoir visé avec précision, je lâchai la détente. Ma balle l'atteignit entre les deux yeux : le caribou était mort. Dans un dernier effort, il bondit en avant, et, tombant dans le vide, il disparut dans le courant, qui l'entraîna par-dessus la cascade.

Un moment après, je voyais le corps énorme de mon caribou revenir au-dessus de l'eau et tourbillonner au milieu des glaçons qui environnaient les rebords de l'abîme.

« Bien touché! s'écria M. Howard, qui était arrivé à temps pour voir le résultat de mon coup de carabine, dépêchons-nous de descendre et d'aller « arrimer » notre gibier. »

Après avoir fait un assez long circuit, nous arrivâmes dans la vallée, au pied de la cascade; mais, à notre grand étonnement, l'animal avait disparu.

« En avant! en avant! exclama encore mon hôte : voyez! le chien nous sert de guide; il s'est mis en quête le long du ruisseau. »

Cinq minutes après, nous apercevions le caribou doucement entraîné par le courant, et Jack qui s'était jeté à la nage faisant des efforts inouïs pour amener à terre sa proie, qu'il tenait mordue par une oreille. M. Howard, sans perdre un moment, courut en aval, et, au moyen de sa hache, abattit le tronc d'un arbre qui s'élevait le long du bord, de manière à le faire tomber en travers du ruisseau. Ce fut à l'aide de cet obstacle que nous pûmes nous emparer du caribou.

« Il se fait tard, mon ami, me dit M. Howard; et comme il nous est impossible d'emporter notre gibier ce soir, il s'agit de faire en sorte que les loups ne le mangent pas. A l'œuvre! arrachons-lui les entrailles, et pendons-le à cette haute branche, hors de portée des animaux carnassiers. »

Ce qui fut dit fut fait; et, laissant le caribou à l'abri de toute atteinte, nous reprîmes le chemin de la *log-cabin*, éclairés par une lune et par la lueur des étoiles, brillantes comme des diamants.

Monaï nous avait devancés : à l'aide d'un traîneau façonné pareillement à celui de la veille, il avait traîné le caribou tué par M. Howard, et le crâne de l'animal, orné de son bois, parait le haut de la porte de notre hutte, trophée glorieux d'une chasse magnifique.

L'OURS GRIZZLY

La vie d'un chasseur indien est chaque jour accidentée par des traits d'audace qui, pour être fidèlement traduits, demanderaient la plume d'un habile Cooper. Les différentes tribus de ces enfants du désert ont chacune leur héros illustré par le courage dont il a fait preuve de diverses manières, l'un par son instinct à découvrir l'endroit par où son ennemi a passé, et l'autre par le nombre d'animaux sauvages qu'il a tués. Être un grand chasseur donne une haute position, un rang élevé parmi les Indiens; c'est, aux yeux de ces peuplades, un titre qui équivaut à celui de prince en Europe, et les exploits qui lui ont valu cette dignité sont pour lui ce qu'est pour nous, hommes civilisés, une brochette composée des décorations de tous les royaumes et empires de l'univers.

Sous la zone où vivent les tribus des Osages, au 38e degré de latitude, sur le 19e de longitude, le chasseur rencontre souvent sur son chemin l'ours grizzly (*grizzly-bear*), l'animal le plus

redoutable des forêts de l'Amérique du Nord, que la douleur d'une blessure trouve insensible, dont les mœurs n'offrent point de donnée certaine, et dont la force est telle qu'il peut broyer comme un grain de sable l'ennemi qui tombe entre ses pattes. Les guerriers indiens, quelle que soit la tribu à laquelle ils appartiennent dans les parages où se trouve l'ours grizzly, n'apprécient rien au delà des griffes de cet animal, pour en parer leur cou musculeux en guise de collier. Cet ornement, joint à la plume d'un aigle tué *à la volée*, que le Peau-Rouge plante au milieu de la touffe de ses cheveux relevés au-dessus de la tête et liés de manière à ressembler à un casque, lui donne un air d'audace qui lui acquiert une place au premier rang.

Le feu allumé à l'abri d'un rocher autour duquel les Indiens se rassemblent à la veillée du soir, n'est pas plus pétillant que l'esprit étonnant déployé par cette race d'hommes primitifs dans la narration de leurs exploits. En les écoutant, on voit les heures s'écouler avec rapidité, et l'instant du repos arrive toujours trop vite. Bien souvent, dans ces récits animés, un vieux *sachem*, qui ne profère pas deux mots de suite dans le courant de la journée, retrouve tout d'un coup la parole; il babille comme une femme, en s'animant par degrés, tout en racontant les événements qui ont agité sa vie accidentée. Aucune histoire de chasse ne peut être comparée à la rencontre du chef avec un ours grizzly. La mort d'un ennemi frappé au milieu d'un combat est dénuée d'intérêt, si on la raconte après cette émouvante aventure.

Nous Européens, accoutumés à ces chasses modernes dont la plus dangereuse est celle d'un sanglier excité par un coup de feu, et décousant avec ses boutoirs tout ce qui se trouve devant lui, arbres, hommes et chiens, nous ajoutons à peine foi à ces attaques périlleuses, à ces émotions qui font battre le cœur à briser la poitrine, et dans notre scepticisme nous sommes toujours tentés de traiter de mensonge un fait raconté qui sort du terre-à-terre de notre expérience de chasseurs.

J'ai écouté souvent, à l'ombre de la tente des Peaux-Rouges, le récit de ces hommes qui, entourés d'une magnitude immense,

vivant au milieu de ces forêts grandioses, auprès desquelles les plus hauts arbres de l'Europe sont autant de pygmées, n'ont nul besoin d'agrandir les ombres du tableau pour en faire ressortir les beautés. La réalité est trop sublime et trop terrible pour être exagérée. Par cette raison même que l'Indien n'a point profité de la civilisation, il n'en a point éprouvé la souillure. A mes yeux, la forfanterie et l'exagération font preuve de faiblesse, et ces deux marques de dégénération n'ont point encore pénétré au milieu des prairies de l'Amérique du Nord.

En général le chasseur, qu'il soit de race blanche ou rouge, possède par instinct les dons extraordinaires de la vue et du toucher, de l'ouïe et de l'odorat, que la pratique développe chaque jour de plus en plus chez lui.

Un malheureux aveugle sourd et muet sait trouver par le toucher sa nourriture, ses vêtements; il parvient ainsi à deviner ceux qui s'intéressent à lui, car c'est sur ce seul sens que tout cet instinct est constamment dirigé : le chasseur des déserts a pour lui la vue, rendue si perçante par la pratique, que la plus légère trace laissée sur les feuilles, l'écorce des arbres ou même sur la terre, offre à ses yeux des marques très-sensibles et par conséquent fort visibles; marques qui, pour tout autre, seraient aussi fugitives que la trace laissée par le vol d'un oiseau dans l'espace.

C'est cette science qui dirige l'Indien dans ses chasses à l'homme et aux bêtes; c'est cette divination extraordinaire qui, parvenue à son plus haut degré, force le visage pâle à proclamer un Peau-Rouge le chasseur émérite des déserts américains; car le premier de tous les chasseurs est celui qui sait suivre la trace la moins perceptible, et qui ne laisse pas d'empreinte sur les lieux où se posent ses pieds.

Le chasseur qui attaque l'ours grizzly ne peut être guidé que par la vue, et cet instinct est bien plus certain que le flair d'un chien d'arrêt. L'empreinte des pattes d'un ours sur les feuilles, les brisées qu'il fait aux arbres, son gîte enfin, sont bien plus vite trouvés que l'animal lui-même, et le chasseur expérimenté qui suit sa piste peut décrire à l'avance et sans jamais se tromper

le sexe, le poids et l'âge de l'animal. C'est pour cela qu'il abandonne souvent telle piste parce que c'est celle d'un animal de petite taille; telle autre, parce que c'est celle d'une ourse qui a des petits; celle-ci, parce que l'animal est trop gras et que sa chair doit être mauvaise; et enfin celle-là, parce que la bête ne vaut pas la peine d'être forcée. C'est ce savoir, à mon avis, qui distingue le *vrai* chasseur du chasseur *de fantaisie*. Le premier n'a pas besoin d'aide pour atteindre le gibier, tandis que le second ne peut agir qu'au moyen d'un chien bien dressé.

Les moyens employés en Amérique pour détruire les ours grizzlys sont peut-être aussi nombreux que les ours eux-mêmes. Aucun de ces animaux ne peut être attaqué par un procédé uniforme, et c'est là sans doute ce qui fait qu'ils sont si dangereux et si difficiles à tuer. Ce qui a réussi une fois à un chasseur peut le livrer, dans une seconde rencontre, aux étreintes de l'ours, et Dieu sait si cette énorme bête, dont la force est telle qu'elle peut soulever un cheval et l'emporter au loin pour le dévorer, n'aurait pas beau jeu d'un homme seul! Je renvoie ceux de mes lecteurs qui voudraient avoir une idée de ce combat disproportionné, au groupe de M. Frémiet qui avait été placé il y a quelques années à l'exposition de peinture et de sculpture du Palais-Royal.

Les ours grizzlys, comme les lions et les tigres, se retirent en général, pendant la journée, dans des grottes où, en hiver, ils se livrent à un sommeil profond, qui est, pour ainsi dire, doublé à proportion de l'intensité du froid. C'est dans ces caves qu'ils font élection de domicile à la fin de l'automne; ils ne les quittent que lorsque les neiges sont fondues et que le printemps a fait pousser l'herbe des prairies. Il arrive quelquefois qu'un de ces antres est habité par deux ours; mais le cas est rare, car l'humeur insociable de ces quadrupèdes est proverbiale dans les États-Unis : ils préfèrent vivre seuls. Le chasseur arrive devant le repaire de l'ours, guidé soit par son instinct naturel, soit par l'habitude qu'il a acquise des différentes passes d'une forêt. Une fois l'animal découvert, il s'agit d'aller l'attaquer dans sa grotte, sans hésitation, sans arrière-crainte, et voici comment on procède.

Un mot encore : je vois d'ici mes lecteurs frissonner à l'idée de s'aventurer seuls au milieu des fissures d'un rocher, où le moindre faux pas et le plus léger tremblement peuvent les livrer aux étreintes d'un ours gigantesque. Qu'on se le dise! cette frayeur est peu rationnelle, il ne s'agit que de s'y habituer. Combien d'hommes dans les forêts de l'Amérique du Nord qui risquent cette hasardeuse entreprise dans le seul but de *s'amuser,* ou de se procurer les moyens de faire un bon repas!

La première chose que fait le chasseur qui veut aller *attaquer le lion dans sa tanière,* c'est d'examiner d'abord les parois de la grotte où il veut pénétrer. Il se rend compte de la solitude de l'animal ou de sa sociabilité. Dans ce dernier cas, si l'ours avait un compagnon, il les laissera tous les deux tranquilles. L'Indien reconnaît aussi la taille et l'âge de l'animal, l'époque où il est rentré *chez lui,* et cette perspicace divination est un des plus étonnants mystères des connaissances naturelles des Indiens. Le premier chasseur européen à qui l'homme des bois demanderait si telle grotte qu'il lui désignerait est ou n'est pas habitée, ne saurait répondre affirmativement ou négativement, tandis qu'un vrai trappeur lui dirait : « D'après les marques que l'animal a laissées tout autour de cet orifice, je suis sûr qu'il n'est point sorti depuis trois mois. Voyez : l'herbe n'est point courbée, la terre n'offre aucune empreinte. Je suis persuadé que l'ours est dans sa tanière, car les formes de ses pattes vont dans la direction intérieure. L'animal est seul, puisque les marques sont régulières et semblables en tous points; il est fort gros, et je le reconnais à la largeur de ses pattes; il est très-gras, et j'en suis assuré parce que ses pattes de derrière ne rejoignent pas les empreintes de celles de devant, comme cela est toujours le cas chez un ours maigre. »

Telles sont les remarques judicieuses que le chasseur vous fait faire, et si mystérieuses qu'elles soient alors qu'on ne les comprend pas, dès qu'elles vous sont expliquées on voit avec quelle habileté la nature a enseigné ses enfants.

Pourquoi, demandera-t-on, l'ours grizzly est-il si redoutable à une compagnie de chasseurs qui le rencontre au milieu d'un

bois, tandis que, lorsqu'il est dans sa tanière, il parait être si peu à craindre, qu'un homme seul peut l'attaquer et le mettre à mort? Je répondrai que le chasseur va au-devant de l'animal, dans l'obscurité, à l'époque ou il est engourdi par le froid, et par conséquent il le surprend avec facilité. Voilà trois choses indispensables à observer pour arriver au succès de l'entreprise, et, si ce n'étaient ces avantages, ni la rapidité du coup d'œil, ni le sang-froid, ni l'adresse, ne pourraient protéger un seul moment l'audacieux qui ose déranger l'ours grizzly dans sa demeure.

Une fois que le trappeur sait à quoi s'en tenir sur l'habitant de la grotte, il se munit d'une chandelle faite de cire commune mêlée à la graisse, et dont la mèche est très-épaisse, de manière à produire une brillante flamme. Armé seulement de sa carabine (car un couteau ne sert à rien, une lutte avec l'animal étant impossible), l'Indien éclaire sa marche à l'aide de sa chandelle et s'avance sans savoir de quel côté l'ours grizzly va s'élancer au-devant de son agresseur. Bientôt il fiche cette brillante lumière dans un des interstices du rocher et se couche à plat ventre, de manière à dérober sa vue et à être prêt à tirer l'animal dès qu'il se montrera.

Entendez-vous ce grognement terrible? C'est l'ours qui s'éveille : le voilà qui se dresse; il secoue sa fourrure feutrée, pareille à celle d'un chien de Terre-Neuve, et, bâillant comme tout être arraché à son sommeil, il fait quelques pas en avant. Le trappeur demeure immobile, et, la carabine prête à faire feu, il attend avec anxiété que l'ours soit en vue et à portée. Quelle émotion agite toutes les fibres de cet audacieux pour qui la retraite n'est plus possible, et dont la vie dépend de la justesse de son coup d'œil et de la sécheresse de la poudre avec laquelle son arme a été chargée! Que sa balle dévie d'une ligne, c'est un homme mort! L'ours ordinaire a certainement la vie dure, et bien souvent on en a vu qui, blessés à ne pas s'échapper, ont soutenu le combat pendant des heures entières; l'ours grizzly est, lui, bien plus terrible encore : l'épaisseur de son poil, la force de ses os, semblent mettre son cœur à l'abri des balles,

et sa cervelle est encaissée dans un crâne dont les parois sont aussi dures que du granit. Une balle atteignant l'ours grizzly au milieu du front s'y aplatirait comme sur une plaque de fer; c'est donc au milieu de l'œil que l'Indien doit frapper l'animal, car c'est là le seul chemin par lequel la balle pénètrera dans la tête et paralysera la force de cette bête gigantesque.

Regardez!... l'ours, arrivé devant la chandelle, a levé sa patte énorme, comme s'il voulait l'éteindre; au même instant l'Indien a fait feu, et au milieu de l'obscurité dans laquelle vient de retomber la scène que j'ai cherché à décrire, l'on entend un hourra fantastique, chant de victoire d'un vainqueur heureux. Le trappeur a tué l'ours gris!

Pendant mon séjour au milieu des Indiens Cherokees, du wigwam de la *Creek-River*, l'un d'eux racontait devant moi, le soir à la veillée, qu'il espérait faire le lendemain une fort belle chasse, car il avait découvert le matin même la tanière d'un ours grizzly qu'il voulait aller tuer tout seul. Je demandai à l'accompagner pour assister à ce combat singulier d'un genre tout nouveau pour moi. Naturellement tous les hommes du camp nous suivirent, et nous avions à peine fait un mille à travers un fourré de cotonniers et de lianes, lorsque l'Indien nous assura qu'il avait trouvé les traces de l'animal. Nous parvînmes ainsi, sur ses pas, devant un arbre gigantesque, dont la circonférence avait au moins trente mètres. C'était un érable de la plus respectable vétusté, dans le tronc duquel l'Indien assurait que l'ours avait fait élection de domicile, et où il se disposait à aller le troubler dans son repos. Jamais, j'ose le dire, je n'ai rien vu de plus admirable que cet homme, se disposant ainsi à affronter un des plus terribles dangers qu'il y ait au monde. Une joie qui tenait de la férocité éclatait dans ses yeux. Rejetant la couverture sous laquelle ses larges épaules étaient abritées, il leva ses bras en l'air, brandissant un terrible *bowie-knife*, et nous recommanda par le regard d'observer le plus profond silence.

J'imitai les Indiens qui étaient venus, comme moi, pour assister à cette chasse, unique dans son genre, et je m'élançai

sur un jeune arbre qui fléchissait sous mon poids, me rappelant que les ours montent sur les gros troncs aussi facilement que les écureuils. Et dès qu'il nous eut vus en sûreté, l'Indien chasseur pénétra dans la tanière de l'ours.

Bientôt un grognement guttural se fit entendre, et aussitôt après l'Indien s'élança hors du tronc de l'arbre, s'écriant que l'ours avait vécu. Chacun de nous quitta son poste aérien, et deux Cherokees, pénétrant par l'issue étroite de l'érable, attachèrent les deux pattes de derrière de l'animal à une corde faite de lianes, et avec le concours de tous les chasseurs parvinrent à faire sortir à reculons le cadavre d'une énorme bête, qui pesait plus de deux cents kilogrammes. Au moyen de la même corde, l'ours gris fut pendu à dix pieds au-dessus du sol, et chacun reprit le chemin du camp de la Creek. Tout le long de la route, les Peaux-Rouges faisaient de nombreuses *brisées;* et dès que nous fûmes arrivés, quatre Indiennes, s'orientant sur ces indices de chasseurs, partirent afin d'aller dépecer l'animal et en rapporter la viande et la fourrure. Je ne crois pas devoir insister ici sur le festin copieux que nous procura la chair de maître Martin; mais je saisis cette occasion pour justifier, une fois encore, mon cher ami Alexandre Dumas du reproche de hâbleur qui a été dirigé contre lui au sujet des *beef-steaks* d'ours qu'il assurait avoir mangés. Aux États-Unis les cuissots d'ours se vendent au marché, comme à Paris les gigots de chevreuil. C'est un mets ordinaire, dont la saveur rappelle celle des viandes de bœuf et de porc mêlées ensemble, avec cela de plus qu'elle est un peu sauvage. Qu'on se le dise!

Voici une anecdote de chasse à l'ours dont j'ai été moi-même un des principaux héros pendant mon séjour aux États-Unis. La scène se passait sur le versant des montagnes Alleganys. Je revenais, en compagnie de deux amis, d'une chasse aux oiseaux de passage, qui s'ébattaient sur la surface d'un beau lac. La neige couvrait le rivage sur le bord duquel nous avions attaché notre barque. Un bois de cèdres s'élevait devant nous, et notre guide nous fit remarquer, au pied d'un de ces arbres séculaires, un amas de feuilles, de mousse et de branches d'arbres, au

milieu duquel une ouverture était pratiquée. Il était persuadé que c'était la tanière d'un ours grizzly.

A l'aide d'une hache qu'il portait à sa ceinture, notre guide abattit un jeune cèdre dont il affila l'extrémité; se postant ensuite à l'orifice de la tanière, cet épieu d'une main et sa hache de l'autre, il se mit à fourgonner dans l'intérieur de ce morceau de bois mort. A peine avait-il commencé ce jeu, qu'un ours s'élança par l'orifice, mais le guide lui assena sur le front un coup de hache si terrible, que l'animal rugissant se retira au plus profond de sa tanière.

L'épieu fut de nouveau introduit dans l'ouverture, et le fourgonnement recommença. Comme tout bruit avait cessé, je proposai d'envoyer, à tout hasard, une balle dans l'intérieur. La balle partit en sifflant, et, quelques secondes après, un ourson à peine gros comme un renard s'élança au dehors en faisant des bonds précipités; puis il se jeta à la nage dans le lac. Un de mes camarades et moi nous déchargeâmes nos fusils sur lui; je fus le plus heureux des deux : ma balle avait atteint l'animal, qui cessa tout mouvement et fut ramené vers la rive à l'aide du bateau.

Pendant ce temps-là, le troisième chasseur faisait feu encore dans le fond de l'antre. Rien ne bougeait plus. Un silence pro-

fond régnait dans le trou obscur. Nous nous décidâmes à arracher les branches et la mousse pour mettre à découvert la caverne des ours. Au fond de la tanière gisait morte la femelle, dont le crâne avait été ouvert par la hache de notre guide. Une seule balle avait mis fin à ses jours : c'était la mienne. On la retrouva dans le corps en dépouillant l'ourse de sa peau, et comme j'étais le seul dont le fusil fût du calibre nº 16, mes camarades se virent obligés de convenir que j'étais le roi de la chasse. Le guide seul partageait avec moi les honneurs de la victoire.

Encore une histoire de chasse à l'ours grizzly dont le récit m'a été fait par le héros lui-même.

Pendant mon séjour dans la ville de Saint-Louis, aux États-Unis, j'eus l'occasion de me lier avec quelques-uns de ces hardis marchands qui font un trafic lucratif, mais périlleux, au milieu du désert américain. Leur absence se prolonge quelquefois six mois et davantage ; ils vont d'une tribu à l'autre avec leurs chariots et leurs serviteurs, jusqu'à ce que leurs marchandises soient vendues ; ils regagnent alors le fort Leavenworth, rapportant des peaux, de l'or et autres denrées précieuses, qui leur donnent un bénéfice de quatre à cinq cents pour cent. La plupart de ceux que je connaissais bornaient leurs opérations à visiter les terres qui longent la côte occidentale de l'Amérique, entre le Mississipi et les possessions portugaises de Benguéla.

Un des plus entreprenants comme des plus heureux de ces marchands était un nommé John Jeffery, d'origine anglaise, qui avait amassé une petite fortune dans ses excursions parmi les Peaux-Rouges : il voulait se retirer du commerce. On me l'avait dépeint non-seulement comme un homme habile dans sa profession et comme un vaillant chasseur, mais aussi comme un des plus intelligents explorateurs de l'Amérique du Nord. J'avais eu l'occasion de lui rendre un petit service, et il me donnait sur cette contrée tous les renseignements que je désirais. Le service n'avait pas été bien considérable cependant. Un esclave qu'il avait acheté à Cuba ayant été mis en prison, j'avais obtenu par mes démarches qu'on lui rendît la liberté.

J'avais été surpris de l'affectueuse sollicitude montrée par Jeffery dans cette affaire. D'où venait son attachement pour ce jeune mulâtre? Narcisse n'avait rien de séduisant, ni dans son extérieur ni dans ses manières. Il semblait aimer son maître, mais son caractère n'était pas plus agréable que sa physionomie, et son intelligence ne paraissait point brillante. J'avais entendu dire que M. Jeffery, malgré son adresse de commerçant et sa passion pour la chasse, était honnête et avait le cœur sensible. Je supposai que Narcisse lui avait été vendu par ses père et mère, avec la promesse solennelle d'avoir bien soin de leur fils, et que la tendresse du marchand avait pour cause l'honorable désir de ne point manquer à sa parole.

Il me rendit visite le soir même pour me remercier de mon obligeance. Dans le cours de l'entretien, je lui dis que son mulâtre était sans doute un excellent serviteur, puisqu'il lui avait inspiré tant d'affection.

« Je dois prendre soin de lui, me répliqua le négociant, car il m'a sauvé la vie.

— Eh quoi! ce mauvais garnement-là? m'écriai-je sans choisir mes expressions. Je vous avoue que cela m'étonne.

— C'est cependant un fait certain, reprit le marchand nomade. Il y a dix ans à peu près j'ai acheté Narcisse sur la rive gauche du Mississipi. Ce n'était qu'un enfant qui avait tout au plus atteint sa douzième année, quoiqu'on ne puisse guère deviner l'âge des moricauds de ce pays. On l'avait laissé seul, dévoré par la fièvre et à demi mort, sous un petit hangar composé de branches de gazon. Les nègres marrons ont coutume d'abandonner ainsi les malades et les vieillards qui ne peuvent plus les suivre. Cette coutume affreuse, la moins morale de leurs habitudes, les a fait juger trop sévèrement peut-être ; car, sous d'autres rapports, ils ne sont pas aussi méchants, aussi vicieux que l'ont prétendu quelques voyageurs. Bref, je mis le pauvre garçon sur un de mes chariots, après quoi je lui administrai de la quinine et d'autres remèdes. Au bout de quelques jours, il trottait et gambadait comme s'il n'avait jamais été malade.

— Avant qu'il sauvât vos jours, vous aviez donc sauvé les siens? observai-je à M. Jeffery.

— Probablement, me répondit-il, quoiqu'il se fût peut-être guéri tout seul, si je ne l'avais pas trouvé sur mon chemin. Les mulâtres ont la vie singulièrement dure. Il faut de longs jeûnes et des maladies terribles pour les expédier hors de ce monde. Voici maintenant de quelle manière Narcisse me prouva sa reconnaissance.

« Je m'étais mis en route avec deux chariots et environ douze engagés pour Santa-Fé. Deux de mes serviteurs étaient des noirs provenant de la côte Mozambique ; les autres, des Canadiens que j'avais pris à mon service depuis mon départ. J'avais trouvé le plus grand nombre d'entre eux à Saint-Louis. Ces gens-là étaient assez bien au fait du service ; ils avaient acquis une notion topographique toute particulière du pays que j'allais parcourir : ils pouvaient donc bien m'aider à conduire les chariots ; souvent je les lançais sur la trace du gibier, qu'ils savaient parfaitement poursuivre. S'ils connaissaient bien le pays, il fallait, en revanche, constamment les surveiller. La nature les avait doués d'une excessive poltronnerie, et quoique plusieurs sussent manier les armes à feu, je ne pus jamais obtenir qu'ils affrontassent avec un peu de courage un animal redoutable comme l'est un bison. L'ours grizzly leur donnait des transes rien qu'à entendre prononcer son nom. Je tuai deux ou trois bisons sans recevoir le moindre secours de mes gens, sauf de Narcisse, qui restait bravement près de moi en toutes circonstances, quoique ses dents se missent à claquer et ses yeux à ruisseler comme des sources quand nous approchions de l'ennemi.

« Un jour, après midi, continua M. Jeffery, je dételai mes chariots près d'un étang où des animaux de différentes espèces venaient boire la nuit. Nous pouvions voir leurs traces tout le long du rivage. Le lieu étant bien connu des Canadiens, ils me prièrent de camper à une certaine distance, parce que les grizzlys étaient très-méchants dans ces parages, et que, si nous restions au bord de l'eau, nous perdrions probablement quelques-uns de nos chevaux, et serions peut-être assaillis nous-mêmes. Chose

curieuse! lorsqu'un grizzly a goûté de la chair humaine, il semble la préférer à toute autre nourriture, et dédaigne une autre proie dès l'instant qu'il peut saisir un homme. Je ne me souciai pas de mettre en péril mes gens ou mes chevaux. Après les avoir laissés satisfaire largement leur soif, je marchai environ deux milles, et dételai dans un petit vallon d'où il était impossible d'apercevoir l'étang.

« Nous allumâmes un grand feu pour éloigner les bêtes fauves cherchant leur proie, et laissâmes les chevaux paître çà et là quelques brins d'herbe, au milieu des rochers qui nous environnaient. Pour moi, je désirais vivement avoir l'occasion d'adresser une balle à un grizzly, car je n'en avais pas abattu depuis trois ans au moins.

« Comme je n'avais pas été fort heureux dans quelques parties de chasse à tir, je craignais de ne plus être apte à ce genre de divertissement, qui exige des nerfs solides et une grande habitude. Je sondai quatre ou cinq de mes hommes, y compris Narcisse, pour savoir s'ils voudraient venir avec moi à l'affût des grizzlys pendant la nuit qui allait commencer. Trois seulement acceptèrent la proposition : nous laissâmes les autres près des chariots, en leur recommandant de tenir le feu allumé, puis de surveiller les chevaux afin qu'ils ne s'éloignassent pas trop. Nous atteignîmes l'abreuvoir comme le soleil se couchait, et, ayant apporté des houes et des bêches, nous commençâmes à creuser à environ cent pas de l'étang une fosse dans le sable, à laquelle nous donnâmes trois ou quatre pieds de profondeur. Nous entassions sur le bord la terre que nous en tirions afin de nous mieux cacher : au bout d'une heure, notre opération étant terminée, nous nous postâmes dans la tranchée, tenant nos fusils armés et attendant les grizzlys.

« Nous demeurâmes vainement là toute la nuit. Un grand nombre de bêtes sauvages vinrent se désaltérer ; seul, le roi des ours ne se montra pas. Je vis des coyotes, des panthères et d'autres quadrupèdes; mais nous ne perdîmes point notre poudre à tirer sur ces animaux, car un coup de fusil eût pu alarmer les ours et les aurait éloignés de la pièce d'eau.

Cependant nous ne gagnâmes rien à demeurer tranquilles. Quand l'aube se leva, nous sortîmes de notre embuscade, roides, lourds, de mauvaise humeur et accablés de sommeil.

« Nous n'avions pas aperçu l'ombre d'un grizzly, quoique nous les eussions entendus rugir à distance.

« Nos chariots et nos chevaux les avaient attirés, car nous apprîmes plus tard qu'ils avaient rôdé toute la nuit aux alentours du camp. Les hommes que nous avions laissés derrière nous éprouvaient une véritable terreur, mais ils gardèrent assez de présence d'esprit pour entretenir constamment le feu ; nos montures éprouvaient une telle peur, qu'elles se mettaient presque dans la flamme, et ce fut la lueur du foyer qui empêcha les grizzlys de les attaquer.

« Je renonçai donc à l'espoir d'abattre un de ces animaux ; mais je ne voulais point retourner aux chariots sans apporter quelque gibier qui dédommageât mes hommes et moi de notre longue attente. Nous avions déjà franchi le ravin qui nous séparait du camp, lorsqu'une harde de cerfs s'élança de notre côté à travers les buissons épineux : ils couraient et bondissaient comme s'ils eussent cédé à l'impression de la terreur.

« Sans chercher à deviner davantage ce qui effrayait les cerfs, je tirai mes deux coups au milieu de la troupe et j'atteignis un des plus gros. Mes hommes suivirent mon exemple, mais ils n'obtinrent pas le moindre résultat. La crosse de mon fusil venait à peine de quitter mon épaule, qu'un énorme grizzly sortit des broussailles et marcha lentement vers nous ; il était éloigné de cent pas au plus, de sorte que nous n'avions pas le temps de recharger nos armes. Je fus saisi, je l'avoue, d'une telle terreur, que pendant les premières secondes je restai complétement immobile et incertain sur ce que je devais faire ; mais je vis bientôt qu'un seul moyen nous restait pour sortir de cette fâcheuse position. Lorsque les Peaux-Rouges vont attaquer un grizzly à coups de carabine et de couteaux, ils ont l'habitude de s'asseoir les uns près des autres dès qu'ils voient arriver leu ennemi. L'animal est-il d'une humeur agressive, il choisit l'un d'eux et fond sur cette proie. Le malheureux est quelquefois

tué du premier coup de griffe et du premier coup de dent; mais d'ordinaire il en est quitte pour d'assez graves blessures. Les autres alors se précipitent tous à la fois sur l'horrible animal; quelques-uns le prennent par les pattes de derrière et le soulèvent, ce qui l'empêche de se retourner, pendant que leurs compagnons le percent à coups de couteau : il leur arrive souvent de le tuer sans qu'un seul d'entre eux succombe; mais parfois aussi le grizzly est vainqueur : il met en pièces deux ou trois chasseurs, et les autres se sauvent.

« Il me parut impossible d'employer la même méthode : en

nous asseyant tous, en montrant à la bête féroce un peu de résolution, nous l'intimiderions peut-être et l'empêcherions de nous attaquer avant que j'eusse rechargé mon arme.

« Asseyez-vous, asseyez-vous! » m'écriai-je de toutes mes forces, pendant que je mettais un genou en terre et me préparais à recharger, dans le cas où j'en aurais eu le temps. Mais un rapide coup d'œil jeté autour de moi m'apprit que mes hommes s'étaient tous sauvés dès qu'ils avaient aperçu le grizzly, et qu'ils avaient déjà gravi la moitié de la colline qui nous séparait du camp. Narcisse s'était enfui avec eux, persuadé, comme il me le dit plus tard, que je courais aussi; mais je ne pouvais les suivre sans perdre du terrain, parce que j'avais le pied moins agile. Comme il n'osait pas retourner la tête pour regarder en arrière,

le pauvre Narcisse ne découvrit sa méprise que quand il atteignit les limites du camp.

« Je demeurai donc seul en face du grizzly. Ce n'était pas la peine de courir; si je m'étais enfui avec mes gens, la bête aurait attrapé l'un de nous, et c'est moi probablement qui aurais été sa victime avant que j'eusse parcouru vingt-cinq mètres. Non-seulement mon fusil était déchargé, mais encore, pendant que nous creusions la fosse, j'avais donné à Narcisse mon couteau de chasse parce qu'il me gênait. J'étais donc entièrement désarmé. Comme de raison, je crus que c'en était fait de moi.

« — Mon Dieu, ayez pitié de ma femme et de mes pauvres enfants! » m'écriai-je.

« Et, plein d'une anxiété facile à comprendre, j'attendis que le grizzly s'élançât sur moi.

« Mais il ne semblait nullement pressé : il s'avançait d'un pas lourd, ralentissant peu à peu la marche; puis, quand il fut à douze pieds de moi environ, il fit halte et s'accroupit sur la terre comme un chat, tandis qu'il me regardait fixement. Je m'assis à mon tour, et le regardai de la même manière avec toute l'énergie dont j'étais capable. Pendant mon séjour au collége de Boston, j'avais lu que les animaux ne pouvaient soutenir le regard fixe d'un homme, et, quoique mon expérience ne m'eût jamais prouvé la justesse de cette opinion, je résolus d'essayer si le moyen me réussirait. Il produisit peu d'effet, par malheur. De temps en temps, le grizzly fermait les yeux ou bien regardait à droite, à gauche; mais c'était tout. Enfin, il se coucha, les pattes repliées sous lui, le menton appuyé sur la terre, absolument comme un chat qui guette une souris. Par intervalles, il se léchait les lèvres : il venait sans doute de finir un repas, et je devinai son intention. Ayant mangé de la viande fraîche, il n'avait probablement pas faim; mais il avait résolu de me garder pour le moment où son appétit renaîtrait; or, comme les grizzlys sont très-friands de la chair humaine, le drôle attendait qu'il eût terminé sa digestion avant de mettre sa griffe sur moi.

« N'était-ce pas là une agréable position pour un chrétien? comme disent les Canadiens.

« On ne peut nier que ce ne fût vraiment une situation critique. J'avais lu dans le voyage d'un missionnaire qu'un Peau-Rouge avait été gardé ainsi tout un jour par un grizzly, mais que le soir, le prisonnier, succombant à la fatigue, s'était endormi. Or, quand il s'était réveillé, le grizzly avait disparu.

— Cette histoire ne m'est pas inconnue, dis-je au narrateur, et le Peau-Rouge l'échappa belle.

— Par son organisation et par ses habitudes, reprit le marchand, le grizzly est féroce; mais quand il n'a pas faim, s'il rencontre une proie, il passe souvent à côté sans y faire attention. Il tue souvent pour le plaisir de tuer et par goût du carnage; mais, maintes fois, par paresse, il reste tranquille et continue son chemin.

« Les Peaux-Rouges prétendent que le grizzly attend souvent que l'homme soit endormi, et qu'épiant son premier mouvement lorsqu'il s'éveille, il saute sur lui. M'est avis que le grizzly qui guettait l'Indien dut être mis en fuite par quelque bruit, par quelque objet terrible, pendant le sommeil de son captif. Quant à moi, je ne doutais point que la bête carnassière n'attendît le moment où je tomberais de fatigue, pour se précipiter sur moi dès que je ferais un mouvement.

« Je vivrai, me disais-je, aussi longtemps que mes yeux resteront ouverts ; mais, si je m'endors, je me réveillerai entre les mâchoires du grizzly. »

Quand M. Jeffery prononça ces paroles, je frissonnai malgré moi et ne pus retenir une exclamation d'horreur.

« Ne vous alarmez point sur mon sort, reprit-il avec un sourire, vous me voyez vivant et bien portant. Je voulais vous faire comprendre dans quel péril je me trouvais, avant de vous dire comment j'y échappai. J'avais passé la nuit, comme vous le savez; je me sentais une grande faim et une grande envie de dormir. Par bonheur, j'avais apporté avec moi un flacon plein d'eau, et je l'avais vidé le matin, de sorte que je n'étais pas altéré. Il m'eût été impossible, sans cela, de supporter les émotions et les fatigues de la journée.

« Le soleil se leva étincelant, comme cela arrive d'habitude

dans ces déserts; et tout aussitôt il répandit des torrents de flamme qui échauffèrent le sable autour de moi. Entre ce double foyer de chaleur, je croyais sentir ma peau brûler. Je portais un chapeau de feutre à larges bords qui abritait ma tête contre les rayons directs; et pourtant jamais le soleil ne me parut si accablant que ce jour-là; peut-être cela venait-il de ce que je n'avais ni mangé ni dormi. Je gardais toutefois ma présence d'esprit et guettais l'occasion de m'échapper. Mes gens auraient pu prendre courage et accourir en troupe pour me délivrer; mais, hélas! je connaissais trop bien leur pusillanimité; je savais qu'ils n'oseraient pas approcher à plus d'un quart de mille; dans ce cas il était probable que le grizzly, les voyant arriver, courrait à moi et mettrait fin à mon incertitude.

— Mais pourquoi, demandai-je à M. Jeffery, ne songiez-vous point à recharger votre fusil?

— J'essayai de le faire, me répondit-il; mais, au prenier mouvement que je tentai, l'animal leva la tête et se mit à grogner, comme pour me dire : « Pas de ça, mon garçon, ou, si tu bouges... » Dans le cas où j'aurais voulu persister, il se serait jeté sur moi avant même que j'eusse versé la mesure de poudre. C'était un ours énorme, le plus gros que j'eusse jamais vu, orné d'une longue crinière grise, ayant de petits yeux très-perçants. Vous ne sauriez croire combien est grande l'astuce des vieux ours. Le mien devinait parfaitement que mon fusil était une arme d'une espèce quelconque; il comprenait aussi, j'en suis certain, que mes gens étaient dans le voisinage, car il lançait de temps en temps un regard inquiet du côté des chariots. Je sentais alors mon cœur battre violemment dans ma poitrine, et une sueur abondante coulait sur ma peau.

— Certes, il y avait de quoi! m'écriai-je. Et le grizzly demeura immobile pendant toute la journée?

— Bien loin de là, reprit le marchand: son agitation perpétuelle me tenait dans un état d'anxiété continue. Une harde de jeunes cerfs vint à passer près de nous, et, quand ils aperçurent le grizzly, ils firent volte-face précipitamment et s'élancèrent avec une espèce de frénésie dans une autre direction. Le grizzly

se dressa sur ses pattes, fit une demi-conversion et regarda vivement les fuyards. Les grizzlys aiment passionnément la chair du cerf; j'espérais donc que mon ours allait m'abandonner pour courir après ceux-là. Mais il jugea sans doute sage de préférer le positif à l'incertain; car il se retourna, puis se coucha de nouveau, grognant d'une manière affreuse et regardant avec plus de convoitise que jamais, pour me dire : « Tu vois, mon bon, que j'ai laissé échapper un cerf à cause de toi : aussi ai-je l'intention de ne pas te lâcher. » Vous pensez bien que dans mon cœur je maudissais mille fois le vieux brigand; mais j'avais soin de ne pas articuler une parole, de peur qu'il ne m'arrivât malheur.

« J'éprouvai bientôt une alerte nouvelle d'un autre côté : j'aperçus l'ours regarder attentivement dans la direction du lieu où se trouvaient mes chariots, comme il l'avait déjà fait deux ou trois fois; puis il se dressa sur ses pattes, rugit avec colère, plissant ses lèvres et montrant ses dents, comme s'il apercevait quelque chose de désagréable pour lui. Je sus plus tard que mes hommes, stimulés par Narcisse, s'étaient armés de pied en cap et s'avançaient jusqu'au sommet de la colline. De cet endroit, leur vue découvrait le grizzly occupé à me surveiller : aussi, dès qu'il se redressa et se retourna vers eux, ils décampèrent sans demander leur reste et coururent aux chariots, dans lesquels ils sautèrent à moitié fous d'épouvante. Au bout de quelque temps, l'ours se coucha de nouveau en face de moi, étendit ses pattes, bâilla, cligna ses yeux et me parut las de monter la garde. Mais il avait indubitablement résolu de demeurer là jusqu'à la nuit; il aurait pu sans cela me dépecer immédiatement.

« Vers le soir, j'entendis rugir dans le lointain. Ce grognement sourd parut contrarier beaucoup mon gardien. Au timbre de la voix, j'avais cru reconnaître une ourse, et je pensais qu'elle cherchait son compagnon. Celui-ci se leva, se recoucha à plusieurs reprises, allant çà et là d'un air farouche, flairant la terre comme s'il eût été indécis et troublé; mais il garda le silence, et le cri de la femelle s'affaiblit graduellement. Ce fut l'instant de la journée où je ressentis la plus vive inquiétude; car si le

grizzly avait répondu à sa compagne, s'il l'avait appelée, comme elle avait probablement faim, elle se serait jetée sans délai sur le souper friand que son époux s'était réservé jusque-là. Selon toute apparence, le vieux scélérat eut la même idée, en sorte qu'il jugea prudent de se tenir tranquille.

« Enfin la nuit arriva. Les étoiles brillaient, mais la lune ne parut point dans le ciel. Je n'apercevais que très-vaguement les objets, même à une petite distance, et ne discernais à l'orient que la silhouette des collines. Le grizzly, toujours immobile, formait une masse confuse non loin de moi. J'acquis la certitude qu'il ne dormait pas et observait chacun de mes mouvements. Par intervalles, ses yeux, tournés vers moi, brillaient comme des charbons ardents. Je n'avais qu'un seul espoir de salut : en restant immobile et silencieux, j'espérais le fatiguer, ou du moins l'empêcher de se jeter sur moi, en attendant qu'une cause fortuite vînt l'attirer ailleurs. Mais, pour ne point perdre cette dernière chance, il me fallait rester éveillé, chose difficile. J'étais accablé de fatigue, je tombais de sommeil, n'ayant pas dormi depuis trente-six heures, ni mangé depuis vingt-quatre : que d'émotions cruelles n'avais-je pas éprouvées d'ailleurs ! L'air était frais, et cette fraîcheur délicieuse, après une journée brûlante, semblait m'inviter au repos. Un silence profond régnait autour de moi, et j'avais grand besoin d'efforts continuels pour tenir mes paupières soulevées.

« De temps en temps je sentais ma tête s'affaisser, je me redressais alors avec un frémissement de terreur à l'idée que l'ours se préparait peut-être à s'élancer sur moi. C'était quelque chose d'horrible ! Maintenant encore je ne songe qu'aux terreurs de cette nuit. J'étais comme un condamné à mort qui, poursuivi par un affreux cauchemar, se réveille en sursaut pour penser qu'on l'exécutera le lendemain. Je ne crois pas qu'il m'eût été possible de supporter encore bien longtemps cette contrainte effroyable : cela dépassait les forces de la nature humaine. »

Le marchand cessa de parler quelques minutes, il avait l'air triste et abattu d'un homme que tourmentent de pénibles souvenirs. Mais bientôt il se ranima et poursuivit sa narration.

« Deux à trois heures après le commencement de la nuit, lorsque l'ombre eut enveloppé la terre et le ciel, j'entendis différents animaux venir à l'aiguade. Quelques-uns passèrent à une faible distance de moi, mais je n'en aperçus aucun. Le grizzly, qui les voyait parfaitement, se contentait de remuer un peu la tête quand ils passaient près de lui. L'espérance de le voir me quitter pour se jeter sur eux m'abandonna bientôt. Tout à coup, cependant, il leva la tête, me regarda et se mit à rugir. « Le moment est venu! » pensai-je en moi-même. Il se dressa sur ses pattes et rugit plus fort, me regardant toujours fixement, à ce qu'il me sembla. Je me disposai au combat, tenant mon fusil de la main gauche et mon mouchoir de la droite. Mon intention était de lui mettre la crosse de mon arme en travers dans la gueule et de l'étouffer en lui poussant mon mouchoir jusqu'au fond du gosier. L'entreprise ne me semblait point facile, mais c'était là ma dernière chance. Je ne voulais pas mourir sans avoir tenté ce moyen suprême.

« Je ne conservais réellement point d'espérance : mon seul désir était de lutter contre cet ours qui me persécutait depuis le matin, et auquel je voulais faire le plus de mal possible. Ce fut encore une vaine alarme. Au bout de quelques minutes, le farouche animal se calma de nouveau et s'accroupit; il ne se coucha pas comme auparavant, mais il allongea la tête vers moi, à la façon d'un chat qui examine attentivement quelque objet. Enfin il s'étendit sur le sol, comme ayant éclairci les doutes qui l'avaient inquiété. Mais, au bout de dix minutes, il se releva soudain et rugit d'une manière plus féroce que jamais. L'idée me vint alors qu'un autre animal de son espèce s'approchait cauteleusement de moi par derrière et que mon grizzly s'opposait au partage du butin. Si je ne me trompais point, mon sort serait bientôt décidé. Je fis encore cette supposition que mes gens essayaient peut-être de me secourir à la faveur des ténèbres; mais était-il probable qu'ils auraient assez de courage pour rien oser? Je n'avais plus aucune envie de dormir, comme vous le pensez bien.

Le grizzly, debout, grondait continuellement et allait çà et

là, comme incertain sur le parti qu'il devait prendre. Il se décida enfin, et je vis qu'il se disposait à faire un bond; mon heure avait sonné.

« En ce moment, un hurlement inattendu retentit derrière moi, et une grande flamme éclaira les objets d'alentour. Ce hurlement dura une minute ou deux, et un individu dont la tête ainsi que les épaules semblaient être en feu se précipita dans l'intervalle qui me séparait du grizzly. L'animal poussa un rugissement terrible, plutôt d'épouvante que de fureur, et s'élança en bondissant dans les ténèbres. Je reconnus alors Narcisse dans le personnage qui arrivait si fort à propos. La flamme

dont il était couronné d'abord ne brillait plus, mais il tenait à chaque main deux ou trois rameaux embrasés qu'il agitait au-dessus de sa tête, en sautant, en criant, en tourbillonnant d'une manière frénétique; il avait l'air d'un démon, quoiqu'il fût pour moi un ange libérateur. Le pauvre diable éprouvait un si grand effroi, qu'il pouvait à peine parler et n'entendait pas un mot de ce que je lui disais.

« — Maître, chargez votre fusil! chargez votre fusil! criait-il sans relâche, la grande bête va revenir : chargez votre fusil! »

« C'était un bon conseil, et je le suivis aussi vite que je le pus. En me levant de terre, je me trouvai d'abord tellement roide, que

comme paralysé. Mais le sang ne tarda point à circuler de nouveau, et lorsque j'eus chargé mon fusil, nous nous acheminâmes en toute hâte du côté des chariots. Narcisse courait toujours devant moi, encore frappé de terreur, portant sur la tête une poêle à frire et une torche dans sa main droite, sautant et criant toujours comme un homme en démence, afin d'éloigner les bêtes féroces.

« Nous atteignîmes enfin notre campement. Lorsque j'eus apaisé mon appétit, je demandai à mon sauveur ce qui s'était passé en mon absence, et comment il s'y était pris pour me tirer d'embarras. Le pauvre garçon avait essayé tout le jour de déterminer mes hommes à venir avec lui me délivrer. Ils avaient fait une tentative le matin, comme je vous l'ai dit; mais le courage leur avait bientôt manqué. Le soir, Narcisse résolut de me secourir tout seul, et il employa dans ce but un ingénieux moyen. Il prit une de mes grandes poêles dans laquelle il étendit une couche de poudre suffisamment humectée pour qu'elle brûlât lentement; il plaça au-dessus de la paille, versa au milieu de la poudre sèche, puis couronna le tout d'un petit fagot de brindilles et de menus bâtons. Ayant placé la poêle sur sa tête, il se mit en route à la nuit close. Dès qu'il eut franchi la moitié du chemin, il changea de posture, et rampant avec lenteur et précaution, il parvint jusqu'à cent pas de l'endroit où je me trouvais, sans que le grizzly se doutât de son approche.

« C'était dans ce moment que la bête féroce s'était dressée la première fois et avait commencé à rugir. « Cette voix formidable, me dit Narcisse, me glaça le cœur, et je fus sur le point de tomber évanoui. »

« Restant immobile jusqu'à ce que le grizzly fût redevenu calme, mon mulâtre se traîna de nouveau dans les herbes, avançant à peine d'un pouce ou deux à chaque mouvement, et lorsqu'il avait franchi quelques pas, il s'arrêtait de nouveau pendant une minute.

« A la fin, dès qu'il se crut assez près, il tira une allumette chimique d'une boîte qu'il avait apportée des chariots, et l'alluma. Il n'eut qu'à toucher la paille pour y mettre immédiatement le

feu. C'était pendant les préparatifs de cette opération que l'ours avait montré une si grande fureur. Mais Narcisse ne lui laissa point le temps d'agir : se précipitant de mon côté avec la poêle sur la tête et des morceaux de bois enflammés dans sa main droite, il avait mis son adversaire en déroute du premier coup.

« Vous comprenez maintenant pourquoi je suis si attaché à ce brave garçon, qui a déployé en cette circonstance plus d'esprit et de courage pour sauver ma vie qu'il n'en aurait peut-être montré pour sauver la sienne.

— J'approuve fort votre reconnaissance, dis-je à M. Jeffery; mais que devint votre grizzly? J'aime à croire que vous n'en avez plus entendu parler.

« Vous êtes dans l'erreur, me dit le marchand; j'avais un compte à régler avec le brigand pour l'horrible torture qu'il m'avait fait souffrir. Comme d'ailleurs c'était un grizzly anthropophage, il n'était pas prudent de le laisser rôder en liberté, si l'on pouvait y mettre obstacle. J'étais sûr qu'il ne s'éloignerait pas de la source tant que mes chevaux resteraient dans le voisinage. Je savais aussi que deux autres de mes confrères me suivaient à un jour ou deux de distance; j'attendis donc qu'ils m'eussent rejoint. Nous fîmes alors une expédition en commun avec tous nos gens et nos chiens. Nous harcelâmes pendant deux jours le vieux cannibale sans pouvoir le faire sortir de sa caverne, située au milieu des rochers et des buissons.

« Enfin, l'un des chasseurs qui se trouva plus rapproché de lui, le tua net quand il parut en dernier lieu. C'était un coup de maître, du reste : la balle avait pénétré derrière l'épaule droite pour sortir par le flanc gauche. Je donnai au vainqueur cent dollars pour la peau, que je voulais faire empailler et conserver chez moi, en souvenir du jour entier que j'avais passé face à face avec cet animal, le plus terrible de tous ceux qui peuplent les déserts de l'Amérique du Nord. »

Ainsi finit l'histoire de M. Jeffery, que je livre à mes lecteurs sans ajouter de commentaires.

L'OURS BRUN

En 1847, un grand journal de New-York à la rédaction duquel j'étais attaché, m'avait envoyé au camp du général Taylor en qualité de correspondant, et j'occupais mes loisirs à parcourir les environs avec un des nouveaux amis que je m'étais faits là. Certain matin, j'entrepris seul une pérégrination jusqu'à San-Antonio de Bexar, l'un des postes de l'extrême frontière. A mon arrivée, je trouvai les compagnies de tirailleurs établies dans ces quartiers de fort mauvaise humeur. C'était tout simple : il y avait plus d'un mois qu'elles n'avaient trouvé l'occasion de tirer un coup de fusil contre l'ennemi.

En effet, que pouvaient faire dans le repos des gens accoutumés à une vie active et à des combats presque journaliers? Ils accusaient le monde entier et traitaient de conspirateurs, non-seulement les Indiens et les Mexicains, mais encore les puissances célestes et le soleil entre autres, lequel, disaient-ils, avait juré par son absence de les faire mourir d'ennui et de consomp-

tion. Pour rompre la monotonie de leur existence, ils ne songeaient à rien moins qu'à une course de l'autre côté du Rio-Grande pour saccager quelques villages mexicains, ou à faire un tour dans les montagnes et à mettre à feu et à sang quelques « haciendas, » moyens anodins de faire sortir les frelons de la ruche et de trouver occasion de tirer quelques coups de fusil.

Après une longue délibération sur cet important sujet, leur brave capitaine, nommé Shark, décida qu'ils tenteraient une expédition dans les montagnes, c'est-à-dire contre les Peaux-Rouges.

Chacun se faisait une grande fête de cette excursion, et c'était vraiment là un plaisir que tout le monde n'est pas à même de se procurer, car il fallait traverser un désert sauvage, passer au milieu des populations indiennes et mexicaines, s'exposer à de grands dangers, à la mort, le tout pour se donner la satisfaction, comme disaient ces braves gens, de se refaire la main et de se dégourdir les jambes.

Un des motifs qui engageaient le plus particulièrement le capitaine Shark à prendre la direction des montagnes de San-Saba, c'est qu'il était à la fois et chasseur et gourmand, et qu'il comptait trouver dans ces montagnes des ours à chasser et beaucoup de miel sauvage à récolter ; car il est bon de dire en passant que le brave capitaine avait une passion effrénée pour le miel.

La perspective de trouver du miel détermina aussi un petit bonhomme gros et court, tout récemment arrivé comme moi des États-Unis ; et au jour du départ, nous le vîmes arriver attifé de la manière la plus singulière du monde, armé de deux vieux pistolets, et surtout d'une lance qu'il nous soutint être la meilleure arme contre les ours. A l'arçon de sa selle pendait une grande boîte de fer destinée à renfermer la précieuse récolte de miel qu'il se proposait de faire dans la montagne. Ainsi équipé, il se montrait le plus déterminé de nous tous.

On essaya, mais en vain, de lui faire remplacer sa lance par un fusil ; il s'y refusa obstinément, et, malgré nos railleries, il continua à prétendre qu'il manierait sa lance de manière à faire

honte à tous les porteurs d'armes à feu. Là-dessus il enfonça ses éperons dans le ventre de son poney à courte queue, et partit au galop, entraînant tout le monde à sa suite.

Il faut peu de temps aux tirailleurs pour se préparer à une expédition ; les troupes de cette espèce sont rarement prises à l'improviste. Une carabine, des pistolets, un couteau de chasse, une écuelle d'étain, une gourde, une peau de bison, un lazo, une bride, une selle et des éperons, voilà tout leur équipage ; le reste ne les regarde pas, et ils ne s'inquiètent jamais de la subsistance du lendemain ; c'est l'affaire de leur fusil, auquel est dévolu le soin de fournir à son maître les vivres comme aussi les vêtements dont il peut avoir besoin quand il est en campagne.

Notre troupe offrait l'aspect le plus pittoresque. Nous étions tous habillés de vêtements de peau façonnés et brodés à la guise de chacun, car ces soldats suivaient beaucoup plus leur goût qu'une règle uniforme. Notre équipement était un amalgame de modes mexicaines, indiennes et américaines ; il n'y avait guère que les armes qui fussent de même fabrique. Les chasseurs les plus expérimentés portaient les carabines à longs canons, selon la mode ancienne, les pistolets simples et le couteau de chasse, tandis que ceux arrivés, comme moi, depuis peu des États-Unis, s'étaient montés de tout un arsenal d'inventions nouvelles, de revolvers à six coups, de fusils à double canon, et d'autres armes fort belles sans doute, mais qui devaient dans la pratique embarrasser plutôt que servir.

Nos chevaux, dont les uns étaient des mustangs, et les autres de race américaine, avaient tous été choisis avec le plus grand soin ; aussi étaient-ce d'admirables bêtes, à l'exception pourtant du poney du petit homme, qui ne rentrait dans aucune catégorie de chevaux connus.

Notre troupe de guerriers chasseurs, après avoir quitté les rues de la misérable petite ville de San-Antonio, s'engagea dans la plaine ouverte qui s'étendait devant elle pareille à une vaste mer sans bornes. C'était, je vous assure, un magnifique spectacle que de voir bondir dans cette plaine tant de nobles coursiers,

et l'imagination s'exaltait à mesure qu'on avançait vers la montagne et qu'on sentait plus vivement la brise qui venait frapper au visage.

Nous arrivâmes, après une course rapide à travers un charmant pays dont l'aspect changeait à chaque instant comme les scènes variées d'un panorama, sur les bords d'un petit ruisseau où il fut décidé qu'on ferait halte pour passer la nuit. Ce campement fut des plus joyeux ; on fêta le contenu des gourdes, et comme il n'y avait point d'ennemis à craindre dans le voisinage, on dormit sans placer de sentinelles. Grand fut pourtant notre désappointement lorsque, en nous réveillant le matin, nous constatâmes la perte de plusieurs de nos chevaux, parmi lesquels se trouvait le superbe animal que l'on m'avait prêté, et sur les services duquel je comptais beaucoup. Nous avions été suivis par quelques filous mexicains fort au fait des habitudes des tirailleurs, et qui, sachant avec quelle imprévoyance ces gens-là passent toujours leurs premières nuits dehors, avaient profité du sommeil profond, conséquence nécessaire de nos excès de table, pour faire leur coup et enlever nos chevaux.

Quelque vexé que chacun fût de ce fâcheux contre-temps, il ne s'éleva pas moins dans le camp une hilarité générale quand on vint à découvrir que le mauvais poney du petit homme avait été lui-même exposé à la convoitise des voleurs. Mais l'animal enragé, beaucoup plus méchant qu'il n'était gros, avait, à ce qu'il paraît, forcé le fripon à la retraite, non sans lui avoir fait éprouver maint échec, car on trouva sous les pieds du petit cheval un sombrero défoncé, et l'on put constater sur l'herbe la forme d'un homme qui avait dû être renversé violemment par les efforts que l'animal avait faits en se débattant. Cette vigoureuse défense fit, comme on le pense bien, gagner au poney cent pour cent dans l'estime de tout le monde.

Les conséquences de cet événement furent de nous obliger à attendre le retour du messager que nous envoyâmes à la plus prochaine hacienda avec ordre d'en ramener des chevaux destinés à remonter notre cavalerie. Nous savions bien que nos pourvoyeurs ne manqueraient pas d'animaux à choisir, et pour-

tant nous attendîmes leur retour avec une certaine anxiété; car, dans les expéditions de cette sorte, l'agrément et le salut du cavalier dépendent en grande partie de sa monture. Quant à moi, je regrettais vivement le noble animal que j'avais perdu; mais mes regrets étaient aussi vains que les imprécations que je lançais contre tous ces fripons de Mexicains. La suite de ce récit fera assez voir de quelle importance étaient pour nous les qualités de nos chevaux.

Quand le détachement arriva et qu'on me présenta le coursier qui m'était destiné, je fus agréablement surpris de trouver un animal aux allures magnifiques et aux regards pleins de feu; mais ma joie fut singulièrement mitigée lorsque je reconnus, au premier essai, qu'il n'avait jamais été monté. Que pouvais-je faire d'un mustang indompté, vigoureux, il est vrai, comme un bison, mais, en revanche, sauvage comme un chat des montagnes? Mes compagnons me regardaient faire, et riaient de mon embarras. Quand ils se furent assez moqués de moi, ils m'assurèrent qu'il suffirait de donner quelques dollars à un de nos guides mexicains, qui se chargerait volontiers de monter le cheval pendant un jour ou deux, et de me le rendre souple comme un gant.

En un clin d'œil l'écuyer au teint bronzé s'élança sur le dos de mon cheval et partit comme le vent, me laissant avec mes railleurs, qui continuaient à m'affirmer qu'au bout d'un jour ou deux j'aurais un excellent cheval. Le Mexicain ne revint que le soir fort tard, ramenant l'animal blanc d'écume et rompu de fatigue, grâce à un galop de vingt milles aller et retour. Il me le rendit en m'assurant que tout allait pur le mieux « *muy bonito* », comme il le disait; et la manière brillante dont la brave bête avait fourni cette longue course était selon lui la meilleure preuve de son excellence. Cependant, comme j'avais une peur atroce qu'on ne m'estropiât mon cheval par des moyens d'éducation trop violents, je résolus de le monter moi-même le lendemain matin.

Je me levai au point du jour, et m'approchai du cheval sans grandes précautions et sans écouter les avis réitérés de mon

guide, qui ne cessait de me crier : « *No, no, por Dios !* » Je fus puni de ma témérité ; car, au moment où j'allais mettre la main sur sa crinière, le mustang fit un écart, se retourna brusquement, et me lança ses deux pieds de derrière si près du visage, que je pus lire distinctement sur la semelle de sa chaussure l'avis de ne l'approcher dorénavant qu'avec la plus grande prudence.

Furieux de cette réception et indigné de l'ingratitude de la brute à laquelle je voulais sauver une journée de mauvais traitements, je la livrai de nouveau aux mains du Mexicain, en lui recommandant de la tuer ou de chasser de son corps le diable dont elle était possédée. Ma recommandation était superflue, mais j'ai toujours cru depuis que le cheval avait compris le sens de ces cruelles paroles, et qu'il résolut dès ce moment d'en tirer l'éclatante vengeance qu'il prit un peu plus tard, comme on le verra.

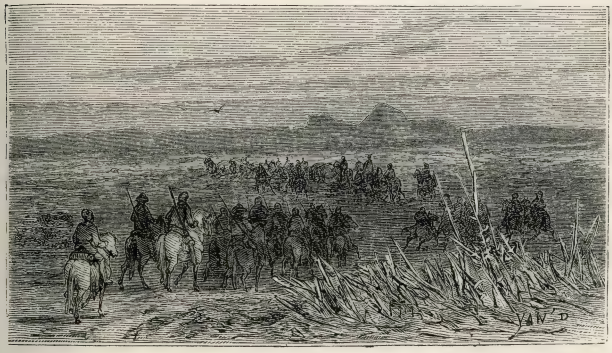
Mes compagnons de voyage étaient tous aussi joyeux que braves ; aussi la gaieté régnait-elle partout dans nos rangs. La vie aventureuse qu'ils menaient constamment fournissait la plupart du temps le thème de la conversation, et je leur entendais raconter des choses étonnantes auxquelles je prêtais la plus vive attention. La route se faisait ainsi sans fatigue. Le Mexicain m'avait rendu mon cheval, qui était maintenant, selon lui, parfaitement discipliné, et je m'étais confortablement installé sur son dos. Il fallait d'ailleurs toutes ces circonstances pour rendre le voyage supportable ; car nous quittions le pays accidenté à travers lequel nous avions voyagé depuis notre départ, pour entrer dans une grande plaine stérile et nue, où rien ne venait récréer la vue. Il n'y avait là ni collines, ni arbres, ni même un simple buisson pour rompre la monotonie du paysage.

Nous avançâmes ainsi pendant trois jours à travers cette plaine.

Enfin, sur le soir, au moment où nous commencions à trouver ce spectacle fatigant outre mesure, nous aperçûmes à l'horizon une masse qui se dessinait comme un groupe de nuages sombres. C'étaient les cimes élevées du San-Saba.

A cette vue le petit homme, que la traversée de la plaine ennuyait plus que tout autre, se montra tout regaillardi :

« Allons ! s'écria-t-il, je crois que voilà le moment de se préparer à goûter de l'ours. Eh ! morbleu, Messieurs, ajouta-t-il en brandissant sa lance d'un air martial, je parie que le premier que nous mangerons sera tué par moi, et avec cette lance qui a été l'objet de vos railleries. Mais vous avez beau rire, je vous tiendrai parole, et cela avant demain soir. »



En prononçant ce défi belliqueux, le petit homme enfonça l'éperon dans le ventre de son poney courte-queue, et cela d'une façon si vigoureuse, que le coursier, peu flatté de ces façons de faire, se mit à cabrioler tant et si bien, que force fut au docteur de vider les arçons avec sa lance et le reste de son bagage. On rit beaucoup de sa mésaventure, d'autant plus qu'il en fut quitte pour la peur, et qu'on le vit se relever et se remettre en selle avec une adresse et une promptitude à laquelle il ne nous avait point accoutumés jusque-là.

A l'approche de la nuit, nous pûmes distinguer les cimes de la chaîne, ainsi que les vallées qui les séparaient entre elles. On campa au pied des montagnes. Tous les cœurs étaient émus, car nous approchions du pays des Indiens, et nous étions déjà

assez près des montagnes pour nous flatter de l'espoir d'une chasse pour le lendemain.

Aussi le matin de très-bonne heure nous étions debout et sous les armes. La journée devait être rude, et nous nous préparâmes aux fatigues par un déjeuner solide et copieux.

A mesure que nous approchions des montagnes, ces masses de granit présentaient à nos yeux les plus singulières figures. Elles s'élevaient brusquement et presque à pic du milieu de la plaine sur laquelle nous voyagions. On eût dit, à les voir, une armée de Titans alignés côte à côte sur plusieurs rangs de profondeur, les plus petits en avant et les plus grands en arrière, dans une progression graduée dont la dernière tête allait se perdre dans les nues. Ces montagnes étaient séparées entre elles par des vallées vastes et profondes, dans lesquelles nos yeux pénétraient plus avant à chaque pas que nous faisions. Nous marchions en silence, absorbés dans la contemplation de ce magnifique paysage, quand tout à coup nous entendîmes retentir des cris violents poussés par le petit homme.

« En avant, mes amis, criait-il à tue-tête, en avant! Je les ai trouvés, je suis au milieu d'eux. »

Et tout en parlant de la sorte, il lançait son poney à bride abattue et partait en brandissant sa lance.

Vivement surpris, je jetai les yeux autour de moi, et je vis tous mes compagnons suivant au galop les traces du mirmidon, qu'ils escortaient d'un air moitié sérieux, moitié goguenard. Je fis comme les autres, et ne tardai pas à distinguer le but de cette course au clocher. A trois ou quatre cents pas en avant, plusieurs énormes objets de couleur sombre se mouvaient au travers des herbes, au pied de l'une des montagnes les plus rapprochées de nous. L'un de ces animaux, car ce ne pouvait être autre chose, leva la tête au même moment, et je reconnus un ours gigantesque. J'entendis aussi la voix du capitaine Shark qui encourageait ses compagnons, et se félicitait de la politesse des ours, qui venaient, disait-il, à leur rencontre.

La plupart des soldats s'étaient lancés sur les traces de leur chef et galopaient comme des enragés. Quant à moi, surpris de

cet événement imprévu, je me trouvais au nombre des retardataires.

Il en était autrement du vaillant petit homme. Il était en avance sur tout le monde de cinquante à soixante pas; son intrépide poney l'emportait avec la rapidité de l'éclair du côté de l'ours le plus rapproché. L'animal, voyant venir ces visiteurs inconnus, et ne sachant encore trop comment les recevoir, s'était levé sur ses pattes de derrière, et reniflait bruyamment en tournant la tête d'un air féroce et stupide. Le petit homme avançait toujours, et déjà il avait levé sa lance pour en perforer l'animal avant que celui-ci eût seulement songé à prendre la fuite. Il finit pourtant par s'y décider, et se mit à courir en se dandinant de la manière particulière à ceux de sa race. Le docteur le poursuivait de si près, qu'il lui arriva à maintes reprises de caresser son dos avec le bout de son arme; entraîné comme lui par l'ardeur de la chasse, son poney avait presque le nez sur la bête.

C'en était trop pour la patience de maître Martin, qui, fatigué de la violence de cette attaque, se retourna brusquement et saisit entre ses griffes les jarrets du cheval. Le poney s'arrêta sur place; la secousse fut si violente, que le cavalier, désarçonné une seconde fois, passa par-dessus la tête de son coursier. On l'aperçut un instant entre ciel et terre, dans une position si grotesque, que, malgré le danger imminent qu'il courait, sa chute provoqua une hilarité générale.

Par bonheur pour notre héros, le poney était beaucoup plus gros que lui: grâce à cette circonstance, il captiva pendant un instant toute l'attention de l'ours, ce qui donna au maladroit cavalier le temps de se relever et de courir de toute la vitesse de ses jambes vers un gros chêne qui se trouvait à quelques pas de là, et sur lequel il grimpa avec une agilité dont personne de nous ne l'eût cru susceptible. Bien lui en prit; car l'ours, qui venait d'abandonner le poney, se trouvait déjà sur ses talons. Le petit homme monta aussi haut que les branches purent le porter et se tint accroché par la main gauche, tandis que de la droite il repoussait avec sa lance l'ours qui faisait tous ses efforts pour arriver jusqu'à lui. Pour compléter cette singulière scène,

le poney se démenait comme un diable au pied de l'arbre, hennissant et frappant la terre de ses pieds, comme s'il eût compris le danger de son maître et qu'il eût éprouvé le désir de lui porter secours.

Tout cela s'était passé dans l'espace de quelques secondes. Les plus avancés de la troupe, voyant leur compagnon se réfugier sur l'arbre, ne s'étaient plus occupés de lui et étaient partis à la poursuite des autres ours. Quant à ceux qui, comme moi, formaient l'arrière-garde, ils riaient si fort de l'aventure, qu'ils eussent laissé croquer le pauvre diable, sans l'intervention du capitaine Shark. Celui-ci recouvra assez de sang-froid pour ajuster l'ours et lui envoyer dans la tête une balle qui mit de suite fin au combat.

Nous avions alors en vue quatre ours qui tous se dirigeaient du côté de la montagne. Comme le petit chasseur était hors de tout danger, nous le laissâmes se tirer d'affaire comme il le pourrait, et nous courûmes aux animaux, dans l'espoir de les atteindre avant qu'ils eussent quitté la plaine. A un certain moment, je me retournai du côté du petit homme, et je le vis, descendu des branches de l'arbre, occupé à larder à coups de lance l'ours, qui, quoique grièvement blessé, respirait pourtant encore.

La chasse commençait à s'animer d'une singulière façon. Notre troupe était divisée en quatre groupes lancés chacun à la poursuite de l'un des quatre animaux qui s'enfuyaient. Nous les poussions si vigoureusement, que, désespérant sans doute de pouvoir grimper au milieu des roches sans être atteints, ils s'enfoncèrent dans les étroites vallées dont j'ai déjà fait mention.

Le hasard voulut que l'ours que je chassais fût en même temps suivi par un jeune Virginien. Au moment d'entrer dans l'une de ces gorges, nous nous trouvâmes, mon compagnon et moi, isolés du reste des chasseurs, qui avaient disparu de côté et d'autre. Je crus m'apercevoir à ce moment que mon cheval ne se laissait pas diriger facilement. Depuis qu'il avait senti et aperçu les ours, il dressait les oreilles, piaffait, hennissait et donnait tous les signes de la plus grande frayeur; il faisait aussi,

de temps à autre, des sauts de côté qui me surprenaient et menaçaient de ne pas me laisser longtemps en selle. Le cheval du Virginien paraissait éprouver la même frayeur, mais il était plus maniable, et son maître, grâce à sa science hippique, parvenait à contenir ses mouvements.

Pendant que je luttais avec mon cheval, l'ours avait gagné du chemin et se dirigeait vers la montagne. Mon compagnon le poursuivait, et bientôt l'homme et l'animal disparurent à mes regards derrière un bouquet de gros chênes. Un instant après j'entendis les deux coups de feu du Virginien.

Désespéré de perdre une si belle occasion de faire mes preuves, et désirant rattraper l'ours, je lâchai la main à mon cheval, et je lui enfonçai mes éperons dans le ventre.

L'animal partit comme un trait, et en cinq ou six bonds je me trouvai de l'autre côté du bouquet de chênes, en face de l'ours, auquel mon compagnon venait de briser les reins. L'animal se tordait de douleur, et hurlait comme un forcené en grinçant des dents et en montrant sa gueule rouge et béante.

Mon cheval eût été subitement changé en marbre, que je ne crois pas qu'il fût demeuré plus immobile. La frayeur le paralysait complétement. Instantanément son corps se couvrit d'une sueur froide dont les gouttes coulèrent le long de son corps; ses jambes se roidirent, ses narines s'ouvrirent démesurément, et ses yeux devinrent hagards et fixes. La secousse fut terrible; j'y résistai pourtant et m'efforçai de faire avancer ma monture grâce à mon fouet et à mes éperons. Mais tout fut inutile, sa tête demeurait immobile, un léger tressaillement des muscles fut la seule réponse que j'obtins. La rage me prit; je l'excitai de la voix avec des cris furieux, et j'allai même jusqu'à le frapper sur la tête avec le canon de mon fusil : tout fut inutile.

Au même instant, — car tout cela fut à peine l'affaire d'une minute, — pendant que le Virginien rechargeait son fusil, notre attention fut attirée par une décharge continue de coups de tonnerre. C'était comme un feu de peloton. Ce bruit venait de l'autre côté de la montagne; des cris accompagnaient les détonations, des cris tels que ceux qui les ont entendus une fois ne sauraient

les oublier : c'était l'appel de guerre des Comanches ; puis presque en même temps nous discernâmes le roulement d'une troupe qui descendait la colline et se dirigeait vers nous. Il n'y avait pas de temps à perdre.

« Les Indiens ! les Indiens ! prenez garde à vous ! » me cria le Virginien ; puis, tournant la bride de son cheval, il partit au galop en me disant : « Prenez garde à vous ! prenez garde à vous ! »

Avis inutile !

Je fis encore quelques efforts pour décider mon cheval au départ ; mais, n'y pouvant réussir, je sautai à bas de la selle et gagnai un vieux chêne moussu dans les branches duquel je montai avec l'intention de m'y cacher. J'étais à peine installé derrière une touffe de mousse d'Espagne, que vingt à trente sauvages, au visage peint de toutes couleurs et la tête couverte de plumes, débouchèrent dans la petite vallée qui s'étendait à mes pieds. C'étaient les Comanches.

A la vue de mon cheval, qui continuait à demeurer dans la position où je l'avais laissé, les Peaux-Rouges s'arrêtèrent ; l'un d'eux s'approcha même de l'animal et saisit le bout de la bride ; mais la troupe, apercevant au même instant le Virginien qui fuyait, repartit à sa poursuite avec un cri si strident, qu'il fit frémir les feuilles tout autour de moi.

Ce cri sauvage rendit mon mustang à la vie. Il repartit aussi brusquement qu'il s'était arrêté, s'élançant comme la foudre, entraînant le Peau-Rouge qui tenait encore le bout du lazo, et culbutant tous ceux qui voulaient s'opposer à son passage. En un clin d'œil il disparut à mes yeux. Peu de temps après, les Comanches s'éloignèrent à leur tour. J'entendis encore deux ou trois coups de fusil, puis ce fut tout, et je me trouvai abandonné dans une affreuse solitude, dont le silence n'était troublé que par les râlements de l'ours blessé qui achevait de vivre à mes pieds.

Ces événements si étranges s'étaient succédé avec une telle rapidité, que j'en étais vraiment étourdi. N'étais-je pas le jouet d'un rêve ? Je me trouvais à trois cents milles au delà des limites

de toute civilisation, perché sur un arbre, sans cheval, sans ami, au milieu d'un silence qui semblait n'avoir jamais été troublé. N'étais-je pas plutôt sur une terre enchantée? J'eus pendant un moment des visions étranges, puis peu à peu mes pensées se calmèrent; j'espérai que mes compagnons se préoccuperaient de moi et qu'ils viendraient me chercher; j'abandonnai les idées de suicide qui avaient un instant envahi mon cerveau, et, bien résolu de pourvoir aux besoins de mon existence, je me disposai à achever l'ours et à tailladér avec mon couteau, dans l'énorme cadavre, les morceaux que je destinais à ma subsistance.

J'allais mettre ce projet à exécution, quand un rugissement vint attirer mon attention.

Je regardai de tous côtés, et j'aperçus dans un chêne voisin un mouvement de feuilles qui semblait indiquer la présence d'un être vivant. Entre deux branches se présentait une tête ronde : c'était celle d'une panthère. Mes regards se fixèrent avec effroi sur ce terrible animal. Et pourtant la panthère ne paraissait pas m'apercevoir, car ses yeux, que je voyais tourner de côté et d'autre, n'avaient pas une expression trop féroce; ils offraient, au contraire, une expression si calme, que tout invitait à faire sa connaissance. Il devint bientôt évident pour moi qu'elle ne m'avait point remarqué, car je la vis étirer nonchalamment ses membres et bâiller largement en me montrant ses dents blanches. La vue de cet effrayant râtelier me rendit mon premier effroi. Je me rappelai d'avoir souvent entendu dire que ces animaux féroces préféraient la chair humaine à toute autre, et je tremblai que la panthère n'eût un goût trop prononcé pour ce genre de gibier. Mais comment me débarrasser de ce dangereux voisinage? Lui envoyer une balle, c'eût été sans contredit le plus sûr moyen; mais le bruit eût attiré les Indiens, et je craignais les Peaux-Rouges encore plus que les panthères. Je pensai que, dans tous les cas, il était prudent de m'installer le plus haut possible, de manière à ne pouvoir être attaqué que par-dessous et dominer toujours mon adversaire. Ceci fut aussitôt exécuté que pensé, et bientôt je me trouvai installé sur une

des branches supérieures du chêne et parfaitement caché au milieu du feuillage.

A vrai dire, le voisinage de la panthère m'inquiétait au dernier point. L'animal pouvait m'apercevoir et se précipiter sur moi; il fallait m'en débarrasser à tout prix; j'eus d'abord recours aux moyens de douceur. Je pris une chevrotine dans le sac que je portais en bandoulière et la lançai avec la main du côté de l'animal. Le projectile frappa dans les feuilles juste au-dessus de sa tête. La panthère, surprise, fit un mouvement et leva les yeux; mais elle soupçonnait si peu ma présence, qu'elle n'eut pas même l'idée de regarder de mon côté. Je pris une nouvelle balle et recommençai la même manœuvre. Je frappai de nouveau la branche, l'animal se retourna vivement et regarda de tous côtés, excepté du mien pourtant. Un troisième projectile l'atteignit au museau; à cette dernière attaque, la panthère se montra plus émue, suivit du regard la balle qui vint tomber à terre, puis quitta la place, descendit de l'arbre et s'éloigna en grondant. Je la vis disparaître dans la vallée. Il était évident que la place lui avait paru suspecte; je guettai son retour tant que le jour me le permit, mais je ne la vis point revenir.

Débarrassé de ce voisinage, je me décidai à descendre de l'arbre pour aller couper quelques tranches de viande, que je suspendis aux branches du chêne; puis je remontai de nouveau sur l'arbre, et je grimpai si haut que j'atteignis le faîte. Je ne vis plus alors au-dessus de moi que le ciel, où les étoiles commençaient à briller.

Je pris mes arrangements pour passer la nuit le plus commodément possible, et m'allongeai sur une branche fourchue, la tête appuyée sur une espèce d'oreiller formé par les pendentifs de la mousse d'Espagne. J'essayai même de dormir; mais la présence et les cris des hiboux rendaient la chose difficile. Ces oiseaux semblaient avoir pris à tâche de troubler mon sommeil; ils ne cessaient de voler autour de l'arbre où j'étais établi, frappant l'air de leurs ailes, poussant leurs cris lugubres, et écarquillant dans l'obscurité leurs yeux ronds qui brillaent comme escarboucles.

La lune cependant parvint bientôt à son zénith, et ses rayons vinrent frapper directement sur ma tête. A la lueur de cette douce clarté, le paysage prit un aspect tout différent, et la vallée, subitement éclairée, m'apparut comme un large ruban d'argent au milieu des deux montagnes sombres qui lui servaient d'encadrement. La présence des coyotes ne tarda pas à animer le paysage et à lui donner un caractère plus sombre et plus effrayant encore. Ces carnassiers, attirés par l'odeur de la chair morte, arrivaient de tous côtés et se précipitaient sur le cadavre de l'ours, qu'ils déchiraient à belles dents. J'eus alors tout lieu de me féliciter de la précaution que j'avais prise de mettre quelques morceaux de venaison hors de la portée de leur voracité, en les suspendant aux branches du chêne. Il va sans dire que la présence de ces animaux m'ôta toute velléité de m'endormir; car, sans compter leurs hurlements effroyables, j'étais encore tenu en éveil par la crainte de tomber au milieu de cette troupe affamée et de périr dévoré.

Le jour vint enfin; je pus descendre de mon arbre, et je mangeai un beefsteack d'ours rôti sur des charbons; puis, quittant cette vallée, où j'avais passé une si mauvaise nuit, je regagnai la prairie que j'avais traversée la veille. L'espace qui s'étendait devant moi était immense; mais j'eus beau ouvrir les yeux, je n'aperçus nulle part les traces d'un être vivant. Je reconnus seulement la place où j'avais vu la veille le petit homme luttant avec un ours, et je retrouvai sur le sol le squelette de l'animal tué par le capitaine Shark; les os avaient été complétement dénudés pendant la nuit par les dents des coyotes. La lance de ntore capitaine était encore plantée entre les côtes de l'ours, et le petit homme l'avait enfoncée avec tant de violence et de fureur, qu'il n'avait pas pu la retirer.

Je montai de nouveau sur la cime d'un arbre, et je jetai de tous côtés des regards inquiets.

Hélas! la plaine n'était qu'une solitude sans bornes, un morne désert. Je crus un instant être seul au monde; je m'imaginai que le soleil brillait uniquement pour moi, et répandait à ma seule intention sa chaleur et sa lumière du haut des cieux. Je

demeurai deux jours en ce lieu à attendre le retour de mes compagnons; ma provision de chair d'ours était complétement épuisée, la faim commençait à m'aiguillonner, et je m'abandonnai encore à l'effroi et au découragement. Mais bientôt, rendu à moi-même par l'excès même de mon malheur, je me roidis contre le sort et me mis à crier de toutes mes forces, pour me dérober à cette énervante hallucination.

« Non, m'écriai-je, non, grand Dieu! je ne veux pas mourir de misère et de faim, et puisque les coyotes vivent dans cet affreux désert, je saurai bien y vivre comme eux. Je saurai, s'il

le faut, acquérir la force et la souplesse de la panthère, le flair du chien de chasse, la vue perçante du vautour. Je deviendrai plus léger que le daim, je combattrai les carnassiers corps à corps. Mourir de faim! non pas, certes! mieux vaut allumer mille feux dans la prairie, signaler ma présence aux Comanches, les attirer ici, les forcer à me sauver par pitié, ou à me tuer pour en finir. »

Je montai de nouveau sur l'arbre, cherchant à découvrir quelque être animé; mais ce fut en vain : mes regards interrogèrent l'horizon de tous côtés, et je n'aperçus de toutes parts que des montagnes et une plaine sans bornes.

Je descendis alors et me laissai choir sur le gazon.

Je demeurai longtemps dans cette position, la tête en feu et l'imagination remplie d'effrayantes images ; tout à coup un oiseau vint se percher au-dessus de ma tête. A son plumage noir, à son gros bec gris, je le reconnus, et cependant je n'avais point encore vu son pareil. C'était un corbeau. Que venait-il faire auprès de moi? Accourait-il m'annoncer l'heure de ma mort? car on assure que cet oiseau funèbre vient, comme un fatal présage, se percher d'ordinaire près des agonisants.

« Va-t'en, lui criai-je, oiseau maudit! retire-toi, je ne veux pas encore te servir de pâture. »

Mais, sans s'effrayer de mes cris, le corbeau quitta la branche sur laquelle il se balançait depuis quelques instants, et se posa à terre.

Je crus d'abord qu'il songeait à se jeter sur moi; mais je me trompais, car il se contenta de becqueter tranquillement certains objets ronds qui gisaient çà et là sur le sol.

Ces objets fixèrent à leur tour mon attention, et à ma grande joie je reconnus que c'étaient des colimaçons; le sol en était couvert; j'étais dorénavant à l'abri de la famine; je ne craignais plus de mourir lentement consumé par la faim. Je me levai, et je ramassai une certaine quantité de ces coquillages, que je dévorai avec un vrai plaisir.

Une fois restauré par ce maigre repas, je me mis à examiner ma situation avec plus de sang-froid. Il ne me restait plus qu'un seul parti à prendre : sortir de cette plaine déserte. Ma vie en dépendait; le plus tôt était donc le mieux.

Mais quelle direction prendre? C'était là le premier problème à résoudre. J'examinai la position du soleil ; il était à son déclin et près de disparaître derrière les montagnes. Nous avions donc marché vers l'ouest pour venir en ces lieux maudits; or, pour regagner San-Antonio de Bexar, il fallait se diriger vers l'est.

Au milieu de cette vaste plaine, je n'avais pour me guider aucun point de repère; mon ombre seule pouvait me servir de boussole. Il me fallait marcher vers l'est; or je devais avoir le soin de maintenir cette ombre derrière moi pendant toute la matinée, et devant moi pendant l'après-midi. Je songeai ensuite

à tenir mes yeux constamment fixés sur un même point du paysage, afin de ne pas m'écarter de la ligne droite.

Je partis donc en fixant le but et en avançant dans cette direction sans dévier. Je marchai ainsi tant que dura le jour. Quand la nuit vint, j'avais encore devant moi une plaine sans limites, mais il me restait du moins la certitude de n'être pas sorti de la bonne route, et c'était une grande consolation. Je m'arrêtai avant qu'il fît tout à fait nuit pour chercher de l'eau et ramasser des colimaçons.

Pendant les deux premiers jours, ni l'une ni l'autre de ces ressources ne me firent défaut ; mais, à dater du troisième, l'eau et les crustacés devinrent fort rares, et finirent même par disparaître complétement. La faim et la soif recommencèrent alors à me faire sentir leurs cruelles atteintes, et je dus abandonner la ligne droite pour me mettre en quête d'eau et de nourriture.

De temps à autre j'entendais résonner le sol, puis je voyais apparaître un troupeau de chevaux mustangs qui venaient me reconnaître, et qui disparaissaient avant que j'eusse eu le temps ou la possibilité de leur adresser un seul coup de fusil. J'apercevais aussi parfois un cerf qui se levait du milieu des grandes herbes, toujours hors de portée.

Plusieurs bandes de grues traversèrent l'espace à des hauteurs incommensurables, et je fis feu dans cette direction. Quoiqu'il m'eût semblé entendre le bruit du plomb sur leurs plumes, je n'eus pas la satisfaction d'en voir tomber une seule.

Ce furent là les seuls êtres animés que je rencontrai, à l'exception pourtant des grenouilles à cornes, animaux immondes qui m'eussent en tout autre temps causé un dégoût insurmontable. Mais la faim me dévorait ; je mis à profit l'énergie qui me restait encore, et tout en me traînant je me mis à la recherche de cet affreux gibier.

J'oublie pourtant de parler des coyotes. Ces animaux me suivaient à distance, prêts à se jeter sur moi et à me mettre en pièces aussitôt qu'ils me verraient tomber. J'employai tous les moyens possibles pour les attirer à portée sans y pouvoir réussir ; ils étaient trop fins et trop défiants pour se laisser prendre à mes

ruses. Me suivant pas à pas comme des goules affamées, ils semblaient doués de seconde vue et pressentaient ma mort. Chaque fois que je me retournais pour voir si mon ombre était toujours derrière moi, j'étais sûr de les apercevoir à une certaine distance, et toutes les nuits j'entendais ces horribles bêtes rôder à mes côtés en poussant des hurlements sinistres.

Les grenouilles manquèrent à leur tour, comme l'eau et les colimaçons. Plus j'avançais dans la plaine, plus je me sentais en proie à la fatigue, à la soif et à la faim.

Je me traînais pourtant encore.

Le bruit d'une grue qui agitait ses ailes pour prendre son vol, résonnait à mon tympan tendu et desséché, comme le roulement du tonnerre, et donnait à mon faible cerveau une commotion dont il était ébranlé. Les émanations de la terre frappaient mon odorat et m'enivraient comme des parfums trop forts; au souffle de la brise je chancelais comme eût pu le faire un homme ivre.

Je commençais à éprouver des hallucinations étranges. Il me semblait voir sur la prairie un corps d'armée agitant des drapeaux aux mille couleurs; j'entrevoyais dans le lointain de grands lacs brillant aux reflets du soleil : mirage trompeur qui s'éloignait aussitôt que j'avançais pour le saisir.

Mais c'était surtout pendant la nuit que j'entrevoyais des formes fantastiques. Les étoiles me décochaient des flèches, la lune me montrait ses dents; j'avais froid, je tremblais, il me semblait être plongé dans un océan de glace, et je prenais les hurlements des loups pour les mugissements des vagues et les bruits de la tempête. Mon sang bouillonnait dans mes veines, et pourtant mes entrailles étaient glacées comme si la mort les eût déjà paralysées.

Il me semblait ensuite être séparé en deux ; mon corps n'existait plus, et mes pieds ne tenaient point à mes jambes.

Cette torpeur dans laquelle je m'engourdissais, cessait de temps à autre, grâce aux tiraillements de la faim qui se réveillait en moi. J'éprouvais alors des mouvements de rage, et je me jetais sur l'herbe comme pour brouter.

Je continuais toutefois à marcher, car le mouvement diminuait un peu l'intensité de mes douleurs. Par un phénomène étrange, mon corps affaissé reprenait de temps à autre sa vigueur et son élasticité sous le coup de certaines visions extatiques qui me charmaient et me transportaient. Dans les moments où la douleur se taisait, je voyais se dérouler devant moi, comme dans un magique panorama, les scènes les plus douces de mon existence passée et les êtres les plus chers à mon cœur ; mais tout cela était, pour ainsi dire, spiritualisé.

Ce n'était pas la réalité qui frappait mes yeux, c'était une sorte de monde céleste peuplé d'anges vaporeux : ils me regardaient d'un air touchant et tendre, en versant des larmes abondantes sur ma triste destinée, se penchaient ensuite vers moi et tourbillonnaient en s'abandonnant aux danses les plus voluptueuses. J'étendais les bras pour saisir ces images enchanteresses, et tout d'un coup une atroce douleur intérieure faisait évanouir ce spectacle enivrant et me rendait à l'effrayante réalité. Je me reprenais alors à vivre, mais de quelle vie !

Je marchai encore ainsi pendant deux longs jours !

J'avais toujours conservé mon fusil ; mais, comme c'était une arme fort lourde, il me semblait que je portais une massue de géant. Son poids m'écrasait et me faisait cruellement souffrir : je me figurais parfois que l'épaule qui le supportait était dénudée jusqu'à l'os. Je songeai souvent à me débarrasser de ce fardeau ; mais je résistai toujours à cette tentation, car je ne pouvais supporter l'idée de mourir sans vengeance, et je voulais, si je rencontrais les Comanches, avoir au moins la gloire de périr en combattant. C'était là, d'ailleurs, le seul moyen qui me restât d'éloigner les coyotes, et rien ne me paraissait plus horrible que la perspective de devenir la proie de ces bêtes féroces.

Près de mourir de faim, de fatigue et de soif, je me sentais incapable de lutter plus longtemps contre la destinée qui m'accablait, lorsque tout à coup j'aperçus dans la prairie quelque chose qui, de loin, me fit l'effet d'un bouquet d'arbres. A cette vue, je recueillis tout ce qui me restait de force ; j'oubliai un moment toutes mes souffrances passées, et je courus devant moi

VIN D'ARGENT
H. PERRICHON

en m'écriant à chaque pas : « De l'eau ! de l'eau ! de l'eau ! »

Lorsque je me fus approché davantage du point qui avait attiré mes regards, je pus constater de loin la situation de plusieurs monticules, au pied desquels l'aspect seul du terrain me laissa deviner qu'un cours d'eau devait se trouver.

Je ne m'étais donc pas trompé ; mes espérances se réalisaient ; la source qui devait humecter mes lèvres ardentes n'était plus très-loin de moi.

Une heure me suffit pour atteindre la colline la plus proche : elle était couverte de broussailles, et à sa base j'aperçus une surface brillante qui reflétait les rayons du soleil.

C'était un petit ruisseau !

Je jetai mon fusil pour courir plus vite, et me précipitai comme un insensé vers cette eau si vivement désirée. Je sautai dans le courant, et à plusieurs reprises j'y plongeai la tête jusqu'aux épaules.

Horreur ! cette eau était salée comme celle de la mer.

A cette affreuse découverte, le sang me monta à la tête, le vertige s'empara de moi, et je tombai sur le sol privé de sentiment.

Je ne saurais dire combien de temps je restai dans cette position. La fraîcheur de l'eau dans laquelle une partie de mon corps était plongée me tira enfin de cette torpeur. En revenant à moi, je me sentis plus calme que je ne l'avais été depuis plusieurs jours ; mon esprit devint plus lucide, et pourtant mes espérances étaient déçues. Je le croyais du moins, et cette certitude me rendit tout mon sang-froid.

Je pensai aux efforts inouïs que j'avais faits pour conserver une aussi misérable existence, et à cette pensée, un sourire de dédain vint contracter mes lèvres.

Ne suis-je pas insensé, me dis-je, de lutter contre l'immuable fatalité ? Que ma destinée s'accomplisse ! je vais mourir. D'ailleurs, qu'est-ce que la mort, sinon le sommeil et la fin de toutes souffrances ?

J'éprouvai cependant un dernier caprice, celui d'expirer doucement, étendu sur la mousse, à l'ombre des grands arbres. Il

fallait faire un effort suprême pour arriver jusque-là ; je le tentai ; mais je me sentais extrêmement faible, et je retombai plusieurs fois sur la terre, où je demeurai couché quelque temps encore.

Mais le désir de mourir sur ce lit de mousse dominait tellement toute autre pensée, qu'à l'aide des genoux et des mains je parvins à me traîner sur la rive et à me remettre debout. Je ramassai en passant mon fusil, que j'avais jeté comme je l'ai dit, et me dirigeai vers le bouquet d'arbres. Je tenais à mourir en paix, et mon fusil était indispensable pour éloigner les coyotes de mon lit de mort.

J'atteignis avec bien de la peine le bas de la colline.

Au pied d'un des plus grands arbres s'étendait une place unie et couverte d'herbe : c'était l'endroit que je cherchais. Je me traînai jusque-là, puis je m'étendis sur le dos la tête appuyée sur la mousse, et mon fusil à mes côtés. Mes yeux se fermèrent, une indéfinissable torpeur s'empara de mon être ; je sentais que je ne me relèverais jamais, et cependant j'étais heureux.

Mon agonie était douce, la fièvre avait diminué faute d'aliments, et je ne m'apercevais plus de sa présence que par l'agréable délire dans lequel elle plongeait mon esprit. Les images des êtres gracieux que déjà j'avais entrevus vinrent de nouveau se grouper autour de ma couche solitaire ; je vis les nuages s'ouvrir et donner passage à des têtes d'anges qui me regardaient en souriant. Ces êtres célestes portaient des ailes et m'invitaient à venir les rejoindre. Je me soulevai à moitié pour leur tendre les mains. Au même moment un rayon de soleil se fit jour à travers le feuillage de l'arbre qui m'abritait ; la lumière inonda mon visage et me força à me rejeter en arrière. J'ouvris les yeux devant ce brillant visiteur et je regardai dans l'espace.

Juste au-dessus de ma tête, à cinq ou six pieds tout au plus, j'aperçus un énorme écureuil se cachant à demi dans les branches. A cette vue je sentis ma résignation s'évanouir, le sentiment de la réalité revint, et avec lui l'amour de la vie. Je pensai que cette créature pouvait me sauver, et je ne doutai plus qu'il me fût possible d'atteindre Bexar, si je pouvais parvenir

à la tuer pour m'en nourrir. Je songeai pendant quelques instants à combiner le moyen de m'emparer de l'écureuil; ma résolution fut bientôt prise. J'avais mon fusil près de moi; il fallait m'en servir : mais en aurais-je la force? J'essayai, et, chose extraordinaire, quoique trop faible l'instant d'auparavant pour remuer un seul de mes doigts, je pus saisir mon arme d'une main assez ferme, l'enlever et coucher en joue l'animal, sans avoir fait d'ailleurs un seul mouvement qui pût l'effrayer et lui faire prendre la fuite.

Je lâchai la détente, le coup partit, et au même instant l'écureuil tomba mort sur ma poitrine. Je me plaçai aussitôt sur mon séant, et, tirant mon couteau, je découpai l'animal en menus morceaux, que j'avalai tout crus, sans autre préparation. La confiance revenant avec mes forces, je murmurai une courte mais fervente action de grâces à la Providence, dont je reconnaissais la main divine dans ce secours inespéré, et je me recouchai sur la mousse, où je m'endormis profondément.

Ce sommeil dura vingt-quatre heures, autant du moins que je pus en juger à mon réveil. Je dévorai les restes de l'écureuil, et je me sentis capable de continuer ma route. Lorsque j'essayai de me lever, j'éprouvai un moment de faiblesse comme si j'étais cloué sur le sol; j'étais tellement persuadé que le ciel m'avait pris en pitié, que, par un effort surhumain, je triomphai de la douleur, et me trouvai enfin debout et prêt à marcher. Je partis alors en chancelant, mais sans perdre espoir.

Après deux heures de marche, j'aperçus au loin trois hommes à cheval qui poussaient un troupeau devant eux. Cette rencontre ne me surprit point; je m'y attendais presque; car, je l'ai dit, j'avais repris confiance en Dieu; j'étais sûr qu'il ne m'abandonnerait pas après m'avoir sauvé. Ces trois hommes venaient à ma rencontre, et je reconnus en eux des Mexicains. Persuadé que je ne tirerais rien de bon de ces misérables par les moyens de douceur, je cachai avec soin mon fusil sous ma veste de chasse, et laissai mes trois gaillards s'approcher sans défiance à une bonne portée de fusil. Quand ils furent à trente pas de moi environ, je les mis en joue. Fort effrayés, ils s'arrêtèrent soudain

et firent mine de tourner bride et de s'enfuir au galop ; mais il paraît que j'avais l'air peu commode et que mon geste les arrêta. Je leur ordonnai sous peine de mort de m'attendre ; ce qu'ils firent en tremblant. Je m'avançai alors vers eux, et je forçai celui des trois cavaliers qui me parut monter le meilleur cheval, à descendre et à me donner sa place sur sa selle. Puis, faisant de la main un signe d'adieu à ces méchants drôles, je les laissai tout ébahis de l'aventure.

L'allure du cheval que je montais me causa bientôt une horrible torture : je m'évanouis presque, et ayant à peine le sentiment de mes actions, je lâchai les brides pour saisir à deux mains le pommeau de ma selle.

Je me souviens encore d'avoir été reçu par les tirailleurs à la porte de Bexar, et d'avoir entendu une voix qui s'écriait :

« Pauvre garçon, je ne croyais pas le revoir ! »

On me descendit de cheval, et l'on m'étendit dans un bon lit, où je fus parfaitement soigné. J'étais sauvé.

Le petit homme avait été légèrement blessé. Il me raconta en détail les événements qui s'étaient passés dans les montagnes de San-Saba.

Je compris à son récit que la troupe des Comanches se trouvait être fort nombreuse, et qu'ayant aperçu mes camarades de chasse dispersés par groupes, elle les avait attaqués séparément. Pendant l'affaire, qui avait été chaude, deux hommes avaient été tués, plusieurs autres laissés pour morts.

Le capitaine Shark, fait prisonnier par les Peaux-Rouges, avait été scalpé, triste opération aux suites de laquelle il n'avait point survécu.

Je l'avais donc échappé belle.

Quoiqu'il y ait longtemps de cela, je ne puis sans frémir retracer aujourd'hui cette terrible histoire ; je m'étais cependant bien promis de l'écrire, et je tiens ma parole, car il y a bien peu de chasseurs qui puissent dire avoir été ainsi perdus dans le désert américain.

LE BISON

Lorsqu'il a quitté le fort Leavenworth, sur l'extrême frontière de l'État de l'Illinois, à l'entrée du Missouri, et traversé, vers le nord, la rivière Arkansas, le voyageur se trouve bientôt en présence de ces grandes savanes verdoyantes, Sahara plein de fraîcheur, dont les descriptions ne sauraient donner qu'une idée très-incomplète. Les prairies, comme on les appelle aux États-Unis, ne sont point des plaines immenses, unies et vêtues de trèfle, de sainfoin et de luzerne : ce sont des champs onduleux, sillonnés par de nombreux ruisseaux, sur les bords desquels croissent des cotonniers rabougris, le *buffalo-grass,* herbe qui sert de nourriture aux ruminants de ces déserts, plante à la tige allongée, frisée comme une laitue, et d'autres végétaux dont les fleurs bleues, jaunes, rouges et blanches, émaillent ce gazon

inculte et le font ressembler à un magnifique tapis d'Aubusson, Ces océans de verdure, qui atteignent quelquefois quatre à cinq pieds de hauteur, roulent sous l'effort du vent comme les vagues de la mer.

Rien n'est plus varié, rien n'est plus admirable que la flore de ces steppes fleuris. Le naturaliste y rencontre, serrés les uns contre les autres, des plantins, des euphorbes, des lis de toutes nuances, les uns à pétales blancs tigrés de noir et de rose, les autres aux lèvres rouge-cramoisi, au calice ponceau. Là ce sont des fleurs nuancées de couleurs éclatantes; là des roseaux surmontés d'aigrettes jaunâtres. Sur ces fleurs sans nombre voltigent des papillons aux ailes diaprées, et butinent des abeilles qui vont au loin porter leur miel parfumé.

Cependant, quelque imposant que soit l'aspect des prairies, on ne peut s'empêcher de se sentir le cœur serré en portant ses regards vers leur horizon sans limite : pas un arbre, pas une montagne qui brise cette ligne continue; le ciel lui-même affecte une teinte grise et monotone, ou bien il se charge de gros nuages qui éclatent en ouragans cinq fois par semaine, balayant sur leur passage tout ce qui ose résister à leur violence. Le vent y rugit comme fait le mistral dans la belle Provence, et pendant l'hiver une neige fine et glaciale remplace la pluie et couvre le sol d'un linceul sans tache.

Sur ces terres, verdoyantes pendant les trois belles saisons de l'année, les bisons, les cerfs et les chevaux sauvages errent en liberté. Là se rendent les tribus des Peaux-Rouges, qui divisent entre elles la chasse de ce vaste territoire. Là se rencontrent les Osages, les Delawares, les Creeks, les Cherokees et quelques autres tribus dont les mœurs se sont adoucies au contact de la civilisation. Là aussi se trouvent en présence les Pawnees, les Comanches et autres tribus belliqueuses et encore indépendantes, nomades des prairies et des Montagnes-Rocheuses.

Le pays que je décris n'appartient en fait à aucune de ces tribus; mais, par un arrangement tacite entre elles, elles se sont attribué l'usufruit de ces territoires et partagé la chasse. Toutefois ce partage n'est pas tellement convenu et respecté, qu'il ne

faille quelquefois en venir aux mains pour garder ou reprendre son canton. Les chasseurs y descendent en nombre; ils campent armés en guerre prêts à repousser l'attaque si elle a lieu; et souvent, dans mes excursions à travers les prairies, j'ai rencontré des crânes, des squelettes desséchés au fond de ravins obscurs, comme pour marquer le théâtre d'un combat et m'avertir du danger que l'on court en visitant le désert américain.

Un matin du mois d'octobre 1845, nous nous trouvions au nombre de huit sur les hauteurs des montagnes qui s'élèvent à l'ouest du Mississipi, à deux cents milles des grandes chutes d'eau de Saint-Antoine. Cinq d'entre nous étaient montés sur des chevaux, et les trois autres, Canadiens d'origine, enjoués et infatigables à la marche, formaient l'arrière-garde, conduisant deux chariots sur lesquels étaient rangés les ustensiles et provisions de toutes sortes dont l'homme civilisé a besoin lorsqu'il entreprend un voyage lointain. Trois chevaux de selle marchaient aussi à la suite de ce convoi, et sous les essieux des véhicules, attachés à une chaîne, on voyait s'avancer deux chiens-loups de race écossaise, dont la taille élancée et la tête bien formée prouvaient à l'œil de tout chasseur que chez ces animaux la force et l'instinct étaient secondés par la plus grande vélocité. Nous avions, en outre, deux chiens d'arrêt, Black et Stop, excellents pointers, qui suivaient notre caravane sans être tenus en laisse.

Tous nous étions armés : les uns de cette carabine rayée, courte et pesante, d'une précision sans pareille dans la main d'un Kentuckien, et les autres de fusils à deux coups. Quant aux Canadiens, ils se contentaient de simples canardières françaises à silex, semblables à celles que l'on trouve encore dans les vieilles fermes du midi de la France. Chacun de nous portait, en outre, le couteau de chasse américain (*bowie-knife*), et, au lieu de nos habits européens, nous avions tous endossé le costume des Indiens, qui consiste en un pantalon collant fait de peau de cerf tannée, en une blouse de la même matière et en mocassins à double semelle.

De grands chapeaux de feutre complétaient cet accoutrement carnavalesque, sous lequel personne n'aurait pu reconnaître MM. Daniel Simonton, de New-York; George Sears, de Boston; Horace Mead, de Philadelphie; Fortuné Delmot, de Paris, et l'auteur de ce livre. Quant aux Canadiens, ils se nommaient tout simplement Duquesne, Bonnet et Gemmel.

Partis de Saint-Louis dans l'intention de chasser au milieu des Indiens Sioux et Foxes, nous comptions passer deux mois sous la tente, et ne revenir dans les lieux civilisés qu'après avoir fait ample provision de trophées et de souvenirs.

M. Daniel Simonton, le chef de notre troupe, et moi, nous nous trouvions en tête de la caravane, devisant de chasse, de gibier, de toutes choses, et nous laissant aller au bercement monotone de nos deux chevaux, sur le cou desquels nous avions jeté les rênes.

« Ainsi, me dit mon interlocuteur, vous n'avez jamais vu de bison, mon cher ami, ni en vie, ni empaillé? Je vous promets qu'avant demain vous aurez ce plaisir. Voici la quatrième fois que je suis cette route, et je reconnais à l'horizon un des endroits fréquentés par ces animaux; vous verrez si je me trompe. Je me rappelle qu'il y a deux ans, lors de ma dernière chasse, parvenu au centre de cette vallée que vous voyez là-bas, qui présente une sorte de cercle irrégulier dont on découvre les contours de toutes parts, j'entendis tout à coup dans le lointain un bruit semblable à celui du tonnerre. Pendant quelques instants, je cherchai quelle pouvait être la cause de ce fracas insolite; mais, avant qu'il m'eût été possible d'interroger les Indiens qui m'accompagnaient, cette cause devint sensible, et ce ne fut pas sans une grande émotion que je vis arriver au galop, par toutes les ouvertures qui aboutissaient à la vallée, un troupeau de bisons qui, sans exagération, était composé de dix mille têtes. Prompts comme la pensée, les huit Sioux mes guides commencèrent le feu, et, ne pouvant rester spectateur impassible, je m'élançai à leur suite au milieu du combat. La détonation de nos armes à feu, les mugissements des bisons effrayés, formaient une scène qu'on ne peut décrire, et, s'échappant par toutes les issues, ces

animaux ne laissèrent autour de nous que dix des leurs, dont trois blessés dangereusement, et les sept autres morts. Une heure après, on entendait encore au loin sur le sol le bruit des pieds de ceux qui fuyaient. Allons, mon cher, je n'hésite pas à croire, d'après quelques indices particuliers, que nous entrerons demain en chasse.

— J'en accepte l'augure, répondis-je à mon aimable compagnon; car, je l'avoue, je commence à m'impatienter de ne pas avoir encore, depuis notre départ de Saint-Louis, tiré un seul coup de fusil sur une grosse bête. »

Tout en causant de la sorte, nous arrivâmes à l'endroit appelé par les Indiens *Ehaü Bosiudatah,* ou « rivière du roi élevé, » devant un campement de Peaux-Rouges de la tribu des Sioux, dont les wigwams s'élevaient le long du cours d'eau dans une situation pittoresque.

Ce camp offrait aux yeux d'un Européen un aspect vraiment étrange. Les tentes avec leur toit conique, faites de peaux de cerf tannées et ornées de dessins bizarres, formaient un demi-cercle au milieu duquel, séparée des autres, s'élevait une tente plus vaste et plus embellie que celles qui l'entouraient.

M. Simonton, présenté au chef de la peuplade, lui montra la passe cabalistique qu'il s'était procurée à Washington, au bureau de la commission indienne, et Rahm-o-j-or (c'est ainsi que s'appelait le chef) donna des ordres pour que nous fussions traités en amis et en frères.

Fidèle aux traditions de ses pères et aux usages de sa nation, le chef remplit d'un tabac odoriférant sa pipe faite de pierre rouge, et, ayant solennellement aspiré quelques bouffées, il la fit passer à M. Simonton, lui donnant à entendre que c'était pour lui un des plus grands serments possibles, et dont rien ne pouvait le dégager : celui de protéger ses nouveaux hôtes, à qui, tour à tour, il fit l'honneur de donner aussi son calumet à fumer.

La tribu de Sioux au milieu de laquelle nous nous trouvions s'appelait Whapatootas, et comptait quatre cents guerriers et cinq cents personnes du sexe féminin. Leur langage était le *nar-*

cotah, dialecte primitif qui, par la plupart des savants, est comparé au tartare-mantchoux.

A vrai dire, une légende que l'on m'a racontée à la veillée, pendant mon séjour au milieu des Peaux-Rouges, attribue l'origine de la race sioux à une horde de Tartares qui avait émigré par le détroit qui sépare l'Asie de l'Amérique.

Les hommes étaient en général forts et bien bâtis; j'admirai leur visage régulier, leurs yeux noirs comme un charbon. Chacun d'eux possédait un cheval de petite race, semblable à ceux que l'on a vus, il y a quelques années, au Champ-de-Mars, montés par des Arabes qui y représentaient les « fantasias » de leurs déserts.

Quant aux femmes, mignonnes et gentilles lorsqu'elles n'avaient pas dépassé quatorze ans, elles étaient laides et déformées même avant l'âge où en Europe nous considérons une jeune fille comme bonne à être mariée. Tous, hommes et femmes, étaient couverts d'une sorte de vêtement fait de peaux tannées et ornées de dessins tatoués par des procédés particuliers, en couleur rouge, bleue et noire; blouse courte, descendant à la naissance de la cuisse, pantalon à franges cisaillées dans l'étoffe, mocassins aux pieds, coiffure composée d'une myriade de plumes de toutes sortes, au milieu desquelles pointait le fouet de l'aile d'un aigle. Les tentes sous lesquelles ces Indiens se dérobaient aux atteintes du soleil et à l'humidité de la pluie étaient, comme leurs vêtements, fabriquées à l'aide de peaux tannées, ornées de barbes de porc-épic, et soutenues par des perches de bois qui, quoique ténues et déliées, étaient cependant plantées de manière à résister au vent le plus impétueux.

Tel était l'aspect du camp au milieu duquel le hasard nous avait conduits, mes camarades et moi. On se hâta de décharger les charrettes, de placer à l'abri les ustensiles de ménage, tels que marmites et casseroles, indispensables à tout trappeur qui, par cela même qu'il vit au milieu d'une abondance incommensurable, devient de plus en plus délicat et difficile à satisfaire.

Le soir, grâce aux soins de nos Canadiens, notre campement était en bon ordre; nous soupions d'une manière très-confor-

table, partageant avec les Indiens un rôti de cerf dont le goût était exquis; nous reprenions nos forces, et bientôt nous nous livrions au sommeil.

Nos arrangements avaient été faits pendant la soirée avec Rahm-o-j-or, à l'aide de Duquesne, l'un de nos Canadiens, qui, grâce à un long séjour parmi les Peaux-Rouges, connaissait assez de mots de leur langage pour nous servir d'interprète. Nous devions, moyennant une redevance de six dollars par mois, payés par chacun de nous, être guidés, protégés et abrités par les Sioux, et reconduits ensuite jusqu'aux limites du Missouri.

Dès le lendemain matin, toute la tribu fut sur pied : il avait été décidé que l'on irait camper à vingt-cinq milles de là, le long des bords de la Ayoua. Les chevaux de tous les Indiens furent chargés du bagage, et les femmes mêmes, ces pauvres ilotes de la vie sauvage, faisaient l'office de bêtes de somme, portant des fardeaux que nos portefaix auraient eu la plus grande peine à soulever. En général, celles qui marchaient libres, sans avoir les épaules courbées sous un poids quelconque, étaient les plus choyées de la tribu : belles malgré le ton rouge dont leur peau était colorée; gracieuses de formes, en dépit du costume disgracieux qui les couvrait : le seul soin qui leur fût confié était de guider les montures par la bride.

Nous nous mîmes en route, servant d'éclaireurs à la caravane, qui s'étendait sur une distance de deux milles. Les vieilles femmes criaient, les enfants pleuraient, les chiens sans nombre aboyaient; en un mot, jamais pareil tohu-bohu n'avait frappé mes yeux et mes oreilles. Il est d'usage, pendant ces étapes, de s'arrêter dès que l'on a parcouru deux lieues, de décharger les chevaux et de les laisser paître en liberté pendant une demi-heure.

Après la seconde halte, les chasseurs de la tribu, c'est-à-dire les plus jeunes et les plus dispos, se séparent du gros de la troupe et se dispersent sur la surface des prairies, cherchant les passes du gibier avec autant de sagacité que le ferait un chien dressé par le plus habile chasseur européen. Les Peaux-Rouges ne connaissent point notre chasse paisible, et au lieu de suivre

comme nous le gibier à la piste, sans faire de bruit, en observant le plus grand silence, ils se précipitent tête première au milieu des fourrés impénétrables. Aussi, dès qu'ils ont levé un cerf ou une antilope, en admettant qu'il échappe à la carabine de celui qui l'a d'abord aperçu, il ne peut aller loin, car il rencontre à quelques pas un autre Indien qui sera plus adroit que son camarade.

Quand la neige couvre le sol, les chasseurs sioux procèdent tout autrement. L'un d'eux suit les traces d'un cerf jusqu'à ce qu'il arrive près de l'enceinte où il s'est réfugié; il en fait le tour, afin de s'assurer que la bête est toujours là; puis il pénètre au milieu du fourré en décrivant un cercle, qu'il circonscrit peu à peu jusqu'à ce qu'il tombe sur la gîtée de la noble bête, et se tenant sur le qui-vive, il a surtout grand soin de ne pas regarder l'animal en face. Mais le cerf s'élance, et, plus prompte que la foudre, la carabine de l'Indien l'a étendu sur le sol.

Deux de mes compagnons, MM. George Sears et Delmot, entrèrent ce jour-là en chasse avec moi. Nous nous mîmes en ligne; mais bientôt, derrière une touffe de cotonniers, nos chiens aboyèrent sur une trace, et je m'élançai à leur suite, le long d'un petit ruisseau qui coulait au milieu des herbes. J'oubliai d'appeler mes deux amis, et me laissai emporter à trois milles au delà. Black et Stop, dont mon cheval pouvait à peine suivre la course, firent partir devant eux une antilope magnifique, qui, par malheur, se trouvait à une portée trop éloignée, Du haut du monticule où j'étais parvenu, j'apercevais devant moi une ravine béante, s'ouvrant à angle droit à l'extrémité du ruisseau. C'est là que je dirigeai le galop de mon cheval, dans l'espoir bien incertain que l'animal viendrait à ce point du paysage chercher un passage pour s'élancer dans la vaste savane. J'avais à peine eu le temps de mettre mon cheval à couvert derrière un bouquet de lentisques rabougris, et de m'étendre sur le sol, caché par les rugosités de la ravine et par l'herbe qui les couvrait, lorsque les deux cornes en spirale de l'antilope se détachèrent à mes yeux sur l'azur du ciel, et bientôt j'aperçus dis-

tinctement l'animal ayant les deux chiens à ses trousses, bondissant et s'avançant rapidement de mon côté.

Il est mort! pensai-je en moi-même, vendant la peau de... l'antilope avant de l'avoir mise à terre.

Et l'animal courait si vite qu'il n'était plus qu'à deux cents pas de moi, lorsque j'aperçus simultanément trois nuages de fumée s'élever à ses côtés, et la vibration de l'air répercuta la détonation de trois coups de fusil; aucun d'eux n'avait touché la noble bête, qui, d'une manière dédaigneuse, continuait sa course dans ma direction.

Mon cœur battait d'émotion et de désir; l'œil tendu sur la mire de mon fusil, je tenais l'antilope en joue, prêt à lâcher la détente, lorsque, à vingt pas de ma cachette, une quatrième détonation d'arme à feu retentit, et je vis ma proie convoitée, celle que je considérais déjà comme m'appartenant, rouler sans mouvement sur l'herbe ensanglantée. Un Indien, sortant au même instant d'un massif de cotonniers, jetait aux échos un *whoop* aigu, signal de sa victoire. J'avoue que j'étais si furieux, que j'eus pendant une seconde la fatale pensée de loger une balle dans la tête du Sioux; mais je ne m'arrêtai pas à cette folie sans nom, et j'appelai mes chiens, jurant que dorénavant je me séparerais toujours des autres chasseurs, ne voulant plus m'exposer à

me voir ainsi déposséder, à mon nez et à ma barbe, d'un butin qui aurait dû m'appartenir.

Lorsqu'on chasse en compagnie dans les prairies américaines, il existe un usage qui a son bon côté, surtout pour ceux qui ont un grand appétit. Au trappeur qui est assez heureux pour tuer la grosse bête appartiennent sa nappe et ses andouillers, et la chair est divisée par portions égales entre ceux qui n'ont point été heureux. Cette règle n'a jamais d'exception, et elle est fort juste; car avec l'esprit d'égoïsme qui anime les Indiens, si quelques-uns parvenaient à manger tout leur soûl, le plus grand nombre pourrait mourir de faim. Dès qu'un cerf, un bison ou une antilope est à terre, celui qui l'a tué se couche nonchalamment, allume sa pipe et attend avec patience que ses camarades aient fait la curée et lui aient choisi sa portion, qu'il accepte toujours sans mot dire.

Je rentrai au camp fort désappointé, et la seule chose qni atténua quelque peu ma vexation fut de voir que mes compagnons, MM. Sears et Delmot, n'avaient pas été plus fortunés que moi.

Le soir, comme on le pense bien, les Indiens se rassemblèrent en grand nombre autour du feu que nous avions allumé: chacun racontait les aventures de la journée, et le grand diable qui m'avait joué le mauvais tour que je viens de raconter n'avait pas cru devoir manquer l'occasion de se faire valoir auprès de ses compatriotes. Il se crut même autorisé à les faire rire à mes dépens; mais, à travers mes lunettes, je le regardai d'une manière si furibonde qu'il s'arrêta et changea le texte de ses plaisanteries, me donnant la satisfaisante revanche d'avoir, moi « Visage-Pâle », fait *rougir*... de sa conduite un trappeur sioux.

Le lendemain matin, après une nuit paisible dont le calme fut seulement interrompu par les hurlements des chiens du camp, qui d'un commun accord nous régalèrent de la plus affreuse musique par laquelle un homme harassé de fatigue puisse jamais être tenu éveillé, toute la tribu se mit en route, tandis que nous continuions à chasser, comme nous l'avions fait la veille, sur les ailes de la caravane.

Ce jour-là, nous tuâmes un grand nombre de *prairie-hens*, sorte de faisan qui fourmillait dans les hautes herbes, et qui se levait devant nos chiens avec autant de nonchalance qu'une poule dans une basse-cour.

Le soir, lorsque nous revînmes au camp, nous trouvâmes nos alliés abrités le long d'un bois de cotonniers et de chênes nains, à travers lesquels un ruisseau se creusait un passage.

Au milieu de la nuit, le terrible cri : *Au feu!* se fit entendre. Nous fûmes tous réveillés par les hurlements horribles des Indiens, qui, dans la plus grande confusion, se hâtaient de fuir vers le nord, dans la direction d'une haute montagne dont les pentes s'élevaient au milieu d'un lac. En effet, à trois milles derrière nous, la prairie avait pris feu, et les flammes s'avançaient avec la rapidité d'un cheval au grand galop, poussées par un vent qui menaçait de se changer en tempête. Rien ne peut être comparé à la sublime horreur de ce spectacle! Qu'on se figure un linceul de feu, une traînée de poudre s'élançant avec un crépitement infernal, des formes fantastiques, des animaux de toutes sortes qui fuient au galop pour échapper à la mort.

Lorsque nous arrivâmes sur les sables qui bordaient le lac, et près desquels rien de combustible ne croissait, l'incendie nous gagnait, et ce ne fut pas sans rendre grâces à la Providence que nous parvînmes de l'autre côté des eaux protectrices qui délivraient ainsi toute une tribu de la mort la plus terrible que Dieu ait jamais inventée dans sa colère. Être dévoré vif par le feu! quel horrible supplice!

Peu à peu, à mesure que les flammes ne trouvaient plus rien à dévorer, les lueurs s'éteignirent. Nous pûmes alors nous compter; aucun de nous n'était resté en arrière.

Lorsque le jour vint éclairer le paysage qui nous entourait, l'horreur de la mort à laquelle nous venions d'échapper s'offrit à nos yeux dans son effrayante réalité. Aussi loin que la vue pouvait s'égarer sur la route que nous avions suivie depuis huit jours, mes camarades de chasse et moi, on apercevait un sol calciné, noir comme du charbon, et par-ci par-là, autour d'un

tronc d'arbre qui avait résisté plus que l'herbe de la prairie, des flammes s'enroulant en spirales, et des monceaux de cendres encore fumantes.

Le long d'un cours d'eau qui venait se perdre dans le lac, le feu dévastateur s'était arrêté, et le chef de la tribu nous fit comprendre que cela était fort heureux pour nos projets, car de l'autre côté du ruisseau se trouvait le pays où nous allions entrer en chasse. Cependant Rahm-o-j-or fut d'avis qu'il était prudent d'attendre encore un jour sur la montagne où nous nous trouvions, afin de donner à l'incendie le temps de s'éteindre tout à fait. Nous dûmes suivre son conseil.

Sur un sol rocailleux et à peine couvert d'une herbe courte et dure, les Sioux dressèrent leurs tentes; et pendant que Duquesne, Bonnet et Gemmel s'occupaient du détail de notre ménage, MM. Simonton, Sears et moi, nous résolûmes d'aller visiter les confins de l'île escarpée où le feu nous avait fait chercher un asile. Du côté de la prairie, la montagne n'était séparée du rivage que par un chenal très-étroit et peu profond, celui par lequel nous avions passé à gué; mais, en s'avançant vers le nord-ouest, le lac étendait ses eaux à une lieue de distance, et l'on apercevait sur sa surface, unie comme un miroir, des oiseaux aquatiques en si grand nombre que la lumière en était quelquefois obscurcie.

Tout en avançant le long de la rive, nous arrivâmes, mes camarades et moi, en suivant un chemin fort peu praticable, au pied d'une falaise escarpée, baignée par les eaux du lac. Spectacle étonnant! de toutes les anfractuosités de ce rocher s'échappaient des nuées de pingouins et de mouettes dont les poitrines blanches et les ailes noires étincelaient au soleil. Ces oiseaux ouvraient leurs becs effilés, et poussaient des cris semblables à des sanglots.

Des hérons avaient aussi fait élection de domicile sur cette roche granitique, dans les interstices de laquelle des branches mortes ressemblaient à des bâtons plantés dans le sol. Une couche d'argile et de mousse les recouvrait, et sur cet appui glissant se tenaient les nobles oiseaux, près d'un nid fait de bran-

ches ténues, où les jeûnes hérons recevaient du bec de leurs parents ailés leur nourriture accoutumée. Nous en comptâmes soixante-douze, pressés les uns contre les autres, se saluant mutuellement, comme autant de mandarins chinois, avec une gravité inaltérable. Rien n'était plus comique que la solennité et la lenteur mécanique avec lesquelles s'accomplissait chaque révérence. Mes amis et moi, cachés derrière un bloc de roche, nous contemplions ce spectacle avec le plus grand intérêt. De temps à autre, quelques hérons accouraient s'abattre sur les branches, d'où ils précipitaient en désordre ceux qui étaient tranquillement juchés. Des croassements aigus témoignaient de l'indignation publique soulevée par la conduite des intrus qui s'emparaient ainsi de la place occupée.

Au milieu de cette troupe d'oiseaux, les mouettes fendaient l'air autour de nous avec une familiarité vraiment inouïe : elles nous effleuraient de leurs ailes et s'arrêtaient à quelques pieds de distance, poussant des gémissements doux et plaintifs, et nous regardant de l'air le plus étonné du monde.

Tout à coup deux points noirs se montrèrent à l'horizon : c'étaient deux grands aigles qui volaient à tire-d'aile dans notre direction. L'instinct de conservation fit découvrir leur venue à toute cette république emplumée : les mères battaient de l'aile, et les pères ouvraient leurs becs pointus, arme terrible quand elle atteint un ennemi.

Tout fut inutile : saisissant un moment favorable, les deux oiseaux de proie s'emparèrent chacun d'un jeune héron, en le broyant dans leurs serres formidables ; puis, sans s'occuper des clameurs des vieux Nestors de cette troupe ailée, ils s'élancèrent hors de portée et disparurent à nos regards.

Cette scène s'était passée avec la rapidité de la foudre. Mes amis et moi, nous eussions désiré abattre l'un et l'autre de ces brigands empennés; mais, hélas ! ils étaient hors de portée, et, pour ne point troubler davantage les oiseaux de ce rocher miraculeux, nous crûmes devoir nous abstenir. Bien nous en prit; car, nous glissant doucement le long du rocher, nous parvenions à une bonne distance des hérons, et, tirant tous les

trois à la fois nos six coups de fusil sur eux, nous eûmes le plaisir de voir tomber et de ramasser onze oiseaux énormes, tandis que ceux qui avaient survécu à cette décharge inattendue prenaient leur vol et disparaissaient dans les airs, abandonnant même, tant leur frayeur était grande, les nids qui contenaient leurs jeunes nourrissons.

Les mouettes seules semblaient mépriser le danger, et les pingouins, dispersés au milieu d'elles, voltigeaient sur les ondes, sans trop s'éloigner du rivage.

En continuant notre excursion autour du rocher, nous arrivâmes bientôt en vue du camp, dont les tentes, que nous avions laissées debout deux heures auparavant, étaient à bas, pliées et prêtes à être emportées ; les chevaux hennissaient, les chiens aboyaient ; les Peaux-Rouges, hommes et femmes, s'agitaient dans toutes les directions. Cet état de choses nous alarma tellement que nous hâtâmes le pas pour savoir la cause de ce remue-ménage.

Dès qu'on nous aperçut, descendant les rochers pelés qui conduisaient sur les rives du chenal dont j'ai parlé, on nous fit signe de nous dépêcher, et MM. Mead et Delmot, qui étaient restés au camp, par paresse ou par fatigue, s'élancèrent à notre rencontre, l'œil enflammé, la figure rayonnante, s'écriant :

« Venez donc ! arrivez ! on n'attend plus que vous.

— Qu'est-ce? criâmes-nous tous trois.

— Les bisons ! voyez là-bas à l'horizon, de l'autre côté du chenal, cette masse noire et compacte qui semble s'avancer comme un nuage rempli d'eau autour duquel gravitent les éclairs et la foudre : ce sont les bisons. »

En effet, aussi loin que la vue pouvait s'étendre vers la ligne nord de l'horizon, l'on apercevait ces animaux broutant paisiblement l'herbe frisée de la prairie et tondant parfois du bout de leur langue les grappes verdoyantes des cotonniers.

Pour nous, Européens, qui n'avions jamais aperçu de bœufs qu'à l'état domestique et par petits troupeaux de cent ou trois cents têtes au plus, la vue de tous ces animaux qui devaient, au juger, être au nombre de cinq à six mille, nous faisait

éprouver une joie qui tenait de l'ébahissement. Partir sur-le-champ et aller attaquer les bisons, tel était notre plus ardent désir; il ne fallut rien moins que la parole grave et sentencieuse de Rahm-o-j-or, traduite par Duquesne, notre interprète juré, pour arrêter notre impétuosité.

« Les Visages-Pâles sont trop prompts à s'emporter, disait-il; ils doivent apprendre la patience, qui fait réussir, et les ruses que leurs frères du grand désert sauront leur faire connaître pour atteindre le bison. Voici ce que j'ai résolu : notre troupe va se mettre en marche, séparée en deux. Les uns s'avanceront vers l'ouest, les autres se dirigeront vers le nord, le long du ruisseau, pour surprendre les quadrupèdes contre le vent, et les entourer ensuite. C'est là le seul moyen de réussir dans notre chasse; et les Visages-Pâles auront, avant deux heures, le plaisir de se trouver face à face avec les bisons. »

Rahm-o-j-or avait à peine fini de parler, qu'il s'élança sur le dos de son cheval noir, noble bête dont l'obéissance était si grande qu'un mot de son cavalier avait plus d'effet sur son vouloir que les mors et les éperons.

A voir ce chef guerrier, les épaules à peine couvertes par une peau de panthère, les jambes enveloppées de *leggings* et de mocassins, la tête ombragée de longs cheveux incultes et hérissés, armé seulement d'un carquois plein de flèches et d'un arc court et flexible, on l'aurait pris pour Nemrod lui-même, tel que le dépeint la Genèse.

Il nous donna le signal du départ, après avoir recommandé d'observer le plus grand silence; et, nous étant placés au milieu des Sioux désignés pour la chasse, nous avançâmes en bon ordre, à la suite de Rahm-o-j-or, qui nous avait assigné le poste d'honneur à ses côtés. D'un geste il montra à ceux qui devaient marcher vers l'ouest la route sur laquelle ils avaient à s'espacer; et soudain, se jetant en avant, il entraîna avec lui tous les chasseurs, animés, à son exemple, d'une ardeur modérée par la connaissance des lieux, la science de la chasse et l'habitude acquise des mœurs des bisons.

Il est bon d'apprendre ici à mes lecteurs que les innombra-

bles troupeaux qui paissent sur les pelouses verdoyantes des prairies américaines sont toujours sur le qui-vive. Les Indiens leur font une chasse si fréquente; les coyotes, sorte de loups-cerviers hardis et redoutables, les attaquent si souvent, que chaque animal devine le danger avec un instinct tout particulier; le nez au vent, les oreilles dressées, les bisons qui se trouvent autour du gros de la harde (et ce sont presque toujours les plus vieux et les plus expérimentés) ressemblent à autant de sentinelles avancées prêtes à donner l'alarme à la moindre apparence d'un ennemi.

Grâce aux sinuosités du terrain, dont Rahm-o-j-or connaissait tous les méandres, nous parvînmes bientôt à deux portées de fusil du bison le plus proche, énorme bête, à la bosse poilue, aux pieds légers et flexibles comme de l'acier, qui, tout en ayant les yeux tournés de notre côté, paraissait ne point se douter encore de notre approche. La nature du terrain sur lequel nos chevaux avançaient était peu sonore, et le vent soufflait si violemment, en nous frappant à la figure, qu'il était impossible à cette vigie à quatre pattes d'entendre notre venue et de sentir l'émanation de l'homme.

Tout à coup un bruit terrible se fit entendre, l'innombrable troupeau s'était ébranlé. Nous étions parvenus presque à portée de ces nobles animaux sans être découverts; mais les Peaux-Rouges, qui avaient pris le dessus du vent, avaient été vus et flairés de loin, et, par une chance heureuse, « la retraite des six mille » s'opérait de ce côté. Jamais le fameux vers du cygne de Mantoue :

Quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum,

n'avait produit sur moi une euphonie si remplie de réalité. Le bruit fait par les bisons qui foulaient le sol au petit trot régulier, comme celui d'une armée en marche, se répercutait dans les airs et vibrait à nos oreilles.

Rahm-o-j-or avait bandé son arc. Dans sa main droite il tenait une flèche à la pointe acérée, faite d'un clou de fer, et nous, nous avions visité nos fusils et renouvelé nos capsules.

« Attention ! fit le chef à demi-voix ; le moment est arrivé. »

Et à peine avait-il prononcé ces mots que toute la masse s'ébranla avec un bruit pareil à l'éclat d'un tonnerre épouvantable.

L'instant était critique ; il fallait se montrer afin de forcer les bisons à retourner sur leurs pas. Nous suivîmes les mouvements du chef sioux, et nous nous élançâmes en avant de manière à nous trouver en vue du troupeau.

O vous tous, mes frères en saint Hubert, que votre saint patron vous favorise, avant de mourir, d'un coup d'œil semblable à celui que j'eus, une fois parvenu sur la cime de la colline le long de laquelle nous nous étions jusqu'alors avancés ! Jamais de ma vie je n'oublierai ce que j'ai vu le 27 octobre 1845 ! Devant moi passait un torrent formé d'animaux énormes, beuglant avec une énergie inconnue et galopant plus vite qu'un cheval lancé à perdre haleine.

« Mort ! tue ! whoop ! » hurlaient les Sioux dans leur langage expressif ; et cependant seul, parmi cette fraction de sa tribu, Rahm-o-j-or avait forcé son cheval à pénétrer au milieu de ce troupeau. Son œil d'aigle avait découvert le plus énorme animal, et ses bras agiles criblaient les flancs de la bête d'une nuée de flèches décochées avec une rapidité qui tenait du prodige. Lancé à sa suite, j'avais déchargé sur ce bison royal les deux coups de mon fusil ; les balles avaient pénétré dans les chairs, mais il n'était point frappé à mort. Tout d'un coup, la dixième flèche de Rahm-o-j-or passant à travers la carotide de l'animal, arrêta sa course vagabonde, et il tomba lourdement sur le sol, comme un rocher détaché des flancs d'une montagne, avec un bruit semblable à celui de l'avalanche.

Pendant que Rahm-o-j-or tranchait ainsi, d'un seul coup, la vie du gigantesque bison, ses sujets accomplissaient, au milieu du troupeau effrayé, en se ruant dans toutes les directions, une boucherie que rien ne semblait devoir arrêter. La vue du sang qui coulait sur les flancs de tous les animaux semblait redoubler leur ardeur, et l'on entendait de tous côtés une fusillade qui se mêlait au sifflement des myriades de flèches tirées

par ceux d'entre les Sioux qui n'avaient point de carabine à leur disposition. S'il eût été possible d'assister avec calme à cet entraînement général et d'en étudier les détails avec soin, rien n'eût offert à un peintre ou à un romancier un sujet plus admirable à décrire; mais, lancé au milieu de ce tourbillon composé d'hommes et de bêtes, je ne pouvais qu'entrevoir, — aussi rapide qu'un éclair, — un fait passé à quelques pas de moi, applaudir à un coup d'adresse, ou bien brûler ma poudre comme mes autres camarades de chasse. La rage universelle qui s'était emparée de nous tous aveuglait nos yeux et nous rendait à moitié fous.

Cette course, qui dura près d'une demi-heure, était à peine finie, que des cris frénétiques s'élevèrent de tous côtés! « *The cows!* — les vaches! les vaches! » hurlèrent les Sioux. Et les chevaux, lancés de nouveau dans une autre direction, tombaient au milieu d'une autre harde composée de plus de cinq à six mille bisons qui n'avaient point pris la fuite au bruit de notre première escarmouche.

En effet, dans les hardes de bisons, les vaches sont toujours séparées des bœufs; ceux-ci forment un corps d'armée à part, tandis que les autres sont la réserve. Pour les atteindre, il faut traverser la phalange formée par les bœufs, et c'est là qu'est le péril. En voici un exemple : l'un des Indiens, désarçonné par son cheval, qui avait été éventré par un bison blessé et rendu furieux, était piétiné par l'animal, qui jouait au bilboquet avec son corps presque inanimé. Il ne fallut rien moins que la décharge simultanée de trois carabines pour mettre un terme à cette double agonie.

La rapidité avec laquelle les Indiens déchargeaient leurs fusils tenait vraiment du prodige. Leur manière de charger leurs armes n'était pas moins étonnante. Le premier coup était seulement bourré; pour les autres, les Sioux se contentaient de verser la poudre, puis, ayant dans la bouche trois ou quatre balles, ils les insinuaient avec les lèvres dans le canon; et le plomb, en tombant humecté de salive, adhérait suffisamment à la poudre.

Le second *steeple-chase* à la poursuite des vaches dura environ vingt minutes. On sonna bientôt le rappel au moyen d'une trompe de bois embouchée par un jeune Sioux qui frappait trois notes distinctes à coups de langue séparés, et les répétait rapidement après cette première émission. Ce héraut primitif obéis-

sait aux ordres de Rahm-o-j-or, et bientôt toute la troupe se trouva réunie au centre du champ de bataille, où l'on se mit à compter les morts. Tous les bisons n'étaient point tombés à la même place; leurs cadavres étaient espacés sur la ligne suivie dans sa fuite par le troupeau qui disparaissait avec rapidité dans les profondeurs de l'horizon.

Le rapport officiel donné au chef sioux marquait cent quarante-neuf bisons gisants sur le sol et prêts à être dépecés. Dans ce nombre, il y avait cent dix-sept mâles et trente-deux femelles; ces dernières, comme manger, étaient, en tout point, bien préférables aux premiers, dont la chair est habituellement maigre, coriace et musquée. La chair des vaches est, au contraire, aussi grasse que la plus belle viande de boucherie, et quand les animaux sont dépouillés de leur robe, on trouve sous le couteau une graisse épaisse d'environ deux pouces.

Mes amis, MM. Sears, Simonton et Delmot, avaient chacun tué leur bison; M. Mead et moi seul ne pouvions prétendre qu'à des parts de chasse. Quant à Bonnet, Duquesne et Gemmel, nos Canadiens, ils avaient, à eux trois, tué une vache superbe, qu'ils contemplaient avec délices et qu'ils s'occupaient à dépouiller lorsque nous arrivâmes auprès d'eux.

La première opération à laquelle se livrèrent les Indiens, après avoir soigneusement *déshabillé* les animaux de leur robe, fut de retirer les intestins et de les mettre à part comme un morceau de choix. Ils procédèrent ensuite au détachement de la bosse, partie charnue et entremêlée d'une graisse dure dont la réputation est sans rivale parmi les gourmets de tout pays; puis ils coupèrent les filets et quelques autres parties appréciées et bonnes à être séchées, pour parer à une disette imprévue.

Lorsque tous ces préparatifs furent achevés, on songea sérieusement au repas, ou plutôt à l'orgie qui suit toujours, dans les prairies américaines, toute chasse couronnée de succès. Pendant que les Sioux avaient procédé au dépècement de leurs prises, les femmes, jusqu'alors restées dans le camp, étaient arrivées sur le lieu de nos exploits. Lorsque les bisons eurent été taillés, elles ramassèrent dans les peaux les morceaux choisis par les chasseurs, et les portèrent au wigwam, précédant les vainqueurs, qui fermaient la marche, montés sur leurs chevaux hennissants, et répondant ainsi aux *whoops* gutturaux de leurs cavaliers.

Sur un tapis de verdure,
Le couvert fut bientôt mis.

Et, tandis que les Indiennes lavaient les entrailles des bisons dans les eaux du lac, les hommes creusaient la terre, plaçaient dans ces trous un lit de pierres, qu'lls recouvraient de bois et de broussailles enflammées. Lorsque la braise eut suffisamment chauffé les pierres, ils nettoyèrent cette rôtissoire d'un nouveau genre, et une fois le trou rendu propre comme l'est le four d'un boulanger, ils y jetèrent les viandes, qui, placées les unes sur les autres et recouvertes de cailloux rougis et de terre incandescente, se cuisaient doucement en conservant leur saveur et leur jus.

En attendant que le rôti fût prêt, les Sioux préludaient aux délices du festin en mangeant le « boudin : » c'est ainsi qu'on appelle, dans le désert américain, les entrailles à moitié nettoyées des bisons fraîchement tués. Mon attention et celle de mes camarades fut bientôt attirée par la gloutonnerie de deux Indiens qui s'étaient accroupis vis-à-vis l'un de l'autre, séparés seulement par un amas de boyaux quelque peu grillés sur les charbons et amoncelés sur une pierre : on eût dit la spirale d'un énorme serpent. Chacun s'était emparé des deux extrémités de ces entrailles, chaudes encore, et les avalait sans mâcher, comme fait un Napolitain d'un plat de macaroni. Rien n'était plus curieux que la vue de ces sauvages se hâtant d'engloutir cette nourriture nauséabonde, la poussant avec les doigts dans leur gosier, et s'arrêtant à peine pour s'engager mutuellement à ne pas aller trop vite. Puis, lorsqu'ils s'apercevaient que l'un ou l'autre avançait en besogne, on les voyait, par un mouvement de tête, arracher le bout du boudin, à moitié mâché, de la bouche du voisin, et se hâter d'en avaler autant, sans perdre un seul moment à expliquer cette brusquerie, à la fois risible et dégoûtante. Il est vrai de dire que tous deux agissaient de même l'un envers l'autre, ce qui rendait les chances égales. Ce duel aux boyaux ne fut terminé que lorsque les deux Indiens se trouvèrent nez à nez, les dents serrées sur la dernière bouchée de cette tripaille. Alors un double coup de poing, suivi d'une secousse instantanée, trancha la difficulté et acheva cet entr'acte bouffon.

Le rôti était cuit à point, et notre maître queux, le Canadien Duquesne, nous servit une bosse de bison préparée avec art et succulente au dernier point. Après avoir dépecé l'enveloppe carbonisée qui recouvrait ce morceau de roi, nos couteaux et nos fourchettes plongèrent dans une chair entremêlée de gras et de maigre, ressemblant pour la forme à un énorme ris de veau d'une viande noire, et, pour le goût, à du chevreuil ou à du lièvre. Rien n'est nauséabond dans la chair dodue et graisseuse du bison, que l'on digère avec facilité; et, soit que les organes digestifs du chasseur des prairies tiennent de ceux de l'autruche, soit que l'air pur et vivifiant des déserts aide à faire passer aisément toute nourriture, je dois constater, comme un fait certain, que l'on peut avaler avec impunité d'énormes morceaux de viande, sans redouter aucune des suites fâcheuses d'un trop grand appétit. Quant à la bosse du bison, ce mets exquis inconnu à Grimod de la Reynière et à Brillat-Savarin, je mets en fait que si ces gastronomes émérites avaient jamais eu à leur disposition un bison entier, bien gras, bien nourri et ressemblant en tout point à celui que Rahm-o-j-or avait achevé de sa dixième flèche, ils eussent ajouté à leurs recettes sans pareilles un chapitre de plus dont le texte eût éclipsé tous ceux qui ont fait leur gloire dans l'art culinaire.

Le soir, lorsque le repas général fut achevé, quand l'eau de feu (*fire water*), dont la chair des bisons avait été arrosée, eut échauffé les têtes et chassé l'apathie inhérente à la nature de l'Indien, un spectacle nouveau s'offrit à nos yeux étonnés: de toutes parts, sur la montagne, des feux étaient allumés, et devant chaque foyer incandescent, hommes et femmes, nus et graissés comme s'ils étaient immergés dans un bain d'huile, se livraient à des gambades fantastiques, contorsions inconnues qui nous rappelaient les bamboulas des nègres de la Louisiane. Aucun instrument n'excitait ces énergumènes à la danse; quelques voix rauques chantonnaient une mélodie saccadée qui servait de thème à des variations modulées *ad libitum* par l'un ou l'autre des coryphées. Une guitare résonnait seule devant notre tente, et quelque inhabilement pincées que fussent ses cordes,

elle n'en produisait pas moins à l'oreille des Sioux une harmonie tellement insolite, que ce chaudron d'Épinal recevait les honneurs de la soirée. Je raconterai l'histoire de cet instrument avant de terminer cet article ; mais revenons d'abord à nos bisons.

Je ne crois point qu'il soit utile de décrire à mes lecteurs la forme, la taille et les mœurs de ce genre de la race bovine. Buffon et surtout Audubon ont tracé de main de maître le tableau complet de la vie de ces animaux. Je me bornerai à raconter les traits saillants qui doivent être connus de tout chasseur. Il n'est pas d'être animé qui soit aussi tenace à la vie qu'un bison : à

moins d'être frappé juste à travers les poumons, ou d'avoir l'épine dorsale fracassée, il échappe presque toujours à la poursuite du trappeur. Bien souvent même, atteint mortellement au cœur, l'animal possède encore une force vitale assez grande pour aller tomber à une distance immense, et c'est ce qui arrive toujours lorsqu'il voit le chasseur suivre sa piste. Si, au contraire, le chasseur s'arrête et se cache à la vue du gibier, celui-ci cesse de courir, et bientôt se laisse choir pour ne plus se relever. Rien n'est plus horrible à voir que les efforts suprêmes d'un bison qui va mourir : la noble bête paraît comprendre qu'elle ne doit point toucher le sol ; car, une fois à terre, il n'y a plus

d'espoir pour elle. Un de ces bœufs, atteint aux poumons ou au cœur, rejetant le sang par la bouche et les narines, les yeux déjà aveuglés par les ténèbres de l'agonie, écarte les jambes pour mieux se soutenir : il résiste, jusqu'à son dernier souffle, à cette mort inévitable, qu'il semble pourtant vouloir défier, car il fait retentir les airs de mugissements terribles. Enfin, il tente un dernier effort pour se tenir droit; son corps roule sur lui-même comme un navire ballotté par les vagues, sa tête tourne à droite et à gauche, et ses yeux cherchent encore le maudit ennemi qui vient de réduire à l'impuissance une force si robuste et si vivace. Plus les mouvements de l'animal deviennent saccadés, plus sa mort approche; des gouttelettes de sang s'échappent de ses naseaux, il se roidit sur ses quatre pieds, un tremblement convulsif fait frémir toute cette masse, et, réunissant toutes ses forces dans un mugissement sans égal, la bête s'affaisse sur le côté, roide comme un cadavre de qui la vie s'est depuis longtemps échappée.

La première fois qu'un novice, quelque bon chasseur qu'il soit, essaie de tuer un bison, malgré son habileté à abattre un chevreuil ou un daim, il manquera invariablement son coup. En voyant devant lui une masse énorme, longue de cinq pieds du haut de la bosse à la naissance de la queue, il pense qu'il s'agit de planter une balle au milieu de ce corps de géant, pour atteindre les parties vitales de l'animal. Rien n'est plus erroné; car, pour mettre à terre un bison, il faut frapper entre les deux omoplates, près de l'épine dorsale : le coup est alors certain; l'animal aura vécu.

Pendant les deux mois que j'ai passés avec mes amis dans le camp de Rahm-o-j-or et des Sioux, je n'ai tué, à moi seul, que deux bisons. Le premier avait reçu le plomb en pleine poitrine : la plaie, qui traversait le cœur, offrait un trou suffisant pour y passer l'index, et pourtant l'animal eut assez de force pour courir à deux kilomètres loin de l'endroit où je l'avais atteint. Le second reçut deux coups de feu : l'un lui avait cassé la jambe de devant, et l'autre lui traversait les poumons; et cependant, malgré cette double blessure, il ne se laissa atteindre

qu'après une course désespérée qui dura près d'un quart d'heure. J'ai vu un vieux bison recevoir dix-huit balles à dix pas, s'élancer en avant, quoiqu'il eût le corps criblé comme une écumoire, et ne tomber qu'à un mille au delà de l'endroit où il avait été atteint par cette décharge, succombant seulement à un coup de fusil qui lui fracassait l'os frontal. Si M. Mead, un de nos meilleurs riflemen, n'eût pas été l'auteur de sa mort, le bison eût peut-être servi de pâture à un de ces aigles gigantesques si nombreux aux États-Unis.

Il est bon d'ajouter que la tête du bison est couverte d'un poil si natté et si épais, qu'une balle a de la peine à s'y frayer un passage jusqu'à la cervelle, à moins qu'elle ne sorte d'une carabine tirée à deux ou trois mètres de l'animal. Vingt fois j'en ai fait épreuve, et ma balle retombait aplatie, comme si elle eût frappé la plaque de fonte d'un tir à la cible.

Malgré la destruction immense que les Indiens pionniers et les trappeurs font des hardes innombrables qui animent le paysage monotone des prairies, bien des années s'écouleront encore avant que cette race disparaisse du continent américain et devienne aussi rare que l'est en Europe celle de l'urus, qui ne se rencontre plus, de nos jours, que dans la grande forêt de Bielowitz. Malgré les nombreux ennemis qui semblent conjurer leur destruction, les bisons paissent toujours par milliers dans toutes les plaines et sur tous les monticules du Far-West verdoyant. Il serait pourtant à désirer que le gouvernement américain pût trouver un moyen de prévenir la disparition de ces nobles quadrupèdes, l'ornement des grandes prairies et qui renouvellent les provisions des caravanes aventurées dans le pays pour se rendre à Santa-Fé ou en Californie. On pourra se faire une idée de la quantité de bisons tués, quand je raconterai à mes lecteurs que, dans les États-Unis et le Canada, il se vend, chaque année, plus de neuf cent mille fourrures de ces quadrupèdes; encore toutes ces robes sont seulement celles des femelles, la peau du mâle étant trop épaisse et ne pouvant pas être facilement tannée. Les Indiens, dont le commerce des fourrures forme l'unique revenu, gardent en outre, pour leur usage,

une certaine quantité de ces peaux qui leur servent à construire leurs tentes, leurs lits, leurs canots, et grand nombre d'ustensiles de la vie domestique. Je dois ajouter encore, pour clore la statistique de cette destruction systématique, que les caravanes qui traversent les prairies semblent se faire un plaisir de jalonner leur route de carcasses de bisons. Enfin, les aigles de toutes dimensions, les busards et les vautours, ont pour mission de donner aux squelettes de cette race bovine la blancheur qui a fait appeler certaines passes des plaines qui s'étendent à l'ouest des Montagnes-Rocheuses les « cimetières de buffalos ».

En lisant ce qui précède, plusieurs de mes lecteurs secoueront peut-être la tête en signe d'incrédulité. Je ne crois pas utile de laisser un doute sur la véracité de mon récit, et avant de terminer ce chapitre, je copie ici, comme preuve à l'appui, le paragraphe suivant extrait d'une lettre adressée par le gouverneur Stevens, l'un des plus hardis explorateurs des prairies américaines, à l'un des éditeurs du *Daily Picayune* de la Nouvelle-Orléans.

Du pied des Montagnes-Rocheuses, 8 mai 1859.

« Dimanche, après une marche de dix milles, nous avons atteint les bisons. Le troupeau s'étendait devant nous et de chaque côté aussi loin que nos regards pouvaient se porter. Nos compagnons les plus enthousiastes en estimaient le nombre à 500,000, et les plus modérés d'entre nous n'en faisaient pas descendre le chiffre à moins de 200,000. A midi, quand nous avons fait notre halte habituelle, nous pouvions en apercevoir une immense quantité qui s'étaient rapprochés de notre camp. Aussitôt nos six chasseurs, montant sur des chevaux frais, réservés dans ce but, se sont élancés en avant, et la compagnie entière a pu se donner le spectacle d'une chasse aux bisons. Les chasseurs se précipitent de toute la vitesse de leurs montures, pénètrent dans les rangs les plus épais des sauvages quadrupèdes, et disparaissent bientôt, enveloppés dans un immense tourbillon de poussière. Cependant la colonne des bisons

s'ébranle, se rue en avant et pousse de formidables rugissements; à voir ces têtes pressées les unes contre les autres, on dirait une mer houleuse. Les chasseurs voltigent çà et là, choisissant les vaches les plus grasses, les séparent du reste du troupeau, puis les abattent sans difficulté. Quand le combat est terminé, nos chariots s'avancent sur le champ où s'est passé le carnage, et reviennent chargés des morceaux de choix du bison.

« Les deux jours suivants, pour débarrasser notre route, nous avons été obligés d'envoyer nos chasseurs en avant battre la campagne. Mais le troupeau, un moment dispersé, se reformait sur nos derrières, et se mêlait même à nos mules de transport et à nos chevaux de réserve. Malgré toutes nos précautions, dans l'impossibilité où nous nous trouvions de conduire chacune de nos bêtes par la bride, cinq d'entre elles ont disparu dans la foule de ces animaux sauvages. C'est en vain que, pour les ravoir, nous nous sommes aventurés dans cette forêt de cornes : il a fallu partir et abandonner nos déserteurs à la vie nomade des prairies. »

Je poursuis ma narration : la vie, au milieu des prairies, s'écoule chaque jour d'une manière égale; et cependant, malgré sa monotonie, elle a, pour un véritable amateur de chasse, un charme et un attrait si irrésistibles, qu'à l'heure où j'écris ces lignes, assis devant mon bureau, entouré de tout ce confort de la vie parisienne qui fait tant apprécier les pénates d'un appartement de garçon, je quitterais Paris sans regret pour me lancer encore sur les vagues verdoyantes du Sahara américain à la poursuite des bisons, des cerfs et des antilopes, dussé-je, au retour de cette nouvelle odyssée, ne retrouver, au lieu d'un dîner succulent chez Véfour et les Provençaux, qu'une simple salade assaisonnée d'un verre d'eau-de-vie. J'ai rencontré, pendant mon séjour de dix années aux États-Unis, des trappeurs qui jadis avaient goûté toutes les jouissances de la vie civilisée, et qui, par des hasards de fortune, tombés au milieu de quelque peuplade sauvage, avaient fini par s'accoutumer si bien aux mœurs, aux plaisirs, comme aux vicissitudes et à l'enivrement

de la vie du désert, qu'ils n'auraient pas cédé leur couche de roseaux, abritée seulement par une tente mal assurée sur ces étais, pour le meilleur lit de plume installé dans une maison princière. Il faut avoir soi-même éprouvé cet entraînement pour le bien comprendre.

La longueur de cet article m'empêche de raconter en détail les chasses nombreuses que nous fîmes, mes amis et moi, sous les ordres de Rahm-o-j-or, en compagnie de ses compatriotes. Si je posais ici le chiffre exact des bisons tués pendant notre séjour avec nos hôtes les Peaux-Rouges, nul ne voudrait me croire, et je désire éviter même le soupçon d'une gasconnade.

En 1841, lors de mon départ pour les États-Uuis, j'avais emporté un excellent fusil de Saint-Étienne, d'une valeur médiocre comparativement à la bonté de l'arme. Ce fusil à deux coups m'avait accompagné dans toutes mes excursions cynégétiques, et je déclare qu'il me paraissait préférable même aux carabines rayées dont se servaient mes compagnons de chasse. La justesse et la précision de cette arme n'avaient point échappé à l'œil sagace de Rahm-o-j-or, et j'avais remarqué qu'à différentes reprises il jetait sur elle des regards furtifs, semblables à ceux d'un amoureux sur la femme qu'il aime. Un matin, quelques jours avant l'époque que nous avions fixée, mes amis et moi, pour retourner à Saint-Louis, le chef indien vint résolûment à moi et me dit dans son langage expressif :

« Mon frère blanc possède un bon fusil; au lieu de l'emporter, il devrait le laisser à son bon ami Rahm-o-j-or, qui, à cause de son rang de chef, doit avoir une arme plus belle que celle de ses sujets.

— J'y consentirais volontiers, répondis-je, si je ne tenais infiniment à cette arme, qui est à ma couche, et dont la solidité m'est éprouvée.

— Si tu veux, Visage-Pâle, ajouta mon interlocuteur, je te donnerai en échange des fourrures si belles, que leur valeur sera pour toi une compensation. »

J'écoutai plus volontiers, je l'avoue, une proposition aussi directe, qui me laissait encore l'alternative d'un refus, et je

répondis à Rahm-o-j-or que je verrais à me décider, si ce qu'il allait me montrer était de mon goût.

« Viens, dit-il, je te ferai voir mon magasin de fourrures, et tu y prendras ce que tu voudras. »

Je suivis le chef sioux sous sa tente, et là, à mon grand étonnement, soulevant une des parois mobiles de sa hutte légère, il exposa à mes regards un amas de pelleteries superbes, telles que martres, renards gris et bleus, hermines, rats musqués et autres dépouilles d'animaux qui auraient suffi à remplir la boutique d'un fourreur et à l'achalander pour longtemps.

« Je suis, me dit-il, un des principaux pourvoyeurs de la *North-American-Fur-Company*, et voilà le produit de nos chasses des quatre derniers mois. Dans deux semaines, l'agent de la compagnie doit passer ici, et il emportera tout ce que tu vois. Choisis le premier, agis à ta discrétion, et prends le nombre de peaux que tu croiras équivalent à la valeur de ton fusil. »

En ce moment solennel, je songeais que j'avais en France une mère, des cousines, des tantes, des amies, et, je l'avoue, j'usai largement de la liberté que m'accordait Rahm-o-j-or. Sans hésiter, je mis la main sur vingt fourrures de martres assorties, cinquante hermines au poil sans tache et blanc comme la neige, vingt renards bleus, six robes d'ours noir et huit peaux de bisons. »

Tout en faisant mon choix, j'observais du coin de l'œil mon Sioux, qui gardait la plus impassible immobilité. Enfin je m'arrêtai, et je lui dis avec un sérieux aussi grave que le méritait la circonstance :

« Vois toi-même si ma main n'a point été indiscrète, et dis-moi si ce marché te convient?

— Ce que le Visage-Pâle a choisi, je suis prêt à le lui donner; qu'il me tende sa main, et l'affaire sera conclue. »

Comme on le pense bien, je me hâtai de taper dans la « dextre » de Rahm-o-j-or. J'appelai Duquesne, notre Canadien, qui, avec une habileté sans pareille, m'aida à faire un ballot de ces richesses inespérées et le transporta sur une de nos charrettes à l'abri du soleil et de la pluie, car j'avais eu soin

de bien envelopper le tout d'une vieille toile à voile, sur un des côtés de laquelle j'avais écrit, au moyen d'une encre noire faite avec de la graisse et du charbon pilé : *B.-H. Révoil. New-York.*

Voilà quel fut le sort de mon fusil, qui, à cette heure, est encore, je l'espère, entre les mains de son maître. Avant de raconter à mes lecteurs comment nous prîmes congé de nos hôtes pour rentrer dans les limites de la civilisation, je n'ai point oublié que je leur dois l'histoire de ma guitare, et je vais tenir ma promesse.

Un de mes oncles, mort depuis peu, m'avait donné avant mon départ une guitare en bois de citronnier, et, j'ose l'avouer, malgré toute mon application, j'avais à peine réussi à forcer cet instrument, ingrat par lui-même, à me rendre un autre service que celui de me servir d'accompagnateur pour chanter une romance ou une chansonnette. La veille de mon départ de New-York, Daniel Simonton, qui était venu surveiller mes préparatifs de voyage, aperçut ma guitare accrochée dans un des angles de ma chambre, et m'engagea fortement à la remettre dans la caisse pour l'emporter avec le reste de mon bagage.

« Que diable ferais-je d'un chaudron semblable? dis-je à mon ami. Chasse-t-on les bisons aux accords d'une guitare? Nouvel Orphée, voulez-vous charmer les oiseaux et les animaux par les sons criards de cette boîte creuse armée de six cordes? En un mot, s'agit-il d'un moyen de chasse inédit jusqu'à présent, et dont vous êtes l'auteur?

— Pas le moins du monde, m'avait répondu M. Simonton; vous savez bien que je ne « pince pas » de cet instrument : c'est sur votre science que je compte pour opérer le miracle d'attirer près de nous non pas des bêtes, mais des hommes.

— Expliquez-vous.

— Plus tard vous saurez ce que je veux vous dire. »

Et, malgré mes questions réitérées, mon camarade de chasse ne voulut point ajouter un mot de plus; il me laissa dans une incertitude complète.

C'est ainsi que j'avais apporté dans le camp des Sioux ma guitare, qui restait oubliée dans une de nos charrettes, au fond de sa boîte de sapin, lorsque, le second soir de mon arrivée dans le camp de Rahm-ə-j-or, M. Simonton se souvint d'elle. Nous venions de souper : chaque convive, assis autour d'un feu pétillant, fumait sa pipe au milieu d'un silence profond, lorsqu'une voix, s'adressant à Gemmel, l'un de nos trois Canadiens, lui enjoignit d'aller chercher la boîte noire.

— *Yes, Sir,* répliqua notre serviteur; et, s'élançant hors du cercle, il revint bientôt portant la guitare dans son étui.

M. Simonton, avec toute la lenteur qui caractérise les Américains, ouvrit la serrure, dépouilla l'instrument du foulard dont il était enveloppé, et l'offrit à la vue des Peaux-Rouges qui nous environnaient et suivaient chacun de ses mouvements avec l'avidité curieuse d'un enfant.

« Maintenant, mon cher ami, fit-il en s'adressant à moi, voici le moment ou jamais de déployer vos talents. Vous avez devant vous des hommes qui doivent infailliblement être charmés. Faites de votre mieux, je mets hors de doute que vous ne pourriez onques produire, même dans un salon de Paris, une sensation pareille à celle dont vous allez être témoin. »

Ces mots, dits en français, n'avaient été compris que de moi seul : je préludai quelques notes, examinant avec la plus grande attention l'expression de chacun de mes auditeurs. Ces premiers sons avaient opéré un effet magique : les Indiens s'étaient levés l'œil brillant, le cou tendu; hommes et femmes se pressaient autour de moi, tout en observant un silence profond. Je le dis ici sans rougir, je me sentais ému, et je ne crois pas que jamais débutant, paraissant pour la première fois sur les planches de l'un de nos grands théâtres, ait tremblé devant un public d'élite avec plus de force que je faisais en présence de ces hommes des bois, à l'esprit inculte et barbare, aux mœurs primitives et sans fard.

Bientôt, surmontant toute timidité, mes doigts devinrent plus agiles, mes accords plus justes. L'harmonie se produisit

comme par enchantement, et la cadence était marquée par plus de deux cents têtes échelonnées les unes sur les autres de la manière la plus pittoresque. Je ne cessai de jouer que lorsque j'eus épuisé tout le répertoire de mes souvenirs : Meyerbeer, Auber, Halévy, Caraffa, Bellini, Donizetti et l'immortel Rossini m'avaient inspiré tour à tour, et jamais concertiste en plein

vent n'avait reçu des *whoowhoo* (bravos indiens) plus enthousiastes que ceux qui me furent prodigués par les Sioux, ravis de cette improvisation inattendue.

Au milieu de ces figures bronzées, dont la couleur de brique contrastait avec la pâleur de mes camarades et la mienne, j'avais remarqué une jeune fille aux formes sveltes, aux pieds d'enfant, à l'œil noir, brillant comme une escarboucle, qui, dès les premiers accords produits par l'instrument, avait traversé la foule, s'était placée à mes côtés, et, le visage appuyé sur ses deux mains mignonnes, ne quittait pas des yeux les mouvements de mes doigts sur les cordes.

Lorsque mon improvisation fut achevée, je ne tardai pas à recevoir les félicitations de Rahm-o-j-or et de tous les Sioux, qui voulurent, chacun à leur tour, toucher à la guitare et se rendre compte du procédé que j'avais mis en pratique pour tirer les sons qui les avaient charmés. L'instrument me fut enfin rendu, et Otami-ah, la *squaw*, me pria, à l'aide d'une pantomime toute gracieuse, de le lui prêter. Ses petites mains cherchèrent aussitôt à imiter le doigter que j'avais mis en usage pour jouer de la guitare. Longtemps elle voulut parvenir à trouver un accord, ce fut en vain. J'étudiais avec curiosité les marques de colère enfantine exprimées par la jolie Peau-Rouge. Ce fut au milieu de cet examen attentif que sonna, pour la tribu entière, l'heure du repos. Nous nous retirâmes tous sous nos tentes, où Gemmel rapporta la caisse noire, que j'avais eu soin de fermer à clef.

Le lendemain, la pluie nous retint au camp; il était impossible de songer à nous mettre en chasse. J'étais étendu sous les arcades de l'une de nos charrettes, lorsque Otami-ah, précédée de Rahm-o-j-or et de Duquesne, notre interprète obligé, se glissa près de moi; elle venait me prier de lui apprendre à jouer de la guitare. Quoique je me sentisse fort peu expert à donner des leçons à la jeune Indienne, moi qui ne sais la musique que par instinct, je consentis à ses désirs; la leçon commença et se prolongea très-tard. Chaque soir, pendant tout notre séjour au milieu des Sioux, Otami-ah et moi nous allions nous abriter derrière une touffe de cotonniers, loin des importuns, et je me faisais un plaisir de lui prodiguer des conseils qu'elle écoutait avec avidité. Quinze jours s'étaient à peine écoulés, que mon écolière en savait autant que le maître, et ses mains élégantes avaient acquis une agilité qui eût étonné Carulli lui-même.

Lorsque le jour du départ fut arrivé, lorsque mes amis et moi nous eûmes décidé qu'il fallait reprendre le chemin du pays où chacun de nous était appelé par ses affaires particulières, les uns devant arriver à Saint-Louis, les autres, du nombre desquels j'étais, étant attendus à New-York, j'ose

dire sans me vanter que nos hôtes nous exprimèrent avec la plus touchante expression tous les regrets qu'ils éprouvaient de nous voir partir, et qu'ils cherchèrent à nous retenir avec eux par tous les moyens possibles.

Le matin de notre départ, Otami-ah vint me trouver et me demander, comme une faveur extrême, d'échanger avec elle ma guitare contre un costume complet de guerrier sioux qu'elle avait brodé elle-même et embelli de ses mains, le destinant à son fiancé. J'avais songé, avant même de recevoir la visite de la charmante squaw, à lui laisser un instrument que je regardais comme inutile pour moi ; aussi, après lui avoir fait comprendre que son intention avait devancé le désir que j'avais de lui être agréable, je ne pus résister au plaisir d'accepter, à titre de souvenir, le costume magnifique qu'elle me présentait. Rien ne manquait à cette parure guerrière, dont l'étoffe était de cuir de cerf, rendu imperméable par les procédés dont les Peaux-Rouges connaissent seuls le secret, et orné d'un nombre incalculable de broderies faites au moyen de barbes de porc-épic teintes de toutes couleurs. La tunique à franges tailladées, le haut de chausses (*leggings*), les mocassins, la ceinture, la coiffure ornée de magnifiques plumes rouges, jaunes, noires et vertes, le calumet, la poche à poudre et à balles, les gants ronds et fourrés, tout était là devant moi, et si bien coupé à ma taille, que, lorsque j'eus endossé la tenue complète d'un Sioux marchant au combat, il ne manquait plus à ma toilette que la couche d'ocre rouge, tatouage factice dont les Peaux-Rouges se couvrent la figure dans le but de se rendre plus terribles à leurs ennemis.

L'échange fut donc fait séance tenante, et Otami-ah, ravie de son marché, me tendit ses deux joues, comme pour me remercier de la bonne affaire qui venait d'être conclue entre elle et moi.

Quelques heures après, nous montions à cheval pour reprendre la route d'Indépendance. Cinquante Sioux devaient nous escorter jusqu'au delà du fort Leavenworth, c'est-à-dire jusqu'à la première habitation qui s'élève sur les limites du

désert. Inutile de dire que nos adieux furent solennels. Rahm-o-j-or nous serra à tous cordialement la main, et Otami-ah joignit ses vœux aux siens, nous souhaitant un heureux voyage jusqu'à la terre des Visages-Pâles; charmante jeune fille à qui, tout en donnant des leçons, j'avais également accordé un souvenir dans mon cœur.

Le premier jour de notre départ, il plut du matin au soir; le lendemain, le temps n'était pas plus favorable; mais enfin la troisième journée fut plus belle. Comme chasseur, je me souviendrai longtemps de cette date, car je fus témoin et acteur d'une chasse admirable.

Nous venions d'entrer dans une gorge obstruée de buissons, lorsque Duquesne, dont le cheval trottait à côté du mien, s'arrêtant tout à coup, nous engagea à faire halte sans mot dire. Il se laissa couler à terre, et appuya son oreille sur le sol pour écouter. Après quelques secondes, il nous conseilla de l'imiter, et obéissant à son désir, nous nous jetâmes tous à plat ventre, prêtant une oreille attentive, mais avouant que notre ouïe était en défaut. Trois fois nous répétâmes cette manœuvre; à la quatrième seulement nous saisîmes un bruit faible et insignifiant, qui peu à peu devint plus distinct et augmenta de moment en moment.

Abriter nos montures derrière un bouquet de bois, y remiser nos trois charrettes, tout cela fut l'affaire de quelques minutes; puis, nous glissant à travers un buisson impénétrable, nous parvînmes tous sur la lisière opposée. Chacun de nous, caché par la verdure, attendit le moment opportun où les animaux qui arrivaient indubitablement sur nous passeraient à sa portée.

Quels étaient-ils? cerfs, coyotes, antilopes, ou bisons? Nul ne pouvait le dire. La branche fourchue d'un cotonnier se trouvant devant moi, j'y posai le canon d'une carabine que j'avais empruntée à l'arsenal de M. Mead, et j'attendis, le cœur palpitant, le moment de lâcher la détente.

Tout d'un coup, dans l'espace vide entre les buissons qui croissaient devant nous, apparurent une vingtaine de bisons

emportés de notre côté par une course précipitée. Telle était l'impétuosité de ces animaux, qu'on entendait se briser avec fracas les rameaux qui obstruaient leur passage. Tous étaient malheureusement à de si grandes distances, qu'il était impossible d'en ajuster un avec quelques chances de succès.

Déjà, pour ma part, je craignais que le troupeau tout entier ne nous échappât, lorsque, à quinze pas devant moi, je vis arriver un magnifique bison qui, trottant clopin-clopant, traînait avec difficulté une de ses jambes. J'attendais, tout en l'ajustant, que la distance qui le séparait de moi fût moins grande,

lorsqu'une magnifique panthère, qui poursuivait l'animal, vint s'offrir à mes regards. Rien n'est plus gracieux que cette féline du Nord : tête haute et les yeux brillants, elle bondissait en rugissant, se rapprochant à chaque élan du bison qui cherchait à échapper à ses étreintes. Quel admirable spectacle, pour nous chasseurs, que de voir ces deux nobles têtes, dont la vie était presque entre nos mains et ne dépendait que de notre adresse! J'allais tirer sur la panthère, lorsque l'animal carnassier fit un bond prodigieux et s'élança sur le dos du bison. Tous deux rou-

lèrent à terre, l'un étreignant, et l'autre tellement étreint qu'il ne pouvait se débarrasser des griffes de son ennemi. La panthère pourléchait ses lèvres humectées de sang, et resserrait de plus en plus l'étau vivant qui paralysait la vie du bison. Enfin ce dernier laissa retomber lourdement sa tête sur le sol, ses membres se roidirent, et il resta immobile.

C'était le moment de faire feu ; chaque seconde de retard pouvait permettre à mes camarades de tirer à mon nez et à ma barbe. Sans sortir de ma cachette, au moment où la panthère tournait la tête de mon côté, je l'ajustai et lâchai la détente de ma carabine. Je la vis, au milieu d'un nuage de fumée, sauter à une distance assez grande, et retomber, se livrant à des contorsions qui indiquaient une mort prochaine. M. Mead mit un terme à cette agonie et à ces mugissements horribles.

C'était la plus belle bête que j'eusse tuée de ma vie : je laisse à penser quelle joie j'éprouvai à la regarder, à la retourner dans tous les sens, à la dépouiller et à serrer précieusement sa robe mouchetée. Cette fourrure curieuse est encore un de mes plus beaux trophées de chasse. Quant au bison, il était bien mort : la panthère l'avait surpris au moment où il avait passé sous l'arbre du haut duquel elle guettait sa proie. Il avait péri étouffé et saigné à la fois à la jugulaire.

En arrivant à Saint-Louis, j'avais pris congé de plusieurs de mes camarades de chasse ; MM. Delmot et Simonton furent les seuls qui se décidèrent à remonter l'Ohio avec moi pour rejoindre l'État de New-York par les lacs et la chute du Niagara. Tous trois nous étions à bord du steam-boat *Jefferson,* sorte de maison flottante peuplée de la cale au faux pont, et qui devait nous amener en deux jours à Cincinnati. Le départ eut lieu le soir, et au milieu de la mêlée qui s'opère sur un steam-boat américain lorsqu'il lâche sa vapeur et détache ses amarres ; j'avais confié à l'un des nègres du bord tout mon bagage, parmi lequel se trouvaient les deux ballots rapportés du camp de Rahm-o-j-or, l'un contenant les fourrures échangées pour mon fusil, l'autre mon costume de guerrier. Tout

cela avait été remisé sous mes yeux, et une chaîne passée entre les courroies et les cordes de chaque colis, fixée à l'autre bout par un cadenas fermé sur le dernier anneau, me faisait croire que je pouvais aller reposer en paix. D'ailleurs mon nègre ne devait-il pas veiller pour obtenir son salaire? Fatale confiance! J'avais compté sans les rusés *thieves*, passagers ordinaires des bateaux à vapeur qui sillonnent les fleuves des États-Unis. J'aurais dû mieux réfléchir sur la sagesse de ces écriteaux nombreux qui se dressaient devant moi, cloués à chaque colonne de notre auberge flottante : *Beware of thieves and pickpockets* (prenez garde aux voleurs et aux filous).

Le lendemain matin, lorsque après déjeuner j'eus la curiosité de voir si pendant la nuit on n'avait point, durant les différentes stations, dérangé ou du moins bousculé mon bagage, il me fut impossible de retrouver mes deux ballots.

Je criai, je tempêtai, je menaçai le stupide moricaud de le faire jeter en prison, car il était responsable de mes effets : rien n'y fit. Soit par l'effet d'un vol, soit par suite d'une erreur, je perdais à la fois mes fourrures et mon costume de Peau-Rouge.

Adieu le plaisir que je me faisais à l'avance de distribuer mes richesses à mes parents et amis! Foin du désir que j'avais de me parer en Europe de mon vêtement sioux! il me fallait renoncer à tout cela. Bon gré mal gré, je dus philosophiquement me résigner à mon sort; je pris le parti de n'y plus songer.

Hélas! de mon voyage au milieu des Peaux-Rouges, il ne me reste plus à cette heure qu'un arc et quelques flèches, une poche pour la poudre et le plomb, brodée en barbe de porc-épic, et la peau de ma panthère. Qui sait ce qu'est devenu le reste de mes curiosités et quelles épaules ont parées mes précieuses fourrures?

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

PRÉFACE. 9

L'aigle 21

Le cheval sauvage. 39

Les dindons 51

Le coyote 63

L'opossum. 75

Les raccoons 86

Les cygnes, les hérons et les faucons 102

La panthère 116

Les pigeons 129

Les chiens de prairie 139

Le chat sauvage. 148

Les bouquetins 160

Le peccari. 171

Le cerf 185
L'élan 218
Le caribou 246
L'ours grizzly 267
L'ours brun 291
Le bison 317

Tours. — Impr. Mame.